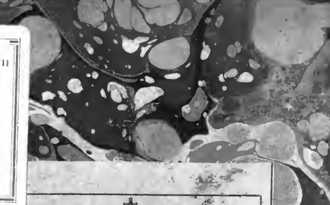








ŒUVRES
CHOISIES
DU COMTE DE TRESSAN,
AVEC FIGURES.

TOME PREMIER.

Cette espèce de Traduction libre des Amadis restitués par Nicolas d'Herberay, Seigneur des Essarts, est faite d'après la belle édition in-fol. *de la Bibliothèque du Roi, de 1540, imprimée chez Denis Janot, Libraire-Imprimeur, demeurant rue Neuve Notre-Dame, à l'Enseigne de S. Jean-Baptiste, contre Sainte-Geneviève des Ardens.*




LOUIS ELISAB.TH DE LA VERGNE,
COMTE DE TRESSAN,
Lieutenant Général des Armées du Roi, &c.
l'un des Quarante de l'Academ.ie Franç.se &c.
Né au Mans le 5 ... 1705, Mort à Paris le 2 Nov.bre 1783.
A. Borel, Del.
N. De Launay, Sculp.

TRADUCTION
LIBRE
D'AMADIS DE GAULE,
AVEC FIGURES.

TOME PREMIER.



A PARIS,

RUE ET HÔTEL SERPENTE.

M. DCC. LXXXVII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

AVERTISSEMENT.

L'INDULGENCE avec laquelle on a reçu quelques extraits de nos anciens Romans de Chevalerie, que j'ai donnés dans la Bibliothèque des Romans, m'avoit fait entreprendre celui d'Amadis de Gaule. J'avoue qu'entraîné par l'invention, l'abondance & la variété des tableaux répandus dans ce célèbre Roman, il m'en auroit trop coûté pour en ſupprimer bien des traits & des aventures que les Lecteurs auroient regrettés; j'en étois à peine à la moitié de l'Ouvrage, lorſque je m'apperçus que je faiſois plutôt une traduction libre, que le ſimple extrait que je m'étois propoſé.

C'eſt avec bien du regret que je me trouve forcé de faire imprimer ſéparément un foible ouvrage, qui par ſon étendue ne pouvoit plus entrer dans la Bibliothèque des Romans, & qui s'écarte peut-être quelquefois des loix ſages & ſévères auxquelles ſes Rédacteurs ſe ſont aſſujettis. La jeuneſſe trouve dans cet immenſe Recueil, devenu de jour en jour plus utile, une inſtruction

agréable propre à former ſes mœurs en éclairant ſon eſprit ; l'homme inſtruit y trouve de même une critique judicieuſe, des anecdotes très-recherchées qu'il pouvoit ignorer, des faits, des dates préciſes qu'il remet ſous ſes yeux, & un eſprit philoſophique qui lui fait apprécier le goût national de différens ſiècles, & les moyens dont nos anciens Romanciers ſe ſont ſervis pour allier l'Hiſtoire avec la Fable.

La Traduction libre de l'Amadis de Gaule, telle que je la donne aujourd'hui, paroît dans le même format que la Bibliothèque des Romans ; & ſi je peux eſpérer qu'elle ſoit reçue avec la même indulgence que mes premiers Extraits, j'aurai peut-être le courage de ſuivre l'Hiſtoire immenſe des nombreux ſucceſſeurs que les Auteurs Eſpagnols ont donnés aux trois braves & aimables fils de Perion, Roi de Gaule, & de la continuer par extraits, ſelon le premier deſſein qui m'avoit fait commencer celui de l'Amadis de Gaule.

Ceux des Lecteurs qui connoiſſent l'original de ce Roman, m'excuſeront peut être de ne

n'être pas assujetti à le suivre dans tous ses détails, d'en avoir retranché quelques-uns, & même d'en avoir quelquefois suppléé de nouveaux.

Plusieurs aventures de ce Roman sont écrites avec des expressions supportables à peine dans la langue Latine; il est même étonnant que des Cours aussi polies que l'étoient celles de François I & de Henri II, n'eussent pas déja banni des Ouvrages d'agrément, des expressions grossières, des images maussades & révoltantes, dont la sécheresse ou le mauvais ton n'ont dû plaire en aucun tems.

J'ai conservé fidellement la charpente & la marche de ce Roman plein d'invention, de noblesse & de sentiment; je n'ai ajouté dans la narration que ce que j'ai cru nécessaire pour mieux lier les événemens; j'ai tâché de conserver aux héros de ce Roman leur vrai caractère, & (s'il est permis de se servir de cette expression) de leur conserver aussi leur physionomie & le costume de leur tems.

J'ai cru devoir mettre un peu plus de vrai-

ſemblance dans le récit de pluſieurs actions de guerre. Je n'ai pu rien ajouter aux traits ſublimes ou charmans qui caractériſent les actes, les principes & l'amour du tendre & fidèle Amadis; & j'eſpère que les Graces ne feront que ſourire, & ne rougiront jamais en liſant les aventures de ſon aimable frère Galaor, telles que j'ai cru qu'il m'étoit permis de les conter.



DISCOURS
PRÉLIMINAIRE.

Nous devons à Mademoiselle de Lubert, qui mérita dès sa plus tendre jeunesse le surnom de *Muse* & de *Grace*, que M. de Fontenelle & la Société éclairée lui donnèrent, le premier Extrait que nous ayions d'une partie des anciens & nombreux Romans connus sous le nom des *Amadis*.

Il étoit impossible qu'il n'échappât bien des aventures & bien des traits au jeune & modeste Auteur de ce premier Extrait : nous avons espéré qu'il nous seroit permis de les rappeller, & que nous pouvions ne rien soustraire de cet Ouvrage qui fit les délices de la charmante & vertueuse Reine de Navarre, sœur de François I.

L'Extrait de Mademoiselle de Lubert, très-agréable & très-digne de son succès, étant fort abrégé, nous croyons qu'un travail plus étendû sur le même objet, peut être utile pour faire connoître un Ouvrage qui dans le seizième siècle influa beaucoup sur les mœurs de deux grandes Nations, qui fit les délices des Cours éclairées de François I & des Valois ses successeurs, & dont les éditions complètes sont devenus très-rares.

Nicolas d'Herberay, sieur des Essarts, qui servit avec distinction dans les premières charges de l'artillerie sous François I & Henri II, fut le premier qui traduisit les Amadis du Castillan dans notre langue (selon la superbe édition, en quatre gros volumes in-folio, de la Bibliothèque du Roi.) On voit qu'il fit paroître la traduction du premier Livre d'Amadis de Gaule en 1540; qu'il le dédia, & ceux qu'il fit successivement imprimer, à François I; & qu'après la

mort de ce Prince, arrivée en 1547, il dédia ceux qu'il traduisit encore, à Henri II, à l'aimable & surprenante Diàne de Poitiers, Duchesse de Valentinois, & au Connétable de Montmorency.

La plus grande incertitude nous paroît régner encore sur le nom du véritable Auteur du premier Roman des Amadis. Mademoiselle de Lubert, dans sa Préface, rapporte plusieurs opinions différentes, sans se décider. Quelques Savans attribuent la première invention de ce Roman à Vasco de Lobeira, Portugais; mais nous croyons qu'ils lui font trop d'honneur: ce que l'on trouve de plus certain, c'est que les Amadis furent augmentés & rédigés par Garcias Ordognès de Montalvo, Auteur Castillan, qui les fit imprimer dans sa langue, à Salamanque en 1547, & qui dit avoir travaillé d'après des éditions antérieures qu'on peut présumer devoir être de la fin du quinzième siècle, sous les règnes de Ferdinand &

d'Iſabelle, qui protégèrent & cultivèrent les lettres dans leur Cour que la conquête du royaume de Grenade avoit rendue également éclairée & brillante ; les débris des ſciences & des lettres Grecques ayant paſſé dans la Cour des Zégris & des Abencérages, avant que d'être reçus dans celle des deſcendans & des ſucceſſeurs de Pélage.

Dans un Prologue du ſixième Livre des Amadis, écrit en Eſpagnol, & imprimé en 1526, l'Auteur Caſtillan dit qu'il a traduit ce ſixième Livre de l'Italien ; il ſuppoſe que Féralite, diſciple de Pétrarque, trouva ce manuſcrit en langue grecque dans la Bibliothèque de l'amant de Laure, & que ce Féralite le traduiſit dans ſa langue maternelle.

Un autre Auteur Eſpagnol, traducteur du quatrième Livre, répand encore ſur cet Ouvrage plus de merveilleux que le traducteur du ſixième ; il prétend l'avoir traduit d'un manuſcrit Grec trouvé ſous

une tombe, dans un Hermitage près de Conſtantinople.

Nous ſommes sûrs que Nicolas d'Herberay ne s'eſt point ſervi du travail de Montalvo, puiſque l'édition du premier Livre, qu'il dédia à François I, eſt de 1540; mais d'Herberay nous apprend lui-même que c'eſt d'après des manuſcrits en langue Caſtillanne qu'il traduiſit, & cette langue n'étoit malheureuſement que trop familière alors à la Cour de France, par le ſéjour de François I à Madrid, & par les voyages que ſa belle & ſavante ſœur la Ducheſſe d'Alençon, & les grands Seigneurs François, y avoient faits.

Quoiqu'il ſoit donc prouvé que c'eſt du Caſtillan que d'Herberay fit ſa traduction, il ne l'eſt pas de même que tous les livres qui compoſent les Amadis aient été écrits originairement en cette langue.

Pluſieurs des Romans du quinzième ſiècle ſervent à prouver (à ceux qui

connoiſſent la littérature françoiſe depuis ſon berceau), que lorſque le goût des Romans renaquit en France dans ce ſiècle d'ignorance, les Romanciers de ce tems recueillirent avec ſoin tout ce qui pouvoit être reſté de ceux du douzième & du treizième ſiècle. Ruſticien de Puiſe, Auteur de preſque tous les Romans de la Table ronde, Guillaume de Loris, Chriſtian de Troyes, le Hérault d'armes Adenez, Rutebœuf & pluſieurs autres, laiſsèrent des fragmens dont les Romanciers du quinze & du ſeizième ſiècle ſe ſervirent ſans goût, ſans invention, & qu'ils déshonorèrent par les fables groſſières, la ſuperſtition & l'ignorance qui règnent dans tout ce qu'ils joignirent à ces fragmens, pour leur donner plus de conſiſtance & de longueur. L'homme de goût qui voudra ſe donner la peine d'examiner attentivement la plus grande partie des Romans, depuis l'époque de ceux de la Table ronde qui ſont reſtés preſque

intacts, remarquera que le commencement de tous ces Romans montre beaucoup plus d'invention, de goût, de nobleſſe & de vraiſemblance, que leur fin preſque toujours inſoutenable à lire, & qu'il eſt impoſſible que ces Romans puiſſent être de la même main.

Nous avouons que nous ne pouvons nous empêcher de préſumer que les Amadis ont éprouvé le même ſort ; l'Amadis de Gaule nous paroît être bien ſupérieur à ceux qui le ſuivent, & voici ſur quoi nous fondons nos conjectures.

Nicolas d'Herberay nous apprend lui-même qu'il ſe ſouvient d'avoir vu des manuſcrits de l'Amadis de Gaule écrits en langue Picarde, & que peut-être ce ſont ces mêmes manuſcrits dont les Eſpagnols ſe ſont emparés, pour les traduire dans leur langue, & les continuer en les accommodant au goût de leur Nation.

Cette premiere idée de d'Herberay

pouvoit acquérir bien de la force & des degrés de probabilité, s'il l'eût approfondie par des rapprochemens bien faciles & bien naturels à faire.

L'efpèce de langage que d'Herberay déſigne par le nom de langue Picarde, paroît ne s'être jamais altéré dans la Picardie; celui qu'on y parle encore aujourd'hui n'eft point un patois (toujours fujet à perdre ou à s'enrichir.) Quiconque aura la connoiffance des anciens manufcrits qui nous reftent écrits en ancienne langue Romance, reconnoîtra fans peine que l'idiome du payfan Picard depuis Abbeville, Péronne, Saint-Quentin, Sailly, jufqu'à Genlis, Noyon & Chaulny, eft abfolument le même dans lequel les Mémoires du Sire de Joinville font écrits; il y reconnoîtra la même acception dans tous les mots d'un ufage commun, & la même orthographe que dans les manufcrits qui nous reftent des Moralités & des Lays, Tençons & Fa

bliaux

bliaux que Monfieur de Barbafan nous a reftitués. J'ofe dire plus encore.... oui, j'ofe affurer que le premier Magifter d'un village Picard qui fera doué de quelque intelligence, lira tout auffi facilement, entendra peut-être mieux nos plus anciens manufcrits en langue Romance, que ceux qui, fans avoir lu le catéchifme Picard & bégayé ce langage dans leur enfance, ont fait depuis une étude fuivie de ces anciens écrits.

Quelque fingulier qu'il foit que la langue Romance du douze & du treizieme fiècle fe foit confervée intacte en Picardie, le fait n'en eft pas moins vrai, & tous les gens éclairés de cette Province m'accorderont cette affertion.

C'eft donc d'après cette obfervation, que je préfume que les Efpagnols ont pu commencer par n'être que les traducteurs de l'Amadis de Gaule, (le feul de cette nombreufe race que je prétende & que j'aime à revendiquer fur eux.) Il eft

bien ſimple que les manuſcrits Picards (ſelon l'expreſſion de d'Herberay) ſoient tombés entre leurs mains ; Philippe le Bon & Charles le Téméraire portèrent aſſez ſouvent leurs armes victorieuſes dans la Picardie, pour que ces manuſcrits ſe ſoient trouvés dans la bibliothèque de Marie de Bourbon.

Si l'on rapproche l'Amadis de Gaule, & ſur-tout les quatre premiers livres, des Romans de Lancelot du Lac & de Triſtan de Léonois, l'homme de goût reconnoîtra leur analogie ; il trouvera la même vraiſemblance reſpectée, le même ton de nobleſſe & de galanterie qui caractériſent les ingénieux Romans qu'écrivit en latin Ruſticien de Puiſe, dans le commencement du douzième ſiècle, & qui furent traduits en langue Romance ſur la fin du même ſiècle ſous Philippe Auguſte.

Il faut l'avouer, Amadis, Galaor & Floreſtan, ces trois braves & aimables fils de Perion, Roi de Gaule, ne pa-

roiſſoient point occupés dans ces quatre premiers livres de la converſion des Mécréans; ce n'eſt que dans l'hiſtoire de leurs ſucceſſeurs qu'on commence à voir le zèle cruel & trop intéreſſé de Simon de Montfort, le même qui fit lever la hache ſanglante des deſtructeurs des Caciques & des Incas.

Je dis plus, on trouve un rapport de faits contemporains dans les Romans de Ruſticien de Puiſe, & les quatre premiers Livres d'Amadis, tels que celui du combat d'Amadis contre Abyes, Roi d'Irlande, & celui de la victoire de Triſtan ſur le Morhoult d'Irlande.

On ne trouvera point dans le commencement de l'Amadis de Gaule, la ſuperſtition, les miracles & les anachroniſmes abſurdes & révoltans qu'on voit dans la longue ſuite de cet ouvrage; le coſtume dans les mœurs, dans les armes, dans les parures, dans les loix de la Chevalerie, & dans la manière de com-

battre, eſt fidèle ſur-tout dans les trois premiers livres; & l'on n'y trouve pas de ville aſſiégée à coups de canon, ni l'aile d'une armée à moitié détruite à coups de couleuvrines, d'arquebuſe & de mouſqueterie, comme on le trouve dans les livres ſuivans. Cette différence extrême entre le premier Roman & la ſuite nombreuſe de ceux compris ſous le titre des Amadis, n'avoit point échappé à l'ingénieux & ſpirituel Cervantes; on voit toute celle qu'il met entre l'Amadis de Gaule & ſes ſucceſſeurs, dans la revue qu'il fait de la bibliothèque de Dom Quichotte; l'Amadis de Gaule eſt conſervé par le ſévére Curé qui livre ſans regret Eſplandian à la gouvernante, pour ſervir de baſe au bûcher prêt à brûler ceux qui lui ſuccèdent.

Tout me porte donc à préſumer que nous devons l'Amadis de Gaule à l'un de nos Romanciers de la fin du règne de Louis le Jeune ou de celui de Phi-

lippe Auguſte, & que ce Roman fut écrit dans le tems où la langue Romance commença d'être aſſez formée, aſſez riche, aſſez polie, pour que les Auteurs puſſent s'en ſervir dans les ouvrages de pur agrément. L'éloquent ſaint Bernard, la tendre Héloïſe, ni ſon malheureux amant, n'osèrent encore écrire en cette nouvelle langue ſous Louis le Jeune; elle dut ſa formation aux bons Auteurs qui honorèrent le berceau de la littérature Françoiſe, comme aux Cours brillantes & éclairées de Philippe Auguſte & des Rois d'Angleterre.

L'alliance étroite qui nous unit aujourd'hui avec l'Eſpagne, étoit encore bien loin de ſubſiſter lorſque les Amadis parurent; une rivalité cruelle entre deux nations également braves, généreuſes & ſpirituelles, étoit alors portée juſqu'à la haine. Eſt-il donc vraiſemblable que les Eſpagnols euſſent été choiſir leur principal Héros parmi les Princes du ſang

de France ? n'en faut-il pas conclure au contraire, que ce n'eſt qu'étant forcés par la première traduction qu'ils ont faite en Caſtillan de l'Amadis de Gaule écrit en langue Romance, qu'ils ont été obligés de conſerver ce nom, qui me paroît être encore une raiſon de plus pour nous aſſurer la propriété de la première invention de ce beau Roman.

Je n'oſe m'en fier abſolument à ma mémoire; je ſuis intimement convaincu d'avoir vu ces manuſcrits (prétendus Picards), écrits en ancienne langue Romance, dans la Bibliothèque du Vatican; c'eſt-à-dire, dans la partie de cette Bibliothèque formée de celle que la célèbre Reine Chriſtine avoit raſſemblée, & dans laquelle preſque tous nos meilleurs & nos plus anciens Romanciers François ſont compris.

Pluſieurs paſſages des trois premiers Livres d'Amadis de Gaule viennent à l'appui de notre opinion; le ſavant Louis

des Mazures, ſecrétaire du célèbre Cardinal de Lorraine, remercie des Eſſarts, dans la piece de vers qu'il lui adreſſe, d'avoir repris ſur les Eſpagnols la partie des Amadis due à nos anciens Romanciers François *. Nous le répétons encore, nous en appellons au goût juſte & éclairé, au coſtume national ; & j'eſpère que l'examen exact, & la comparaiſon entre le commencement des Amadis & leur ſuite, fortifiera les raiſons que nous rapportons d'ailleurs, & ſur leſquelles nous fondons notre opinion.

Depuis la première édition de cet ouvrage, M. de Couronne, ſecrétaire

* Tous nobles cœurs qui deſirez ſavoir
Ce qui vous fait gloire & honneur enſuivre,
Et vous amans qui voulez lire, & voir
Les paſſions telles qu'amour vous livre,
Vous trouverez l'un & l'autre en ce Livre,
Que détenoit l'Eſpagnole arrogance ;
Mais à la fin, la Françoiſe élégance
Nous l'a rendu, &, en le rendant, fit
Que, le liſant dans ſa langue de France,
Vous y prendrez & plaiſir & profit.

perpétuel de l'Academie des Sciences & Belles-Lettres de Rouen, de laquelle nous avons l'honneur d'être aſſociés, ce Savant, auſſi cher à la ſociété par les agrémens de ſon eſprit, que celèbre dans la république des Lettres par une érudition auſſi choiſie qu'elle eſt étendue, nous a fait obſerver que quelques Auteurs ont attribué les Amadis à la plume d'une Dame Portugaiſe*, & d'autres à celle de Dom Pedro, Infant de Portugal, fils de Jean I.

Nous nous croyons obligés de rapporter cette obſervation, quoique M. de Couronne ne lui donne point une autorité qui feroit d'un grand poids, s'il favoriſoit l'une ou l'autre opinion. Il termine même cette obſervation par montrer quelque plaiſir à ſe rendre à l'opinion qui reſtitue au berceau de la Littérature Françoiſe les trois premiers Livres de l'Amadis de Gaule, que les Caſtillans nous avoient enlevés.

TRADUCTION

TRADUCTION LIBRE D'AMADIS DE GAULE.

LIVRE PREMIER.

VERS la fin du cinquième ſiècle, & peu de tems après qu'une partie des anciens Celtes connus ſous le nom de Bretons, eurent été forcés d'abandonner la grande Iſle d'Albion, de traverſer la mer, & de s'établir à main armée dans la partie des Gaules nommée l'Armorique, à laquelle ils donnèrent le nom de petite Bretagne ; Garinter, de l'ancienne race Royale de la grande Bretagne, donnoit des Loix à la petite qui l'avoit reconnu pour ſon Roi.

Garinter, Prince Chrétien, & digne du trône par ſes vertus, régnoit en paix avec une épouſe

d'une naiſſance illuſtre. Il venoit de marier à Languines, Roi d'Ecoſſe, l'aînée de deux filles qu'ils avoient: la beauté des cheveux de la Reine d'Ecoſſe avoit porté ſon père & ſon époux à la prier de ne les orner jamais que d'une guirlande de fleurs; ce qui lui fit donner le ſurnom de Dame de la Guirlande. Ce fut de cette union conſtamment heureuſe, que naquirent le Prince Agrayes & la Princeſſe Mabile. Tous deux paroîtront ſouvent dans cette Hiſtoire qui célèbre le Prince comme un héros, & ſa ſœur comme la perſonne la plus ſpirituelle & la plus aimable.

La ſeconde fille du Roi Garinter ſe nommoit Elisène. Elle ſurpaſſoit ſa ſœur en beauté: mais l'amour de la ſolitude, une dévotion portée à l'extrême, lui faiſoit rejetter les vœux d'un grand nombre de Princes qui demandoient ſa main: les Bretons ne voyoient qu'à regret tant de charmes enſevelis ſous les voiles qu'elle portoit ſans ceſſe, & n'avoient pu s'empêcher de la nommer *la Dévote perdue*.

Garinter, quoique déjà vieux, aimoit beaucoup la chaſſe, & ſouvent même il y devançoit ſes Piqueurs & ſa ſuite. Un jour qu'un cerf vigoureux l'avoit entraîné juſqu'à l'extrémité d'une grande forêt, il fut bien ſurpris de

voir un Chevalier combattant ſeul avec courage contre deux autres Chevaliers, qu'il reconnut pour être deux Seigneurs Bretons que l'orgueil & la rebellion avoient fait éloigner de ſa Cour. Seul & ſans armes il ne put aller au ſecours de celui qu'ils attaquoient avec tant d'avantage; mais ſes vœux furent exaucés en le voyant bientôt renverſer ſes deux ennemis ſur la pouſſière. Garinter s'avance; & l'autre, encore ému de ſon combat, lui demande s'il eſt loin de la Cour du Roi de la petite Bretagne, auquel il portera ſes plaintes de l'attentat de ſes deux Chevaliers: Garinter ſe fait connoître, & l'inconnu délaçant ſon caſque, lui dit qu'il eſt Périon, Roi des Gaules, & qu'il vient exprès pour le voir, & pour admirer de plus près la ſageſſe avec laquelle il gouverne ſes nouveaux ſujets.

Garinter connoiſſoit la réputation brillante de Périon. Pénétrés d'eſtime l'un pour l'autre, les deux Rois s'embraſſent & marchent enſemble pour rejoindre les Piqueurs: ſur ces entrefaites, un cerf bondit à côté d'eux, ils le pourſuivent; mais à l'inſtant un grand lion ſort de l'épaiſſeur du bois, s'élance ſur le cerf, le terraſſe, & regarde fiérement les deux Rois, comme prêt à défendre ſa proie. Roi des forêts,

dit en riant Périon qui ſauta légérement de ſon cheval, laiſſez-nous du moins la partager avec vous. Le lion qui le voit s'avancer contre lui l'épée nue, quitte le cerf & s'élance ſur lui: Périon lui fend la tête, l'étend mort à côté du cerf dont il avoit déchiré les flancs: les Piqueurs & la ſuite de Garinter arrivent à temps pour voir porter le coup qui rend Périon vainqueur de ce monſtre redoutable. Les deux Rois retournent enſemble à la Cour, où quelques Veneurs les avoient devancés, & rendoient compte à la Reine de l'arrivée de Périon, & de la double victoire qu'il venoit de remporter. La Reine s'avance au-devant des deux Rois, ſuivie de la jeune & charmante Eliſène; ce moment ſi long-temps attendu par l'amour, fut celui de ſon triomphe. Périon fléchit un genou pour baiſer la main de la Reine qui l'embraſſe tendrement, comme le libérateur de ſon époux. Elle-même le préſente à ſa fille qui juſqu'alors avoit baiſſé les yeux; mais obligée de rencontrer ceux de Périon, lorſque ce Prince fut à ſes genoux, & porta l'une de ſes belles mains ſur ſes lèvres, les roſes de ſon teint s'animèrent, la belle dévote perdue ſoupira, une douce chaleur lui parut s'élancer de ſa main juſques dans ſon cœur; elle voulut en vain détourner ſes regards des traits

ſi touchans & ſi nobles, & des beaux cheveux noirs de Périon; elle voulut dérober ſa main à ſa bouche brûlante; elle n'en eut pas le courage, le double trait étoit lancé; & Perion interdit, éperdu, & connoiſſant pour la première fois le pouvoir & les charmes de l'amour, eut bien de la peine à cacher ſon trouble, & à ſe relever, pour recevoir les hommages des principaux Chevaliers de la petite Bretagne, que Garinter lui préſentoit.

Les fêtes les plus brillantes ſignalèrent l'arrivée du Roi de Gaule. Eliſène ne put ſe refuſer à les partager, & la parure brillante & décente à ſon rang, qui juſqu'alors l'avoit peu touchée, ſembla lui plaire & l'occuper par un ſentiment ſecret, dont elle n'oſoit plus démêler la cauſe. Périon ſignala ſon adreſſe & ſa grace dans toutes ces fêtes; il reçut plusieurs fois le prix de la belle Eliſène, & pluſieurs fois à ſes genoux il jouit du bonheur de ſentir ſes mains tremblantes s'appeſantir ſur ſa tête, & toujours lentes, en la couronnant de fleurs. L'ame ſenſible d'Eliſène avoit ſenti de bonne heure le beſoin d'aimer; les idées ſublimes qui, dans ſes jeunes années, ſuffiſoient à ſon bonheur, avoient exalté cette ame. Rien ne l'en avoit encore détournée; le vœu de la nature

avoit toujours été inconnu pour elle ; mais Périon, l'aimable Périon, lui donna bientôt une nouvelle exiſtence. Le bonheur d'aimer & d'être aimée, & l'eſpérance d'être unie à l'amant qui triomphoit d'elle, firent des progrès bien rapides dans ce cœur nouvellement ouvert à l'amour : nulle réflexion ne combattit un eſpoir que ſon penchant lui faiſoit paroître ſi légitime : bientôt, ſe livrant toute entière à cette nouvelle paſſion, la naïve & tendre Eliſène ne put ni la contraindre ni la cacher à la ſpirituelle & complaiſante Dariolette *, que depuis ſon enfance elle avoit toujours laiſſé lire dans ſon cœur.

Dariolette avoit aimé ; elle connoiſſoit par elle-même l'inutilité de ces longs combats qui tourmentent ſi cruellement deux jeunes amans, & qui ſe terminent toujours par leur défaite ; elle ſavoit que l'amour qui ne ſe nourrit que d'une légère eſpérance, eſt toujours imprudent, & ne peut ſe cacher ; elle avoit éprouvé que

* Dariolette fut dans la ſuite bien récompenſée par Perion qui lui donna de grandes poſſeſſions en Touraine. Son nom devint célèbre : ſa poſtérité fut très-étendue ; le Conſeiller Bonneau, du règne de Charles VII, en deſcendoit par les femmes.

l'amour heureux se couvre plus facilement des voiles du mystère : il est d'ailleurs si naturel qu'une confidente donne les mêmes conseils qu'elle a pris pour elle ! Tout concourut donc à bien attendrir la bonne Dariolette, lorsqu'elle entendit la nuit suivante sa jeune Maîtresse s'agiter & se retourner mille fois dans son lit en soupirant. Tout lui suggéra le désir & les moyens de consoler Elisène, d'éprouver le cœur de Périon, & de rendre ces deux amans heureux.

Dès le lendemain matin, elle saisit le moment d'entrer dans la chambre de Perion, sans être apperçue : Seigneur, lui dit-elle, tout Roi des Gaules doit être plein d'honneur ; votre valeur éclatante vous a couvert de gloire ; l'amour peut faire votre félicité ; votre cœur pourroit-il n'être pas fidèle, & craindriez-vous de faire le serment de l'être à jamais ? Ah ! chère Dariolette, s'écria Perion (en la serrant dans ses bras, & la reconnoissant pour être la favorite d'Elisène), quel aveugle, quel monstre pourroit manquer aux sermens que l'adorable Elisène daigneroit recevoir ? Eh bien, continua-t-elle, je ne crains donc plus de vous dire que vous êtes aimé ; mais votre prochain départ ne vous permet que de laisser entrevoir au Roi de la

petite Bretagne, combien ſon alliance vous ſeroit chère ; il doit aux grands Princes qu'Eliſène vient de refuſer, de ne vous pas accorder ſa main dans ce moment, de peur d'attirer une guerre cruelle dans ſes Etats : ma Maîtreſſe ſe doit à elle-même de ne pas changer en un moment le projet de retraite qu'elle avoit formé. Ce n'eſt donc que de retour dans la Gaule, que vous pouvez faire demander ſa main par vos Ambaſſadeurs ; mais ſi vous atteſtiez l'Être ſuprême du nœud que vous formeriez avec elle, ſi vous juriez en ma préſence de la recevoir pour épouſe, votre bonheur mutuel ne ſeroit pas différé ; le Ciel recevroit vos ſermens, & ce ſeroit comme votre épouſe que j'amenerois ma Maîtreſſe en vos bras. Perion éperdu, brûlant d'amour, plein de cette candeur antique, & de la Religion pure qui régnoit dans ſon ame, prend la croiſée de ſon épée, la baiſe avec foi, lève ſa main au Ciel, & jure qu'il reçoit & qu'il prend Eliſène pour ſa légitime épouſe.... Dariolette le quitte, court chez ſa Maîtreſſe, qui lui tend les bras, & dont le cœur palpite en la voyant. Dariolette ferme la porte, & prenant un ton preſque auſſi grave que celui de l'Evêque de Léon auroit pu l'être, elle exige de la jeune Princeſſe les mêmes ſermens que Perion

venoit de proférer; la belle dévote perdue cessa de l'être dans ce moment, & baisant la croix attachée sur son sein d'albâtre, elle prononça le serment d'être à jamais fidelle à Perion, avec un transport qu'elle n'avoit jamais éprouvé en formant le projet de ces vœux indiscrets auxquels son amour & Dariolette la faisoient renoncer pour toujours.

On croira sans peine que toute crainte & tout scrupule étant bannis de l'ame sensible & timorée de Dariolette, cette excellente confidente ne s'occupa plus que d'assurer la félicité du mariage dont elle venoit d'être le ministre. Dès le même soir, elle feint devant les femmes qui servoient Elisène, qu'une migraine cruelle tourmente sa jeune Maîtresse : elle éteint les lumières, elle les fait retirer en silence & reste seule auprès d'elle : bientôt elle prend sa main qu'elle trouve brûlante ; elle porte la sienne sur son cœur qui bat rapidement, & fait soulever son beau sein. Ah, ma Princesse ! lui dit-elle, je connois bien cette espèce de fièvre : l'amour la donne, l'amour seul peut la guérir. Elisène n'ose lui répondre ; elle garde le même silence, lorsqu'elle sent Dariolette jetter un manteau de lit sur ses épaules, la soulever, l'entraîner doucement hors de son lit, & guider ses pas

tremblans vers l'appartement de Perion. Dariolette entr'ouvroit déja la porte de la chambre de ce Prince, lorſqu'elle eſt effrayée de le voir ſe lever bruſquement & ſauter ſur ſon épée.

Dans ce moment même, Perion venoit d'être éveillé par un ſonge pénible ; il avoit rêvé qu'une main cruelle lui arrachoit le cœur & le jettoit dans une riviere, dont le courant rapide l'entraînoit dans la mer.

L'horreur qu'il ſentoit après ce ſonge funeſte, fut bientôt diſſipée, lorſque la lumière tremblante d'une lampe que portoit Dariolette, lui fit reconnoître celle que l'hymen & l'amour conduiſoient dans ſes bras: il ſe précipite aux genoux d'Eliſène, (& ces beaux genoux étoient preſque nuds,) il y renouvelle ſes ſermens, il reçoit ceux qu'elle prononce d'une voix tremblante. Dariolette unit leurs mains dans les ſiennes, les ſerre tous les deux dans ſes bras : C'eſt votre épouſe que je remets dans les vôtres, dit-elle à Périon; cette nuit ſera longue; elle eſt bien froide, je vais me retirer dans la chambre de la Princeſſe, & j'aurai ſoin de précéder le jour dans la vôtre. A ces mots, Dariolette & la lampe diſparoiſſent; les aîles de l'amour, les voiles de l'hymen, les ombres de la nuit enveloppent ces amans fortunés..... Malheureuſe

l'ame glacée qui pourroit en ce moment reprocher à l'Auteur de se taire! plus malheureuse encore celle qui ne pourroit se former une idée de leur félicité!

Dariolette leur tint parole; une lumière pâle éclairoit à peine l'orient, lorsqu'elle troubla des momens délicieux qu'Elisène venoit d'apprendre à regretter. Les jeunes époux se séparent en soupirant, & c'étoit la Reine de Gaule que Dariolette ramena dans sa chambre, & qu'elle embrassa dans son lit en souriant.

Cette nuit heureuse fut suivie de plusieurs autres, dont aucune ne parut trop longue aux jeunes époux. Perion employoit le jour à mériter la tendresse & la confiance du Roi de la petite Bretagne: Je prévois, lui disoit-il, que le refus de la Princesse va vous attirer des ennemis; mais de tous vos voisins, je suis le plus puissant & le plus à portée de vous secourir: plût au Ciel d'inspirer à la charmante Elisène de former un nœud qui réuniroit à jamais & notre destinée & nos deux Royaumes!

Perion n'ouvrit son cœur à Garinter, qu'au moment de son départ; Dariolette fut seule témoin de ses larmes, de ses regrets, & des nouveaux sermens qu'il fit à sa chère Elisène, à laquelle il laissa son épée & le riche anneau qu'il portoit à son doigt.

Perion retournoit en diligence dans ses Etats, pour en faire partir une célèbre ambassade, & demander en règle la main d'Elisène ; mais plusieurs aventures qui lui donnèrent l'occasion d'exercer sa valeur, retardèrent l'exécution de ses desseins. Pendant ce temps, Elisène pénétrée d'amour, de regret & de douleur, faisoit de vains efforts pour dissimuler sa tristesse, & versoit toujours des larmes dans le sein de Dariolette : ses inquiétudes & son affliction redoublèrent lorsqu'elle s'apperçut, en frémissant, qu'elle portoit un gage de l'amour de son époux. Les loix de la petite Bretagne étoient les mêmes que celles de la grande ; elles condamnoient sans exception à la mort toute femme ou fille qui se trouvoit avoir manqué à l'honneur sévère de son état.

Elle n'avoit que Dariolette pour confidente, & cette fille courageuse ne savoit imaginer & choisir que les moyens les plus sûrs & les plus expéditifs. Vous êtes perdue sans ressource, dit-elle à la Reine de Gaule; & vous & votre enfant vous subirez la mort, si nous ne trouvons le moyen de cacher votre état & sa naissance. Vous connoissez ce château solitaire, assis sur le bord d'une rivière qui se jette dans la mer à peu de distance; un souterrain du château con-

duit à des bains ménagés dans le lit de cette rivière; ces bains accompagnés d'un appartement où vous ferez vos couches, ſont fermés par une grille de fer; c'eſt-là, Madame, où nous cacherons la naiſſance de l'enfant que vous mettrez au jour; vos cris ne ſeront point entendus; un berceau fait en gondole recevra l'enfant, vous l'abandonnerez aux ſoins de la Providence, le courant de la rivière l'emportera, & votre honneur & votre vie ſeront à couvert.

Elisène répandit des torrens de larmes, & combattit en vain le projet barbare d'expoſer ainſi ſon malheureux & cher enfant. Dariolette ſçut lui démontrer avec tant de fermeté que la perte de cet enfant & la ſienne étoient sûres, ſans ce ſeul moyen qui pouvoit les ſauver tous les deux, qu'Elisène enfin ſe rendit.

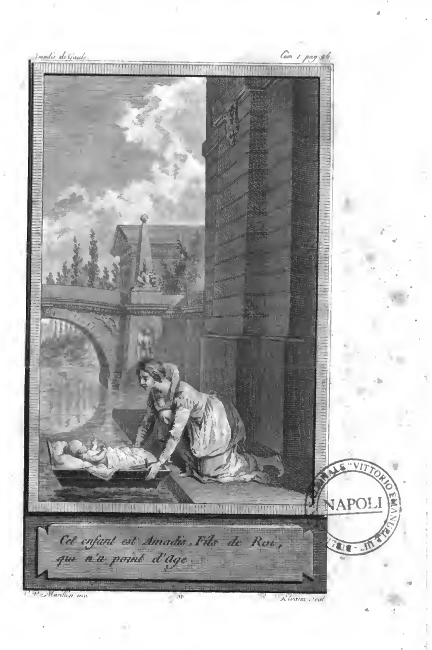
Elle obtint facilement de Garinter la permiſſion de ſe retirer pour quelque temps dans ce château, dès qu'elle craignit qu'on put avoir connoiſſance de ſon état; & ſuivie d'un petit nombre de femmes qu'elle ſçut accoutumer à ne la ſervir que rarement, & à ne pénétrer jamais dans l'intérieur de ſa retraite, elle s'abandonna toute entière aux ſoins de Dariolette. Cette adroite confidente eut l'induſtrie de former un coffre de cèdre, fermé parfaitement, & conſtruit

de façon à se soutenir sur l'eau. Elle prépara dans l'intérieur de ce coffre un petit lit, de riches langes, plaça sur un de ses côtés l'épée que Perion avoit laissée en partant, & s'enfermant avec sa Maîtresse dans l'appartement des bains, dès que de légères douleurs parurent en annoncer de plus vives, elle reçut le fils qu'Elisène mit au jour, sans qu'aucune des femmes qui la servoient pût avoir connoissance de cet événement.

Elisène prend cet enfant entre ses bras, & le baigne de larmes : elle attache à son col l'anneau précieux qu'elle tient du Roi son époux ; elle lui donnoit son sein pour la premiere & dernière fois, lorsque Dariolette, comme si elle eût été entraînée par un pouvoir supérieur, arrache ce bel enfant de ses bras, le couche dans son berceau, met dans son sein de riches tablettes où sont écrits ces mots : *Cet enfant est Amadis, fils de Roi, qui n'a point d'âge.* Le dérobant ensuite aux yeux de sa mère éperdue, Dariolette pose, en gémissant, le berceau sur le courant de la rivière qui l'entraîne & le fait disparoître en un instant. Elle referme la porte de fer, & revient consoler sa Maîtresse, dont l'aventure reste absolument ignorée.

Le berceau porté rapidement vers la mer qui

Amadis de Gaule. Tom. 1 pag. 46.



Cet enfant est Amadis, Fils de Roi, qui n'a point d'âge.

C. P. Marillier inv. Delvaux sculp.

n'étoit éloignée que d'une lieue, entra dans le ſein de ce vaſte élément, qui pour-lors étoit tranquille; & le zéphir raſant la ſuperficie des ondes, le porta doucement vers un cap, dans le même temps qu'un navire Ecoſſois venoit de le doubler.

Le maître de ce navire ſe nommoit Gandales; il poſſédoit un fief conſidérable en Ecoſſe; il dirigeoit ſa route pour aborder ſur les côtes de ce Royaume, & ſa femme, ſurpriſe par les douleurs ſur ce vaiſſeau, venoit de lui donner un fils.

Gandales appercevant le berceau doucement agité ſur la ſurface des ondes, deſcend dans une chaloupe, enlève cette frêle barque, & voit un bel enfant qui ſourit, & lui tend les bras. Attendri du ſort de cet innocent, frappé de la richeſſe de ſes langes comme de ſa beauté, Gandales le porte à ſon épouſe; elle éprouve les mêmes ſentimens que lui; l'abondance de ſon lait lui permet de le partager entre cet enfant & ſon propre fils; elle reçoit les mêmes careſſes de tous les deux, & bientôt ils lui deviennent également chers.

Un vent favorable porte en peu de jours le vaiſſeau dans le port d'Antalia; & c'eſt dans le château de Gandales, voiſin de ce port, que

le petit Amadis fut élevé comme le frère de Gandalin son fils, & qu'il reçut le nom d'enfant de la mer, (Gandales n'ayant pu trouver le secret qui fermoit les tablettes, & n'ayant pu connoître son véritable nom).

Périon, après avoir mis à fin plusieurs aventures brillantes, étoit enfin de retour en ses Etats, & faisoit préparer l'ambassade qu'il devoit envoyer au Roi de la petite Bretagne. Pénétré d'amour & du regret d'être séparé de sa chère Elisène, le songe funeste qui précéda le plus heureux moment de sa vie, lui revint en mémoire. Le célèbre Ungan, philosophe Picard *, jouissoit de la réputation d'expliquer les songes qui paroissoient les plus mystérieux. Perion avoit beau douter de la réalité de ces sciences occultes, il ne put se défendre de le consulter. Toutes les leçons de la Philosophie ne font plus rien contre le plus léger rayon d'espérance que donne l'amour. Aimez ; & si vous êtes bien passionné, vous écouterez jusqu'à la Bohémienne qui flattera cet amour.

---

* Pourquoi les Espagnols eussent-ils été chercher ce Philosophe en Picardie? Plusieurs inductions de la même force, concourent à prouver que l'Amadis de Gaule ne leur est point dû.

Seigneur,

Seigneur, dit Ungan à Perion, je frémis en vous expliquant ce ſonge : celle qui vous aime vous donne un fils ; elle l'adore, mais ſon honneur la force à l'abandonner & à l'expoſer aux flots de la mer. Perion ſurpris & conſterné, récompenſe l'Aſtrologue, lui preſcrit le ſilence ; il entrevoit quelque vraiſemblance dans cette explication, & s'enfonce dans l'épaiſſeur d'un bois, en penſant à l'état & à l'embarras cruel où ſon épouſe peut être en ſon abſence. Tout-a-coup il voit paroître une Dame richement vêtue, & montée ſur une licorne blanche : « Roi Périon, » lui dit-elle, ta perte peut ſe réparer un jour ; » mais ce n'eſt que lorſque l'Irlande perdra ſa » gloire & ſon appui, que tu jouiras du bonheur » de tenir dans tes bras ce que tu regrettes. » A ces mots, la Dame s'enfonça dans le bois, & diſparut à ſes yeux.

Il ſe paſſoit auſſi dans le même temps bien des merveilles en Ecoſſe, dans le château de Gandales ; ce vertueux Chevalier voyoit croître ſous ſes yeux ſon jeune fils, & l'enfant de la mer, qui lui étoient également chers. Il s'attachoit à leur donner de bonne heure l'idée de l'ordre de Chevalerie, qu'ils devoient tâcher de mériter ; & quelquefois il montoit à cheval armé de toutes pièces, & paſſoit la nuit dans la forêt,

pour leur apprendre les devoirs laborieux de celui qui se consacre à protéger l'innocence, & à secourir ses semblables.

Un jour que Gandales s'étoit écarté loin de son château, la même Dame que Perion avoit vue dans la Gaule, parut tout-à-coup à ses yeux.

» O Gandales, lui dit-elle, que de périls tu » courrois, si tant de Chevaliers puissans en » Etats comme en armes, savoient que tu » nourris dans ta maison celui qui doit les » abattre, ou leur donner la mort! » A ces mots, elle s'éloigne rapidement; & Gandales, étonné de ce qu'il vient d'entendre, cherche en vain l'explication de ce peu de mots. Il se préparoit à la suivre, lorsqu'il la voit revenir à lui très-effrayée, & se dérobant à la fureur d'un Chevalier armé qui la poursuit.

Gandales porte son cheval en avant, la prend sous sa sauve-garde; l'autre Chevalier, qui n'a point de lance, court vers une jeune Dame qui s'étoit arrêtée à l'entrée du bois. Elle lui donne une forte lance, avec laquelle il revient pour attaquer Gandales qui court sur lui, l'étend sur la poussière, descend de cheval, arrache son casque, & se prépare à lui couper la tête. La Dame qu'il venoit de défendre, s'élance entre eux deux; elle arrête Gandales, & touche le

Chevalier inconnu fur le front. Tombe à mes genoux, lui dit-elle, & demande-moi pardon de ton infidélité! Gandales furpris, s'arrête, & voit le Chevalier embraffer les genoux de cette Dame, qui lui dit d'un ton impérieux: Apporte-moi la tête de celle qui t'a féduit; c'eft à ce prix que tu peux mériter ton pardon. Ce Chevalier foumis à fes ordres, n'héfite pas à courir l'épée haute fur cette jeune perfonne qu'il ne peut atteindre, & qui s'enfuit en gémiffant.

Le Chevalier, plus foumis que jamais, revient aux pieds de la Dame inconnue, qui lui dit: Il faut bien que je te pardonne, puifqu'un Dieu dont le pouvoir eft fupérieur au mien, me force à t'aimer. Gandales, admirant en effet la jeuneffe & les graces de ce Chevalier, reconnoît fans peine que la Dame qui n'avoit plus qu'un refte de beauté, ne peut fe l'être foumis que par la force de fes enchantemens. Puifque vous l'aimez, lui dit Gandales, c'eft par ce beau Chevalier que je vous conjure de m'expliquer le fens de ce peu de mots que vous m'avez dit en m'abordant la première fois. Ah! mon cher Gandales, lui répond-elle, ce que tu viens de faire pour moi, me force à ne te rien refufer; apprends donc que l'aimable enfant que tu fauvas des flots, & que tu nommas l'enfant

de la mer, eſt fils de Roi ; que la deſtinée la plus brillante ſera la ſienne, & que ſa valeur & ſes grandes actions effaceront les héros les plus célèbres. Nomme-le déſormais le Damoiſel de la mer : c'eſt ſous ce premier nom qu'il doit commencer à ſe faire connoître. Ne m'en demande pas davantage ; ce que je peux te dire de plus, c'eſt que tu vois en moi la célèbre Urgande la Déconnue, & que le Damoiſel de la mer m'eſt bien cher, comme me le doit être le ſeul Chevalier deſtiné à me ſauver des plus grands périls que je puiſſe jamais eſſuyer.

A ces mots, Urgande & ſon Chevalier diſparurent aux yeux de Gandales qui retourna ſur le champ à ſon château, plein de tout ce qu'il venoit d'apprendre de celle dont il connoiſſoit la haute ſageſſe & le ſavoir.

Le Damoiſel de la mer & le petit Gandalin accoururent au-devant de Gandales qui les reçut dans ſes bras ; mais il ne put s'empêcher de ſentir une eſpèce de reſpect pour le Damoiſel dont il venoit d'apprendre la haute deſtinée & la naiſſance.

Gandales ne confia ce ſecret qu'à ſon épouſe ; il continua d'élever le Damoiſel de la mer comme ſon fils ; ces deux enfans s'aimoient comme frères ; mais l'autorité que le Damoiſel

prenoit facilement ſur tous les autres enfans de ſon âge, fit connoître à Gandales qu'il ſembloit né pour commander un jour aux hommes. Sur ces entrefaites, Languines, Roi d'Ecoſſe, & la Dame à la Guirlande ſon épouſe & ſœur d'Eliſène, ſe promenant de châteaux en châteaux, arrivèrent à celui de Gandales, qui les reçut avec magnificence. Tous les deux enchantés de la beauté & des graces naiſſantes du Damoiſel de la mer, furent également attendris lorſque Gandales leur raconta ſon aventure, & lorſqu'il leur dit qu'il tenoit de la célèbre Urgande, que cet enfant étoit de race royale : l'un & l'autre le demandèrent à Gandales pour l'élever dans leur Cour; mais le Damoiſel ſe jettant au col du jeune Gandalin, déclara qu'il ne pouvoit s'en ſéparer. La Dame à la Guirlande l'embraſſa tendrement, conſentit facilement d'élever avec lui le fils d'un noble & valeureux Chevalier, tel que Gandales ; & appellant auſſi-tôt Agrayes, Prince d'Ecoſſe : Mon fils, lui dit-elle, regardez ces aimables enfans comme vos frères. Une douce ſympathie, dès ce premier moment, unit ces enfans, deſtinés à devenir des héros, par les liens de la plus tendre & de la plus conſtante amitié.

Le Damoiſel de la mer ne fut point étonné de

ſe trouver dans une Cour brillante; il s'occupa & réuſſit, ſans peine, à plaire; mais il ne s'écarta jamais de la rigidité des principes qu'il avoit reçus du vertueux Gandales; & loin de s'abandonner à la molleſſe, on le vit toujours ſe livrer avec ardeur à toutes les eſpèces de jeux militaires, & aux exercices violens, par leſquels la jeune Nobleſſe ſe préparoit alors à porter les armes. Peu de temps après que le Damoiſel de la mer fut à la Cour d'Ecoſſe, Garinter, Roi de la petite Bretagne, finit ſa carrière. Eliſène en ayant informé le Roi Perion, ce Prince accourut & reçut ſa main.

Le Roi de Gaule ne pouvoit faire un meilleur choix; & quoique les amours de Perion & d'Eliſène n'euſſent plus beſoin du ſecours de Dariolette & des ombres du myſtère, ils eurent tout le feu, toute la galanterie des premiers temps de leur naiſſance & de leur bonheur. Perion, toujours agité par le ſonge qu'il avoit eu, & par l'explication que l'aſtrologue Ungan en avoit faite, n'oſoit cependant faire de queſtions embarraſſantes à la Reine ſon épouſe: il eſt du véritable amour de craindre d'affliger ce que l'on aime; mais Perion ne pouvoit être un moment loin de celle qu'il adoroit, ſans être troublé par la crainte qu'elle ne lui cachât quelque ſecret important.

Quelque tems après son mariage, Perion ayant fait les partages des Etats de Garinter, se sépara du Roi Languines, & retourna dans le cœur de la Gaule, avec la Reine Elisène. Il n'y fut pas plutôt arrivé, qu'un jour se trouvant près d'un hermitage où demeuroit un ancien Solitaire vivant en odeur de sainteté, il ne put résister au desir de lui raconter ses peines, & de le prier de demander au Ciel de répandre quelque lumière sur les soupçons qui l'agitoient. Je ne sais point interroger le Ciel, lui répondit humblement l'Hermite; j'attends en silence & avec respect ce qu'il daigne révéler à un foible pécheur tel que moi. Ce que je veux vous dire, Sire, c'est qu'il y a quelques mois qu'une Dame montée sur une licorne blanche, me dit : « Ecoute-moi. Il sortira de la » petite Bretagne deux grands dragons qui plâ» neront sur la Gaule d'où leur vol se portera » sur différens pays: fiers & terribles, ils dé» truiront tous ceux qui prétendront leur résis» ter; justes & bienfaisans, ils secourront les » opprimés, & répandront les richesses & la » splendeur sur tous ceux qui se mettront à » l'abri sous leurs ailes. » Perion ne put tirer aucun éclaircissement de cette prophétie, qu'il reconnut avoir été prononcée par Urgande la

Déconnue, au portrait que l'Hermite lui fit de la Dame à la licorne.

L'amour paiſible & toujours heureux de Perion pour la belle Eliſène, paroiſſoit augmenter de jour en jour : une fille qu'ils nommèrent Melicie, un fils auquel ils donnèrent le nom de Galaor, occupèrent leurs plus tendres ſoins, & ce fils conſola Perion & diſſipa pour quelque tems les ſoupçons qui l'avoient agité. Le jeune Galaor donnoit à Perion la plus douce eſpérance ; ce tendre père ne pouvoit s'en ſéparer. Ayant été paſſer le printems avec ſa famille dans la ville d'Orangil, où les Rois, ſes ayeux, avoient fait bâtir un palais également magnifique & agréable, ſur les bords de la mer, Perion appuyé ſur un balcon, s'amuſoit un matin à voir le petit Galaor jouer avec des enfans de ſon âge, au milieu de ſes Gouvernantes ; tout-à-coup une porte du jardin eſt enfoncée, un géant terrible entre à grands pas, ſaiſit le jeune Galaor, le charge ſur ſon épaule, gagne le rivage, s'élance avec ſa proie dans un brigantin, & ſes voiles déployées ainſi que le vent le font bientôt diſparoître. Perion vole en vain pour enlever ſon fils à ſon raviſſeur, aucun vaiſſeau ne ſe trouve prêt pour le ſuivre ; il reſte éperdu, baigné de larmes ſur le rivage, où bientôt les

cris d'Elisène viennent augmenter fa douleur. Ce fut dans ce moment fi cruel ; qu'Elisène, n'écoutant plus que fon défefpoir, ne put s'empêcher d'apprendre au malheureux Perion que c'étoit le fecond fils qu'il perdoit.

La puiffance divine veilloit cependant fur les jours du petit Prince Galaor. Le géant n'ayant point les mœurs féroces de fes femblables, n'avoit enlevé cet enfant que fur l'avis d'Urgande qui l'avoit averti que le fils du Roi Perion pouvoit feul le venger du terrible géant Albadan, meurtrier de fon père ; & dès qu'il fut de retour dans fes Etats, il confia le jeune Galaor à un Hermite, auquel il recommanda de l'élever dans les principes d'un Chrétien, & d'un digne Chevalier. L'Hermite, qui ne s'étoit retiré dans la folitude qu'après avoir exercé long-temps avec honneur la profeffion de Chevalier, remplit les intentions du géant, avec autant de capacité que de zèle.

L'Auteur d'*Amadis*, par une de ces fortes de tranfitions brufques, que nous avons fouvent remarquées dans les Romans de la *Table Ronde*, femble s'écarter de fon fujet, pour nous apprendre que le Prince Lifvard, après avoir époufé Brisène, fille du Roi de Dannemarck,

venoit de fuccéder à Falangris fon frère, & de monter fur le trône de la Grande-Bretagne.

Lifvard, en partant du Dannemarck pour prendre poffeffion de fes nouveaux Etats, aborda dans un port d'Ecoffe, avec la Reine Brisène & la jeune Princeffe Oriane, âgée de dix ans, qui fe trouvoient toutes les deux incommodées de la mer. Languines les reçut avec magnificence; & Lifvard, preffé d'aller foumettre quelques vaffaux rebelles, pria la Reine d'Ecoffe de garder la jeune Oriane dans fa Cour, jufqu'à ce qu'il fût maître & paifible dans fes Etats.

Le Damoifel de la mer avoit alors douze ans, & la feule Oriane pouvoit le furpaffer en beauté. Ces charmans enfans ne purent fe voir fans s'admirer; une douce fympathie unit promptement deux jeunes cœurs deftinés à l'être à jamais par le plus tendre & le plus fidèle amour. La Reine d'Ecoffe ne fe laffoit point d'admirer l'efprit & les graces de la petite Oriane & du Damoifel de la mer. Elle dit un jour en badinant à la jeune Princeffe : Je vous donne le Damoifel de la mer; je veux qu'il vous ferve, en attendant qu'il mérite d'être votre Chevalier. Oriane rougit, & fon timide embarras fut le premier hommage que, fans le favoir, elle rendit à

l'amour. Pour le Damoisel, il n'hésita pas à tomber aux genoux d'Oriane: Oui, Madame, j'atteste le Ciel, s'écria-t-il, de vous servir jusqu'à la mort, de n'avoir d'autres volontés que les vôtres, & de combattre sans cesse pour votre gloire. Oriane lui répondit d'un air aussi doux que modeste, qu'elle obéissoit à la Reine, & qu'elle l'acceptoit pour son Chevalier. Ce que la Reine d'Ecosse n'avoit regardé que comme un badinage, fut l'acte le plus décisif de la vie de ces deux aimables enfans. Dès ce moment, le Damoisel ne fut occupé qu'à se rendre digne de l'honneur de servir Oriane; &, sentant que sa force lui permettoit déja de porter les armes, il fit les plus vives instances au Roi Languines, pour qu'il lui conférât l'ordre de Chevalerie.

Languines lui représenta vainement qu'il n'étoit pas encore d'âge à pouvoir en remplir les devoirs. Ah! Sire, dit le Damoisel de la mer, les yeux baignés de larmes, si vous me refusez, permettez-moi donc d'aller trouver le Roi Perion, qui peut-être exaucera mes vœux. Languines le consola, lui prescrivit ce qui devoit le préparer à recevoir l'ordre de Chevalerie; & le bruit en étant parvenu jusqu'à Gandales, ce sage Chevalier envoya promptement au Damoisel les signes de reconnoissance, & la

belle épée qu'on avoit trouvée dans son berceau.

Ces signes furent portés au Damoisel, dans un moment où il étoit près d'Oriane. On vint lui dire qu'une Demoiselle demandoit à lui parler de la part de Gandales, & il se préparoit à sortir, lorsqu'Oriane lui dit: Avez-vous donc des secrets pour moi? Ah! que ce peu de mots fit d'impression sur le cœur du jeune Damoisel! Non, dit-il, je n'en aurai jamais d'autres que celui que peut-être vous ne daignerez pas pénétrer. Oriane fit entrer la personne qui le demandoit, & que le Damoisel reconnut pour être une nièce de Gandales. Elle lui présenta les tablettes & l'anneau, qu'il porta sur-le-champ à la belle Oriane; & s'emparant de l'épée, il fut la poser à ses pieds, en lui jurant qu'il la consacroit à jamais à son service.

Oriane consentit à lui conserver l'anneau, & fit avec bien du regret des tentatives toujours inutiles pour ouvrir les tablettes, dans lesquelles elle desiroit bien vivement de trouver des éclaircissemens sur la naissance du Damoisel de la mer. Déja le cœur d'Oriane avoit besoin que cette naissance fût illustre; il palpitoit, il étoit serré par la douleur, lorsqu'elle formoit quelque soupçon contraire à son espérance.

Peu de jours après cet événement, Languines & la Dame à la Guirlande furent surpris par l'arrivée inattendue de leur beau-frère, le Roi Perion. Ce Prince étoit accouru pour demander du secours à Languines, contre le redoutable Abyes, Roi d'Irlande & des Orcades, qui, traversant la mer à la tête d'une armée formidable de Montagnards & de Pictes, venoit de faire une incursion dans la Gaule.

Le jeune Prince d'Ecosse, Agrayes, ne perdit pas un moment pour se jetter aux pieds du Roi son père, & lui demander l'ordre de Chevalerie & le commandement de l'armée qu'il enverroit au secours de Perion. Languines n'hésita pas à le lui accorder, un fils unique n'étant alors, aux yeux du père le plus tendre, que le premier tribut qu'il devoit à l'honneur & à la patrie. Le Damoisel de la mer, moins âgé de deux ans, & n'ayant pas les mêmes droits qu'Agrayes, eut recours à la seule protection qui lui fût chère & sacrée. Permettez-moi, divine Oriane, dit-il tout bas à la Princesse de la grande Bretagne, permettez-moi d'offrir mon bras au Roi Perion ; un secret attachement m'entraîne à la suite de ce Prince ; mais vous devez croire que je n'ai plus de volonté.... j'attends vos ordres souverains.... Quoi! lui

dit Oriane, vous n'iriez pas au ſecours de Perion, ſi je ne vous l'ordonnois ? Non, Princeſſe, dit-il avec émotion ; mais je gémirois ſans ceſſe que vous m'euſſiez laiſſé perdre une occaſion d'acquérir de la gloire.

L'ame d'Oriane étoit auſſi élevée que tendre : touchée de la ſoumiſſion du Damoiſel de la mer, elle ne balança pas à s'avancer vers Perion, avec autant de nobleſſe que de grace. Seigneur, lui dit-elle, j'oſe vous requérir un don..... Ah ! Madame, répondit ce Prince, quelle ame aſſez farouche pourroit vous refuſer ? Ordonnez.... Eh bien, lui dit-elle, je vous prie d'armer Chevalier ce Damoiſel, que la Reine d'Ecoſſe m'a fait accepter. C'eſt après vous avoir ſervi contre vos ennemis, en ſuivant le Prince Agrayes qu'il aime comme ſon frère, qu'il peut mériter d'être avoué par une Princeſſe de mon rang pour ſon Chevalier. Perion n'avoit pu voir le Damoiſel de la mer, ſans en reſſentir la plus tendre émotion. Il n'héſita pas à dire à la princeſſe qu'elle pouvoit lui annoncer de ſe préparer pour le lendemain matin, & qu'après la cérémonie il l'emmeneroit avec lui.

Oriane, entraînée par l'élévation de ſon caractère, n'avoit pas réfléchi dans les premiers momens ſur tout ce qu'il en alloit coûter à ſon

cœur, en se séparant du Damoisel de la mer, & en le sachant, dans un âge encore si tendre, exposé aux périls d'une guerre longue & cruelle. Après ce premier effort, son ame troublée par de tristes réflexions, eut besoin d'aide. Elle courut retrouver l'aimable Princesse Mabille, sœur d'Agrayes. Elle la trouva donnant des larmes au départ d'un frère tendrement aimé: Oriane attendrie laissa bientôt couler les siennes; mais celles que Mabille versoit pour un frère, étoient bien moins amères que celles qu'Oriane versoit pour un amant.

Pendant ce temps, le jeune Gandalin, apprenant que le Damoisel de la mer étoit près de recevoir l'ordre de Chevalerie, & de passer dans la Gaule, court le chercher, le trouve, l'arrête, & le serre dans ses bras. Seriez-vous assez cruel, lui dit-il, pour m'abandonner & partir sans moi? Non, mon cher Gandalin, dit le Damoisel; je ne me séparerai jamais de celui dont j'ai partagé le lait, & que j'aime comme mon propre frère: viens avec moi partager aussi les hasards que je vais chercher; & bientôt, en méritant l'ordre de Chevalerie, tu deviendras l'égal de ceux qui suivent cette profession avec gloire. Gandalin, dès ce moment, jura de ne le point quitter & de lui servir d'Ecuyer.

Nous passons sous silence la splendeur de la cérémonie où Perion donna l'accolée au Prince Agrayes, & au Damoisel de la mer. Lorsqu'il vit ce charmant Damoisel à ses genoux, il le regarda fixement, & les larmes coulèrent de ses yeux en se disant tout bas: Hélas! je pourrois avoir un fils de cet âge. Revenant enfin à lui, Perion lui demanda, selon l'usage: Voulez-vous être reçu Chevalier? Au son de la voix de Perion, l'ame du Damoisel est émue, il embrasse ses genoux, & s'écrie: Oui, Seigneur, je le veux recevoir ce caractère auguste, & je desire encore plus répandre mon sang pour vous. Perion lui donne l'accolée, l'embrasse, le relève, & le conduit aux pieds d'Oriane. Madame, lui dit-il, je vous amène votre Chevalier, pour que vous lui fassiez l'honneur de lui ceindre vous-même l'épée. Oriane ne répondit rien; il fallut le plus grand effort de son ame élevée, pour cacher le trouble qui l'agitoit. Elle ceignit l'épée du Damoisel, d'une main tremblante, & Perion fut obligé de le relever des genoux de la Princesse, où son amour & sa reconnoissance le faisoient rester éperdu.

Perion partit dès le même jour avec Agrayes, pour retourner dans ses Etats; & Languines retint encore quelques jours auprès de lui le Damoisel

Damoiſel de la mer, pour l'envoyer porter à Perion des nouvelles certaines du temps où l'armée qu'il faiſoit raſſembler, pouvoit paſſer à ſon ſecours. Le rang de Chevalier que le Damoiſel de la mer venoit d'acquérir, lui donnoit de nouveaux droits dans la Cour de Languines; il fut admis à ſa table & dans la ſociété de la Reine, non plus comme un enfant, mais comme le Chevalier qui donnoit les plus hautes eſpérances. Il ne quitta preſque point la belle Oriane pendant le peu de jours qui lui reſtoient, & ne manqua pas un ſeul moment de l'aſſurer qu'il ne reſpiroit que pour elle. La Princeſſe Mabille, pénétrée des mêmes ſentimens que ſon frère Agrayes, lui prouvoit ſouvent le zèle empreſſé de la ſœur la plus tendre, & croyoit ne pouvoir en donner des marques plus touchantes qu'en lui ménageant quelques inſtans de s'approcher ſeul de la charmante Oriane. Celle-ci s'en apperçut, gronda ſa couſine; mais ce fut d'un ton ſi doux & ſi charmant, qu'elle avoit plutôt l'air de lui dire alors: Vous liſez dans mon cœur, je vous aime trop pour craindre qu'il vous ſoit ouvert.

Le Damoiſel ayant reçu les derniers ordres du Roi d'Ecoſſe, & devant partir le lendemain matin, chercha le moment de prendre congé

d'Oriane; il lui fut facile de le trouver. Oriane avoit une queſtion bien importante à lui faire. Damoiſel, lui dit-elle en baiſſant les yeux, êtes-vous bien le fils de Gandales, comme on l'a cru juſqu'ici? Non, Madame, Gandales n'eſt point mon père : je l'aime & le reſpecte comme s'il l'étoit; mais c'eſt de lui-même que Languines ſçait que votre Chevalier eſt né fils de Roi. A cette réponſe, Oriane leve ſes beaux yeux, les attache ſur ceux du Damoiſel, & lui dit d'un air auſſi noble que tendre: Rendez-vous digne de votre naiſſance & du titre de Chevalier; mais n'oubliez jamais que vous êtes le mien. Ah! Madame, s'écria-t-il, ce n'eſt qu'en penſant à vous, ce n'eſt qu'en m'en occupant ſans ceſſe, que mon ame peut s'élever aux actes les plus héroïques. A ces mots, il mit un genou en terre pour baiſer le bas de ſa robe; Oriane baiſſa ſes mains pour l'en empêcher; un heureux haſard les approcha des lèvres du Damoiſel, & l'amour les y fixa pendant un moment bien doux, & dont le ſouvenir fut bien durable.

Gandalin ayant eu ſoin de tout préparer, le Damoiſel de la mer partit de la Cour d'Ecoſſe, & dirigea ſa marche vers un port du Royaume, pour s'embarquer & paſſer dans la Gaule. Vers la fin de cette première journée, des cris plain-

tifs qui partent d'un bois, lui font connoître que quelque malheureux peut avoir beſoin de ſon ſecours. Le Damoiſel court vers le lieu d'où partent ces cris: bientôt il apperçoit un Chevalier percé de coups, renverſé mort ſur la pouſſière; il en apperçoit un autre étendu ſur le dos, baigné dans le ſang qui ſortoit de ſes bleſſures: mais ce qui l'étonne davantage, c'eſt de voir une femme cruelle agenouillée ſur lui, s'efforcer d'agrandir ſes plaies, & de faire couler le reſte de ſon ſang. Barbare, retirez-vous, lui dit le Damoiſel, ou craignez que je ne vous puniſſe. Cette femme confuſe obéit, & ſe retire à quelques pas. Le Damoiſel & Gandalin deſcendent, ſecourent le bleſſé, & le portent dans un hermitage. Chemin faiſant, le bleſſé leur raconte qu'ayant eu le malheur d'épouſer la plus méchante de toutes les femmes, elle l'a mis dans le cas de ne plus douter de ſon déshonneur, & que la nuit paſſée, l'ayant ſurpriſe dans ſon château avec un Chevalier qui violoit les droits de l'hoſpitalité, il avoit forcé ce traître à combattre; qu'il en avoit reçu de grandes bleſſures en lui donnant la mort; que la perte de ſon ſang l'ayant fait tomber ſans force, ſa barbare épouſe avoit profité de ſa foibleſſe pour lui arracher un reſte de vie de ſes propres mains.

A peine le Damoiſel avoit-il remis à l'Hermite le Chevalier bleſſé, qu'il ſe vit bruſquement attaqué par trois Chevaliers bien armés, qui fondirent ſur lui la lance en arrêt, en criant: Traître, meurtrier, tu mourras. A peine le Damoiſel a-t-il le temps de ſe mettre en défenſe, il ſoutient l'atteinte des trois lances ſans en être ébranlé; il renverſe, ſans connoiſſance, celui qu'il frappe de la ſienne; & mettant l'épée à la main, il bleſſe, il met les deux autres en déſordre, & les force à lui crier merci. Auſſi généreux que redoutable, il leur pardonne: il entre en explication avec eux, il apprend qu'ils ſont tous trois frères du Chevalier bleſſé, & que, ſur le rapport de leur belle-ſœur qui leur a dit qu'il venoit de tuer un de ſes parens, & de bleſſer à mort ſon mari, ils ont pris le parti de l'attaquer. Pendant cette explication, Gandalin voyant cette femme s'évader entre les arbres, l'arrêta, & la conduiſit à ſes beaux-frères. Le Damoiſel leur dit: Chevaliers, le motif de votre vengeance a pu vous paroître légitime, & mérite d'être excuſé; mais venez apprendre de la bouche de votre malheureux frère juſqu'où cette furie a oſé porter la ſienne, & le menſonge qui vous a ſéduits. A ces mots, il les conduit à l'hermitage où le bleſſé qui

commençoit à reprendre un peu de force, confirma devant ses frères le rapport qu'il avoit fait au Damoisel. Ces trois frères se jettent à ses genoux, lui crient de nouveau merci. Tout ce que j'exige, leur dit-il, c'est qu'un de vous reste auprès du blessé, & que les deux autres conduisent cette méchante femme à la Cour du Roi d'Ecosse, comme Souverain qui doit décider de la punition qu'elle mérite, & vous direz à ce Prince que c'est le nouveau Chevalier qui vous envoie à ses genoux: les Chevaliers jurèrent de lui obéir.

Après avoir passé la nuit dans l'hermitage, les Chevaliers partirent pour se rendre près de Languines, & le Damoisel reprit son chemin, en traversant la forêt.

Au moment d'arriver dans une étoile formée par plusieurs routes, il vit approcher deux Demoiselles bien montées, dont l'une portoit une forte lance qu'elle vint lui présenter de bonne grace. Jeune Chevalier, lui dit-elle, prenez cette lance qui bientôt vous sera nécessaire pour sauver la maison dont vous tirez votre existence: apprenez que vous m'êtes parfaitement connu, & que vous m'êtes bien cher, comme un défenseur dont je dois recevoir du secours dans les plus grands périls de ma vie. Le Damoisel

eût bien desiré la faire expliquer un peu plus clairement; mais à peine eut-il reçu la lance, que la Demoiselle le salua d'un air riant, & partant à toute bride, elle disparut à ses yeux comme un éclair.

L'autre Demoiselle lui dit: Seigneur, sur le rapport que la Demoiselle à la lance m'a fait, en me disant qu'elle la destinoit au meilleur Chevalier du monde, permettez-moi de vous suivre jusqu'à ce que je voie l'accomplissement de ce qu'elle vient de vous annoncer. Le Damoisel étoit trop poli pour n'y pas consentir, & rien n'étoit plus commun alors que de voir des Princesses & des Demoiselles du plus haut parage se mettre sous la garde des Chevaliers, & passer souvent la nuit avec eux au fond des forêts, sans qu'aucune eût jamais occasion de se plaindre d'eux: l'amour & le silence, le respect, ou la fidélité pour leur Dame, mettent toujours à couvert l'honneur des belles voyageuses.

Le tendre & toujours présent souvenir d'Oriane, troubla bien le repos du Damoisel pendant la nuit suivante; mais il assura pleinement la tranquillité de celle que la Demoiselle passa près de lui.

Dès que l'aube du jour parut, ils se remirent en marche: au bout de quelques heures, ils s'ap-

perçurent qu'ils s'étoient égarés; & la Demoiselle qui croyoit connoître la forêt qu'elle avoit plusieurs fois traversée, s'étant avancée seule vers un carrefour où elle espéra reconnoître la route, elle fut tout-à-coup arrêtée par six rustres couverts de corselets, de brigandines, & armés de haches, qui voulurent lui faire jurer de renoncer à l'amant qu'elle aimoit, ou de forcer cet amant à passer au service du Roi Abyes, pour le secourir dans la guerre qu'il faisoit au Roi des Gaules. Le premier mouvement de cette Demoiselle, fut d'appeler le Chevalier son conducteur, à son secours; & celui du Damoisel fut d'y voler, & de renverser sur la poussière ceux qui vouloient lui faire violence. Il achevoit de la rassurer; lorsqu'il fut lui-même troublé par un bruit d'armes & de combattans, qui paroissoit venir d'un château voisin. Le Damoisel s'en approche en diligence; il en voit sortir un jeune Ecuyer couvert de sang, qui s'écrie: Se peut-il que la fleur de la Chevalerie périsse sans secours, pour n'avoir pas voulu prêter un serment qu'il lui seroit impossible de pouvoir tenir? Le Damoisel ne balance pas à se jetter dans la porte du château, & le premier objet qui le frappe, c'est le Roi Perion, entouré de morts & de mourans tombés sous sa redoutable épée; mais

épuisé par les coups qu'il a portés, & ne se défendant plus qu'à peine contre plusieurs Chevaliers; à la tête d'un grand nombre de gens armés qui l'attaquent de toutes parts. Le Damoisel fond sur eux comme un faucon, armé de la lance qu'il a reçue; il fait mordre la poussière à ceux qui lui résistent, il met les autres en fuite, & dégage le Roi Perion qui, reprenant sa premiere vigueur, achève la défaite de ces brigands, & les poursuit avec le Damoisel dans les détours du château qu'ils parcourent pour se dérober à la mort.

Le hasard conduit les deux braves Chevaliers à l'appartement du Maître du château: ils le cherchent, & trouvent en lui le vieillard le plus décrépit, & dans l'impuissance de sortir d'un lit où il paroît près de sa dernière heure: cependant l'amour de la vie le porte encore à leur crier merci. Perion l'interroge, & le vieillard lui apprend que ne pouvant plus porter les armes, & secourir son petit-neveu Abyes, dans la guerre qu'il vient de commencer, il a dressé cette embuscade pour forcer tous les Chevaliers qui passeront près de son château, de marcher à son service.

Perion se fait donner les clefs des prisons, & délivre plusieurs Chevaliers que le vieillard y

tenoit dans les fers, pour les punir de n'avoir pas voulu prêter le ferment qu'il en exigeoit : il reconnut plufieurs de fes fidèles fujets ; & fon premier foin, après les avoir délivrés, fut d'aller avec eux pour remercier le Chevalier qui l'avoit fecouru. Perion le pria vainement de fe faire connoître, le Damoifel s'en défendit long-temps avec modeftie ; mais la Demoifelle, qui le fuivoit depuis trois jours, l'arrêta comme il paroiffoit prêt à s'éloigner : Sire Chevalier, lui dit-elle, la Demoifelle à la lance ne m'a point trompée ; j'en ai affez vu depuis que je vous fuis, pour être sûre que vous êtes un des premiers Chevaliers du monde : je pars pour aller remplir ma miffion, & vous devez du moins me laiffer voir celui dont le fouvenir doit être à jamais gravé dans ma mémoire. Le Damoifel ne put lui refufer d'ôter fon cafque, & Perion le reconnoiffant, courut pour le ferrer dans fes bras : le Damoifel fit tous fes efforts pour baifer la main qui l'avoit armé Chevalier, & lui renouvella le ferment de l'aller fervir, & de le fuivre dans peu de jours.

Le Damoifel, par un fecret preffentiment, pria la Demoifelle de lui dire quelle étoit la miffion dont elle étoit chargée. Je vais, dit-elle, à la Cour du Roi d'Ecoffe, de la part de Lif-

vard, Roi de la Grande-Bretagne, pour le remercier d'avoir gardé la Princeſſe Oriane dans ſa Cour, & le prier de la renvoyer dans la ſienne.

Au ſeul nom d'Oriane, le Damoiſel fut ſi ſaiſi, que tout ſon ſang ſe retira vers ſon cœur; une pâleur mortelle altéra les beaux traits de ſon viſage; il chancela, & ſeroit tombé, ſi le Roi Perion ne l'eût retenu dans ſes bras.

Quelques inſtans après, revenu & honteux de ſa foibleſſe, il dit à la Demoiſelle avec un profond ſoupir: Puiſque vous avez voulu malgré moi me connoître, mettez aux pieds de la divine Oriane celui qui n'oſe encore ſe nommer ſon Chevalier, mais qui conſerve à jamais ce titre glorieux dans ſon ame.

La Demoiſelle partit: elle arriva dès le lendemain à la Cour de Languines, où les deux Chevaliers qui conduiſoient la méchante femme, l'avoient précédée d'un jour; ils venoient d'y célébrer la valeur & la généroſité du Damoiſel de la mer, & la jeune Oriane avoit éprouvé les émotions les plus douces en les écoutant; mais elles redoublèrent bien vivement, lorſque la Meſſagère du Roi ſon père raconta les derniers exploits du Damoiſel, & ſur-tout lorſqu'elle dit en particulier à cette Princeſſe, le trouble

que le nom ſeul d'Oriane avoit excité dans ſon ame.

La méchante femme expia ſon crime dans les flammes ; & les deux Chevaliers offrirent leurs bras à Languines, pour paſſer en Gaule avec l'armée qu'il préparoit. Ici l'Auteur s'interrompt pour parler du jeune Galaor, que le géant Balan avoit enlevé; il nous apprend que cet enfant croiſſoit en force & en beauté, & que le géant l'ayant jugé en état d'être bientôt armé Chevalier, le retira des mains de l'Hermite, & le garda pendant un an près de lui, pour l'exercer à manier un cheval, & à ſe ſervir de ſes armes avec adreſſe.

Perion s'étant ſéparé du Damoiſel de la mer avec regret, marcha vers la côte, & fut aſſez heureux pour trouver un vaiſſeau prêt, & pour repaſſer dans ſes Etats où ſa préſence étoit bien néceſſaire. Abyes avoit déja pénétré dans le centre de la Gaule à la tête d'une armée formidable, & s'approchoit de la Capitale où la Reine Eliſène & la Princeſſe Mélicie s'étoient renfermées. Perion avoit laiſſé le Prince Agrayes, avec une partie du ſecours qu'il devoit conduire, près du port d'Aberdour. Agrayes avoit établi, près de cette ville, un camp dans lequel il attendoit le ſecond détachement qui devoit le

joindre; & le Damoisel de la mer, instruit du temps où ce détachement devoit arriver, se promettoit bien d'y rejoindre à temps son ami; mais, enflammé par le desir de mériter le titre de Chevalier de la belle Oriane, il profitoit de ce délai, pour chercher des occasions d'acquérir de la gloire *.

Le Damoisel ne fut pas long-temps sans en trouver une; à peine se fut-il séparé de Perion, qu'il apperçut de loin le donjon des tours d'une forteresse; il suivit une des avenues de ce château, d'où bientôt il vit sortir une femme échevelée, dont les habits étoient en désordre, & qui jettoit de grands cris. Le Damoisel court au-devant d'elle, & lui dit qu'il est prêt à la secourir. Ah Dieux! s'écria-t-elle par un premier mouvement, il vous est impossible de réparer le tort que l'indigne Galpan, maître de ce château, vient de me faire: vous ne pourriez que me venger; mais ce seroit bien vainement que vous oseriez l'entreprendre. A ces mots, elle s'arrache les cheveux, & continue à

* Je dois avertir une fois pour toutes, que je me suis permis de changer quelquefois la suite de la narration, lorsque j'ai cru pouvoir y mettre plus d'ordre, & amener les événemens avec plus de vraisemblance & d'intérêt.

montrer un défespoir, qui fit juger au Damoifel qu'il devoit avoir la difcrétion de ne la pas queftionner fur l'efpèce d'injure qu'elle avoit reçue. Le temps des grands Saints & des Héros fut prefque toujours auffi celui des grands criminels : & peut-être avons-nous à nous confoler d'être un peu dégénérés des fentimens fublimes qui exaltoient les ames des premiers, en vivant dans un fiècle où des mœurs plus douces & des loix plus fages nous mettent à couvert des attentats des feconds.

Galpan, en effet, s'étoit rendu bien coupable ; & le Damoifel, dont l'ame vertueufe étoit épurée par fon amour pour Oriane, fe fentit enflammé de courroux, & du defir de punir le plus lâche & le plus attroce de tous les crimes. Suivez-moi, cria-t-il, & venez voir laver votre injure dans le fang de ce monftre. A ces mots, il s'avance vers la porte du château, d'où foudain une troupe en armes lui défend l'entrée : le Damoifel, animé par la colère comme par fon courage invincible, fond fur cette troupe, l'enfonce, en fait un maffacre affreux ; & bientôt, achevant de la diffiper, il pénetre dans la grande cour du château.

Le coupable Galpan avoit eu le temps de s'armer, pendant que fes foldats avoient fait quel-

que réſiſtance: doué d'une force prodigieuſe & d'un courage féroce, il crut triompher facilement d'un adverſaire épuiſé par un combat ſanglant; il fondit comme la foudre ſur le Damoiſel, briſa ſa lance ſans l'ébranler; & ſoudain, ſe frappant l'un & l'autre à coups d'épée, en peu d'inſtans la cour fut couverte du débris de leurs armes: le combat fut long & opiniâtre, & le Damoiſel vit couler ſon ſang; mais enfin, portant le coup le plus terrible ſur le caſque de ſon ennemi, l'acier briſé ne peut en ralentir la force, Galpan tombe ſanglant & ſans connoiſſance ſur l'encolure de ſon cheval, & d'un revers le Damoiſel fait rouler ſa tête ſur la pouſſière: ſur le champ il deſcend de cheval, relève cette tête, & la préſente à la Demoiſelle outragée. La Demoiſelle rejetta cette tête avec horreur, mais elle conſerva précieuſement le caſque enfoncé du traître; & pénétrée de reconnoiſſance pour le Damoiſel, elle crut ne pouvoir rien faire de mieux, pour ſa gloire, que de partir ſur le champ pour la Cour de Languines, & d'y porter ce caſque, comme le gage de la nouvelle victoire que le Damoiſel venoit de remporter ſur le redoutable Galpan. Cette Demoiſelle étoit envoyée par la Princeſſe Olinde, fille du Roi de Danemarck, au Prince Agrayes, qu'elle ai-

moit & dont elle étoit adorée. C'eſt cette même Demoiſelle, connue ſous le nom de la Demoiſelle du Danemarck, qui s'attacha depuis au ſervice de la belle Oriane. Elle diſſimula ſa cruelle aventure, & fut aſſez heureuſe pour n'être pas forcée à la découvrir.

Oriane fut plus émue que jamais, par le récit que lui fit cette Demoiſelle; mais elle auroit eu peine à cacher ſon trouble & ſa douleur, lorſqu'elle lui dit que le Damoiſel avoit été légérement bleſſé, ſi la Princeſſe Mabille qui l'avoit vue pâlir, & prête à s'évanouir, ne l'avoit priſe dans ſes bras, & ne l'avoit ſoutenue juſqu'à ſon appartement: c'eſt-là que, donnant un libre cours à ſes larmes, elle ne put s'empêcher d'ouvrir ſon cœur à Mabille; & cette charmante amie, digne de ſa confiance, apprit ainſi à quel point le Damoiſel de la mer étoit aimé.

Que ce tendre amant eût été heureux, s'il eût oſé le croire! mais, loin de former le plus léger eſpoir, toutes les réflexions qu'il faiſoit ſur ſon état préſent, étoient déſeſpérantes. Qui ſuis-je, hélas! ſe diſoit-il, pour oſer élever mon amour & mes vœux juſqu'à l'héritière de la grande Bretagne? moi, malheureux abandonné dès ma naiſſance, & qui ſuis peut-être deſtiné à ne jamais connoître ceux à qui je dois le jour!

Oriane! divine Oriane! ah! vous ne pourriez entendre mes plaintes ſans en être offenſée, & je dois condamner mon malheureux amour au ſilence.

Le ſang qui couloit des bleſſures que le Damoiſel avoit reçues, l'obligea de reſter pendant huit jours dans le château d'un des Chevaliers qu'il avoit délivrés des priſons de Galpan. Dès que ſes forces lui permirent de porter les armes, il prit le chemin d'Aberdour, pour y rejoindre le Prince Agrayes, qu'il prévoyoit devoir arriver vers ce port dans le même temps: il marchoit lentement, toujours occupé de ſon amour, & ſe plaignant du ſort malheureux qui mettoit une barrière inſurmontable entre ſon état & celui de la beauté qu'il adoroit. Le Damoiſel, dans ſa rêverie profonde, ne s'étoit point apperçu qu'un Chevalier ſorti du camp d'Agrayes, dont il approchoit, avoit marché doucement à côté de lui, ſans chercher à le diſtraire de ſes plaintes. A la fin, ce Chevalier croyant ſe faire un jeu du trouble & de l'état douloureux où le Damoiſel étoit plongé, l'arrête, & lui dit: Vraiment, Chevalier, il ſe peut bien que vous vous rendiez juſtice; mais puiſque vous aimez une Dame ſi parfaite & de ſi haut parage, nommez-la donc; peut-être s'en trouvera-t-il

vera-t-il un autre plus digne que vous de porter ses chaînes. En tout cas, lui répondit le Damoisel avec dédain, je ne crois pas que ce fût vous qui puissiez l'être. A ces mots, ce Chevalier ébranle sa lance, s'affermit sur ses étriers, & semble menacer le Damoisel : tous les deux d'un même temps s'éloignent, mettent leurs lances en arrêt, fondent l'un sur l'autre, & le Damoisel de la mer lui fait vider les arçons, & l'étend sur l'herbe. Un autre Chevalier du camp d'Agrayes, voit la chûte de son compagnon, & s'avance en défiant le Damoisel, qui lui fait éprouver le même sort. Le Prince Agrayes qui se promenoit alors à la tête de son camp, voyant la défaite de ses deux Chevaliers, se saisit d'une forte lance, & court au-devant de leur vainqueur qu'il défie ; mais le Damoisel, reconnoissant le Prince d'Ecosse son frere d'armes & son ami, baisse jusqu'à terre le fer de sa lance ; &, délaçant son casque qu'il arrache de sa tête, il se fait reconnoître par Agrayes, & vole dans ses bras. Agrayes plaisante beaucoup les deux Chevaliers qui revenoient à pied, bien honteux d'avoir été si facilement vaincus ; mais ils s'en consolèrent en reconnoissant le Damoisel de la mer, dont la renommée étoit déja si brillante. Agrayes qui n'attendoit plus que son ami pour

dans ses bras. Perion lui présenta le Damoisel de la mer, comme son libérateur : le jeune Chevalier fléchit le genou pour baiser la main d'Elisène qui fut surprise de sa beauté, & surtout de ce que dans un âge si tendre, il se fût illustré déja par les actes les plus héroïques. Émue jusqu'au fond de l'ame, en fixant ses yeux sur le jeune Chevalier, elle ne put s'empêcher de se dire en elle-même : Hélas ! le fils que j'ai perdu seroit de son âge, & peut-être il eût acquis déja une aussi brillante renommée. Un mouvement involontaire lui fit passer ses bras autour du col du Damoisel. De quels heureux parens, lui dit-elle, avez-vous reçu le jour ? Hélas ! Madame, répondit-il, je l'ignore encore ; mais si j'osois en croire une Demoiselle inconnue, qui prétend en être instruite, je n'aurois pas à rougir de ma naissance. Perion remarqua l'attendrissement de la Reine pour le Damoisel, & ne l'attribua pour-lors qu'à la reconnoissance qu'elle avoit des grands services qu'il en avoit reçus.

Il voulut que le Damoisel logeât dans son palais ; & l'on remit au lendemain matin à délibérer sur les moyens d'attaquer & de repousser les assiégeans avec avantage.

Le Damoisel parut au Conseil, les yeux

rouges & humides encore de larmes ; il avoit passé presque toute la nuit à réfléchir sur son état incertain, la question de la Reine lui rappellant celle que la belle Oriane pourroit en tous les temps lui faire ; &, quoique résolu de perdre la vie, ou de se rendre digne du nom de son Chevalier, nulle espèce d'espérance ne flattoit son cœur, que jamais cette charmante Princesse daignât lui en faire porter un plus glorieux & plus doux encore.

Oriane, de son côté, n'étoit pas plus tranquille ; sa seule consolation étoit de cacher souvent ses larmes dans le sein de sa tendre amie, la Princesse Mabille : elle frémit en apprenant qu'elle touchoit au moment d'en être séparée.

Le Roi Lisvard son père, ayant dompté les rebelles & pacifié la grande Bretagne, ne put se priver plus long-temps d'une fille si chère ; il fit partir trois grands vaisseaux de guerre avec cent Chevaliers, commandés par Galdar de Rascuit, célèbre & ancien Chevalier, pour servir d'escorte à la Princesse sa fille, que Galdar avoit ordre de redemander au Roi Languines, après l'avoir remercié de l'asyle agréable dont elle avoit joui dans sa Cour, & lui avoir présenté de sa part cent chevaux & cent

chiens, les plus beaux que la grande Bretagne eût produits.

Galdar s'acquitta de sa commission avec noblesse. Languines y répondit en montrant le plus grand attachement pour Lisvard ; il fut bientôt à même de lui en donner la preuve la plus touchante : les cris de quelques femmes, qui partoient de l'appartement d'Oriane, l'y fit entrer avec précipitation. Il trouva cette jeune Princesse & sa fille Mabille sans connoissance, se serrant dans leurs bras & baignées de larmes. Languines & Galdar partagèrent leurs soins entr'elles ; ils parvinrent à les faire revenir ; & les premiers mots que ces deux tendres amies proférèrent, furent que c'étoit leur arracher la vie que de les séparer. Galdar attendri, proposa de lui-même à Languines de confier la Princesse Mabille à sa garde, l'assurant que son maître la recevroit comme une seconde fille, & que Mabille seroit traitée dans sa Cour comme l'égale d'Oriane. Languines consentit sans peine à laisser partir sa fille, & Oriane voulut se jetter avec elle à ses genoux, pour l'en remercier. Le vent se trouvant favorable, le départ des Princesses fut marqué pour le lendemain : Oriane s'occupa le reste du jour à mettre en ordre ce qu'elle avoit de plus précieux. Les tablettes & l'anneau

que le Damoiſel de la mer lui confia lorſque Gandales les lui fit remettre, tombèrent les premiers entre les mains d'Oriane. Saiſie en les voyant par la paſſion qui maîtriſoit ſon ame, elle les ſerre dans ſes mains; elle ſent la cire qui s'écraſe; un billet que cette cire renferme s'offre à ſes yeux; ſon cœur palpite; elle ouvre ce billet en frémiſſant; elle a peine à en croire ſes yeux lorſqu'elle lit: *Cet enfant eſt fils d'un grand Roi, & ſe nomme Amadis.....* Ah! s'écria-t-elle, mon cœur ne m'a point trompé. Ah! cher Amadis, je peux donc t'aimer ſans avoir à rougir de mon choix. Le ſecond mouvement d'Oriane fut de voler chez ſon amie, & de lui faire part de ſon bonheur & de ſa découverte.

Lorſque les premiers momens de ſurpriſe furent paſſés, Mabille fit ſentir à ſon amie combien il étoit important de cacher ce ſecret aux deux Cours d'Ecoſſe & de la grande Bretagne, & combien il l'étoit également que le Damoiſel de la mer en fût informé, & reçût ces marques authentiques, propres à lui faire reconnoître ceux dont il tenoit le jour.

Mabille connoiſſoit l'adreſſe & la fidélité de la Demoiſelle de Danemarck, qui, depuis le meſſage important qu'elle avoit fait au Prince

Agrayes son frère, étoit restée auprès d'elle. Ce fut cette Demoiselle que ces Princesses choisirent pour aller promptement dans la Gaule chercher le Damoisel de la mer, lui porter ces signes précieux, & une lettre de la main des deux Princesses, dans laquelle elles lui faisoient savoir leur départ pour la grande Bretagne.

La vertu la plus pure, la prudence, la modestie, ont beau retenir une main que conduit l'amour ; il est impossible qu'il ne la force à tracer quelques traits qui le caractérisent. Oriane ne put s'empêcher d'écrire : « Puisse Amadis » retrouver son père, & revenir bientôt victo- » rieux à Vindisilore, faire partager sa joie & » ses triomphes à ses fidèles & anciens amis ! » La Demoiselle de Danemarck s'embarqua dès le lendemain pour la Gaule ; & le même vent qui portoit les vaisseaux que montoient ces Princesses à l'embouchure de la Tamise, lui étant favorable, elle fit en trois jours le trajet, & arriva sans accident en la ville de Baldaen où la valeur des assiégés tenoit toujours une porte libre, pour recevoir des vivres & des secours.

De grands événemens étoient arrivés en ce siège, depuis qu'Agrayes & le Damoisel de la mer avoient joint le Roi de Gaule.

Abyes, fier de sa puissance, du nombre de Chevaliers renommés, & de l'armée qu'il avoit sous ses ordres, n'apprit qu'avec une sorte de dédain que Perion venoit de recevoir du secours. Il ne suffira pas (dit-il aux Princes & aux Chevaliers qui l'entouroient) pour donner l'audace à Perion de sortir de ses murs, & de nous combattre. Les Ducs de Normandie & d'Aganil, desirant flatter son orgueil, le confirmèrent dans cette opinion; mais, lui dirent-ils, votre armée est assez nombreuse pour la partager, & notre seule ressource est de tromper les Gaulois, pour les attirer au combat; dès demain nous nous présenterons près des murs de la ville avec un assez petit nombre de troupes pour les encourager à nous attaquer. Après un léger combat, nous feindrons de vouloir nous dérober à leurs coups, & nous nous retirerons avec un désordre apparent jusqu'à la forêt voisine, où vous pouvez vous cacher avec le gros de votre armée; alors, nous ralliant & faisant ferme, il vous sera facile d'envelopper les Gaulois, de couper leur retraite, & de vous emparer des postes de Baldaen. Abyes approuva ce projet, dont l'exécution fut remise au lendemain. Pendant ce temps le brave Agrayes & le Damoisel de la mer formoient celui de faire une vigoureuse sortie à la

pointe du jour, & de battre les quartiers des assiégeans.

Les troupes commandées des deux côtés, s'étant portées à leur destination avant l'aurore, Agrayes fut surpris de trouver celles des ennemis sous les armes, & de leur voir porter quelques échelles, comme si les Irlandois eussent osé se disposer à l'escalade de la place qu'ils défendoient: indignés de cette audace, ils font ouvrir les portes, & fondent, la lance en arrêt, sur les ennemis qui s'ébranlent en même temps pour charger. Ce premier choc fut terrible. Le Duc de Normandie & Aganil, qu'Agrayes & le Damoisel avoient choisis, comme étant les plus apparens, furent renversés, & leurs Ecuyers ne purent les remonter qu'avec peine: Agrayes & le Damoisel perçant jusqu'aux derniers rangs, renversèrent de même tout ce qui s'opposoit à leurs efforts: la mêlée devint bientôt si furieuse & si générale, que Galin & Aganil ne furent plus à temps d'exécuter leur premier projet, & de se retirer vers Abyes. Furieux d'avoir été abattus, ils rallient autour d'eux leurs plus braves Chevaliers, & cherchent les adversaires qui leur ont fait essuyer ce premier affront; ils les reconnoissent bientôt aux grands coups qu'ils portent, & que les Irlandois ne peuvent plus

soutenir; ils fondent sur les deux redoutables Chevaliers, avec l'avantage du nombre, & leur auroient fait courir le plus grand risque, si, dans ce moment, le Roi Perion ne fût accouru à leur secours, à la tête de quelques escadrons. Perion arrive à temps pour soutenir les deux Chevaliers ébranlés par le choc d'un grand nombre de lances; alors l'un & l'autre s'attachent au combat avec les deux Ducs du parti d'Abyes; mais la victoire n'est pas long-temps incertaine: le Damoisel fend le casque & la tête d'Aganil, neveu d'Abyes, le jette mort entre les pieds des chevaux; & d'un même temps, trouvant sous sa main le Duc de Normandie, qui reculoit aux coups qu'Agrayes lui portoit, il lui fait voler la tête, du revers de son épée.

La fuite qui, dans le projet, ne devoit qu'être simulée, devint alors générale dans les troupes que les deux Ducs avoient conduites au combat: le plus grand nombre court vers la forêt. Un Chevalier blessé arrive des premiers près d'Abyes, & lui apprend la mort du Duc de Normandie & de son neveu. Abyes, outré de douleur & de rage, sort à la tête des troupes fraîches & nombreuses embusquées dans la forêt; il fond sur les Gaulois qu'il surprend dans

le désordre d'une armée victorieuse, qui croit n'avoir plus qu'à poursuivre un reste de fuyards: le Roi Perion soutient, en pliant un peu, ce premier effort; &, commandant ses troupes en général expérimenté, il fait retirer son armée par échelons sur la ville, en présentant toujours un front impénétrable à son ennemi.

Le Chevalier blessé, par qui Abyes avoit appris la mort d'Aganil & du Duc de Normandie, après avoir fait bander sa plaie, avoit eu le courage de rejoindre son Roi, & combattoit aux premiers rangs à ses côtés. Ce fut lui qui fit connoître à ce Prince le Damoisel de la mer, comme le Chevalier dont le bras venoit de le priver de son neveu & du Duc de Normandie: plusieurs fois Abyes s'élança contre le Damoisel, ils se portèrent des coups terribles; mais des flots de combattans les ayant toujours séparés, & Abyes voyant le Damoïsel prêt à rentrer dans la place avec une des dernières troupes de cette arrière-garde: Arrête, Chevalier, s'écria-t-il d'une voix terrible; tu m'as privé des deux têtes qui m'étoient les plus chères: si ton cœur est sensible à l'honneur, défends la tienne contre moi, & ne refuse pas le combat mortel que je te propose, à la tête de tel nombre de Chevaliers de ton parti que

tu voudras choisir. Roi Abyes, lui répondit le Damoisel, il n'a déja coulé que trop de sang dans l'injuste guerre que tu fais à Perion : tu me hais pour t'avoir privé de deux Chevaliers qui t'étoient chers ; je te hais pour les ravages que tu fais dans la Gaule, & pour avoir attaqué Perion, Prince aussi loyal que brave : si tu veux accepter un combat seul-à-seul, qui décide du sort de cette guerre, donne-moi ta parole, & reçois la mienne : dès demain la seconde heure du soleil éclairera notre combat, & décidera du destin de cette ville & du reste de la Gaule.

Abyes étoit trop présomptueux, & se croyoit trop supérieur à son adversaire, pour le refuser : les paroles mutuelles furent reçues. Abyes à l'instant fit retirer ses troupes, & laissa e Damoisel de la mer rentrer librement dans Baldaen.

Quelque confiance que Perion eût dans la force & dans la valeur du jeune Damoisel, il ne put s'empêcher de ressentir quelque terreur, en apprenant que son sort & celui de la Gaule dépendroient de l'événement de ce combat ; mais réfléchissant à la justice de sa cause, & pénétré de confiance & d'admiration pour le Damoisel, il accepta les conditions proposées,

& ſur-le-champ il envoya un Hérault au Roi d'Irlande, pour les confirmer de ſa part.

Perion & Agrayes avoient conduit le Damoiſel en triomphe, & comme ayant acquis le prix de cette grande journée, dans la chambre de la Reine Eliſène. Cette Reine ſentit la même émotion que la première fois; cet attendriſſement augmenta lorſqu'elle apprit le combat qui devoit ſe faire le lendemain; une pâleur mortelle parut ſur ſon viſage, & tous ſes ſens affoiblis la firent tomber preſque ſans connoiſſance.

Sur ces entrefaites, on vint dire au Damoiſel qu'une Demoiſelle inconnue, arrivée en toute diligence, demandoit à lui parler ſur-le-champ: il paſſe ſeul dans ſon appartement, c'eſt la Demoiſelle de Danemarck qu'il y trouve : il la reconnoît..... Éperdu de crainte & d'amour, il étend ſes bras vers elle..... Ah! Dieux, dit-il, m'apportez-vous ou la vie ou la mort? l'une & l'autre dépendent du ſort & de la volonté de la divine Oriane. Raſſurez-vous, lui dit la Demoiſelle en ſouriant: hélas! on étoit auſſi vivement émue en me faiſant partir, que vous me paroiſſez l'être en recevant les bonnes nouvelles que je vous apporte : ouvrez cette lettre & ce paquet, & remerciez la fortune &

l'amour qui ſemblent également occupés de votre bonheur.

Qui pourroit exprimer les tranſports du Damoiſel, en voyant ſur cette lettre les traits chers & ſacrés pour lui de la main de la divine Oriane? Il les baiſe mille fois, ſes larmes coulent; ce n'eſt qu'à la longue qu'il apprend enfin que ſa naiſſance royale eſt confirmée aux yeux de celle qu'il adore, & qu'il lit l'ordre charmant de revenir victorieux auprès d'elle. Il ouvre enfin les tablettes, il ſçait quel eſt ſon véritable nom; mais il ignore encore quels ſont ceux qui le lui ont donné: tout ce qu'il lui ſuffit de ſçavoir en ce moment, c'eſt qu'Oriane ne le dédaigne plus, & qu'il pourra porter avec gloire le nom de ſon Chevalier.

On imagine ſans peine à quel point cette idée & cette première faveur d'Oriane élève encore ſon courage; à peine penſe-t-il un inſtant au combat qu'il doit livrer le lendemain; il eſt trop sûr qu'Oriane vaincra le téméraire Abyes par ſa main: il ne s'occupe que de mille queſtions précipitées qu'il fait ſans ordre à la Demoiſelle de Danemarck; il ne les interrompt que pour baiſer la lettre d'Oriane: il attache cette lettre ſur ſon cœur; il ſerre précieuſement les tablettes; il met à ſon doigt l'anneau qui

les accompagne ; il apprend enfin à la Demoiſelle de Danemarck quelles ſont les conditions du combat avec Abyes ; il la conjure d'en attendre le ſuccès, & lui promet de partir trois jours après avec elle, pour ſe rendre aux ordres d'Oriane, à Vindiſilore. La Demoiſelle de Danemarck ne voulant ſe faire connoître que du Damoiſel, ſe retira ſecrétement après avoir rempli ſa miſſion, & lui laiſſa malgré lui la liberté de retourner près du Roi & de la Reine des Gaules.

La joie qui brilloit dans les yeux du Chevalier, ajoutoit à ſa beauté quelque choſe de céleſte qui lui donnoit l'air d'un demi-Dieu ; & tous ceux qui l'admiroient, crurent trouver dans ſon air & dans ſes regards, des préſages certains de la victoire.

Le Damoiſel renferma ſon ſecret dans ſon cœur ; mais dans les douces diſtractions dont il ne pouvoit ſe défendre, il élevoit tour-à-tour les vœux les plus ardens au Ciel & à ſa chère Oriane ; la pureté de ſon amour lui permettoit d'en faire hommage à l'Être ſuprême, & de lui demander de le couronner par de nouveaux bienfaits. Le Roi Perion & le Prince Agrayes le forcèrent à prendre quelque repos, & préparèrent les armes dont il devoit ſe cou-

vrir pour combattre Abyes. Le lendemain le Damoisel, selon le respectable usage de ce temps, se prépara par la prière à défendre une cause que la justice & son attachement pour Perion lui rendoient chère: ce Prince se revêtit d'armes étincelantes, & voulut sur-tout conserver la bonne épée qu'il avoit déja si glorieusement éprouvée.

Le son des trompettes annonçoit dans le camp & dans la ville, que l'heure du combat approchoit, lorsque le Damoisel sortit de Baldaen, monté sur un superbe cheval blanc, nourri dans les belles prairies de la Neustrie. Perion portoit son casque, Agrayes portoit son écu, sur lequel deux lions d'azur rampans l'un contre l'autre, étoient peints; & le fidèle Gandalin portoit sa forte lance. Le redoutable Abyes sortoit en même temps de son camp, monté sur un puissant cheval noir. Surpris de la jeunesse & de la beauté du Damoisel qui n'avoit point encore lacé son casque, & dont les cheveux blonds flottoient au gré du vent sur ses épaules, il dédaignoit dans son cœur un si foible ennemi; mais, animé par la colère & la douleur que lui causoit la perte de Galin & de son neveu, il sentit une barbare joie en pensant qu'il le sacrifieroit bientôt à sa vengeance.

Le

Le ſignal du combat fatal eſt donné par les trompettes; un profond ſilence ſuccède à ce ſon terrible; les deux Chevaliers courent impétueuſement l'un ſur l'autre, & ſe rencontrent au milieu de la carrière; leurs lances volent en éclats ſans qu'ils ſoient ébranlés; mais les deux courſiers, ne pouvant réſiſter à l'impétuoſité de ce choc, roulent tous les deux ſur la pouſſière. Les deux Chevaliers ſe relèvent avec la même légéreté, & tirant leurs redoutables épées, ils s'attaquent avec une égale fureur. La vengeance & l'importance du combat animoient le courage d'Abyes: mais que ces ſentimens étoient foibles en comparaiſon de celui qui pénétroit le Chevalier d'Oriane! L'heureux & brave Damoiſel ſentoit qu'il avoit la lettre d'une maîtreſſe adorée, attachée ſur ſon cœur; les coups qu'il recevoit lui paroiſſoient légers, ceux qu'il portoit étoient terribles; le ſang des deux combattans commençoit à rougir la terre; mais l'amour, animé par l'eſpoir, eſt une ſource de vie qui ſembloit renouveller celui du Damoiſel. Abyes fut le premier à ſentir qu'il perdoit haleine, & que ſon bras s'appeſantiſſoit: Le jour qui nous reſte, dit-il au Damoiſel, nous permet d'interrompre pendant quelque temps ce combat; ta valeur me force à t'eſtimer; & ſi tu ne

m'avois pas privé de celui qui m'étoit le plus cher, je regretterois d'être obligé de te donner la mort. Roi Abyes, regrette plutôt de t'être expofé follement aux hafards d'une guerre injufte, dit le Damoifel, & fonge à défendre ta tête que je dois à Perion & à la Gaule opprimée. A ces mots, ces deux combattans fe chargent avec plus de fureur que jamais ; à peine leur refte-t-il quelques fragmens de leurs écus pour fe couvrir : le Damoifel reçoit fur fon cafque un coup qu'il ne peut parer ; fes yeux étincellent, fe ferment un inftant ; mais en les rouvrant, il reconnoît la Demoifelle de Danemarck, qui s'étoit cachée parmi les fpectateurs ; il voit celle qui racontera fon combat à la belle Oriane ; cette idée lui rend toutes fes forces : fa légéreté, l'impétuofité de fes coups euffent fait croire, en ce moment, qu'il ne faifoit que de commencer à combattre. Abyes, perdant fon fang par une infinité de bleffures, fait un dernier effort pour porter un coup que le Damoifel pare avec fon épée dont en même temps il frappe le jarret découvert d'Abyes qui tombe prefque fans force fur la pouffière. Le Damoifel court fur lui, lui arrache fon cafque : Tu es mort, lui crie-t-il, fi tu ne te reconnois vaincu. Oui, je le fuis, répondit Abyes d'une

voix mourante, & je reçois la punition de mon injuste entreprise: mais tu dois être aussi généreux que vaillant: procure-moi la consolation d'un Chevalier Chrétien, avant que j'expire. Je vais donner ordre à mes Généraux de sortir de la Gaule; pour toi, brave Chevalier, fais honneur à la victoire que tu remportes sur moi, par de nouveaux exploits: je te pardonne ma mort, & te prie de me conserver dans ta mémoire.

A ces mots, le Damoisel attendri relève Abyes entre ses bras; il appelle ses Généraux, & le leur remet, en versant des larmes. Abyes exécute ce qu'il a promis, & ce qu'il desiroit avant que d'expirer; & le Damoisel, vainqueur, est reçu dans les bras de Perion & d'Agrayes, qui le font rentrer triomphant dans la cité qu'il vient de délivrer.

On arrête son sang; Elisene fait visiter en sa présence ses blessures qui se trouvent légères: les soldats & les peuples s'attroupent; ils demandent à voir leur libérateur; on le porte sur un balcon, & toutes les voix s'élèvent en criant: Que béni soit le vainqueur d'Abyes! vive, vive le libérateur de la Gaule!

Peu de jours suffirent pour fermer les blessures du Damoisel de la mer; & l'impatience

qu'il avoit de partir avec la Demoiselle de Danemarck, pour se rendre auprès de sa chere Oriane, le pressoit d'essayer ses forces. Un matin qu'il prenoit l'air dans une riche galerie, voisine de son appartement, il y trouva l'Infante Melicie toute en larmes. Qu'avez-vous donc, charmante petite Princesse, lui dit-il tendrement? Ah! Damoisel, je suis perdue. Ah Dieu! que va dire papa Roi? Il m'a prêté par complaisance un anneau d'or, qui lui est bien cher. Hélas! je viens de le perdre en jouant, & je ne sais où me cacher.

Mais, dit en souriant le Damoisel, cet anneau seroit-il donc si précieux qu'il ne pût être remplacé? voyez si vous pourriez rendre celui-ci pour l'autre. A ces mots, il tire celui qu'Oriane lui avoit envoyé, & le lui présente. La petite Melicie le regarde : Ah! méchant que vous êtes, s'écrie-t-elle, pourquoi me le faisiez-vous chercher? où l'avez-vous donc trouvé? A ces mots, elle le quitte en sautant de joie, & court le porter à Perion, qui le remet à son doigt. Quelques momens après, Perion vient se promener dans cette même galerie d'où le Damoisel venoit de se retirer; il apperçoit quelque chose de brillant sous un tabouret; il le ramasse, & voit, avec une surprise extrême, que c'est un anneau

absolument semblable au sien. Il fait appeller Melicie, il lui demande quel est celui qui a fait retrouver l'anneau qu'elle avoit égaré. Eh! vraiment, dit-elle, c'est ce malicieux Damoisel de la mer, qui s'est levé de son lit tout exprès pour me le faire chercher.

Perion ne répondit rien, mais il courut se renfermer dans son cabinet, où, comparant les deux anneaux, il reconnut qu'ils étoient parfaitement semblables, & que l'un des deux ne pouvoit être que celui qu'il avoit donné à Elisene, lorsque la bonne Dariolette s'étoit occupée des premières cérémonies de son mariage avec cette belle Princesse.

Pour la première fois, la tête si sage de Perion conçut quelque ombrage; & l'on tient qu'il en est peu d'assez forte pour résister aux soupçons inspirés par la jalousie. Le Damoisel de la mer étoit charmant, & Perion ne put s'empêcher de se rappeller que la plus tendre émotion agitoit la Reine toutes les fois qu'il paroissoit à ses yeux; le vif intérêt qu'Elisene avoit pris à ses blessures, que souvent elle avoit visitées elle-même, tout concourut à redoubler ses inquiétudes : mais si dans les ames communes ou coupables, la jalousie réalise les soupçons, les cache, & les aggrave elle-même, une ame généreuse

ne peut les diſſimuler, & s'en explique bientôt avec celle qu'il eſtime & qu'il aime.

Perion, plein de candeur, va trouver la Reine dans ſon cabinet : De grace expliquez-moi, Madame, lui dit-il, comment il eſt poſſible que le Damoiſel ait un anneau ſemblable en tous points à celui que je vous donnai pour gage de ma tendreſſe. Ah ! Seigneur, dit-elle, cela n'eſt pas poſſible. Mais, reprit Perion, qu'eſt donc devenu celui que j'eſpérois qui vous ſeroit cher, & que depuis ce temps-là je ne vous ai plus vu porter? La Reine ne lui répond rien, ſe ſaiſit des deux anneaux, les conſidère longtemps; ſes yeux ſe couvrent de larmes, & tout-à-coup, ſe jettant à genoux, elle s'écrie : O grand Dieu! daignez confirmer mes ſoupçons, rendez-moi ce fils ſi regretté, qui m'a tant coûté de larmes. Perion, ſurpris & attendri, s'écrie à ſon tour : Ah ! pourſuivez, Madame, expliquez-moi ce myſtere. Il faut donc vous rappeller, Seigneur, ce ſecret fatal que je cachai quelque temps à votre tendreſſe. Hélas ! ce fils qui fut le gage de nos premières amours, nous l'avons perdu tous les deux. A ces mots, elle raconte une ſeconde fois à Perion toute l'hiſtoire du petit Amadis, & lui jure que c'eſt ce même anneau qu'elle pendit à ſon col, avant que Dario-

lette l'exposât au courant de la rivière ; & elle lui apprend en même temps qu'elle mit dans le même berceau, des tablettes qui annonçoient sa naissance, & la riche épée qu'il avoit laissée dans sa chambre en la quittant.

Perion se rappelle à l'instant qu'il fut en effet frappé de la forme de cette épée, dont le Damoisel voulut se servir pour combattre contre Abyes, quoiqu'il n'eût fait que l'entrevoir ; & son cœur s'ouvrant alors aux sentimens impétueux que donne une vive espérance : Ah ! courons, chère Elisene, s'écria-t-il, allons éclaircir nos doutes. A ces mots, ils volent tous les deux à la chambre du Damoisel de la mer, qui s'étoit recouché, & qu'ils trouvèrent endormi. Le premier objet qui frappe les yeux de Perion, c'est l'épée pendue au chevet de son lit ; il la prend, la tire & la reconnoît : pendant ce temps, la Reine apperçoit les tablettes & le billet que Dariolette avoit écrit. Ah Dieux ! s'écria-t-elle, le Damoisel est notre fils. Eperdue par les transports qui l'animent, elle le réveille, & lui crie d'une voix tremblante : Ah ! Sire Chevalier, un seul mot ; Gandales est-il votre pere ? Le Damoisel, voyant la Reine les yeux baignés de larmes, la bouche entr'ouverte, & comme entraînée par la passion la plus violente, lui ré-

pond en frémissant : Non, Madame, il ne l'est pas; je ne suis qu'un malheureux enfant, qu'il trouva dans un berceau flottant sur la mer. Ah! mon fils, ah! grand Dieu, s'écrie la Reine, qui dans ce moment va se jetter à son col, & qui tombe évanouie entre ses bras: Perion s'écrie à son tour, & se précipite sur le lit, en les serrant tous les deux dans les siens. La voix de la nature parle également à tous les trois, & l'heureux Damoisel ne doute déja plus que ce ne soit son père & sa mère qu'il trouve.

Quels momens pour Amadis, qui dès-lors perdit le nom de Damoisel de la mer! Toute l'étendue de son bonheur se peint à la fois à ses yeux, & remplit son ame : mais bientôt un seul sentiment la fixe, & la transporte. Amadis le fils du Souverain des Gaules, devenoit digne de la main d'Oriane : l'espérance enfin naissoit dans son cœur..... Les transports d'Elisene & de Perion, sans être aussi impétueux que ceux d'un amant, étoient aussi tendres : Perion trouvoit un héros dans son fils; ce héros avoit sauvé sa vie, il venoit de triompher du redoutable Abyes, & de délivrer la Gaule. Eh! quel sentiment plus délicieux que celui de l'heureux père qui doit de la reconnoissance à ses enfans! Les aimer, les secourir, ce n'est pour lui que

l'exercice des droits respectifs entre un père & ses enfans ; en être secouru lui-même, c'est les voir s'élever à côté de lui, c'est trouver en eux des amis aussi généreux que tendres ; & la reconnoissance que ce pere doit sentir est un sentiment si doux, qu'il doit avoir pour lui la force & la valeur d'un bienfait.

Le nom d'Amadis, reconnu par son père, retentit dans le palais : on accourt de toutes parts, & les Chevaliers Gaulois (qui furent de tous les temps, & qui seront toujours si fidèles & si passionnés pour le sang de leurs Maîtres) entrent en foule, pour baiser les mains victorieuses du fils aîné de leur Souverain.

Agrayes & Gandalin furent reçus par Amadis comme deux freres. La Demoiselle de Danemarck trouva l'instant de lui dire en secret : Ah ! Seigneur, laissez-moi repartir ; vous vous devez quelque temps à la tendresse de vos proches, & je regrette tous les momens qui retardent le bonheur dont la belle Oriane va jouir. Ce nom adoré fit couler les larmes d'Amadis : Partez, chère amie, lui dit-il ; assurez la Princesse que je ne perdrai pas un moment pour aller à Vindisilore ; &, desirant y rester inconnu de toute la Cour pendant les premiers jours ; dites-lui que je monterai le même cheval, & que

je porterai les mêmes armes que vous avez vues lorſque j'ai combattu contre Abyes : à ces ſignes, vous pourrez me reconnoître.

La reconnoiſſance d'Amadis rappella bien douloureuſement à Perion la perte de ſon ſecond fils, & le peu d'eſpérance qu'il avoit de le retrouver, à moins que le Ciel ne fît encore un miracle en ſa faveur. Amadis partagea ſes regrets, & jura ſur le champ de chercher ſon frère dans toute l'Europe, dès qu'il ſeroit libre de partir.

Agrayes voyant la guerre finie, & ne pouvant plus réſiſter à l'amour qui le preſſoit de voler en Danemarck auprès de ſa belle Olynde dont la Demoiſelle de Danemarck avoit porté la lettre peu de jours après qu'Amadis l'eut délivrée des attentats de Galpan, ce Prince confia ſon amour & ſon départ à ſon couſin, & lui jura de venir bientôt le rejoindre pour l'aider dans la recherche qu'il devoit faire de ſon frère.

Amadis commençoit à ſe remettre de ſes bleſſures, & à ſe promener à cheval avec le Roi ſon père. Un jour, ayant été viſiter cette forêt où l'embuſcade d'Abyes avoit été dreſſée, une Demoiſelle, montée ſur un grand palefroi, s'avance d'un air libre, & ſaiſiſſant la bride du

cheval de Perion : Roi des Gaules, lui dit-elle, ſouviens-toi de celle qui te dit que tu retrouverois ta perte lorſque l'Irlande perdroit la fleur de ſa Chevalerie ; apprends qu'elle ne la recouvrera que lorſque le brave frère de la Dame couronnée, aſſujettira ſes voiſins à lui rendre de riches & honteux tributs ; mais ce frère périra bientôt lui-même par la main de celui qui doit mourir à ſon tour pour l'amour de celle qu'il aimera le mieux. Urgande eſt ton amie, & t'annonce encore un nouveau bonheur. A ces mots, la Demoiſelle, ſans attendre de réponſe, tourna bride & diſparut dans l'épaiſſeur de la forêt.

» *C'eſt ici que l'ancien Auteur de l'Amadis*
» *de Gaule, nous a fait préſumer que ce Roman*
» *eſt relatif & preſque contemporain avec ceux*
» *de Ruſticien de Piſe ; l'Auteur expliquant ainſi*
» *cette dernière prédiction d'Urgande la Dé-*
» *connue.*

On vit bientôt après, dit-il, cette prophétie accomplie, lorſque le fier & brave Morhout, frère de la Reine d'Irlande, aſſujettit le Royaume de Cornouailles, & lui impoſa la loi du tribut : mais le brave Triſtan de Léonois, neveu du Roi

Marc de Cornouailles, en délivra ſon oncle & ſes Etats. Triſtan combattit & tua le Morhout, & ce fut le premier des exploits de ce tendre & valeureux Chevalier qui termina ſa glorieuſe vie, en mourant de douleur & d'amour pour la charmante Reine Yſeult.

» *Il eſt plus que vraiſemblable qu'un Auteur* » *Eſpagnol n'eût point rappellé le Roman de* » *Triſtan, écrit en latin, & en France, au com-* » *mencement du douzième ſiècle; il eſt facile auſſi* » *de diſtinguer dans l'Amadis de Gaule, le ton* » *& la marche des Aventures & des récits des* » *premiers Romans François; comme il eſt fa-* » *cile de reconnoître la tournure & le caractère* » *national des Eſpagnols, dans les derniers livres* » *de la ſuite des Amadis.* »

La Demoiſelle de Danemarck étoit partie pour la grande Bretagne; &, quelque ſenſible que fût Amadis à la tendreſſe de Perion & d'Eliſène, il comptoit & regrettoit tous les jours qu'il paſſoit éloigné de ſa chère Oriane; une mélancolie profonde commençoit à s'emparer de lui, lorſque Perion lui en demanda la cauſe. Amadis lui répondit qu'il ne pouvoit jouir d'un moment de tranquillité, juſqu'à ce qu'il eût re-

trouvé ſon frère, & Perion fut forcé de conſentir au départ d'Amadis pour la grande Bretagne & l'Ecoſſe. Un vent favorable porta ce Prince au port de Briſtoie, ville célebre de la grande Bretagne. Il y débarqua comme il avoit promis à la Demoiſelle de Danemarck, monté ſur le même cheval blanc, & couvert des mêmes armes dont il s'étoit ſervi contre Abyes.

A peine étoit-il éloigné de deux lieues du port, qu'il rencontra ſur une haquenée très-vîte une Demoiſelle qui lui demanda ſi elle pouvoit eſpérer de trouver à Briſtoie un vaiſſeau prêt à mettre à la voile pour la Gaule. Amadis lui ayant demandé quelle raiſon preſſante l'y appelloit, elle lui dit qu'elle y alloit de la part d'Urgande pour y chercher un Chevalier, nommé Amadis, dont elle avoit le plus preſſant beſoin, & qu'elle appelloit à ſon ſecours. Malgré l'amour qui l'entraînoit à Vindiſilore, la reconnoiſſance qu'il devoit à la célèbre Urgande, ne le laiſſa pas héſiter à ſe faire connoître, & à ſuivre la Damoiſelle, qui, bien ſatisfaite, ſe mit à marcher devant lui pour le conduire à ſa maîtreſſe.

L'Auteur retourne au jeune Galaor, frère d'Amadis, que le géant Gandalac avoit retiré depuis un an des mains de l'Hermite, pour l'inſtruire dans tous les exercices de la Chevalerie.

Le jeune Galaor, qui regardoit le géant comme ſon père, le preſſoit avec inſtance de le conduire à la Cour du Roi Liſvard, pour y être armé de la main de ce Prince qui jouiſſoit également de la réputation d'être un grand Prince & un très-brave Chevalier. Gandalac ſe rendit à ſa prière, & ſe mit en chemin avec lui.

Trois jours après leur départ, ils arrivèrent à la vue d'un château très-fort, tout entouré de marécages, & qui n'étoit abordable que par une chauſſée étroite ſur laquelle ils apperçurent deux Demoiſelles, un Ecuyer, & un Chevalier monté ſur un cheval blanc, dont l'écu d'or portoit deux lions d'azur rampant l'un contre l'autre. Bientôt Galaor, appercevant un Chevalier armé ſortir la lance en arrêt du château, pria le géant Gandalac de lui permettre de s'avancer pour qu'il pût être à portée de voir de plus près le premier combat qui ſe fût offert à ſes yeux.

Ce combat ne fut pas long, le Chevalier du château fut renverſé ſans connoiſſance par celui qui s'avançoit ſur la chauſſée. Un autre le remplaça, ſortit du château d'un air furieux, & attaqua celui qui portoit deux lions ſur ſon écu; mais celui-ci le renverſa d'une telle force, qu'il le précipita dans l'eau, où la peſanteur de ſes armes le fit noyer à l'inſtant. Le Chevalier des

Lions s'avançoit toujours ſur la chauſſée, & il étoit déja près de la porte du château, lorſque trois autres Chevaliers en ſortirent & l'attaquèrent tous les trois à la fois.

Celui qu'il attaqua de droit fil fut percé d'outre en outre : les deux autres, le chargeant à coups d'épée, le bleſsèrent légérement : bientôt il fit tomber mort l'un des deux, & ſaiſiſſant l'autre, il lui arracha ſon caſque, & lui mit la pointe de ſon épée ſur la gorge. Les deux Demoiſelles s'étant avancées auſſi-tôt, le Chevalier des Lions demanda quel ſort elles deſtinoient au vaincu. Qu'il me rende ſur-le-champ celui qui m'eſt cher, s'écria l'une, ou tranchez-lui la tête. Ah ! pour Dieu, merci, s'écria le malheureux, prêt à recevoir la mort, & ſur le champ vous ſerez obéie : le Chevalier des Lions ſuſpend le coup mortel, & les ordres du maître du château font amener un Chevalier d'une figure charmante qui court ſe précipiter aux genoux de la Demoiſelle qui l'embraſſe tendrement. Une perſonne aſſez belle l'avoit ſuivi, comme entraînée par une force ſupérieure : Téméraire, lui cria la Demoiſelle, oſes-tu te jouer à moi ? la mort la plus cruelle va punir ta noire trahiſon. A ces mots, cette malheureuſe créature ſe jette à terre, & ſe roule dans une marre d'eau,

en pouſſant des cris affreux ; elle étoit prête à ſe rouler juſques dans les profonds foſſés du château, lorſque le Chevalier des Lions intercéda pour elle, en diſant : Madame, ſoyez auſſi généreuſe que puiſſante : pardonnez à ces deux miſérables, & abandonnez-les à leur malheureux ſort. Eh bien, dit la Demoiſelle, je leur pardonne, mais que déſormais ils ſoient forcés de vivre enſemble. Celle dont les cris furent à l'inſtant arrêtés, ainſi que le Chevalier vaincu, vinrent ſe jetter aux pieds du Chevalier des Lions, qui ne put s'empêcher de demander à cette Demoiſelle quelle avoit été la cauſe de l'état cruel où il l'avoit vue ? Ah ! Seigneur, à l'inſtant qu'elle a parlé, il me ſembloit que des flammes me dévoroient de toutes parts, & c'eſt en me roulant dans l'eau que j'eſſayois d'en modérer l'atteinte. Tu méritois cette punition, lui dit la Demoiſelle triomphante, pour celle dont tu brûlois ſi témérairement.

Le couple puni s'étant retiré dans le château, le Chevalier des Lions dit à celui qu'il venoit de délivrer : Vous devez aimer bien conſtamment cette Demoiſelle, après ce qu'elle vient de faire pour votre délivrance. Seigneur, dit-il, je l'adorerai toujours, & je ſens autant d'amour pour mon aimable Fée, que d'horreur pour l'inſâme

Fame forcière dont les enchantemens m'avoient fait perdre la raifon & la liberté.

Le jeune Galaor avoit été fpectateur de tous ces événemens ; & plein d'admiration pour le Chevalier des Lions, il court vers le géant Gandalac, & lui dit : Père, je defirois d'être armé Chevalier par le Roi Lifvard, fur fa réputation ; mais, frappé de la valeur héroïque du Chevalier des Lions, permettez que je le préfère, & que je le prie de m'armer Chevalier.

Le Géant approuva fon jeune éleve, qui courut fléchir un genou devant le Chevalier des Lions, en le conjurant de lui accorder un don. Vous êtes fi beau, lui répondit-il, un air fi noble règne dans toute votre perfonne, que je ne peux me refufer à vous l'accorder. Eh bien Seigneur, reprit le jeune Galaor, j'allois à la Cour de Lifvard pour lui demander l'ordre de Chevalerie ; mais ce que je viens de voir, me porte à vous préférer à tous les Rois de la terre. Le Chevalier des Lions, à ces mots, regarde la Demoifelle (qui fourioit) & lui dit : A Dieu ne plaife que je laiffe ce charmant Damoifel donner la préférence à fi pauvre Chevalier que moi, fur le brave & puiffant Roi de la grande Bretagne. La Demoifelle prit auffi-tôt le jeune Galaor par la main, & le préfentant au Chevalier :

N'héſitez plus, dit-elle, d'accorder au Damoiſel ce qu'il vous demande, & croyez que l'ordre de Chevalerie & votre bras ne peuvent jamais être employés plus dignement que pour lui, ce que vous connoîtrez encore mieux dans la ſuite: ſachez qu'il eſt d'un ſang royal, & déja digne de la grace qu'il vous demande.

Le Chevalier des Lions n'héſita plus; & le Damoiſel ayant aſſiſté le matin aux ſaints Offices, ce qui pouvoit remplacer la veille des armes dans un lieu ſaint, il lui donna l'accolée, & l'embraſſa tendrement: auſſi-tôt il appella le fidele Gandalin, & lui demanda une épée pour le ceindre au nouveau Chevalier; mais la Demoiſelle lui dit: Prenez plutôt l'épée qui pend à cette branche; elle eſt plus belle & d'une meilleure trempe que celle que vous pourriez lui donner. Les deux Chevaliers & Gandalin portent les yeux de tous côtés, & n'apperçoivent rien; la Demoiſelle qui les leur deſſille à l'inſtant, leur dit: Il y a déjà plus de dix ans que je la pendis à cette branche, ayant prévu l'uſage que vous en allez faire. A ces mots, le Chevalier des Lions appercevant une riche épée, courut la détacher, & la ceignit au nouveau Chevalier, qu'il ſerra tendrement dans ſes bras, en lui diſant: Qui que vous ſoyiez, je ſens que vous me devenez bien cher; & c'eſt

avec satisfaction que je vois le Ciel vous favoriser. Galaor, très-attendri par ces caresses, lui jura de le servir & de lui être à jamais attaché; &, prenant congé de lui, le suplia de lui dire où il pourroit le rejoindre. A la Cour de Lisvard, lui dit-il, où je compte me rendre en peu de temps.

Galaor s'étant éloigné, courut rejoindre le géant Gandalac qui s'étoit tenu caché entre des rochers : ils s'éloignèrent, & ce ne fut que sur la fin de la journée, qu'un Ecuyer de la suite de Galaor, les rejoignit, & leur apprit qu'étant resté avec l'une des deux Demoiselles de l'aventure du château, il avoit sçu d'elle que le célèbre Amadis, fils de Perion, Roi de Gaule, étoit celui qui l'avoit armé Chevalier.

Nos lecteurs ont facilement deviné que la Demoiselle, en détournant Amadis de son chemin lorsqu'il venoit de débarquer, & qu'il prenoit le chemin de Vindisilore, l'avoit conduit à sa maîtresse. Urgande, qui ne pouvoit tirer que par la force des armes le jeune Chevalier qu'elle aimoit, & qu'une enchanteresse retenoit dans un fort château, sous la garde de quelques Chevaliers qu'elle s'étoit assujettis par ses enchantemens; c'est cette grande & belle aventure qui occasionna la rencontre d'Amadis & de Galaor, qui se séparèrent sans s'être connus.

Urgande, quand elle vit Galaor éloigné, se plut à demander si le cœur d'Amadis n'avoit point été vivement ému en donnant l'accolade à ce charmant Damoisel. Ah ! Madame, dit-il, elle n'eût pas été plus forte, quand j'eusse tenu dans mes bras le jeune frère que nous avons perdu, & dont j'ai entrepris la découverte. Connoissez donc ce nouveau Chevalier, lui dit-elle ; son courage digne du vôtre, rendroit toute rencontre entre vous deux trop dangereuse, si vous ne vous connoissiez pas ; sachez que ce Damoisel se nomme Galaor, qu'il est votre frère, que c'est l'enfant que le Géant enleva des mains de ses gouvernantes, & que ce sera l'un des meilleurs & des plus redoutables Chevaliers de la terre. Ah ! Madame, s'écria-t-il, les larmes aux yeux, pourquoi m'avez-vous caché que c'étoit mon frère ? De grace, apprenez-moi du moins où je pourrai le retrouver. Non, lui dit-elle, vous ne pouvez le savoir maintenant ; & avant que vous le retrouviez, il faut que ce que le destin ordonne s'accomplisse. A ces mots, Urgande embrassa, remercia tendrement Amadis ; & cette bonne Fée étant partie avec son jeune amant, Amadis reprit le chemin de Vindisilore.

Galaor, enchanté d'avoir reçu l'ordre de Chevalerie par la main du brave Chevalier des Lions,

revint promptement près du géant Gandalac : Mon père, lui dit-il, viennent à présent les aventures ; plus elles seront périlleuses, plus je me sens le desir & la force de les éprouver. Mon fils, lui dit Gandalac, d'un air tendre & soumis, j'ai pris soin de votre enfance, & vous avez surpassé tout ce que j'attendois du sang dont vous êtes né ; j'espère en recevoir le prix, & je vous requiers un don. Ah ! dit le jeune Galaor, les larmes aux yeux, ordonnez ; & croyez que tel que je puisse être, je vous regarderai toujours comme mon père. Eh bien, mon fils, dit Gandalac, vous m'avez souvent vu pleurer la mort de mon père, que le traître & féroce géant Albadan tua en trahison, pour s'emparer de la roche de Galtares qui m'appartient ; je vous demande sa tête, & de me remettre en possession de la seigneurie qu'il m'a usurpée.

Conduisez-moi, répondit fièrement Galaor, & que mon premier exploit puisse être consacré par la reconnoissance ! Marchons.... Gandalac qui voit briller dans les yeux de Galaor tout le courage & tous les sentimens de son ame élevée, se met en chemin avec lui vers la roche de Galtares ; l'un & l'autre furent arrêtés en chemin par Urgande qui les avoit suivis par des chemins détournés. Galaor, dit-elle, apprends

qu'elle eſt ton illuſtre origine; le Roi Perion eſt ton père, la Reine Eliſène eſt ta mère; le Chevalier qui t'arma Chevalier, eſt le célèbre Amadis, ton frère; adieu, je ne te perds pas de vue, vole à la gloire, & rends-toi digne de ton ſang. Galaor, plus animé que jamais par les paroles d'Urgande, marche & brûle d'impatience d'en venir au combat avec Albadan. Il trouve deux jeunes Demoiſelles en chemin qui s'arrêtèrent, ſurpriſes de ſa jeuneſſe & de ſa beauté. Galaor, quoique bien jeune, trouve l'une de ces deux Demoiſelles fort jolie; & ſans trop ſavoir encore à quel point une jeune demoiſelle peut être utile lorſqu'un nouveau Chevalier paſſe la nuit dans les bois pour chercher des aventures, il entre en propos avec elles, & leur demande quel eſt le but de leur voyage. On dit, répondit celle qui lui plaiſoit le plus, qu'un Chevalier ſe prépare à combattre le redoutable Géant de la roche de Galtares; il faut qu'il ſoit bien téméraire de courir à une perte certaine, & nous allons voir quel ſera l'événement de ce combat. J'y vais comme vous, répondit en riant Galaor; & en ce cas, j'eſpère que nous ne nous quitterons pas: les Demoiſelles y conſentirent.

Rien n'établit plus promptement la familia-

rité, que de voyager enſemble ; celle dont uſa Galaor fut très-galante : ſa candeur, ſon éducation ſauvage & ſa jeuneſſe, ne lui avoient point encore donné l'eſpèce de galanterie qui fait voiler les deſirs : les deux Demoiſelles cependant ne purent en être choquées, & parurent le trouver de très-bonne compagnie.

Elles furent bien ſurpriſes & bien effrayées, lorſqu'étant arrivées près du fort château de Galtares, elles virent leur jeune compagnon de voyage voler au ſentinelle du châteu, & lui crier : Cours avertir ton maître, qu'un Chevalier ſe préſente pour le combattre & pour le punir de ſes forfaits. Ah ! Seigneur, dit la plus jolie, que prétendez-vous faire ? Dix Chevaliers tels que vous, ne viendroient pas à bout d'un pareil monſtre ; vous me faites frémir..... Raſſurez-vous, belle & jeune amie, répondit Galaor ; retirez-vous dans cette cabane voiſine, & croyez que l'ardeur de triompher d'Albadan à vos yeux, augmentera mes forces & mon courage.

Les deux Demoiſelles ſe retirent les larmes aux yeux ; & le Géant ſortit bien-tôt du château, le corps tout couvert de fortes lames d'acier, & tenant dans ſa main une peſante maſſue, hériſſée de longues pointes.

Que viens-tu faire ici, demi-homme ? s'écria

le Géant, d'un air insultant; le lâche qui t'envoie devoit emprunter ton audace, ou te prêter sa lourde & difforme structure. Tais-toi, grand vilain, lui répondit Galaor; te crois-tu plus redoutable que le Philistin Goliat ? pense à te défendre. A ces mots, il court sur lui, & lui donne un si furieux coup de lance, qu'il lui fait plier les reins. Albadan veut en vain lui porter un coup de sa massue, il ne peut le frapper; & la force de ce coup terrible ne trouvant rien qui l'arrête, la massue retombe sur les flancs du cheval du Géant, & l'un & l'autre tombent ensemble. Le Géant fait de vains efforts pour se relever; Galaor le renverse à chaque fois, le blesse, l'étourdit, & se jettant à temps de son cheval, il lui tranche la tête; il la prend & la porte à Gandalac qui, dans son premier transport, baise ses mains victorieuses.

Les gens du château descendent; ils voient sans regret le corps du Géant sur la poussière; &, reconnoissant leur légitime Seigneur dans Gandalac, ils s'empressent à lui rendre hommage.

Galaor très-content d'avoir prouvé sa reconnoissance à celui qui l'avoit élevé, desiroit un second prix de sa victoire; il court à la jeune Demoiselle qu'il trouve encore tremblante;

bientôt il lui voit baiſſer les yeux, elle ſoupire & lui dit : Ah ! Seigneur, un prix plus glorieux & plus doux doit être celui de votre victoire. A ces mots, elle entre dans une route de la forêt; Galaor, quitte envers Gandalac, le laiſſe jouir de ſa conquête, & la ſuit. C'eſt en vain, lui dit-elle, que vous tenteriez la fidélité que je dois à ma maîtreſſe; attendez-moi trois jours dans cette forêt, & vous aurez de mes nouvelles. Après ces mots, elle s'échappe au travers des buiſſons; Galaor la perd de vue, la cherche en vain pendant plus d'une heure, & ce n'eſt qu'en l'entendant pouſſer des cris perçans, qu'il parvient à la retrouver.

Galaor la voit entre les mains d'un nain ſuivi de cinq Chevaliers armés; ce nain la tenoit par les cheveux, & l'accabloit de coups. Galaor furieux frappe le nain du gros bout de ſa lance, & le jette de ſon cheval, en lui criant : Monſtre abominable, oſes-tu donc outrager la beauté ! A l'inſtant même il eſt attaqué par les cinq Chevaliers, dont l'un lui tue ſon cheval; Galaor en tue deux, remonte ſur l'un de leurs chevaux, en tue un troiſième, & met les deux autres en fuite. La Demoiſelle, plus reconnoiſſante que jamais, lui dit : Seigneur, nous n'avions à craindre que ce méchant nain, dont la maligne curioſité

ſemble avoir pénétré le ſecret de ma maîtreſſe; il eſt en fuite, & dès ce moment je peux lui conduire le héros vainqueur d'Albadan. A ces mots, elle marche devant Galaor, & le conduit à la porte d'un beau château qui dominoit ſur la ville de Grandares. Elle le laiſſe ſeul un moment; elle entre, & revient bientôt ſuivie d'une autre Demoiſelle, qui demande à Galaor s'il eſt en effet le fils de Perion, Roi de Gaule. Galaor l'en aſſure avec ſerment. Suivez-moi donc, lui dit la Demoiſelle. A ces mots, elle le prend par la main, lui fait traverſer de riches appartemens, l'introduit dans une chambre plus brillante encore, & le préſente à une jeune perſonne telle que l'on peint les Graces, aſſiſe ſur le bord de ſon lit, & peignant alors ſes beaux cheveux blonds, qui couvroient à moitié ſa gorge d'albâtre.

De toutes les vertus qui caractériſent un héros, il ne manquoit à Galaor que celle de la fidélité. L'amour ſembloit l'avoir formé pour plaire, pour ſéduire, & pour être léger; il oublia facilement la Demoiſelle de la forêt, & ne fut plus occupé que des charmes de la Demoiſelle du château, qui ſe leva pour prendre une couronne de fleurs, qu'elle poſa en rougiſſant ſur ſa tête.

Je vous avois bien promis, dit alors la De-

moiſelle de la forêt à Galaor, que vous recevriez un prix plus glorieux & plus doux que votre victoire, que celui que vous aviez l'air de deſirer ; ſachez que ma maîtreſſe eſt la Princeſſe Aldène, fille du Roi de Serolis, & nièce du Duc de Briſtoie ; & vous, Madame, ſachez que vous avez près de vous le vainqueur d'Albadan, & le fils de Perion, Roi de Gaule, qu'Urgande vous a ſi ſouvent annoncé : vous êtes tous les deux charmans, & faits pour vous aimer. A ces mots, les deux Demoiſelles ſourient aux deux jeunes amans, & ſe retirent.

O charmant embarras, précieuſe ignorance de la jeuneſſe innocente, quand elle eſt troublée par les premiers deſirs ! Qui pourroit exprimer les charmes que tu répandis ſur les premiers momens qu'Aldène & Galaor paſsèrent enſemble ?... Nous ſavons qu'Aldène reprit ſa première place, nous ſavons bien auſſi que Galaor ſe mit à ſes genoux ; mais ſi ce brave Chevalier fut quelquefois volage, il fut toujours diſcret ; il n'a rien dit du reſte de l'aventure, & nous devons l'imiter.

L'aube du jour en fut la fin, & les deux Demoiſelles vinrent ſéparer deux heureux amans que l'amour avoit trouvés bien intelligens, bien dociles, en écoutant ſa première leçon : ils en

eussent desiré vivement une seconde ; mais quelques précautions que les deux Demoiselles eussent prises pour se cacher du méchant nain, le traître avoit découvert qu'elles avoient fait entrer Galaor dans le château ; &, lorsqu'elles voulurent faire sortir l'heureux Chevalier par une poterne détournée, pour aller attendre la nuit prochaine dans un bois voisin, à peine y fut-il qu'il fut attaqué par une troupe de satellites que le nain animoit à lui arracher la vie. Cette vile troupe fut bientôt détruite par l'épée de Galaor qui fit de vains efforts pour punir le nain de sa trahison ; mais ce traître s'enfuit le premier de ceux qui purent échapper à sa vengeance, courrant avertir le Duc de Bristoie de ce qu'il avoit découvert. Ce Prince commanda que cent Chevaliers prissent les armes pour s'emparer du coupable, & le ramener vif ou mort. Galaor, qui s'étoit rapproché du château pour attendre le nain, apperçut à une fenêtre la belle Aldène toute en larmes, qui lui faisoit signe avec son mouchoir de s'éloigner promptement. La seule crainte de la compromettre, en justifiant le rapport du méchant nain, le força de s'éloigner à toute bride ; & les Chevaliers du Duc étant rentrés après une recherche inutile, le Duc fit enfermer les deux Demoiselles de sa nièce, dans une tour, en atten-

dant qu'il eût affez de preuves pour les faire condamner au dernier fupplice.

Pendant ce temps, Amadis, s'étant féparé d'Urgande, avoit repris le chemin de Vindifilore. Occupé de fon amour, ouvrant fon cœur à l'efpérance de voir bientôt la divine Oriane, il s'égara dans un bois où la nuit le furprit : bientôt la pluie, le froid & l'obfcurité lui firent chercher un afyle ; il efpéra d'en trouver un, en voyant au milieu de ce bois un château très-éclairé. Le fon des inftrumens & l'efpèce de bruit agréable qui accompagne les feftins, lui firent connoître que les maîtres du lieu doivent être à table. Amadis frappe long-temps fans que perfonne réponde ; à la fin on ouvre une fenêtre ; une voix rauque lui dit : Qui peut te porter à me venir troubler à pareille heure ? Je fuis, répondit Amadis, un Chevalier égaré de fa route, qui demande à être reçu dans le château jufqu'au jour. Un Chevalier ! reprit la même voix : parbleu ! tu me parois avoir de bonnes raifons pour fuir la lumière ; & peut-être, de peur d'être forcé à combattre, tu n'ofes marcher le jour. Amadis indigné d'une pareille réponfe : Qui que tu fois, dit-il, je crois que tu ne mérites pas en effet l'honneur que je voulois te faire en entrant dans ton château ; mais oferois-tu bien me dire ton

nom? Oui, répondit la voix, mais à condition que lorſque tu me trouveras, tu ne refuſeras pas de me combattre. A cela ne tienne, répondit Amadis, & je te le jure. Frémis donc, malheureux, repartit la voix, & ſaches que je ſuis Dardan, & que le jour que je te trouverai ſera plus fâcheux encore pour toi, que la méchante nuit que tu vas paſſer. Sors, malheureux, repartit Amadis furieux de cette inſolence, fais apporter des flambeaux, & je t'apprendrai quelle eſt la réception que tu dois aux Chevaliers. Ah! ah! s'écria Dardan, avec un ris moqueur, Dieu me préſerve de faire brûler des flambeaux pour punir une eſpèce de chat-huant, tel que toi. Bon ſoir; la pluie augmente, & je vais me remettre à table.

Amadis ſe promit bien de ne pas tarder à ſe venger de l'inſolente gaberie de cet indigne Chevalier, &, ſuivant une des avenues du château, il prit le parti de s'en éloigner: heureuſement quelques momens après, il trouva deux Demoiſelles qui hâtoient leurs palefrois pour arriver à des tentes qu'elles avoient fait dreſſer dans la forêt, où leurs gens les attendoit. Surpriſes de trouver un Chevalier couvert d'armes brillantes au milieu de cette forêt, elles ſe doutèrent qu'il s'étoit égaré, & le prièrent avec politeſſe, de

venir paſſer la nuit ſous leurs tentes. Amadis leur conta ſon aventure avec Dardan. C'eſt le plus inſolent de tous les hommes, lui répondirent-elles; c'eſt auſſi le plus préſomptueux & le plus injuſte. Hélas ! continuèrent-elles, ſon audace s'eſt augmentée depuis qu'il eſt amoureux d'une Demoiſelle aſſez lâche pour l'écouter, ſous la condition de la mettre en poſſeſſion des biens d'une riche veuve ſa parente, & qu'il ſe préſenta à la Cour du Roi Liſvard, pour ſoutenir la juſtice de cette uſurpation, & offrir le combat à celui qui voudra ſoutenir les intérêts de cette veuve. Dardan eſt très-redouté; la veuve eſt peu connue, & perſonne ne ſe ſoucie de combattre Dardan pour elle.

A ce récit, Amadis ſe mit à rêver un moment; & l'une des Demoiſelles lui ayant demandé ce qui l'occupoit: Je penſe, leur dit-il, que voilà la meilleure occaſion de faire un acte de juſtice, & de punir une inſolence; je vous prie de me garder un ſecret inviolable, & je jure de combattre Dardan. Ces Demoiſelles admirèrent ſa généroſité; mais elles ne lui cachèrent point que Dardan étoit redoutable, & combien elles craignoient la ſuite de ce combat.

Amadis eut bientôt une occaſion de les raſſurer. Dès le lendemain matin, tous les trois s'étant

remis en marche, deux Chevaliers très-discourtois osèrent insulter les deux Demoiselles sous sa garde, & voulurent les enlever. Amadis les corrigea de leur audace, si promptement, & avec si peu d'effort, que les deux Demoiselles bien touchées de ce service, & admirant sa force & sa valeur, n'hésitèrent plus à lui dire que toutes deux parentes & amies de la veuve, elles s'étoient mises en quête pour lui trouver un défenseur. Amadis leur fit promettre de nouveau de tenir son entreprise secrette, leur dit d'être tranquille, & les avertit qu'il ne se montreroit qu'à l'instant que Dardan paroîtroit dans la lice, où, selon la loi de ces sortes de combats, il devoit attendre pendant trois heures, pour combattre celui que la veuve pourroit présenter pour lui servir de champion.

Amadis s'étant avancé vers la cité de Vindisilore, resta sur le bord d'un bois qui couronnoit une montagne d'où l'on découvroit en entier la ville & la plaine voisine où l'on avoit dressé la lice que Dardan devoit occuper comme tenant. Amadis, suivant la promesse qu'il en avoit faite à la Demoiselle de Danemarck, étoit couvert des mêmes armes, & montoit le même cheval blanc dont il s'étoit servi pour combattre Abyes. Son écu seul étoit fort endommagé par ses

ſes derniers combats, & l'on diſtinguoit à peine les deux lions d'azur.

Le Roi de la grande Bretagne, les Princeſſes Oriane & Mabille, avoient déja pris place ſur des échafauds, & deſiroient que quelque Chevalier ſe préſentât pour défendre les droits de la veuve qui verſoit un torrent de larmes, tandis que Dardan, ſuivi de ſa maîtreſſe, ſe promenoit fièrement dans la lice, inſultoit à ſon malheur, & tiroit vanité de ce que perſonne n'oſoit ſe préſenter pour la défendre.

Amadis ne l'eût pas laiſſé jouir plus long-temps de l'avantage qu'il en tiroit, s'il n'eût pas alors diſtingué la belle Oriane près du Roi ſon père. Cette vue ſi deſirée le rendit comme immobile, quoiqu'il ne pût diſtinguer de ſi loin les traits charmans de celle qu'il adoroit ; mais il jugeoit que c'étoit elle, au trouble qui l'agitoit. Il ne pouvoit en détourner la vue ; & ſi Gandalin ne l'eût pas retiré de cette douce rêverie, lorſque le ſon des trompettes annonça la ſeconde heure de la ſtation que Dardan devoit faire, il eût peut-être oublié & les intérêts de la veuve, & la gloire qui l'appelloit à combattre le Chevalier diſcourtois qui l'avoit outragé. Sur le champ il deſcend de la montagne, il vole vers la lice dont les barrières s'ouvrent pour le recevoir : il s'approche

de l'échafaud un peu plus avancé que les autres, qu'occupoit la veuve. Madame, lui dit-il, m'acceptez-vous pour votre défenſeur ? Ah ! Seigneur, répondit-elle, je vous avoue du combat que votre généroſité vous fait entreprendre, comme un ange tutélaire que l'Être ſuprême daigne envoyer à mon ſecours.

Amadis, pouſſant ſon cheval avec grace vers le balcon où le Roi Liſvard & les Princeſſes étoient aſſiſes, le ſalua reſpectueuſement, ſans oſer lever les yeux ſur Oriane, connoiſſant l'impreſſion qu'une vue ſi chère pouvoit faire ſur tous ſes ſens. Il joignit bientôt ſon adverſaire: Dardan, lui dit-il, j'ai la parole de la veuve qui m'avoue pour ſon défenſeur, & je viens te tenir celle que je te donnai de te combattre de jour à notre première rencontre. Oh ! parbleu, reprit Dardan, je crois te reconnoître à la voix; mais tu riſques beaucoup plus ici que lorſque je m'amuſai ſi bien de ta vaine colère, & je te tins expoſé toute la nuit au mauvais temps. A l'inſtant, chacun d'eux retourne joindre les poteaux marqués par les juges du camp; les trompettes ſonnent; ils s'élancent, s'atteignent, & Dardan eſt renverſé; mais ce Chevalier, d'une adreſſe & d'une force peu communes, n'avoit point abandonné les rênes de ſon cheval; &, avant qu'A-

madis eût fourni sa carrière, il se remit légérement en selle, & vint, l'épée haute, au devant de lui. Ce combat, l'un des plus mémorables qui se fût donné jusqu'alors dans la Cour de Lisvard, dura près de deux heures : à la fin Dardan, sentant son cheval hors d'haleine, proposa de descendre & de le terminer à pied; il comptoit sur sa force, mais il ne connoissoit pas quelle étoit celle du redoutable Amadis : bientôt celui-ci le fit reculer & se battre en retraite jusques sous l'échafaud qui portoit le balcon royal. Quelques-unes des femmes s'écrièrent : L'orgueilleux Dardan est perdu. Amadis distingua parmi ces voix celle de la Demoiselle de Danemarck ; il lève la vue sur le balcon, il voit Oriane, & cette vue lui devient si fatale, qu'elle suspend en lui tout autre sentiment que celui du bonheur de la voir : son épée tombe de sa main. Dardan profite de cet avantage; mais les coups qu'il porte sur les armes d'Amadis, presque sans défense, font revenir ce héros qui s'élance sur lui, le terrasse, lui arrache son casque & son épée, & le menace de lui trancher la tête, s'il ne tient la veuve quitte, & s'il ne se tient pour vaincu. Dardan fut obligé de lui crier merci; & les Juges du camp s'étant approchés, Dardan déclara qu'il renonçoit à ses prétentions sur les seigneuries de la veuve.

Au moment où Dardan prononça ces mots, la Demoiselle pour laquelle il venoit de combattre s'étoit avancée, &, les ayant entendus, elle lui cria durement : Dardan, tu peux aussi renoncer pour toujours à moi ; je ne veux aimer ni voir de ma vie le foible Chevalier, qui vient de si mal défendre mes droits. Ah, cruelle ! s'écria Dardan, qu'Amadis venoit de relever en lui rendant son épée, est-ce là le prix de tant d'amour, de mon honneur & de ma vie, que je viens d'employer pour vous ? La Demoiselle ne lui répondit que par un regard méprisant & de nouvelles offenses. Alors Dardan, transporté de fureur, s'écria : Ingrate, sers d'exemple à ton sexe perfide, & que ta mort effraye ceux qui s'attacheront à celles qui te ressemblent ! A ces mots, & sans qu'on fût à temps de l'arrêter, il fait voler la tête de cette Demoiselle, & se jettant aussi-tôt sur la pointe de son épée, il tombe expirant sur elle, & mêlant des flots de son sang avec le sien.

Amadis fut vivement touché de cette mort cruelle ; mais, ne voulant pas être connu, il profita de la rumeur qu'elle excita parmi les spectateurs, pour s'échapper du lieu du combat, & remonter dans le bois où Gandalin lui avoit dressé une des tentes que les Demoiselles lui avoient laissées.

Le Roi Lisvard, touché de la fin funeste des deux amans qui venoient de périr sous ses yeux, voulut que leur histoire fût conservée dans les fastes de la grande Bretagne, & leur fit élever un superbe monument.

Ce Prince s'occupa vainement à faire chercher le vainqueur de Dardan, personne ne put en donner des nouvelles : il regretta de ne pouvoir lui rendre tous les honneurs qu'il méritoit, & célébra hautement, en la présence de sa Cour, & sa valeur & la générosité avec laquelle il en avoit usé vis-à-vis d'un ennemi superbe, dont les propos arrogans l'avoient vivement offensé.

Oriane, émue du spectacle cruel qu'elle venoit de voir, s'étoit retirée dans son appartement avec Mabille & la Demoiselle de Danemarck : cette dernière avoit soupçonné que le vainqueur de Dardan étoit Amadis, elle avoit cru reconnoître son cheval & ses armes; mais elle n'avoit pu distinguer les deux lions qui devoient être peints sur son écu, la multiplicité de coups portés sur cet écu les ayant absolument effacés. Ce soupçon augmenta lorsqu'elle sçut que le vainqueur de Dardan avoit disparu d'abord après le combat, & que la veuve ignoroit elle-même, quel étoit son défenseur.

La Demoiselle de Danemarck fit part de son

eſpérance aux deux Princeſſes : Ce qui la confirme, dit-elle à la belle Oriane, c'eſt que, quelque ſoit votre beauté, il n'y a que l'amant le plus paſſionné qui puiſſe éprouver un trouble aſſez violent pour laiſſer échapper ſon épée, & reſter comme immobile au moment le plus déciſif d'un combat, après avoir ſeulement élevé ſes yeux ſur vous. Oriane rougit; elle avoua qu'elle l'avoit remarqué, & que dans ce moment le plus vif intérêt l'avoit fait frémir, craignant que Dardan ne profitât du moment de déſordre où ſon vainqueur paroiſſoit être.

Amadis venoit de voir Oriane, dont la guerre de Gaule l'avoit long-temps ſéparé. Plus éperdu que jamais pour elle, mais trop tendre & trop timide pour eſpérer, il n'oſoit ſe préſenter devant elle que de ſon aveu. Gandalin lui reprocha vainement de ne s'être pas fait connoître. Ah ! cher ami, dit Amadis, lis dans mon cœur; apprends qu'un ſeul regard d'Oriane où je croirois reconnoître le courroux ou le dédain, me coûteroit la vie. Cours, cher Gandalin, trouve quelque prétexte pour t'introduire dans la Cour de Liſvard : tâche de la voir, de la toucher, de m'obtenir la permiſſion de paroître devant elle, & reviens m'apporter ou la vie ou la mort.

Gandalin, touché d'avoir entendu toute la nuit les plaintes & les ſoupirs d'Amadis, partit dès l'aurore pour ſe rendre au palais ; il feignit d'arriver d'Ecoſſe, & d'être chargé de quelques commiſſions de la Reine de ce pays, pour la Princeſſe Mabille ſa fille, & pour Oriane qui, comme on le ſait, avoit aſſez long-temps demeuré près de cette Reine.

Le Roi de la grande Bretagne, dont Gandalin étoit connu, lui demanda des nouvelles d'Amadis ; & le fidèle Ecuyer lui répondit, que l'ayant cherché vainement depuis dix mois, & que n'en ayant pas eu de nouvelles en Ecoſſe, il étoit venu dans l'eſpérance de le trouver dans ſa Cour.

Liſvard l'envoya lui-même chez les Princeſſes, auxquelles il fit entendre que la Reine d'Ecoſſe l'avoit chargé de quelques commiſſions pour elles. Oriane rougit ; elle n'oſoit avoir l'air de deviner que Gandalin cherchoit le moment de lui parler d'Amadis : Mabille, cette bonne & fidèle amie, le devina pour elle, & le menant dans le cabinet d'Oriane, en lui faiſant mille queſtions ſur la Reine ſa mère, Oriane y fut bientôt appellée par elle ; & Gandalin, sûr de la diſcrétion de Mabille, ne craignit plus de leur apprendre à toutes les deux qu'Amadis, après avoir vaincu Dardan, s'étoit retiré dans le bois voiſin,

& qu'il l'avoit laiſſé tout en larmes, & dans l'incertitude mortelle de ſavoir ſi elle lui permettroit de paroître à ſes yeux. Une pareille crainte, dit Oriane avec un air doux & modeſte, eût pu convenir au Damoiſel de la mer; mais le fils de Perion, cet Amadis couvert de gloire, ne peut qu'honorer la Cour des plus grands Rois, par ſa préſence. Ah! Madame, n'aurai-je rien de plus à répondre à ce Prince, dit Gandalin? Oriane baiſſa les yeux, quelques larmes coulèrent ſur ſes joues de roſes; elle n'eut que la force de tirer un anneau de ſon doigt, en diſant à Gandalin: Portez-le à votre maître, & parlez à la Princeſſe Mabille; elle connoît les plus ſecrets ſentimens de mon cœur.

Tranſportons-nous à ces temps où la ſimplicité des mœurs ſe rapprochoit bien plus qu'aujourd'hui de la loi naturelle, où le don du cœur entraînoit celui de la main, où l'amour pur juroit d'être fidèle, & manquoit rarement à ſes ſermens, où la loi la plus reſpectée dans les mariages, étoit celle de l'égalité des conditions. Oriane trouvoit dans Amadis tout ce qui pouvoit attacher à jamais une ame noble & ſenſible; elle le regardoit déja dans ſon cœur comme l'époux que le Ciel lui deſtinoit: elle aimoit trop pour craindre de n'être pas aimée; &, sûre du reſpect

d'un amant jaloux de la réputation & de la gloire de la Dame ſouveraine de ſon cœur, elle eût regardé comme un déguiſement coupable, de feindre un éloignement ou des rigueurs qui l'euſſent rendu malheureux. Mabille, quoique ſon cœur n'eût point encore été ſenſible, n'avoit imaginé aucun conſeil ſévère qui pût combattre l'amour d'Oriane pour Amadis; elle connoiſſoit d'ailleurs tout l'intérêt que ſon couſin & ſon amie avoient de convenir enſemble des meſures qu'ils avoient à prendre pour cacher leur amour à la Cour du Roi Liſvard, & pour ménager les moyens d'obtenir ſon conſentement à leur union. Ce fut Mabille elle-même qui détermina la belle Oriane à permettre que ſon couſin vînt la nuit prochaine ſe cacher dans un verger, ſur lequel un cabinet de l'appartement de bain d'Oriane avoit une fenêtre grillée. Gandalin reçut de Mabille la clef de ce verger, & l'ordre d'y conduire Amadis vers le milieu de la nuit.

On imagine ſans peine quels furent les tranſports de ce Prince en recevant l'anneau d'Oriane, avec un ordre ſi cher à ſon cœur: il attendit la nuit avec la plus vive impatience, &, ſuivi du fidèle Gandalin, ſe rendit dans le verger, où bientôt ſon cœur treſſaillit de joie & d'amour, en entendant ouvrir la fenêtre grillée, ſur la-

quelle ſes yeux étoient attachés : il a beau ſe rappeller les jeux de ſon enfance avec Oriane, lorſqu'ils étoient élevés enſemble dans la Cour de Languines, Roi d'Ecoſſe; l'idée de la douce familiarité dont il avoit joui dans ce temps trop cher à ſon ſouvenir, ne pouvoit raſſurer cet amant trop paſſionné pour n'être pas timide; il fléchit un genou vis-à-vis la fenêtre, & n'oſa s'exprimer que par ſes ſoupirs.

Oriane, intérieurement bien pénétrée de voir le vainqueur d'Abyes & du ſuperbe Dardan à ſes pieds, dans ce reſpect & ce ſilence, ſignes certains de ſon embarras & de ſon amour, ne parla la première, que dans la crainte que Mabille ne la ſoupçonnât de partager le trouble d'Amadis. Seigneur, lui dit-elle, l'amitié qui nous unit dans notre enfance, ne s'eſt point éteinte en mon cœur : j'ai cru, ſans manquer à mes devoirs, pouvoir jouir la première du plaiſir de revoir le Damoiſel de la mer, de le féliciter ſur ſon bonheur d'avoir retrouvé ſon père dans un grand Roi, & de lui dire toute la part que je prends à la gloire dont il s'eſt couvert. Ah! Madame, lui répondit Amadis, c'eſt par vous, c'eſt pour vous ſeule que je reſpire : le premier ſentiment que je formai, quoique enfant, fut de vous adorer & de vous être ſoumis : ſi je deſirai

d'être né dans un rang qui m'approchât du vôtre, c'eſt pour que vous n'euſſiez point à rougir de votre conquête. Quant aux combats que j'ai livrés, ah Ciel ! pourrois-je en tirer quelque gloire en préſence de celle qui dirigeoit mon bras, & qui, toujours préſente à mon idée, rempliſſoit mon ame de force, d'élévation & d'audace ? Seigneur, dit Oriane, ſi j'ai toujours quelque pouvoir ſur vous, j'eſpère que vous vous attacherez au Roi mon père, & que vous paroîtrez à ſa Cour, où votre aimable couſine Mabille & moi nous deſirons vous voir plus ſouvent & plus librement que pendant les ombres de la nuit. Dans ce moment, Amadis & Oriane, preſque auſſi troublés l'un que l'autre, voulurent en même temps s'appuyer ſur les barreaux de la grille : leurs mains ſe rencontrèrent : le reſpectueux Amadis eût cru profaner la belle main d'Oriane en la touchant avec la ſienne, & l'amoureux Amadis crut ne lui rendre qu'un culte, en la preſſant avec ſes lèvres brûlantes.

Il eſt même douteux ſi la belle Oriane crut accorder une faveur, & ſi ſon amant crut en recevoir une. Ce que Mabille connut de plus certain, c'eſt que ce moment les rendit auſſi diſtraits qu'heureux, & qu'elle fut obligée de reprocher en riant à ſon couſin, qu'il ne lui

difoit rien qui pût lui prouver qu'il eût quelque plaifir à la revoir. Amadis lui répondit avec la galanterie & la grace qui lui étoient naturelles : ils convinrent tous les trois qu'Amadis ne s'éloigneroit point de la Cour de Lifvard, fans les ordres d'Oriane. L'enjouement de Mabille mit plus de liberté dans les propos de ces jeunes & timides amans ; mais ils ne s'en tinrent aucun qui ne portât l'empreinte de l'état préfent de leur ame. Cette nuit heureufe étoit déja prête à finir. Gandalin apperçut les premières couleurs de l'aurore à l'horizon : il en avertit Amadis qui, jaloux de la gloire d'Oriane, ne balança pas un moment à fe retirer; mais il eut encore le bonheur de retrouver les mains d'Oriane, de les baifer, de les mouiller de quelques larmes ; & Mabille apperçut après, qu'Oriane n'avoit pu fe réfoudre à les effuyer.

Amadis, de retour dans fes tentes, y trouva les deux Demoifelles, parentes de la veuve qu'il avoit défendue contre Dardan : felon la loi de ces fortes de combats, elle étoit reftée prifonnière, & ne pouvoit profiter de la victoire de fon champion, qu'en le repréfentant. Amadis les fuivit à Vindifilore, monté fur le cheval blanc, & couvert des mêmes armes avec lefquelles il avoit combattu. Il alla chercher la

veuve dans le palais qu'on lui avoit donné pour prison ; &, délaçant son casque, il marcha vers le palais de Lisvard, au milieu des trois cousines.

Reconnu bientôt par les Chevaliers & le peuple qui l'avoient vu combattre, ce fut au milieu de leurs acclamations qu'il s'avança vers le palais : chacun admiroit sa beauté, & l'on s'étonnoit que dans un âge si tendre encore, il eût pu vaincre un des meilleurs Chevaliers de la grande Bretagne.

Lisvard accourut au-devant de lui, le releva quand il voulut se mettre à ses genoux: Seigneur, lui dit Amadis, cette Dame ignore encore quel est son défenseur; je viens vous supplier de la tenir quitte, & de lui faire restituer ses seigneuries. Je lui dois tant de reconnoissance, lui répondit le Roi, de m'avoir procuré le plaisir de voir un aussi bon Chevalier dans ma Cour, que je joindrai de nouveaux bienfaits aux seigneuries que lui rend votre victoire.

Amadis feignit de vouloir prendre congé de Lisvard & de se retirer. Ah ! Chevalier, lui dit-il, je ne peux me résoudre à vous perdre sitôt sans vous connoître; &, si ma prière ne suffit pas pour vous retenir dans ma Cour, j'espère que vous ne résisterez pas à celles de la

Reine & de ma fille. A ces mots, il le prend par la main & le conduit à ces deux Princeſſes, devant leſquelles il fléchit le genou en baiſſant les yeux ; ſon ame agitée en ce moment lui faiſoit trop ſentir le danger d'oſer les lever ſur la belle Oriane.

Ce fut auſſi dans ce même moment que Gandalin, qui ſe trouvoit à la ſuite des Princeſſes, fit un grand cri, comme s'il eût trouvé ſon maître après une longue & vaine recherche ; il courut embraſſer ſes genoux. Sire, dit-il, ce Prince voudroit en vain vous déguiſer ſon nom ; ſachez, Sire, que c'eſt Amadis, fils du Roi Perion, & que vous avez dans votre Cour le vainqueur d'Abyes, & le libérateur de la Gaule. Liſvard, à ces mots, embraſſa tendrement Amadis ; la Reine voulut lui faire le même honneur, & voyant Oriane embarraſſée, & n'oſer lui faire quelque prévenance : Quoi ! ma fille, avez-vous oublié le Damoiſel de la mer, & la fidélité de votre ancien Ecuyer à la Cour d'Ecoſſe ? Mabille, pour les aider à ſortir de l'embarras où ils étoient tous deux, vint ſe jetter au col d'Amadis, en lui diſant : Mon couſin, dites-moi des nouvelles de mon frère Agrayes ?

Vous aurez tout le temps de cauſer avec votre couſin, interrompit Liſvard ; car j'eſpère que la

Reine le retiendra dans une Cour, où le Roi Perion & son fils ont acquis des droits qui nous sont si chers. La Reine, se joignant à Lisvard, dit : Seigneur Amadis, me refuserez-vous de devenir mon Chevalier ? Madame, répondit-il, je me fais un si grand honneur de l'être, que je jure de ne plus quitter cette Cour sans votre permission. A ces mots, Lisvard l'embrassa de nouveau & fut suivi de ses Courtisans, qui ne cessoient d'applaudir à la promesse qu'Amadis venoit de faire ; il rentra dans l'intérieur de son palais, où la belle Oriane jouit du bonheur de voir traiter Amadis comme s'il eût été son propre frère.

Quelle fut la douce & charmante agitation de l'ame de ces jeunes amans, en se trouvant habiter le même palais ! Vous l'éprouverez encore vous-mêmes, cœurs insensibles, si vous vous rappellez combien il est doux de se dire le soir : Je reverrai demain matin ce que j'adore..... Eh ! quelle plus charmante idée peut occuper à son réveil, que de penser qu'on habite sous le même toit, qu'on respire le même air, & qu'on va passer le jour près d'un objet aimé !

Amadis, le plus tendre & le plus fidèle des amans, étoit bien plus capable de s'occuper délicieusement de ces charmes connus par les ames

paſſionnées, que ſon aimable & galant frère Galaor: celui-ci ne ſe ſouvenoit déja preſque plus des plaiſirs dont il avoit joui pendant la nuit qu'il avoit paſſée avec la nièce du Duc de Briſtoie, que pour en goûter de ſemblables. Amadis, dans un jardin émaillé de fleurs, n'eût deſiré qu'une ſeule roſe; Galaor eût cueilli toutes celles qu'il eût trouvées ſous ſa main, & la roſe qu'il tenoit, lui paroiſſoit alors être la plus agréable de toutes. Amadis fut mieux aimé..... Galaor le fut plus ſouvent.... Nous craindrions de bleſſer quelqu'un de nos lecteurs, ſi nous oſions décider lequel de deux dut être le plus heureux.

Ils ſe ſouviendront que Galaor s'étoit heureuſement échappé du château de Briſtoie, & que, courant à l'aventure, il s'étoit égaré dans une grande forêt, qu'il traverſa toute entière avant qu'il apperçût une habitation. Sur la fin du jour il découvrit un château; il ne douta point d'être bien reçu par le Seigneur Châtelain, ſelon l'uſage de ces temps, où la Chevalerie étoit trop honorée pour qu'un Chevalier égaré ne fût pas bien accueilli par tous ceux dont la naiſſance les faiſoit jouir du droit de girouettes & de donjon; mais à peine Galaor fut-il ſur le pont, qu'il fut attaqué bruſquement par une troupe de gens armés, & l'un d'eux le bleſſa dans

dans ce premier choc. Il en tira bientôt la vengeance la plus complette ; le dernier qui résista quelque temps à ses coups, ce fut le Seigneur du château : une voix douce & plaintive qui demandoit du secours, anima tellement Galaor, que, se jettant sur son adversaire, il l'enleva, & courut le précipiter dans les fossés du château. Son premier soin fut de voler au secours de celle qui se plaignoit ; il fut bien vivement ému lorsqu'il vit une jeune Demoiselle, telle que l'on peint les Graces, & vêtue aussi légérement qu'elles, mais le col attaché par une grosse chaîne de fer. Dans un instant cette chaîne fut brisée. Galaor n'ayant plus d'ennemis, ôta son casque, & la jeune Demoiselle fut éblouie par sa jeunesse & sa beauté. Ce Chevalier eût dès ce premier moment oublié sa blessure ; mais la jeune Demoiselle, voyant couler son sang, le repoussa doucement, & le conduisit dans un appartement du château, où ses belles mains s'occupèrent à le désarmer & à étancher son sang. Ce soin, dont elle s'occupoit d'un air tendre, lui donna le temps d'apprendre à Galaor qu'elle étoit fille du Comte de Clare, & que le Châtelain n'ayant pu l'obtenir en mariage, l'avoit enlevée d'un monastère voisin où sa mère l'avoit conduite, & qu'il l'avoit amenée dans une pri-

ſon, où, par ſes mauvais traitemens, il eſpéroit la contraindre à l'épouſer. Galaor lui tint les propos les plus galans ſur cet enlévement; il excuſa preſque l'attentat du Châtelain, en lui diſant que rien ne pouvoit réſiſter à ſes charmes, & qu'il craignoit de devenir lui-même preſque auſſi coupable; mais on ne l'eſt guères que lorſqu'on déplaît. Galaor étoit ſi beau! ſes yeux brilloient d'un feu ſi vif & ſi doux!.... Son ſang ne couloit plus. La jeune Demoiſelle occupée de ſa bleſſure, étoit toujours reſtée auſſi légérement vêtue..... Ils étoient ſeuls. Elle voyoit en lui ſon libérateur, & ce libérateur étoit charmant..... Ah! peut-on avoir de meilleures excuſes pour céder à l'amour & à la reconnoiſſance! Galaor, pendant trois jours, en reçut les preuves les plus tendres; &, quoiqu'il eût l'air de vouloir s'en aſſurer ſans ceſſe, elle ne lui reprocha point d'être trop éxigeant.

Cependant le bruit commençant à ſe répandre de la punition du Châtelain, la jeune Demoiſelle de Clare pria Galaor de la conduire au monaſtère où ſa mère étoit reſtée dans les regrets & dans les larmes. Le vif, mais loyal Galaor, ſentit avec regret la juſtice de cette demande, & ce fut avec plus de regret encore qu'il la prit en croupe, & la conduiſit dans les bras de ſa mère.

Le monaſtère que la Comteſſe de Clare habitoit, n'étoit pas une de ces priſons cruelles, où la nature gémit en attendant la mort : c'étoit une abbaye de Chanoineſſes, bien enceinte de murs à la vérité, mais ces murs avoient bien des portes ; les maiſons qu'habitoient ces deminonnains, avoient chacune la leur : quelquefois les clefs de ces portes ſe perdoient, & les Amours ſavoient bien les retrouver.

On imagine ſans peine quelle fut la reconnoiſſance de la Comteſſe de Clare ; les ſoins que les Chanoineſſes prirent de Galaor, les queſtions multipliées qu'elles lui faiſoient toutes à la fois, la curioſité que chacune eut de voir en particulier la bleſſure qu'il avoit reçue dans le ſein, pour le ſervice de leur compagne, enfin, l'Auteur que nous nous plaiſons à ſuivre fidelement, trouve ſans doute Galaor ſi bien établi dans cette Abbaye, qu'il l'y laiſſe pour quelque temps, & qu'il s'occupe des aventures d'Agrayes, Prince d'Ecoſſe, depuis la fin de la guerre de Gaule, & ſa ſéparation d'avec Amadis.

Agrayes, conduit par ſon amour près de la belle Olinde, Princeſſe de Norvège, s'avançoit à grandes journées vers le nord ; étant arrivé ſur une haute montagne, dont la mer venoit battre le pied, il y fut aſſailli par une eſpèce

d'ouragan, qui, dans peu de temps, fouleva les vagues jufqu'aux nues. Bientôt il apperçut un vaiſſeau qui luttoit contre les flots, & qu'il craignit à chaque inſtant de voir ſubmergé; la nuit étoit prochaine. Agrayes, craignant que ceux du vaiſſeau ne perdiſſent la terre de vue, fit allumer des feux; & les mariniers, dirigeant leur vaiſſeau vers cette clarté, furent aſſez heureux pour aborder ſur le rivage. Agrayes qui les obſervoit de loin, vit deſcendre pluſieurs femmes auxquelles les gens de l'équipage dreſsèrent deux riches tentes; ils allumèrent auſſi pluſieurs feux, autour deſquels ces femmes s'aſſirent pour ſécher leurs habits mouillés par l'orage & par les lames d'eau qui les avoient couvertes. Agrayes ne voulut point les troubler dans ces premiers momens; mais, vers le milieu de la nuit, le ſilence qui régnoit autour des tentes lui faiſant croire que, fatigués de la tempête, ceux du vaiſſeau s'étoient livrés au ſommeil, il s'approcha ſans faire de bruit, pour reconnoître de quelle nation ils étoient, & pour leur offrir de nouveaux ſecours. Qui pourroit exprimer la ſurpriſe & les tranſports d'Agrayes, lorſque, parmi ces femmes abattues par la peur & par la fatigue, il reconnut ſa chère Olinde? Il fit un grand cri, & courut ſe jetter à ſes ge-

noux : c'étoit la première fois de ſa vie qu'il jouiſſoit du bonheur de les embraſſer. Olinde, loin de l'en arracher, ne put s'empêcher de paſſer ſes bras autour de ſon cou, & de pencher ſa tête ſur ſon front. Quoi ! c'eſt vous, cher Agrayes, dit-elle, que le Ciel envoie à mon ſecours; c'eſt vous que je retrouve au moment même où nous avons été prêts d'être ſéparés pour toujours? Agrayes trop ému, trop ſaiſi pour lui répondre, crut auſſi fortement qu'Olinde, que le Ciel avoit dirigé cette rencontre imprévue pour les unir à jamais; l'une & l'autre le prirent à témoin de leurs ſermens; les Dames de la ſuite d'Olinde les leur ayant entendu prononcer, crurent devoir leur laiſſer le temps de ſe raconter leurs aventures; elles ſe retirèrent ſous l'autre tente, celle d'Olinde ſe ferma juſqu'au jour. Le ſoleil brilloit d'une lumière pure, les vents étoient appaiſés, & la mer étoit déja calme lorſque cette tente ſe rouvrit, & qu'Olinde & Agrayes reparurent aux yeux des Dames Norvégiennes, qui ne purent s'empêcher d'admirer à quel point une ſeule nuit avoit embelli la jeune Olinde, & fait renaître les roſes de ſon teint. Nous ignorons ce que ces heureux amans avoient pu ſe dire pendant le cours de cette nuit; mais Olinde n'avoit pas encore eu le temps d'appren-

dre au Prince d'Ecosse que la Reine de Norvège, ancienne amie & proche parente de Brisène, Reine de la grande Bretagne, l'envoyoit à cette Cour, pour y être élevée avec la belle Oriane. Agrayes n'ayant plus rien à desirer que la continuation du bonheur inespéré dont il venoit de jouir, perdit toute idée de poursuivre son voyage, & ne fut occupé que de celle de rejoindre promptement Olinde à la Cour de Lisvard.

Trop jaloux de l'honneur de celle avec qui ses derniers engagemens étoient devenus si sacrés, il n'osa s'embarquer avec elle sur le même vaisseau; il la vit partir les larmes aux yeux, & longea la côte pour trouver un port & un autre vaisseau qui pût le conduire dans la grande Bretagne. Chemin faisant, il délivra les deux Demoiselles de la nièce du Duc de Bristoie, que ce Duc vouloit faire brûler; il enleva sa nièce qui avoit si bien reçu Galaor; il la mit sous une autre garde; & défiant l'oncle, comme ayant usé d'un pouvoir tyrannique contre sa nièce, dont il avoit usurpé la principale seigneurie, il l'appella à la Cour de Lisvard, son seigneur suzerain, pour y terminer ce différend. Galvanes & Olivas, deux célèbres Chevaliers, ayant encore de plus fortes raisons de se plaindre du Duc

de Briſtoie, joignirent leur défi à celui d'Agrayes, & tous les trois partirent enſemble, & ſe rendirent à Vindiſilore.

Nous avons laiſſé l'heureux Amadis jouiſſant du bonheur de voir ſans ceſſe la belle Oriane; & la Reine Briſène, qui l'avoit choiſi pour être ſon Chevalier, partageoit avec Liſvard le ſoin de lui rendre ſa Cour agréable. Un jour que la Reine ſe plaiſoit à lui faire répéter les aventures de ſon enfance, une Demoiſelle inconnue entra dans ſa chambre, ſe mit à ſes genoux, & lui demanda de parler en particulier à ſon Chevalier : l'ayant obtenu, cette Demoiſelle conduiſit Amadis aſſez loin pour n'être pas entendue. Souvenez-vous, Seigneur, lui dit-elle, du beau Damoiſel que vous armâtes Chevalier, le jour que votre bonne amie Urgande vous dut la liberté de ſon amant; apprenez qu'il eſt digne de vous, qu'il eſt temps que vous vous réuniſſiez enſemble. A ces mots, elle lui fit le récit de la victoire que Galaor avoit remportée ſur le redoutable géant Albadan, & les autres aventures qui l'avoient couvert de gloire. Amadis ne put entendre parler de ſon frère, ſans être attendri; & la jeune Oriane, lui voyant les larmes aux yeux, & n'ayant rien entendu des propos de la Demoiſelle, craignit qu'elle ne lui eût fait

quelque message plus intéressant que celui de lui parler d'un frère. Elle rougit & pâlit tour-à-tour ; &, ne pouvant cacher à la Princesse Mabille le trouble & l'inquiétude qui l'agitoient : Appellez de grace votre cousin, lui dit-elle ; que peut il apprendre qui le touche au point de faire couler ses larmes ? Mabille sourit : elle connoissoit trop la loyauté d'Amadis, pour former des soupçons injurieux à son amour ; mais, ayant pitié du trouble de son amie, elle se fit rendre compte par lui du message de la Demoiselle, & revint, en riant, raconter à la jalouse & tendre Oriane ce qu'Amadis venoit d'apprendre de son frère Galaor.

Oriane confuse d'avoir pu soupçonner Amadis, se plut à l'en dédommager par le regard le plus tendre ; & lorsqu'il vint rendre compte du message de la Demoiselle à la Reine sa mère, & qu'il leur demanda la permission à toutes les deux d'aller chercher son frère, elle crut ne devoir point s'y opposer.

Dès le lendemain matin, Amadis partit avec le seul Gandalin pour aller à la recherche de son frère : à peine étoit-il éloigné d'une lieue de Vindisilore, qu'il trouva dans une litière un Chevalier de la Cour de Lisvard, cruellement blessé ; il apprit de sa femme qui l'accompagnoit

toute éplorée, qu'il venoit de combattre des parens du ſuperbe Dardan, mécontens des honneurs dont Liſvard combloit celui qui l'avoit vaincu, & ayant juré de s'en venger ſur tous ceux qui ſe diroient attachés à ſon ſervice. Amadis, indigné de l'audace & de l'injuſtice de ces Chevaliers, courut les attaquer, & leur fit mordre la pouſſière aſſez près de la litière, pour que le Chevalier bleſſé pût jouir du plaiſir d'être vengé.

Quelque temps après, Amadis ſortit de la forêt; il entra dans une grande plaine parée de cette eſpèce de richeſſe que la nature prodigue au printemps, & qui fut toujours plus précieuſe aux yeux du ſage, & plus agréable à ceux d'un amant, que celle dont ſe pare le luxe des Cours. Le chant des oiſeaux, l'émail & le parfum des fleurs, tout lui rappelloit Oriane. Un amant bien épris peut-il jouir d'une ſenſation agréable, qu'elle ne lui faſſe ſentir qu'il eſt privé de la plus touchante pour ſon ame, lorſqu'il ne peut ni voir ni entendre celle qu'il adore? La rencontre d'un nain bien vêtu, monté ſur un beau courſier, le tira de cette douce rêverie. Le nain, frappé de l'air noble d'Amadis, s'arrêta pour l'admirer, & ne put s'empêcher de dire : Je crois que ce beau Chevalier ſurpaſſe encore celui du Val-du-pin.

Amadis, depuis qu'il avoit entrepris la découverte de Galaor, ne perdoit pas une occasion de prendre des informations sur les Chevaliers que leurs actions rendoient célèbres. Au portrait que le nain lui fit du Chevalier du Val-du-pin, il se flatta que ce pouvoit être le frère qu'il cherchoit; il le pria de le conduire au Val-du-pin: le nain y consentit, à condition qu'il l'accompagneroit jusques dans le château d'un traître de Châtelain, qui l'avoit outragé, & qui retenoit plusieurs bons Chevaliers dans les chaînes. Amadis n'hésita pas à le lui promettre; & le nain, retournant sur ses pas, le conduisit vers une des extrémités de la plaine, terminée par une chaîne de montagnes, où l'on appercevoit une gorge plantée de pins qui s'élevoient jusqu'aux nues. Chemin faisant, le nain lui conta que le passage de cette grotte étoit défendu par un brave Chevalier, que sa maîtresse avoit obligé de soutenir sa beauté contre celle de toutes les maîtresses des Chevaliers qui se présenteroient pendant six mois pour le combattre. Ah! dit Amadis en lui-même, ce Chevalier n'a donc jamais vu la belle Oriane; un seul de ses regards le forceroit à ne combattre que pour elle: c'est à moi de le punir de sa témérité.

Plein de cette idée, il s'avance vers le pin

qui soutenoit l'écu du Chevalier, & frappe cet écu de sa lance; le Chevalier sort de sa tente, monte à cheval, s'approche d'Amadis avec un air poli: Sire Chevalier, lui dit-il, pourquoi me refuseriez-vous d'avouer une vérité que tant de Chevaliers ont été forcés de reconnoître? Ce jour est le dernier de ceux pendant lesquels je me suis engagé à la soutenir; il vous en coûtera peu pour me laisser jouir du prix des combats que j'ai livrés, & votre Dame n'en sera pas moins agréable à vos yeux, en confessant que la mienne, qui vous est inconnue, peut la surpasser en beauté. Ah! s'écria vivement Amadis, Vénus même ne triompheroit pas de celle que j'adore; &, tant qu'une goutte de sang coulera dans mes veines, nulle Dame de Chevalier ne pourra se vanter d'avoir remporté le prix sur la mienne.

En ce cas, répondit son adversaire, d'un air tranquille, le sort des armes en va décider. A ces mots, ils s'éloignent tous deux, ils reviennent l'un sur l'autre, brisent leurs lances sans s'ébranler, & mettant aussi-tôt l'épée à la main, ils s'attaquent avec la même valeur. Le combat fut très-long, & Amadis n'en avoit point essuyé de pareil depuis celui qu'il eut contre le Roi d'Irlande; mais la force d'Amadis sembloit

s'augmenter à chaque coup qu'il portoit, en penſant à ſa chère Oriane: ſon adverſaire, le bras appeſanti par le ſang qu'il répandoit, & par les coups qu'il avoit portés, ſe laiſſe tomber ſur l'herbe rougie de ſon ſang; ſon épée échappe de ſa main, ſon caſque ſe délace, & c'eſt Angriote d'Eſtravaux, un des meilleurs Chevaliers de Liſvard, qu'Amadis reconnoît dans ſon ennemi.

En toute autre occaſion, Amadis eût expoſé ſa vie pour ſa déſenſe; mais les intérêts d'Oriane lui étoient trop chers & trop ſacrés pour qu'il n'achevât pas de la faire triompher d'une rivale; il ſaute légérement à terre, court au Chevalier: Reconnoiſſez votre erreur, lui cria-t-il, & ne regrettez point de faire un aveu, que vous feriez bientôt de vous-même, ſi vous connoiſſiez celle qui m'a fait remporter la victoire. Prends ma vie, s'écria d'une voix foible le malheureux Angriote; j'aime mieux mourir de la main du meilleur de tous les Chevaliers, que de la cruauté de celle qui s'eſt fait un jeu d'expoſer auſſi long temps la vie de l'amant le plus fidele. Non, brave & loyal Chevalier, lui répondit Amadis, je n'abuſerai point de votre malheur; reprenez cette épée dont vous vous ſervez avec tant de courage; eſpérez plus de la juſtice qui vous eſt due,

& ſoyez sûr que je vais employer tous les moyens poſſibles pour vous la faire obtenir de celle qui vous eſt chère. A ces mots, il enleva lui-même Angriote, le remit entre les mains de ſes écuyers, & s'éloigna ſans ſe faire connoître.

Angriote d'Eſtravaux ne fut pas long-tems ſans ſavoir qu'il avoit été vaincu par Amadis. Liſvard & la Reine Briſène, à la prière de ce dernier, trouvèrent facilement le moyen de convaincre la Demoiſelle dont Angriote étoit amoureux, qu'elle ne pouvoit faire un meilleur choix.

Amadis, content d'avoir fait triompher la beauté d'Oriane, mais affligé de voir ſon eſpérance trompée dans la recherche de Galaor, ſuivit pendant quatre jours le nain auquel il avoit promis un don; ils arrivèrent à la vue d'une fortereſſe qui paroiſſoit déſerte: Où m'as-tu conduit, dit-il au nain? Seigneur, répondit-il, ce château ſe nomme Valderin, & celui qui le poſſède eſt le plus redoutable que je connoiſſe. Hélas! j'avois un maître auſſi brave qu'aimable; il m'avoit élevé, j'aurois donné ma vie pour lui: ſon mauvais ſort l'ayant conduit près de ce château, le traître qui l'habite vint l'attaquer, ſuivi de pluſieurs ſatellites, dont l'un d'eux tua ſon cheval entre ſes jambes: ce fut en vain qu'accablé du poids de ſon cheval, mon maître lui

cria merci; le barbare Seigneur du château sembla se plaire à le percer de coups, & lui aracha la vie. Depuis six mois, je lui cherche en vain un vengeur; tous les Chevaliers que j'ai conduits ici pour punir son lâche meurtrier, ont perdu la vie ou la liberté. Tenez-vous sur vos gardes, & défiez-vous des ruses & des enchantemens du traître Arcalaüs, car je ne peux plus vous cacher que c'est ce redoutable enchanteur que vous avez à combattre.

Animé par le récit du nain, & par la certitude que la Cour de la grande Bretagne n'avoit point de plus mortel ennemi que l'enchanteur Arcalaüs, Amadis n'hésite pas à pénétrer jusques dans la seconde cour du château : nul être vivant ne s'offre à sa vue : il prend le parti d'attendre que quelqu'un se présente; mais le même silence régna dans le château jusqu'à deux heures avant la nuit. Le nain qui commençoit à s'effrayer, lui crioit vainement : Seigneur, sortons d'ici; je vous rends votre parole. Non, répondit Amadis, je ne sortirai point sans avoir connu l'intérieur de ce château; & se défiant un peu du nain, cette espèce de créature passant pour être très-discourtoise, il chargea Gandalin de s'en assurer, & de l'obliger de le suivre. Etant descendu de cheval, il parcourut les deux cours :

on ne pouvoit entrer dans le château que par deux portes de fer, qu'il étoit impoſſible de forcer; mais voyant l'entrée d'une voûte obſcure ouverte, le courageux Amadis n'héſita point à deſcendre l'eſcalier qui conduiſoit dans ce ſouterrain: il n'y marcha pas long-tems ſans entendre les cris lamentables de quelques malheureux qui ſecouoient leurs chaînes, en appellant la mort à leur ſecours. Amadis s'avançoit vers le lieu d'où partoient ces cris, autant que l'obſcurité pouvoit le lui permettre; tout-à-coup, il entendit la voix rauque d'un homme qui crioit à ſon camarade: Leve-toi, prends ces fouets, & va-t-en faire crier d'une autre ſorte ces miſérables qui troublent notre ſommeil. Amadis tire ſon épée, & s'avance; la lumière d'une lampe lui fait découvrir une troupe de gens armés, dont quelques-uns ſommeilloient: mais ceux qui veilloient appercevant Amadis, dont la lumière faiſoit briller l'épée, crièrent aux armes, & cette troupe l'aſſaillit armée de haches & de hallebardes. La force prodigieuſe d'Amadis & le tranchant de ſon épée, lui firent terraſſer en peu de temps cette vile troupe; &, voyant un trouſſeau de clefs à la ceinture du plus apparent d'entr'eux, il s'en empara, & réuſſit à mettre en liberté les malheureux dont il avoit entendu les cris. Parmi

les prisonniers qu'il délivra, Amadis apperçut une jeune personne, belle encore, quoique pâle & défaite, couverte de haillons, & attachée par le col à un poteau. Dès qu'il l'eut délivrée, elle embrassa ses genoux. Elle lui apprit qu'elle étoit fille de Roi, qu'elle se nommoit Grindaloia, & qu'Arcalaüs l'avoit enlevée pour se venger d'Arban de Norgales, avec lequel elle étoit accordée depuis son enfance, & dont elle étoit tendrement aimée.

Arban de Norgales étoit parent & l'intime ami d'Amadis; ce qui le détermina à se faire connoître de Grindaloia. Madame, dit-il, j'ai vu souvent couler les larmes qu'il donne à votre perte, & je regarde comme un des jours le plus heureux de ma vie, celui qui vous rend à votre amour. Amadis étant sorti du souterrain avec les prisonniers qu'il venoit de délivrer, fut frappé d'un bien étrange spectacle en entrant dans la cour; il vit le pauvre nain suspendu par un pied à une potence, au-dessus d'un feu plein de poix-résine & de tourbe, dont la fumée l'avoit déja presque étouffé: le fidèle Gandalin étoit aussi couvert de chaînes, à portée de souffrir également de l'épaisse & noire fumée que ce feu exhaloit. Son premier soin fut de les délivrer tous les deux.

La

La nuit s'étoit presque écoulée pendant tous ces événemens, le jour étoit prêt à paroître ; Amadis n'attendoit plus que le lever du soleil pour sortir de ce château, lorsque tout-à-coup il vit ouvrir une fenêtre ; un grand homme y parut, & lui dit d'un ton menaçant : Est-ce toi, malheureux, dont l'audace s'est portée jusqu'à massacrer la garde de mon château ? Descends, si tu l'oses, lui répondit Amadis, & je vais te rendre compte de ce que j'ai déja fait, & de ce que j'ai dessein de faire. Attends-moi donc, si tu l'oses toi-même, lui dit l'autre d'un air furieux. A ces mots, la fenêtre se referme, & peu de temps après la porte s'ouvre avec fracas, & le Chevalier du château vient attaquer Amadis. Malgré la taille gigantesque & la force d'Arcalaüs, les coups terribles qu'il reçut d'Amadis, dont le dernier lui fit tomber son épée, le forcèrent bientôt à prendre la fuite : il rentre dans le château, franchit l'escalier avec vitesse, Amadis le suivant toujours, & le menaçant de la mort. Arcalaüs se sauve vers une chambre, où soudain une femme lui donne une nouvelle épée : alors il se présente à la porte de cette chambre, & semble vouloir recommencer à combattre. Amadis, par respect pour la Dame qui paroissoit éplorée & vouloir les séparer,

s'étoit arrêté sans oser suivre plus loin son ennemi. Arcalaüs ordonne à cette Dame de se retirer, insulte Amadis par les plus grossières injures, & le défie de passer le seuil de la porte. Fût-ce aux enfers, s'écria le héros, j'irois attaquer un monstre tel que toi. A ces mots, il veut s'élancer dans la chambre ; mais à peine a-t-il fait un pas, qu'il perd l'usage de ses sens, & tombe sans connoissance.

Arcalaüs aussi-tôt le désarme, rappelle la Dame, & lui dit : Je laisse mon ennemi sous votre garde; il m'est facile de lui donner la mort; mais je serai mieux vengé par la prison cruelle à laquelle je le condamne, & par le projet que je vais exécuter. A ces mots, Arcalaüs ôtant ses armes, se couvre de celle d'Amadis, prend sa redoutable épée, & montant son cheval qu'il trouve attaché dans la cour, il sort du château, & prend le chemin de Vindisilore pour se rendre à la Cour de Lisvard. La Dame de ce château étoit femme d'Arcalaüs, mais ses mœurs douces & son humanité la rendoient digne d'un meilleur sort : elle fut attendrie par les gémissemens de Gandalin, de Grindaloia & des autres prisonniers qui ne doutoient plus de la mort d'Amadis étendu sans donner aucun signe de vie : elle pleuroit avec eux, & blâmoit

la barbarie de son époux, lorsque tout-à-coup elle vit entrer deux Demoiselles chargées de douze flambeaux qu'elles allumèrent, & qu'elles placèrent autour de la salle : bientôt une troisième Dame, d'une taille élevée, tenant un petit brasier d'une main & un livre de l'autre, arriva dans cette chambre, suivie de six Demoiselles qui portoient des flûtes & des harpes, & qui formoient ensemble un concert harmonieux : cette Dame brûla quelques parfums autour d'Amadis, lut dans le livre qu'elle tenoit ; & plusieurs voix parurent répondre dans la langue inconnue qu'elle parloit en lisant ce livre. Tout-à-coup elle s'approcha de celui que l'on croyoit mort ; elle le prit par la main, en lui criant : Réveillez-vous, Amadis ; la gloire, Oriane, & votre amie Urgande vous rappellent à la vie. A ces mots, Amadis se relève, reconnoît Urgande, se jette à ses genoux. Ah ! Madame, lui dit-il, que ne vous dois-je pas ? Ne perdons point de temps, lui répondit Urgande, & tâchons de prévenir la suite funeste de la noire trahison d'Arcalaüs ; il a pris vos armes, il se flatte de paroître comme votre vainqueur : couvrez-vous des siennes, & volez pour démentir le faux récit qu'il va faire de sa victoire & de votre mort.

Amadis obéit à la sage Urgande ; & ne voulant pas porter sa vengeance plus loin, en considération de la femme d'Arcalaüs, il prit les armes & le cheval de ce dernier, & sortit du château, suivi de Grindaloia & des captifs qu'il avoit délivrés; le plus apparent s'étant fait connoître à lui pour être le célèbre Chevalier Brindaboias, dont Lisvard & sa Cour regrettoient depuis trois ans la perte, & ayant retrouvé ses armes dans le château, fit choix du meilleur cheval des écuries, & se mit en état de combattre, au cas qu'Amadis essuyât de nouvelles attaques. Amadis le chargea de veiller sur la Princesse qu'il avoit délivrée, & de la conduire à la Cour de Lisvard, si quelque nouvelle aventure les séparoit.

Il fut très-heureux qu'Amadis eût pris une précaution aussi sage, car à peine eurent-ils marché pendant une heure, que les cris d'une Demoiselle, qui couroit dans la forêt, appellèrent Amadis à son secours : il pria Grindaloia de continuer sa route ; &, reconnoissant que la Demoiselle qui crioit étoit une de celles qu'Urgande avoit menées avec elle, elle vola sur ses traces, & la joignit au moment où il demandoit à un Chevalier de lui rendre une cassette qu'il venoit de lui ravir, & de lui apprendre

ce qu'étoit devenue ſa compagne. Amadis fut indigné de la réponſe que le Chevalier fit à la Demoiſelle : Croyez-vous, mà mie, lui diſoit-il en ſe moquant d'elle, que je vous aie pris cette caſſette pour vous la rendre? Sachez que chacun a ſon goût, & que ce butin m'eſt auſſi cher que l'autre Demoiſelle peut l'être à mon compagnon, quoique je croie dans ce moment même, qu'il l'a force à le rendre heureux. Amadis vit bien qu'il n'y avoit pas de temps à perdre. Défier le Chevalier larron, le renverſer, le percer d'outre en outre, rendre la caſſette à la Demoiſelle, voler aux cris étouffés que pouſſoit ſa compagne, ce fut pour lui l'affaire d'un moment: il étoit temps pour la pauvre Demoiſelle, prête à devenir la proie de ſon lâche raviſſeur. Amadis dédaigna de le combattre; il eût cru ſes armes ſouillées s'il en eût frappé l'indigne Chevalier qui déshonoroit ſon ordre: il lui fit paſſer pluſieurs fois ſon cheval ſur le ventre, & ce fut ſous les pieds de cet animal qu'il fut puni de ſon crime.

Echauffé par cette courſe, il ôta ſon caſque & fut reconnu par les deux Demoiſelles d'Urgande; les voyant en ſûreté contre de nouveaux attentats, il ne s'arrêta près d'elles que pour les prier de répéter à leur maîtreſſe à quel point il

étoit reconnoiſſant des ſervices eſſentiels & multipliés qu'il en avoit reçus : il prit congé d'elles, & chercha vainement à rejoindre Grindaloia ; s'étant égaré dans la forêt, il s'éloigna du chemin de Vindiſilore, & la nuit ſurvint ſans qu'il pût trouver la route qu'il devoit ſuivre.

Pendant ce temps, le traître Arcalaüs occupé de ſon projet, & connoiſſant tous les détours de la forêt, avoit fait une ſi grande diligence, qu'il étoit arrivé dès le matin du ſecond jour de marche, à Vindiſilore. Les Princeſſes Oriane & Mabille prenoient l'air à leur fenêtre pendant cette belle matinée, & le cœur de la première fut bien vivement ému, en voyant accourir de loin, vers la cité, un Chevalier couvert d'armes brillantes qu'elle reconnut pour être celles d'Amadis ; elle le fit remarquer à Mabille, & cachant ſa belle tête dans ſon ſein : Ah ! ma couſine, s'écria-t-elle, qu'on eſt heureux de revoir ce qu'on aime ! Les Princeſſes occupées de cette douce idée, ſe contentèrent de relever & de nouer leurs beaux cheveux, & paſsèrent dans l'appartement de la Reine, ne doutant point que ſon Chevalier n'y vînt dès qu'il auroit rendu ſes premiers reſpects à Liſvard. Elles étoient dans l'attente de le voir paroître, lorſque la porte de la chambre de la Reine s'ouvrit, & qu'elles vi-

rent entrer le Roi tout en larmes, qui s'écria d'une voix entre-coupée : Ah ! Madame, quel coup affreux ! le brave Amadis n'eſt plus. La Reine Briſène aimoit ſon Chevalier, comme s'il eût été ſon fils : elle jetta le cri le plus douloureux, & tomba ſur ſon fauteuil ſans connoiſſance. Oriane & Mabille voulurent s'avancer pour la ſecourir ; mais la tendre Oriane, cédant au déſeſpoir qui s'empara de ſon ame, s'évanouit & tomba ſur ſes genoux : heureuſement ſon état préſent pouvoit s'attribuer à celui dans lequel elle voyoit ſa mère ; & Mabille, quoique déſeſpérée de cette fatale nouvelle, eut la préſence d'eſprit de relever Oriane, & de la porter dans ſa chambre, avec l'aide de la Demoiſelle du Danemarck.

Les ſoins de Liſvard & des Dames du palais ayant fait revenir la Reine Briſène, elle apprit du Roi ſon époux, qu'Arcalaüs venoit de lui rendre compte en ces termes, de ſon combat contre Amadis. « Sire, m'a-t-il dit, Amadis » m'eſt venu défier dans mon château de Valderin, avec cet air impérieux & offenſant qu'il » conſerve depuis ſon combat contre Dardan : » l'honneur ne me permettoit pas de ſouffrir un » pareil affront. Les conditions de notre combat » ont été que le vainqueur, après avoir arraché

» la vie à son adversaire, se couvriroit de ses » armes, & viendroit à votre Cour vous rendre » compte du combat, & vous apprendre la mort » de son ennemi. Amadis est tombé sous mes » coups, & je viens remplir les conditions pres- » crites, selon les loix de la Chevalerie. » Lisvard n'eut rien à répondre ; mais pénétré d'horreur contre Arcalaüs dont il connoissoit la perfidie, & qui le privoit du meilleur Chevalier de sa Cour, il lui tourna brusquement le dos sans lui rien dire ; & dans son premier mouvement, étant accouru tout en larmes chez la Reine, le traître Arcalaüs profita de ce temps pour se retirer : il remonta promptement à cheval, & sortant du palais, chargé des imprécations de tous ceux qui regrettoient Amadis, il s'éloigna promptement, & s'enfonça dans la forêt voisine pour regagner un de ses châteaux, par des chemins détournés.

La Princesse Mabille & la Demoiselle du Danemark firent, pendant plus de deux heures, d'inutiles efforts pour rappeller Oriane à la vie : elles l'agitoient vainement quand elles la voyoient frémir, Oriane retomboit à tous momens dans un état approchant de la mort ; mais un torrent de larmes, qui commençoit à couler de ses yeux, leur donna quelque espérance. Ah ! chère Oriane,

s'écria Mabille, revenez à la vie, & rappellez votre raiſon. Non, il n'eſt pas poſſible qu'Amadis ait pu ſuccomber ſous les coups du lâche & perfide Arcalaüs. Ce ne ſeroit pas la première fois que ce traître auroit oſé ſe parer d'une fauſſe gloire; rendez-vous maîtreſſe de ces premiers momens qui peuvent découvrir le ſecret de votre ame; il n'eſt pas encore temps de vous livrer au déſeſpoir; non, je ne peux rejetter le rayon d'eſpérance qui me fait croire que le lâche Arcalaüs n'a fait qu'un faux récit, & que nous reverrons Amadis. Ah! chère amie, s'écria la tendre Oriane, que me ſert-il de me contraindre, lorſque je ne deſire & n'attend plus que la mort? Elle alloit pourſuivre, lorſqu'elle fut interrompue par la Reine ſa mère, qui accouroit à ſa chambre, la joie peinte dans ſes yeux, & ſuivie par une jeune Dame & un chevalier, qui tous les deux lui étoient inconnus. Grace au Ciel! s'écria la Reine, Amadis reſpire; il eſt toujours victorieux, & le lâche Arcalaüs n'a fait qu'un faux rapport. A ces mots, elle lui fit connoître Brindaboias & la Princeſſe Grindaloia; l'un & l'autre lui racontèrent le combat d'Amadis & ſon enchantement, & le ſecours qu'il avoit reçu de la ſage Urgande. A ce récit, les roſes du teint d'Oriane ſe ranimèrent; preſque auſſi peu maîtreſſe de cacher ſa

joie que ſa douleur : Ah ! Madame, dit-elle à la jeune Princeſſe de Sorolis, vous faites renaître le bonheur dans cette Cour, par votre préſence & par les bonnes nouvelles que vous nous apportez. A ces mots, elle l'embraſſe & lui jure l'amitié la plus tendre.

Ce fut dans la chambre, & preſque dans les bras d'Oriane, que le Roi Arban de Norgales revit ſa chère Princeſſe : averti de ſon arrivée au moment où il montoit à cheval pour pourſuivre Arcalaüs & venger Amadis, il la cherchoit dans le palais, & la préſence de Briſène & d'Oriane ne put l'empêcher de ſe jetter à ſes genoux. Grindaloia lui raconta comment Arcalaüs l'avoit enlevée, lorſque le Roi ſon père la fit partir pour Vindiſilore; elle lui répéta ce qu'on avoit fait pour ſa délivrance, & tout ce qu'elle venoit de dire en préſence d'Oriane. La Reine ayant appris d'elle que la jeune Aldène, dont nous connoiſſons l'aventure avec Galaor, étoit de Grindaloïs, & que le Duc de Briſtoie ſon oncle en uſoit mal avec elle, fit envoyer l'ordre à ce Duc, vaſſal du Roi ſon époux, de remettre Aldène en liberté, & de la faire partir ſur-le-champ pour venir trouver ſa ſœur qu'elle fit reſter dans ſa Cour, après avoir mandé, par un courrier, au Roi de Sorolis, que ſa fille étoit délivrée & ſous ſa garde.

Lisvard, enchanté de l'espérance de revoir bientôt Amadis, ne desiroit plus que d'apprendre qu'il avoit retrouvé son frère Galaor; mais il devoit se passer encore bien des événemens avant qu'il pût jouir du plaisir de les voir ensemble. Amadis, tranquille sur la supercherie qu'Arcalaüs s'étoit proposé de faire à la Cour de Lisvard, & jugeant que l'arrivée de Brindaboïas & de la Princesse de Sorolis suffisoit pour en empêcher l'effet, s'occupoit plus vivement que jamais de la recherche de son frère, & il n'imagina point de le chercher dans un couvent de Chanoinesses. Galaor cependant s'y trouvoit si bien, celles qui l'habitoient trouvoient tour-à-tour de si bonnes raisons pour l'y retenir, le jeune & vif Galaor en avoit si facilement de nouvelles pour y rester, que, depuis plus d'un mois, il s'oublioit bien doucement avec elles: l'amour de la gloire fut l'emporter enfin sur celui des plaisirs. La Doyenne du Chapitre, jeune & belle Comtesse de l'Empire, avoit brodé de sa main une écharpe pour Galaor. Madame la Secrette, dont la naissance & les charmes ne cédoient en rien à ceux de la Doyenne, avoit tissu de même un riche baudrier. Toutes les deux avoient choisi les ombres de la nuit pour porter leurs présens: toutes les deux ayant pris la même heure, se rencontrèrent,

ſe devinèrent, s'obſervèrent, & nuiſirent mutuellement à l'accompliſſement de leur deſſein. Galaor, aſſez étonné de ſe trouver ſeul pendant cette nuit, eut le temps de faire quelques réflexions : ſe ſouvenant alors qu'il étoit frère d'Amadis, qu'il avoit été fait Chevalier de ſa main, il ſaiſit ce temps de s'armer, de monter à cheval, & de s'éloigner avant l'aube du jour de cet aimable Chapitre, qu'il ne quitta cependant qu'avec regret, & qu'il laiſſa dans les larmes.

Galaor étoit déja fort loin de l'Abbaye, lorſque le ſoleil fut monté ſur l'horizon : il s'arrêta ſur le bord d'une fontaine, il ôta ſon caſque, & deſcendit pour faire rafraîchir ſon cheval : le moment d'après, il vit accourir un Chevalier à pied, ſans caſque, ſans bouclier, & dans le plus grand déſordre. Galaor lui demanda par quel accident il ſe trouvoit en cet état ? Depuis trois jours, dit-il, je cherchois en vain cette fontaine dont les eaux très-ſalutaires pour la ſanté, ont de plus la vertu de réparer dans un moment la fatigue & les forces : m'étant endormi dans ce boſquet voiſin, un brigand vient de m'enlever une partie de mes armes & mon cheval. Galaor offrit au Chevalier de pourſuivre ce brigand ; l'autre lui répondit : Seigneur, vous me paroiſſez fatigué, & je ne veux ni ne dois accepter

votre offre, qu'après que vous aurez éprouvé l'effet merveilleux des eaux de cette fontaine. Le bon Galaor, qui se ressentoit un peu dans ce moment de son ancienne blessure des nuits précédentes, & de la longue course qu'il venoit de faire à jeun, s'approcha de la fontaine, & se mit à genoux pour puiser de l'eau plus facilement. Pendant ce temps, le prétendu Chevalier s'étant emparé de son casque, de son bouclier & de sa lance, sauta légérement sur le cheval de Galaor, & s'enfuit en lui criant : Damp, Chevalier, rafraîchissez-vous à votre aise; mais ne croyez plus si légérement aux eaux miraculeuses, & conservez mieux votre cheval & vos armes.

Galaor furieux d'avoir été si lâchement trompé, & d'essuyer encore cette mauvaise plaisanterie, courut vainement après lui : l'autre disparut promptement à ses yeux. Accablé du poids de ce qui lui restoit de ses armes, il suivoit tristement à pied la route qu'il vit la plus battue, dans l'espérance de trouver des lieux habités, lorsqu'une Demoiselle montée sur une belle haquenée vint à sa rencontre, & s'arrêta comme paroissant surprise de le voir en cet état. Galaor lui conta son aventure, à laquelle la Demoiselle eut l'air d'être sensible : elle lui proposa, sous la condition de lui accorder un don, de le con-

duire, où l'homme qu'il venoit de lui désigner se retiroit ; & Galaor, une seconde fois la dupe de sa bonne-foi, monta sur la haquenée de la Demoiselle, la prit en croupe, & se laissa guider par elle. Le brigand qui l'avoit déja volé, n'avoit pu voir sans regret, que Galaor avoit un baudrier étincelant de pierreries ; desirant s'en emparer, il avoit envoyé la Demoiselle, sa complice & son amie, au-devant de lui, pour tâcher de l'attirer dans sa retraite, où ce traître comptoit facilement tuer un Chevalier à moitié désarmé, & s'emparer du reste de ses armes. Elle conduisit, en effet, Galaor au bout d'une avenue qui aboutissoit à la tour où ce brigand, lui dit-elle, avoit caché son larcin ; & feignant de craindre sa vengeance, elle pria Galaor de descendre, pour lui laisser la liberté de se sauver, si celui qu'il cherchoit avoit l'avantage.

A peine Galaor fut-il descendu, que la porte de la tour s'ouvrit. Le brigand armé de toutes pièces & monté sur son cheval, fondit sur lui la lance en arrêt : Galaor, sans bouclier, n'eut que le temps de tirer son épée ; & se dérobant légérement à l'atteinte de la lance, il saisit adroitement une des rênes du cheval, l'arrêta d'un bras vigoureux, & saisissant le brigand par la cuisse, il l'entraîna de la selle & le terrassa sous

ſes pieds. Ah ! donnez-lui la vie, s'écria la perfide Demoiſelle, c'eſt le don que je vous demande. Galaor trop en colère pour l'entendre, avoit déja levé ſa redoutable épée, & le coup mortel étoit porté, lorſqu'elle réclama le don qu'il avoit promis.

Chevalier félon & ſans foi, lui cria la Demoiſelle, c'eſt donc ainſi que tu remplis le ſerment ſacré du don octroyé ? Vas, je te pourſuivrai ſans ceſſe, pour manifeſter ton déshonneur, & pour obtenir vengeance de la mort de celui qui m'étoit ſi cher. Malgré l'horreur & le mépris qu'inſpira ce propos à Galaor pour la perfide Demoiſelle dont il reconnut la trahiſon, il fut très-affligé de n'avoir pu lui donner la vie de ſon complice ; il crut ſe debarraſſer de ſes cris & de ſa pourſuite, en ſautant ſur ſon cheval, après avoir repris ſes armes ; mais il ne put échapper à la Demoiſelle, qui, montée ſur une haquenée très-vite, le ſuivit en l'accablant d'injures, & lui proteſtant qu'elle ne le quitteroit pas qu'il ne lui eût accordé un autre don. Ah ! j'y conſens, s'écria-t-il pour ſe délivrer d'elle. Eh ! quel eſt-il ce don que vous me demandez ? Ta vie, barbare, lui cria-t-elle ! je n'en veux point d'autre, & je ſaurai bientôt la mettre dans un ſi grand péril, que je jouirai du plaiſir de te la voir perdre

à mes yeux. Galaor plia les épaules, & poursuivit son chemin, toujours harcelé par la poursuite importune & par les injures de cette méchante femme. Ils marchèrent ainsi pendant trois jours pour arriver jusques dans la forêt d'Angadeuse, sans éprouver aucune aventure.

Nous sommes obligés (pour suivre l'Auteur) de laisser l'aimable & brave Galaor en cette mauvaise compagnie, & de nous occuper d'Amadis qui continuoit ses recherches pour le trouver.

Ce brave Chevalier venoit d'éprouver l'aventure la plus périlleuse : il avoit rencontré dans cette forêt un grand chariot couvert, dont il avoit cru qu'il partoit des plaintes ; il avoit demandé poliment au Commandant de l'escorte nombreuse dont ce chariot étoit entouré, ce qu'il renfermoit : non-seulement le Commandant n'avoit répondu qu'avec arrogance, mais il avoit ordonné qu'on le fît prisonnier. Amadis, obligé de se défendre, avoit livré le combat le plus inégal & le plus sanglant, qui s'étoit terminé par la mort de ce Commandant, d'une partie de l'escorte, & par la fuite du reste ; s'approchant alors du chariot, & levant un côté des draperies qui le couvroient, il vit un riche cercueil surmonté d'une couronne, deux femmes

en deuil qui pleuroient, & un vieux Chevalier, dont la barbe blanche defcendoit jufqu'à la ceinture. Ayant interrogé celui-ci fur ce convoi funèbre : Vous ne pouvez l'apprendre, lui répondit-il, que de la Dame du château voifin ; voyez fi vous ofez m'y fuivre. Amadis, après un pareil propos, n'eût pas balancé d'entrer dans le château, quand même la curiofité ne l'eût pas déterminé ; il y fuivit le chariot qu'il avoit laiffé reprendre fa marche : mais à peine y fut-il entré, que la porte du château fut refermée, qu'on arrêta Gandalin & le nain qui l'avoient fuivi, & qu'on l'affaillit de toutes parts.

Quoique fatigué du premier combat qu'il avoit livré, Amadis fe fit bientôt un rempart du corps des plus audacieux qui l'attaquèrent ; mais le nombre des affaillans augmentant fans ceffe, il eût peut-être fuccombé, fi dans ce moment une jeune Demoifelle en deuil, prefqu'auffi belle qu'Oriane, fuivie d'une Dame plus âgée, n'eût ouvert le balcon de la fenêtre, & n'eût, par fon autorité, fait ceffer ce combat inégal. Que vous ai-je fait, feigneur Chevalier ? lui dit cette jeune perfonne d'une voie douce ; pourquoi me venir attaquer jufques dans mon château, lorfque les loix de la Chevalerie & votre honneur devroient plutôt vous engager à m'accorder votre appui ?

Amadis, touché de la jeunesse, de la beauté & de la grace avec laquelle cette jeune personne s'exprimoit, lui raconta son aventure en peu de mots, l'attaque brusque de l'escorte du chariot, & celle qu'il venoit d'essuyer en entrant chez elle. Le vieux Chevalier paroissant alors sur le balcon, confirma la vérité du récit d'Amadis. Ah ! Seigneur, s'écria la jeune personne, que j'ai de regret de la brutalité de mes gens ! heureuse encore de l'avoir arrêtée, puisque je vois à votre courage invincible, que vous êtes un des Chevaliers dont je pourrois espérer le plus puissant secours. Mettez-moi, je vous prie, à portée de reparer cet attentat; descendez sur ma parole, & venez apprendre de moi-même qu'elle est la cause de ma douleur, & de ce que vous avez vu dans la forêt.

Amadis ne balança point à se fier à la parole de la jeune Demoiselle dont la candeur lui paroissoit égaler la beauté : il délaça son casque; & l'abordant avec l'air le plus respectueux, il s'excusa de nouveau sur la néceffité où ses gens l'avoient mis de se défendre. La jeune personne frappée de l'air noble & de la charmante figure d'Amadis, parut interdite en le voyant; & la Dame plus âgée prenant alors la parole : Seigneur, lui dit-elle, ce qui vient de se passer sous

nos yeux, nous prouve qu'aucun Chevalier n'eſt plus capable que vous de ſoutenir les intérêts de ma nièce; mais il ſeroit inutile de vous raconter nos malheurs, ſi vous ne nous promettez de vous porter à les adoucir. Ah! Madame, répondit Amadis, quel ſeroit le Chevalier aſſez lâche pour refuſer de prendre la défenſe de l'innocence & de la beauté? Oui, Madame, je m'engage à vous ſervir: puiſſe la parole que je vous en donne me mériter votre confiance!

Celle que vous voyez, lui dit-elle, eſt fille d'un Roi puiſſant, adoré de ſes ſujets, qu'un frère, auſſi barbare qu'injuſte, a maſſacré de ſa main, pour s'emparer de ſes Etats; c'eſt le corps de ce malheureux Prince que vous avez vu dans le chariot que vous avez rencontré. Depuis ſa mort, un vertueux & ancien Chevalier de ſa Cour, dont la valeur & la puiſſance nous ſauva de la barbarie du tyran, fait promener deux fois par mois ce chariot avec une eſcorte, dans l'eſpérance de trouver quelque brave Chevalier qui veuille prendre la défenſe de ma nièce; mais le traître Abiſeos, ce lâche meurtrier de ſon propre frère, eſt d'autant plus redouté par ſa force & ſa férocité, qu'il eſt ſoutenu par ſes deux fils, Doriſon & Dramis, auſſi méchans & tout auſſi renommés par leurs victoires que par leurs forfaits; tous les

trois ont juré de se soutenir mutuellement, & de combattre ensemble : votre bras seul ne pourroit même nous suffire, & nous ne pouvons nous flatter de trouver trois Chevaliers qui prennent notre querelle, & qui puissent vaincre Abiseos & ses deux fils.

Madame, répondit Amadis, jamais querelle ne fut plus juste que la vôtre & celle de cette belle Princesse, & je m'engage de trouver deux autres Chevaliers aussi disposés à combattre pour vous ; tous les deux me sont assez proches pour oser vous en répondre : je ne veux que le temps nécessaire pour me joindre à eux. Amadis leur ayant demandé le nom du Royaume dont la jeune Princesse étoit légitime héritière, il sut que c'étoit celui de Sobradise, & qu'elle se nommoit Briolanie.

La tante & la nièce enchantées d'Amadis, & reconnoissantes des offres qu'il venoit de leur faire, lui demandèrent à leur tour, quel étoit celui qui venoit d'embrasser si généreusement leur défense. Qu'il vous suffise de savoir, leur répondit-il avec modestie, que je suis, ainsi que les deux Chevaliers dont je vous réponds, de la maison du Roi Lisvard, & que la Reine Brisène, son épouse, m'a honoré du titre de son Chevalier.

Les deux Dames, plus touchées que jamais, reconnurent à ces mots, comme elles l'avoient déja jugé par fon dernier combat, que leur défenfeur devoit être un des plus illuftres Chevaliers de la grande Bretagne : elles voulurent abfolument l'aider elles mêmes à fe défarmer; & le jeune & charmant Amadis, couvert d'un riche manteau, leur parut être le plus parfait Chevalier qu'elles euffent vu de leur vie.

On apporta les tables, qui furent couvertes avec magnificence; & la jeune Briolanie fe fit admirer autant par fon efprit que par fa modeftie, pendant le feftin.

Quoique Amadis, toujours occupé de la belle Oriane, fût infenfible aux charmes de Briolanie, il ne put s'empêcher de lui rendre juftice en parlant d'elle avec Gandalin, lorfqu'il fut retiré dans le riche appartement qui lui avoit été préparé. Le nain crut fans doute qu'un jeune Chevalier n'avoit pu voir la charmante Briolanie fans en être épris; & l'entendant louer avec feu par Amadis, il l'en crut amoureux: cette fauffe perfuafion fut bientôt la caufe de la douleur la plus violente qu'Amadis ait jamais effuyée.

Le lendemain matin Amadis ayant repris fes armes, alla prendre congé des deux Dames, &

leur renouvella ſa promeſſe; la jeune Briolanie lui préſenta, d'un air qui fut remarqué par le nain, une belle épée du feu Roi ſon père. Amadis la reçut d'un air galant, & jura de l'employer à ſon ſervice. S'étant éloigné d'elle quelques inſtans, le nain toujours curieux, comme ceux de ſon eſpèce, cherchant à pénétrer ce qui ſe paſſoit dans le cœur de Briolanie, s'approcha d'elle, & lui dit tout bas: Madame, vous avez acquis aujourd'hui le meilleur & le plus aimable Chevalier qui ſoit en Europe. Briolanie rougit & ne répondit rien. Le nain, ſe confirmant dans ſon opinion, ne douta plus que le même trait ne les eût bleſſés tous les deux.

Amadis en ſortant de ce château, ſuivi du même nain & de Gandalin, marcha ſans éprouver aucune aventure juſqu'à l'entrée de la forêt d'Angaduſe; il longeoit une grande route de la forêt, lorſqu'il apperçut venir à ſa rencontre un Chevalier bien armé, ſuivi d'une Demoiſelle; ils n'étoient plus qu'à vingt pas les uns des autres, lorſqu'Amadis vit ce Chevalier tirer ſon épée, fondre ſur le nain, & lui porter un revers qui lui eût fait voler la tête, ſi le nain ne l'eût évité, par la promptitude avec laq elle il ſe précipita entre les jambes de ſon cheval, en

criant au ſecours. Amadis arrêta le Chevalier qui vouloit encore frapper le nain, & lui demanda ce qu'une auſſi chétive créature pouvoit avoir fait pour qu'il ſe portât à cette violence. Hélas ! rien du tout, lui répondit le Chevalier; mais la méchante créature qui me ſuit, vient de me demander ſa tête; je ſuis aſſez malheureux pour lui avoir accordé ce don, & je ſuis forcé de la lui remettre. Certes, répondit Amadis, ce ne ſera pas du moins tant qu'il ſera ſous ma défenſe. Il ne fallut point d'autre défi pour les déterminer à courir l'un contre l'autre, & l'atteinte fut ſi violente, que tous les deux en furent également renverſés.

Tous les deux s'étant relevés, ſe chargèrent à coups d'épée, avec une égale fureur; mais ſurpris de la réſiſtance qu'ils trouvoient, ils ſuſpendirent un moment leur combat pour ſe conſidérer mutuellement. Brave Chevalier, dit celui de la Demoiſelle, laiſſez-moi remplir mon ferment, & prendre la tête de ce miſérable nain. Parbleu, dit Amadis, vous prendrez plutôt la mienne, ou vous y perdrez la vôtre. Après ce peu de mots, le combat, devenu plus terrible & plus dangereux que jamais, recommença : déja le ſang de tous les deux s'écouloit par une infinité de bleſſures, lorſqu'un Cheva-

lier, attiré par le bruit des armes, arriva ſur le lieu du combat, & demanda d'abord à la Demoiſelle quel en étoit le ſujet. Dieu merci, dit-elle, c'eſt moi qui les mets aux mains; j'eſpère que tous les deux y périront, j'aurai du moins la vie de l'un des deux. Le Chevalier, ſurpris de la méchanceté de la Demoiſelle, s'informa promptement d'elle, quel ſujet aſſez grave l'obligeoit de deſirer leur mort. Vraiment, répondit-elle, je ſuis nièce d'Arcalaüs; puis-je lui rendre un meilleur ſervice que d'avoir mis aux mains les deux frères, ſes plus mortels ennemis, & de le défaire d'Amadis ou de Galaor que j'ai déja le plaiſir de voir prêts à perdre la vie? Ah! malheureuſe, s'écria le Chevalier, vit-on jamais une auſſi cruelle trahiſon! mais ce ſera la dernière que tu feras. A ces mots, il tire ſon épée, fait tomber la tête de la Demoiſelle, vole entre les deux combattans, & crie: Amadis! Amadis! c'eſt Galaor, votre frère. A ces mots, l'un & l'autre jettent leur épée, ſe précipitent dans les bras d'un frère; & Galaor s'échappant de ceux d'Amadis, tombe à ſes genoux. Mon frère, mon ami, que faites-vous, s'écrioit Amadis? ah! pourrois-je me plaindre des bleſſures que j'ai reçues d'une main qui m'eſt ſi chère, lorſque ce combat me

fait retrouver le frère que je cherchois, & me prouve qu'il est le plus brave Chevalier dont jusqu'ici j'aie éprouvé la force?

Le Chevalier qui les avoit séparés, voyant leur sang couler plus abondamment, se hâta de leur dire qu'il étoit Balais, seigneur du château de Carsantes, dont on entrevoyoit le donjon entre le sommet des arbres; il les emmena promptement dans son château où son premier soin fut de faire mettre un appareil à leurs blessures, dont heureusement aucune ne se trouva dangereuse. Il leur apprit qu'il étoit l'un des Chevaliers qu'Amadis avoit délivrés des prisons d'Arcalaüs; que le jour le plus heureux de sa vie étoit celui qui l'avoit mis à portée de les séparer, & de punir l'horrible trahison qui leur avoit été faite.

Le sang que les deux frères avoient répandu, & leurs blessures ne leur permettant point encore de s'armer, Amadis crut devoir envoyer le nain à Vindisilore, présenter ses respects à la Reine Brisène & à la Princesse sa fille, & leur dire qu'ayant trouvé son frère, il le meneroit à la Cour, dès qu'ils seroient l'un & l'autre en état de monter à cheval.

Lisvard cherchoit à procurer des amusemens à ces Princesses, par de grandes chasses & des

fêtes de toute espèce; cette Cour devint encore plus brillante par l'arrivée d'Agrayes, Prince d'Ecosse; mais si son aimable sœur Mabille sentit du plaisir à revoir un frère si tendrement aimé, il ne put égaler celui de la belle Olinde qui retrouvoit l'époux qu'une rencontre imprévue, une nuit heureuse & des sermens sacrés lui avoient donné. Oriane, en amie & en bonne parente, partagea leur joie autant que l'absence d'Amadis put le lui permettre. Le faux récit d'Arcalaüs avoit fait une impression si profonde & si douloureuse sur elle, que la seule présence de son amant pouvoit dissiper un reste de mélancolie qui quelquefois s'emparoit de son ame. Elle fut cependant bien sensible à l'arrivée du brave Angriote d'Estravaux qui vint à ses pieds avouer sa défaite, & qui lui dit, en la voyant, qu'il n'étoit plus surpris qu'Amadis l'eût vaincu lorsqu'il avoit soutenu contre lui qu'elle étoit la plus belle Princesse de l'Univers. Quelques jours après l'arrivée d'Angriote que Lisvard reçut dans sa Cour comme un parent du Roi de Norgales & comme un Chevalier de haute renommée, le nain Dardan arriva près de Brisène, & s'acquitta de la commission dont Amadis & Galaor l'avoient chargé; ce qui fut une augmentation de joie pour la Cour, & d'espérance pour Oriane.

Amadis & Galaor partirent en effet, dès qu'ils furent en état de monter à cheval: Balais de Carſantes ne put ſe réſoudre à les quitter, & tous les trois prirent enſemble la route de Vindiſilore, où ils eſpéroient ſe rendre en peu de tems; mais de nouvelles aventures retardèrent leur marche.

Tous les trois étant arrivés dans un carrefour de la forêt, furent très-ſurpris d'y trouver un Chevalier mort, dont un tronçon de lance traverſoit la gorge. Galaor, touché de ce ſpectacle, ſe douta bien que quelque perſonne de la famille du Chevalier l'avoit expoſé dans ce lieu, pour animer ceux qui le verroient en cet état à le venger, & ſon premier mouvement fut de le promettre. Pendant qu'il cherchoit dans les environs quelqu'un qui pût l'inſtruire de la cauſe de ce meurtre, Amadis apperçut une jeune Demoiſelle qu'un autre Chevalier faiſoit marcher devant lui, en la frappant du gros bout de ſa lance. Balais vit en même temps une ſeconde Demoiſelle qu'un autre homme armé avoit entraînée dans l'épaiſſeur du bois; il ne la battoit pas, mais d'une main il la tenoit par les cheveux, & la pauvre Demoiſelle commençoit à ne plus faire que de vains efforts pour ſe défendre. Amadis & Balais s'écartèrent chacun de leur côté

pour ſecourir ces deux Demoiſelles; mais leurs lâches agreſſeurs n'ayant livré qu'un léger combat, & ayant pris la fuite, l'un & l'autre ſe trouvèrent ſi ſéparés de Galaor, qu'ils ne purent ſe rejoindre avant la nuit.

Galaor étant conſtamment reſté près du Chevalier dont il s'étoit promis de venger la mort, apperçut enfin une jeune perſonne ſuivie de quelques domeſtiques, qui s'avançoit avec crainte entre les arbres, & paroiſſoit prête à s'enfuir à chaque inſtant. Il fit de ſon mieux pour la raſſurer, & lui jura ſur ſon honneur de la prendre ſous ſa garde. La Demoiſelle moins tremblante, commença par répandre des larmes, en lui montrant le corps du Chevalier. Hélas! Seigneur, vous voyez ici l'un des plus vertueux Chevaliers de cette province; c'eſt le corps du malheureux Anthebon mon père. Galaor qui avoit ſouvent entendu parler de ſa naiſſance & de ſa valeur, plaignit ſon ſort, & pria ſa fille de lui dire quel étoit celui qui lui avoit arraché la vie. Ah ! Seigneur, lui dit-elle, un lâche Châtelain de nos voiſins, nommé Palinques, après s'être déshonoré par mille actions lâches & criminelles, a raſſemblé dans ſa fortereſſe pluſieurs miſérables auſſi ſcélérats que lui: rien n'égale les horreurs qu'ils ont commiſes depuis un an, & plu-

ſieurs filles de qualité qu'ils ont enlevées, ſont encore les victimes de leur brutalité. Mon père Anthebon ayant excité pluſieurs Gentishommes voiſins à ſe joindre à lui pour prendre les armes, & faire le ſiège de la forteresse de Palinques, ce ſcélérat leur a tendu différentes embûches, & les ſurprenant l'un après l'autre avant qu'ils ſe fuſſent raſſemblés, il les a lâchement aſſaſſinés; mon père eſt l'une de ſes dernières victimes. Palinques s'étant caché dans la forêt, l'a ſurpris par derrière, avant qu'il ait pu ſe mettre en défenſe, & l'a tué d'un coup de lance dont vous voyez encore le tronçon dans ſa gorge. Nos parens & nos amis, s'étant raſſemblés pour venger ſa mort, Palinques & les ſcélérats de ſa ſuite n'oſoient deſcendre de ſa forteresse. Tous les matins j'allois avec deux de mes couſines & mes gens expoſer le corps de mon père dans ce carrefour, pour exciter la pitié des Chevaliers, & les engager à ſe joindre à ceux qui ne ſe trouvent pas encore aſſez forts pour l'attaquer. Ce matin nous étions venues, à notre ordinaire, apporter le corps de mon père, & nous nous croyions à l'abri des inſultes de ſon lâche meurtrier, lorſque tout-à-coup nous l'avons vu ſortir de l'épaiſſeur du bois, ſuivi de deux ſcélérats tels que lui. J'ai été aſſez

heureuſe pour me dérober à ſa pourſuite ; mais mes malheureuſes couſines ſont devenues la proie de ſes compagnons.

Pendant le récit de la jeune fille d'Anthebon, Galaor ne pouvoit s'empêcher de la regarder avec des yeux bien tendres ; ſes longs voiles noirs s'étoient déchirés dans les épines pendant ſa fuite, un col d'albâtre qui faiſoit deviner ce qu'il ne pouvoit voir de ſa gorge naiſſante, rappelloit au vif Galaor toutes celles que les guimpes n'avoient pu dérober à ſes yeux ; mais il penſa que ce n'étoit pas le temps de dire à cette jeune perſonne qu'il la trouvoit charmante ; il lui fit relever le corps de ſon père, la reconduiſit à ſon château, & la pria ſeulement de lui donner un homme pour le conduire à la vue du château de Palinques.

Il eut le temps d'y arriver avant la nuit ; & profitant du reſte du jour pour en examiner les avenues, Galaor, qui ne jugeoit rien d'impoſſible à ſon courage, obſerva qu'un chaſſeur chargé de gibier montoit à ce château par un chemin tournant, & rentroit dans ſon enceinte par une poterne, dont il jugea qu'il étoit poſſible de s'emparer.

Dès que la nuit fut venue, il ne balança point à ſuivre le chemin qu'il avoit vu tenir au chaſ-

ſeur; il ſe coucha dans le ſentier tournant, hors de vue de la poterne, & attendit patiemment qu'au lever du ſoleil quelqu'un ſortît du château par cette iſſue, qu'il avoit bien remarquée, comme la ſeule qui fût abordable.

Son eſpérance ne fut point trompée; Palinques inquiet de n'avoir pas vu rentrer les deux compagnons qui l'avoient ſuivi la veille, fit ſortir le matin un Sergent & quelques Satellites pour aller à la découverte. Galaor ſe levant auſſitôt, précipita les deux premiers qui ſe préſentèrent, &, terraſſant ceux qui les ſuivoient, il ſe jetta dans la poterne, & pénétra dans l'intérieur du château; il lui fut aſſez facile de défaire ceux qui ſe préſentèrent à moitié déſarmés pour lui réſiſter; il n'eſſuya quelque obſtacle qu'en approchant de la chambre de Palinques, où les cris des bleſſés avoient fait raſſembler le reſte des ſcélérats de ſa ſuite; il les eut bientôt renverſés, & ſaiſiſſant Palinques: Traître, lui dit-il, mon épée ſeroit ſouillée ſi je la trempois dans le ſang d'un lâche tel que toi. A ces mots, l'étreignant dans ſes bras, il l'enleva, & l'alla jetter dans le précipice dont la citadelle étoit entourée. Galaor deſcendit du château ſans trouver d'obſtacles; un de ceux que Palinques y tenoit dans ſes fers, ayant couru ſur le champ

au château d'Anthebon, la Demoiselle & quelques-unes de ses proches accoururent au-devant de Galaor, célébrèrent sa victoire, & l'emmenèrent triomphant dans le château où bientôt sur un épieu, la tête de Palinques fut apportée & posée aux pieds du cercueil du brave & malheureux Anthebon. Galaor, animé par sa victoire, n'en parut que plus beau lorsqu'il ôta son casque; on étoit surpris de trouver un héros dans un Chevalier qui sortoit à peine de l'adolescence. Il s'approcha d'un air galant de celle qu'il venoit de venger, & voulut lui baiser la main; mais que ne devoit-elle pas faire pour celui dont le bras avoit puni Palinques? Elle crut devoir l'embrasser. Lorsque leurs joues s'approchèrent, on auroit eu peine à distinguer les roses de leurs teints : Apelle eût pu saisir ce moment pour peindre l'Amour embrassant Psyché; l'Amour en effet n'eût pu donner un baiser avec plus de feu, Psyché ne l'eût pu recevoir avec plus de tendresse.

Ce seul baiser fut bien décisif pour tous les deux; c'étoit le premier que la jeune Anthebon recevoit; l'heureux & volage Galaor, oubliant ceux que reçut Aldène, crut n'en avoir donné jamais un aussi doux. Le premier baiser qu'elle donnoit à la reconnoissance, fut bientôt suivi de

ceux

ceux qu'ils donnèrent à l'amour. A quinze ans, l'innocente Anthebon ignoroit qu'il y eût du danger de rester seule avec un Chevalier qui n'en avoit que dix-sept ; & qu'elle trouvoit assez beau pour pouvoir le regarder comme une de ses compagnes. Galaor étoit doux, caressant, mais toujours respectueux, jusqu'au moment qu'un amant bien vif & bien tendre fait souvent naître, & qu'il ne perd jamais. Elle ne craignit donc point de se trouver seule avec lui ; tous deux parcoururent un jardin émaillé de fleurs ; ils s'amusèrent quelque temps près d'une volière de tourterelles, qui leur inspirèrent de les imiter. Galaor, appercevant des moineaux dans un bosquet, les trouvoit aussi d'un bien bon exemple ; il courut vers eux, & fut suivi par sa jeune amie. Au fond de ce bosquet, ils trouvèrent une grotte semblable à celle de Didon ; &, quoiqu'il ne fît pas d'orage, ils y restèrent long-temps, & n'en sortirent qu'à regret.... O charmes de la jeunesse, que le plaisir embellit encore, que vous parûtes brillans sur le front céleste & dans les yeux de la jeune Anthebon, lorsqu'en soupirant elle sortit de ce bosquet ! Hélas ! dit-elle à Galaor, en lui serrant tendrement la main, peut-être vais-je vous perdre bientôt ? Vous m'oublierez, & le souvenir de ce moment m'occupera le reste

de ma vie. Il voulut la raſſurer par de nouvelles careſſes..... Eh! ce ſont ces mêmes careſſes, dit la tendre Anthebon, qui me font trembler. Je ne peux penſer ſans frémir, que vous les prodiguerez peut-être à d'autres qu'à moi. Non, chère & charmante amie, dit Galaor qui, dans ce moment, lui juroit de la meilleure foi du monde qu'il l'aimeroit toujours. L'Amour qui le connoiſſoit mieux qu'il ne ſe connoiſſoit lui-même, écoutoit, en riant, ſes ſermens; mais il lui permit de les répéter bien ſouvent encore, pendant les trois jours qu'il s'arrêta près de la jeune Anthebon.

Galaor n'étoit pas du nombre de ces Chevaliers qui ſeroient prêts à remercier celui qui les retireroit au bout de trois jours d'une pareille aventure; Galaor toujours vif, toujours amuſant, n'ennuyoit ni n'étoit ennuyé près de la charmante Anthebon; il avoit toujours de nouvelles choſes à lui dire, & ce ne fut pas ſans regret qu'il apprit l'arrivée d'Amadis & de Balais avec les deux couſines qu'ils avoient délivrées, & dont aucune n'avoit d'auſſi bonnes raiſons pour regreter ſon Chevalier, que celle dont Galaor étoit obligé de ſe ſéparer.

Amadis, en effet, n'avoit rien de plus preſſé que de ſe remettre en chemin pour Vindiſilore:

il ne resta donc plus qu'une nuit à ces jeunes amans; tous les plaisirs de l'amour, toutes les larmes que peut faire couler une séparation si douloureuse, les sermens les plus tendres les occupèrent pendant cette nuit; & tous les deux, au moment où les trois Chevaliers montèrent à cheval, avoient également les yeux battus & remplis de larmes.

Amadis sourit en voyant son frère en cet état; mais le moment d'après il tressaillit, en pensant qu'il alloit bientôt revoir la charmante Oriane. Cette jeune Princesse & celle d'Ecosse étoient le principal ornement de la Cour magnifique que Lisvard tenoit alors à Vindisilore. La ville étoit trop petite pour contenir le nombre de Dames & de Chevaliers qu'il vouloit bientôt rassembler pour un dessein qu'il avoit formé, ce Prince fit publier qu'il tiendroit Cour plénière à Londres le mois de Septembre prochain, & que toutes les Dames & Chevaliers étrangers y seroient reçus avec honneur. Lisvard, l'un des plus braves Chevaliers de son temps & l'un des plus puissans Princes de l'Europe, se proposoit de donner de grandes fêtes, & de tenir une espèce de chapitre général de l'ordre de la Chevalerie, pour consulter sur les moyens de rendre de plus en plus cet ordre aussi célèbre

que florissant. En attendant, il amusoit les Dames de sa Cour par de grandes chasses, des bals & des carrousels. Olivas, selon le dessein qu'il avoit pris d'accuser de trahison le Duc de Bristoie, oncle de la jeune Aldène, vint porter sa plainte à Vindisilore; & Lisvard envoya sommer le Duc de Bristoie de comparoître dans deux mois à Londres, pour se laver de l'accusation d'Olivas.

Toute cette Cour tranquille jouissoit du bonheur que des Souverains sensibles au plaisir d'être aimés répandent dans les cœurs de tout ce qui les environne, lorsqu'une Demoiselle étrangère se présenta pour parler au Roi; elle étoit richement vêtue, un Ecuyer lui donnoit la main, & l'on ne douta point que ce ne fût une Dame de haut parage.

Prince, dit-elle à Lisvard, votre puissance, vôtre renommée, votre Cour brillante, annoncent un grand Roi; mais les apparences sont quelquefois trompeuses; votre ame est-elle bien capable de soutenir tout ce que promet cet extérieur imposant? Damoiselle, répondit Lisvard un peu piqué de ce doute, essayez de l'éprouver; ne vous arrêtez point à ce que vous voyez, vous en jugerez seulement par mes actions. Cette réponse, reprit la Demoiselle, est bien digne

d'un grand cœur; mais elle renferme de grandes promeſſes, & j'en prends votre Cour à témoin. Par ſaint George! repartit Liſvard, je vous le répète, mettez-moi à l'épreuve, & vous verrez ſi j'avance rien que je ne veuille tenir. Sire, dit-elle d'un ton un peu plus reſpectueux, cette parole me ſuffit: je ſais que vous aurez Cour plénière à Londres; c'eſt dans ce temps-là que je reviendrai, pour voir ſi vous ſerez dans la volonté de me la tenir. A ces mots, elle fit une ſimple révérence à Liſvard; &, ſans regarder ni ſaluer la Reine & la belle Oriane, elle ſe retira, & ſortit de Vindiſilore ſans s'y arrêter.

Les Princeſſes & toute la Cour remarquèrent ce procédé malhonnête: elles en tirèrent un mauvais augure, & furent très-fâchées de l'engagement que Liſvard avoit eu l'imprudence de prendre avec elle. Dans le temps qu'elles parloient encore de cette aventure, on vit entrer trois Chevaliers, dont deux étoient armés & portoient la viſière de leur caſque baiſſée; le troiſième étoit un vieillard ſans armes, dont la barbe blanche tomboit juſqu'à la ceinture, & qui portoit un petit coffre de bois de ſandal, enrichi de pierreries.

Ce vieux Chevalier, mettant un genou à terre: Dieu garde de mal, dit-il au Roi, l'ex-

cellent Prince qui travaille à faire fleurir la Chevalerie, & qui fait librement les plus grandes promeſſes qu'aucun Souverain puiſſe accomplir! C'eſt ſur votre renommée, Sire, que je vous apporte une couronne digne de briller ſur votre tête. A ces mots, il ouvrit le coffre, dont il tira la plus ſuperbe couronne qui fût jamais ſortie des mains de l'ouvrier : la Reine & toute la Cour l'admirèrent, & convinrent que l'excellence du travail étoit ſupérieure encore aux pierreries éclatantes dont elle étoit ornée. Cette couronne, dit le vieux Chevalier, a de plus la vertu d'augmenter ſans ceſſe le pouvoir & la gloire du Souverain qui la poſſédera. Alors, ſe tournant du côté de la Reine: Et vous, Madame, continua-t-il, vous dont les vertus égalent la gloire du Roi votre époux, je ne vous ai point oubliée, & je vous apporte un manteau qui réunit les richeſſes orientales avec le travail exquis des ouvriers les plus habiles de l'Occident. Le manteau déployé excita de nouvelles admirations, & les deſirs de Liſvard & de Briſène. Les ans, ajouta le même Chevalier, ne pourront altérer la douce union qui règne entre vous, tant que la Reine portera ce riche manteau.

Liſvard & Briſène lui demandèrent à l'envi

quel prix il vouloit mettre à ces deux ouvrages précieux : J'ignore moi-même, répondit-il, ce qu'ils peuvent valoir ; je crois qu'il vaut mieux que dans ce moment je vous les laiſſe pour en faire l'épreuve, je reviendrai lorſque vous tiendrez votre Cour plénière à Londres : alors, Sire, vous me les rendrez, ou vous m'en donnerez le prix que je vous en demanderai. Ah ! Chevalier, répondit le Roi, votre confiance part d'un grand fonds de généroſité ; mais je ferois fâché qu'elle ſurpaſsât la mienne, & je jure, en préſence de cette Cour, que lorſque vous viendrez à Londres, je vous remettrai la couronne & le manteau, ou je vous en donnerai tout ce que vous en voudrez. Meſdames & Meſſeigneurs, dit le vieux Chevalier à toute la Cour, vous avez entendu la parole royale que je viens de recevoir ; elle me ſuffit. Alors laiſſant la couronne & le manteau, le vieillard entre les deux Chevaliers armés ſe retira ſur-le-champ, avec l'air le plus reſpectueux.

Ce fut le ſoir même du départ de ces Chevaliers, qu'Amadis, Galaor & Balais arrivèrent à la Cour de Liſvard, qui ſerra tendrement dans ſes bras le Prince de Gaule, qu'il n'avoit pas revu depuis que le traître Arcalaüs avoit apporté les fauſſes nouvelles de ſa mort ; il le

conduifit dans un appartement pour le faire défarmer avec fes compagnons, & voulut enfuite les préfenter lui-même à la Reine, qui parut l'inftant d'après, fuivie d'Oriane & de Mabille.

Qui pourroit exprimer quel fut le faififfement des deux tendres amans, au moment heureux de fe revoir! Oriane ne put retenir fes larmes, en voyant celui pour lequel le traître Arcalaüs les avoit fait fi long-tems couler. Amadis ne put cacher fon trouble, qu'en fe précipitant aux pieds de la Reine, à laquelle il préfenta fon frère Galaor; la Reine les embraffa tous les deux. Ce Chevalier, Madame, lui dit Amadis, defire partager avec moi l'honneur de vous fervir. A ces mots, Lifvard s'emparant, d'un air doux & riant, du bras droit de Galaor: Ah! Madame, dit-il à Brisène, je compte trop fur votre juftice & votre amitié, pour craindre que vous me faffiez le tort de l'accepter: que vous refte-t-il à defirer, quand vous avez Amadis pour Chevalier? ne m'ôtez pas la gloire & le bonheur d'acquérir Galaor pour le mien.

Les deux frères, vivement touchés de cette difpute fi flatteufe & fi honorable, exprimèrent leur reconnoiffance par le ferment qu'ils firent de leur être à jamais fidèles; & depuis ce mo-

ment, Galaor, déclaré le Chevalier de Lifvard, ne fe départit plus du fervice de ce Prince, même dans l'occafion la plus cruelle pour fon cœur, ainfi que nous le verrons dans la fuite de cette Hiftoire.

Durant ces propos, Oriane, Olinde & Mabille s'étoient écartées, caufoient entr'elles, & defiroient vivement de pouvoir à leur tour voir Amadis plus près d'elles. Lifvard & Brisène ayant prié Galaor de leur raconter fes premières aventures, ce jeune Chevalier leur obéiffoit avec modeftie, & fourioit peut-être en lui-même de toutes celles qu'il avoit à leur cacher. Amadis, profitant du récit de Galaor, s'étoit approché de fon coufin Agrayes, & tous deux, fe tenant les mains, jouiffoient du bonheur de fe revoir. Mabille, toujours ingénieufe, & dont l'humeur gaie n'étoit point encore troublée par tout ce qui fait le tourment & les plaifirs des amans, eut pitié de l'état d'Oriane & d'Olinde; elle appella fon frère Agrayes, qui s'approcha fuivi d'Amadis, & les fit affeoir tous deux entr'elles. Mabille, l'inftant d'après, leur dit en riant: Quoique je fois à préfent entre les quatre perfonnes du monde que j'aime le mieux, il faut que je les quitte un moment; j'efpère qu'elles me pardonneront de les laiffer enfemble.

Ces tendres amans eurent donc la liberté de s'exprimer mutuellement tout ce qu'ils sentoient si vivement dans leur ame. Agrayes & Olinde ne purent craindre qu'Amadis & Oriane pussent être attentifs à les écouter, & ceux-ci n'étoient pas en état d'avoir cette espèce d'inquiétude sur les autres. L'Auteur croit même être sûr que la charmante Oriane, coulant adroitement la main sous son manteau, prit les doigts d'Amadis, & qu'elle les lui serra tendrement, en lui disant: Ah! cher Amadis, que le perfide Arcalaüs m'a fait verser de larmes! Sans votre aimable cousine Mabille, depuis long-tems je n'existerois plus. Ah! Madame, lui répondit Amadis, sans votre idée charmante, qui ne sort jamais ni de ma pensée ni de mon cœur, j'aurois succombé dans les périls que j'ai souvent essuyés; mais, hélas! que me sert de vous revoir, & ne vais-je pas mourir chaque jour de mille morts, me voyant toujours aussi loin de la seule espérance qui puisse m'attacher à la vie?... Il faut bien en convenir avec l'Auteur, quelque modeste, quelque réservée que fût la jeune & tendre Oriane, l'amour parloit en maître dans son ame: elle étoit pénétrée du même sentiment, elle étoit agitée par la même crainte, elle étoit troublée par la même flamme qui brû-

loit Amadis. L'Auteur dit donc qu'elle répondit en baiſſant les yeux, & que ſes joues brilloient de ce feu dont l'amour ſe ſert pour embellir la jeuneſſe. Ah! mon ami, le tems de notre bonheur ne ſera peut-être pas ſi éloigné; je ſens que je ne peux plus vivre ſans m'aſſurer de votre amour par le don mutuel de notre foi. Oui, je me ſens capable de tout braver, & juſqu'à la colère du Roi mon père, pour trouver l'occaſion de recevoir vos ſermens, & votre main. En diſant ces mots, l'Auteur ajoute qu'elle lui marcha doucement ſur le bout du pied; & c'eſt ſans doute depuis cet heureux moment, que ce charmant uſage s'eſt introduit dans ces occaſions ſi douces, où l'on craint également de parler, ou de ne pas être aſſez bien entendu.

L'heureux Amadis reçut cet aveu favorable dans ſon cœur qui palpitoit alors comme ſon pied trembloit ſous celui d'Oriane; il alloit lui répondre, lorſqu'il apperçut que Galaor avoit fini ſon récit, & bientôt Liſvard appellant Oriane: Quoi! ma fille, lui dit-il, ne m'aiderez-vous pas à bien recevoir le nouveau Chevalier que je viens d'acquérir? Oriane s'avança ſur-le-champ avec grace; & Galaor, fléchiſſant un genou, lui baiſa la main: il reſſem-

bloit trop à ſon frère par la figure & par la valeur, pour ne pas devenir cher à cette Princeſſe. Galaor la trouva charmante; mais guidé par l'eſpèce d'amour dont il étoit capable, à ne s'arrêter qu'à des conquêtes plus faciles, il devina dès ce moment qu'Amadis ne s'étoit arrêté dans la Cour de Liſvard que par ſon amour pour Oriane; & dès cet inſtant, loin de former d'inutiles vœux, il en fit un de la ſervir à jamais, comme le frère & l'ami le plus tendre.

De tous les tems, il eſt en uſage dans les Cours d'examiner à toute rigueur, ceux que leur naiſſance ou leurs charges y appellent pour la première fois: cet examen fut en général très-favorable à Galaor; ſa reſſemblance frappante avec Amadis, ſa brillante renommée décidoient en ſa faveur: les Dames de la Cour cependant, dont le tact eſt bien ſupérieur à celui des grands Officiers de la Couronne, pour bien apprécier un Chevalier de dix-huit ans, crurent reconnoître quelque différence entre les deux frères: celles qui par un maintien ſérieux affectoient de montrer une ame paiſible, étoient pour Amadis; & quand Galaor leur rappelloit qu'il avoit l'honneur de leur appartenir, quoique jeunes encore, elles le traitoient de neveu. Les autres de meilleure foi, voyant

briller dans ses yeux le feu pétillant de la jeunesse & des desirs, le préféroient à son aîné, rioient, causoient, badinoient avec lui, & l'appelloient mon cousin. La différence de ces especes de degrés de parenté, détermina l'amour toujours actif de Galaor; il ne valoit rien du tout pour filer le parfait amour; il eût plutôt entrepris les travaux d'Hercule les plus incroyables, que de se résoudre à tourner un fuseau près d'Omphale; aussi respecta-t-il toujours ses nouvelles tantes; mais il aima bien vivement un grand nombre de ses jolies cousines.

Le tems que la Cour Bretonne passa dans Vindisilore, fut animé par toutes ces especes de fêtes qui parent & rendent une Cour brillante quand les Dames y président. Le tems étant arrivé où cette Cour alloit habiter Londres pour s'occuper d'objets plus sérieux, elle s'y transporta; & bientôt les bords de la Tamise furent habités & couverts par des tentes brillantes : la famille royale occupa seule pendant les premiers jours le palais de Londres; & le nombre prodigieux des vassaux de Lisvard & des étrangers qui arrivoient dans sa Cour, ainsi que la chaleur de la saison, leur fit abandonner le séjour de la ville pour camper sur les bords de la Tamise. Les tentes que l'on y dressa pour

la famille royale, avoient une grande enceinte que l'on avoit enrichie de fleurs, de bosquets & d'arbres chargés de fruits: les jardiniers s'apperçurent bientôt qu'Amadis y cueilloit souvent des guirlandes pour Oriane, & se plaignoient quelquefois de trouver leurs gazons foulés, lorsque Galaor y causoit avec ses cousines. Des illuminations, des fêtes sur la Tamise, des carrousels furent le prélude des tournois & des banquets royaux qui devoient leur succéder.

Peu de jours après l'arrivée de la famille royale, Barsinan, seigneur d'un pays voisin, nommé Sansuègue, se fit annoncer à la Cour de Lisvard : ce Barsinan avoit tous les vices qui peuvent déshonorer un Souverain ambitieux & trop foible pour entreprendre des conquêtes. Il ne formoit aucun projet qu'il n'espérât le faire réussir par quelque trahison: parent & ami d'Arcalaüs, c'est avec ce perfide enchanteur qu'il avoit arrêté de profiter du tems des grandes fêtes, pour se rendre le maître du Royaume de la grande Bretagne. Arcalaüs lui avoit promis de trouver les moyens d'enlever Lisvard & Oriane: Alors, dit-il, je vous donnerai la tête de ce Roi; vous épouserez Oriane, héritière de ses Etats, & vous monterez sur le trône en le partageant avec elle.

Plein de ce noir projet, Barſinan étoit arrivé, ſuivi d'un grand nombre de ſcélérats dévoués à ſes volontés. Sire, dit-il à Liſvard, ce n'eſt point comme votre vaſſal que je me rends à votre Cour, ne tenant mes Etats que de Dieu & de mon épée : c'eſt comme bon voiſin & comme ami que je viens partager cette fête.

Liſvard étoit un Chevalier trop loyal & trop généreux pour être défiant : prévenant & affable, il combla Barſinan de politeſſes, & lui fit rendre les plus grands honneurs.

Lorſque le traître Barſinan vit de près quelle étoit la puiſſance de Liſvard, & la quantité de Chevaliers de haute renommée qui l'entouroient, le lâche ſe repentit d'avoir formé ſon noir complot avec Arcalaüs; la crainte d'en devenir la victime l'eût déterminé à le rompre s'il en eût été le maître; mais, n'étant plus à portée de faire part de ſes craintes, il fut obligé d'attendre l'événement de ce qu'Arcalaüs devoit exécuter.

Ce fut le lendemain de l'arrivée de Barſinan, que la charmante, mais cruelle maîtreſſe d'Angriote d'Eſtravaux ſe rendit à la Cour, pour ſe plaindre de l'eſpèce de violence qu'Amadis vouloit lui faire, en l'obligeant d'épouſer ſon ami. Elle expoſa ſes raiſons avec grace; mais elle ne put

trouver d'objection à faire contre un Chevalier que sa naissance, ses exploits, ses richesses & tous les dons de plaire rendoient digne de sa main. Toute la Cour s'empressa de plaider la cause d'Angriote : cet amant respectueux fut le seul qui ne fit point valoir les droits qu'Amadis lui avoit acquis par ses armes ; il n'employa près de celle qu'il adoroit, que les larmes que sa rigueur lui faisoit verser ; & l'orgueil de sa maîtresse fit place à l'amour, lorsque Lisvard & le Prince de Gaule conduisirent Angriote à ses genoux : elle lui tendit la main pour le relever, & pour lui dire qu'elle l'acceptoit pour époux, & souffrit sans peine que l'Evêque de Salerne bénît les sermens que tous les deux proférèrent ensemble.

La journée du lendemain étoit marquée pour tenir le premier conseil relatif au projet de Lisvard de discuter en présence des Chevaliers les plus renommés, ce qu'il étoit le plus à propos de faire pour maintenir, & même illustrer encore plus l'ordre de la Chevalerie. Lisvard, voulant mettre le plus grand appareil à cette fête, pria Brisène de se revêtir du riche manteau, & de lui remettre la couronne que le vieux Chevalier avoit laissée entre leurs mains, deux mois auparavant cette fête : la Reine

Reine Brisène fit apporter le coffre dont Lisvard avoit la clef; mais leur surprise & leur douleur furent extrêmes, lorsqu'ils virent que le coffre étoit vuide. Ah! Sire, s'écria Brisène, ce que j'ai cru n'être qu'un songe, seroit-il donc une réalité? Hélas! ne sachant ce matin si je rêvois ou si j'étois éveillée, j'ai cru voir la même Demoiselle à laquelle vous avez fait une promesse peut-être trop indiscrette; elle me paroissoit entrer dans ma chambre, ouvrir le coffre, en tirer la couronne & le manteau; & lorsque j'ai voulu m'écrier pour en demander la raison, il m'a semblé qu'une eau glacée me tomboit sur les yeux, & l'assoupissement le plus profond a succédé jusqu'au moment où mes femmes ne m'en ont tirée qu'avec peine. L'affliction de Lisvard fut d'abord très-vive; mais il espéra contenter le vieux Chevalier, à force de présens, quand il reviendroit réclamer son dépôt.

Le Conseil s'étant assemblé le lendemain matin, & les intérêts de la Chevalerie ayant été suffisamment discutés, Lisvard déféra l'honneur à Barsinan de dire le premier son avis; il fut relatif à la bassesse de son ame; ce fut celui d'amasser de grands trésors, à quelque prix que ce fût. Celui du Comte de Clare fut de rendre

ses sujets heureux, & d'élever la jeune noblesse à la vertu; il représenta même qu'elle négligeoit trop de s'instruire, & motiva son avis en disant que les sciences utiles & la connoissance des arts que possédoient Phocion, Alcibiade & Jules César, ne les avoient pas empêchés d'être les plus braves & les plus renommés Chevaliers de leur tems. L'illustre assemblée fut forcée de convenir de cette vérité, & l'on arrêta d'appeller les Savans échappés aux ruines de la Grèce, pour instruire la jeunesse de la patrie qui devoit produire un jour le grand Roger Bacon, & celui qui devoit fonder l'école Newtonienne.

La Reine Brisène se présenta suivie des Dames de sa Cour, au sortir de cette assemblée: Il ne seroit pas juste, dit-elle à Lisvard, que vous fissiez tout pour vos Chevaliers, & que je ne m'occupasse point des Dames & Demoiselles de ma Cour. A ces mots, elles allèrent prendre les places que les Chevaliers venoient de quitter: on discuta d'abord quels étoient les vrais moyens de plaire; on finit par ceux qui rendoient dignes d'attacher à jamais un cœur sensible & vertueux. L'Auteur prétend que c'est dans cette assemblée qu'il fut décidé que la coëffure la plus noble & la plus élégante étoit d'élever de beaux cheveux sur son front, entre-

lacés avec des plumes & quelques fleurs; que de toutes les couleurs, celle que l'on nomma *Puce*, comme étant la plus ſombre, formoit le contraſte le plus agréable avec la blancheur du teint; mais qu'il falloit que celle qui portoit cette couleur eût des yeux céleſtes, la taille & les graces d'une Nymphe, la douceur & la gaieté d'une divinité bienfaiſante. Toute la Cour reconnut ſa charmante Reine à ce portrait.

Quant aux moyens d'attacher un cœur ſenſible, on convint qu'après la néceſſité de s'attacher ſoi-même, rien n'étoit plus agréable & plus sûr de plaire que l'amour & la connoiſſance des beaux-arts, & que d'acquérir le goût qui les juge & qui les embellit en les perfectionnant ſans ceſſe.

On remit à la ſéance ſuivante à diſcuter quelques intérêts plus graves, tant pour les Chevaliers que pour les Dames; mais les grands événemens qui commencèrent dès le jour ſuivant, interrompirent des aſſemblées que nous devons bien regretter: elles nous auroient procuré ſans doute les leçons les plus ſages, & peut-être les aurions-nous toujours ſuivies.

Le lendemain étant un jour de fête, la jeuneſſe la plus brillante, & parée des ornemens & des graces de ſon âge, commençoit à ſe raſ-

ſembler près des tentes royales, avec cet air riant & animé que donne l'attente du plaiſir, lorſque toute la Cour fut troublée par une Dame qui ſe préſenta couverte de voiles & d'habillemens lugubres, & qui vint ſe jetter aux pieds de Liſvard. Sire, lui dit-elle en pleurant, ſerai-je la ſeule malheureuſe dans vos Etats, quand il vous eſt ſi facile de mettre fin à mes peines? Liſvard, ému par ſes pleurs, lui promit de faire pour elle ce qu'il pourroit ſelon l'honneur & l'équité. Sire, dit-elle, une Dame de mes voiſines avoit chez elle un Chevalier arrogant & ſuperbe, dont mon père & mon oncle n'ont pu ſupporter l'audace & les injures: appellé par mon père au combat à outrance, il a ſuccombé ſous ſes coups; & la Dame qui le protégeoit étant puiſſante en vaſſaux, elle a fait arrêter mon père & mon oncle, & les retient dans une affreuſe priſon. Tout ce que j'ai pu par les larmes obtenir d'elle, c'eſt de me les rendre, ſi vous permettez que votre Chevalier & celui de la Reine viennent lui demander leur grace, & lui nommer un autre Chevalier propre à remplacer celui qu'elle a perdu. A ces mots, la Dame en deuil quittant les genoux du Roi, pour embraſſer ceux de la Reine, répéta la même prière en redoublant ſes ſanglots, &

levant ses yeux couverts de larmes sur la belle Oriane, comme pour exciter sa pitié.

Amadis craignoit trop de s'éloigner d'Oriane, pour répondre le premier à la demande de la Dame éplorée: pour le jeune Galaor, il étoit prêt à demander si la Dame qui desiroit un nouveau Chevalier, étoit jeune & jolie. Après quelques momens de silence, Lisvard, consultant les yeux de Brisène qui lui parut fort attendrie, répondit à la Dame en deuil, qu'il ne s'opposeroit point à la bonne volonté des deux Chevaliers s'ils vouloient librement la suivre. A ces mots, Amadis regarda la belle Oriane, dont le cœur sensible n'avoit pu tenir contre les pleurs de la Dame. Elle laissa tomber un de ses gants; c'étoit le signe dont elle étoit convenue avec Amadis, pour lui faire connoître ce qu'elle approuvoit. Un signe d'Oriane étoit trop décisif, pour qu'Amadis balançât un seul moment; il offrit sur-le-champ à la Dame de la suivre; & Galaor étoit trop attaché, trop soumis à son frère, pour l'abandonner un seul moment. Partons à l'instant, Madame, lui dit-il; car je brûle de dégager votre parole, & de revenir promptement prendre part aux fêtes que vous nous obligez de quitter. La Dame en deuil, bien satisfaite d'avoir obtenu sa demande,

fit son remercîment, & partit aussi-tôt avec eux.

Ils marchèrent ensemble le reste du jour, & n'arrivèrent qu'à nuit fermée, à de riches tentes que la Dame leur dit avoir fait dresser pour les recevoir, ayant toujours espéré de leur générosité qu'ils ne lui refuseroient pas leur secours.

Dès qu'ils furent descendus sous les tentes, un grand nombre d'Ecuyers & de jeunes Demoiselles que Galaor lorgnoit déja, s'empressèrent à les servir & à les désarmer. Peu de tems après, on servit un superbe festin où les meilleurs vins de la Grèce furent prodigués; vers la fin du dessert, vingt hommes armés de pied en cap entrèrent brusquement dans la tente, en criant aux deux frères; Rendez-vous, ou vous êtes morts. Quoique Amadis & Galaor fussent sans armes, ils s'élancèrent sur les premiers, pour se saisir de leurs épées; & les autres les auroient tués bien facilement, sans l'ordre positif qu'ils avoient de ne les point frapper. Pendant ce premier débat, l'un des assaillans alla demander à une autre Dame, qui n'avoit point encore paru, s'ils tueroient ces deux Chevaliers qui refusoient de se rendre. Gardez-vous-en bien, répondit-elle, je me charge de leur parler.

Cette Dame étoit jeune & très-belle. Elle parut tout-à-coup dans la tente : Rendez-vous mes prisonniers, leur cria-t-elle, & ne me forcez point à vous faire donner la mort. Par saint Denis! dit Galaor à son frère, cette Dame est trop belle pour être méchante ; il vaut mieux se rendre à la beauté qu'à la force; donnons-lui notre parole. Amadis y consentit, & les deux Princes de Gaule lui dirent qu'ils se rendoient à elle comme ses prisonniers.

Cette jeune Dame ignoroit encore le nom des deux Chevaliers que la Demoiselle avoit amenés avec elle : à peine cette dernière fut-elle arrivée avec eux, que son père, ancien & loyal Chevalier, vint au-devant d'elle lui faire des reproches sanglans de s'être prêtée à la supercherie de cette Dame, nommée Madasime; il en fut encore bien plus alarmé, quand il sut que les deux Chevaliers étoient Amadis & Galaor. Ah! malheureuse, s'écria-t-il, ne sais tu pas que tu les conduis à leur perte, si Madasime qui brûle de venger la mort de son cousin Dardan, peut savoir qu'elle tient Amadis en sa puissance?

La Demoiselle se repentit trop tard d'avoir conduit une si noire trahison ; elle chercha du moins à la réparer en disant à Madasime qu'elle

ignoroit leur nom, & qu'elle avoit cru remplir ses ordres, en lui amenant les deux premiers Chevaliers de la Cour du Roi Lisvard, qui s'étoient proposés pour la suivre.

Cette jeune Dame, en effet, leur déclara qu'elle n'avoit employé cette ruse que pour enlever deux Chevaliers de Lisvard, sous ses propres yeux, & pour se venger, en les retenant prisonniers, de l'asyle & des honneurs qu'il accordoit dans sa Cour au meurtrier de Dardan. A ces mots, elle voulut les faire charger de chaînes; mais Amadis & Galaor lui jurèrent qu'ils périroient plutôt mille fois, que de souffrir que ses soldats osassent porter la main sur eux. Ce n'est que de votre main, Madame, lui dit Galaor, que nous pouvons recevoir des chaînes. A ces mots, il remit ses mains dans les siennes, en la regardant avec des yeux si tendres & si vifs, que Madasime un peu troublée les retint, fut prête à les serrer, & se contenta de les attacher légèrement avec un des rubans de ses cheveux. Amadis à son tour vint lui présenter les siennes, il reçut le même traitement que son frère. Madasime s'étant écartée pour donner ses ordres à l'escorte des deux Chevaliers, la Demoiselle saisit ce moment pour avertir Amadis qu'il lui seroit facile d'obtenir sa

liberté de Madasime, s'il vouloit lui promettre de la servir lorsqu'elle lui demanderoit son secours, & s'il vouloit feindre d'en être amoureux. L'amant d'Oriane rejetta cette seconde proposition avec horreur; mais l'amant de toutes celles qui pouvoient inspirer des desirs, crut ne pas devoir balancer à l'accepter. Qu'il est doux, Madame, de vous être soumis, dit-il à Madasime, quand elle vint à reparoître! Ce foible ruban, un seul de vos regards suffisent pour enchaîner à jamais un cœur sensible; mais, hélas! que peuvent espérer de malheureux Chevaliers que, jusqu'à ce moment, vous avez l'air de regarder comme vos ennemis? Il ne tiendroit qu'à vous, répondit Madasime, de cesser bientôt de l'être; mais je vous crois trop attachés à l'injuste Lisvard, pour ne pas craindre de vous voir bientôt les armes à la main pour l'aider à me déposséder des Etats dont je suis prête d'hériter. Ah! Madame, quoique Chevaliers de sa Cour, dit Galaor, nous ne sommes point à sa solde, & nous ne prêterons jamais notre bras à l'injustice. Ce n'en est point assez, répondit Madasime que Galaor continuoit à regarder avec des yeux de dix-huit ans qui pétilloient d'un feu dont l'ardeur continuoit de même à la troubler; non, dit-elle, vous ne pouvez espérer

votre liberté qu'en me jurant tous deux de me ſecourir contre Liſvard même s'il m'attaque, & ſi je vous rappelle auprès de moi. Amadis eût bien de la peine à ſe réſoudre à prêter ce ſerment contre le pere d'Oriane; mais la crainte d'être ſéparé d'elle par une longue captivité, les inſtances de Galaor qui prévoyoit & qui deſiroit la fin de cette aventure, le déterminèrent enfin à prêter le ſerment qu'elle exigeoit. Pour Galaor, il prêta le ſien avec tant de grace & de feu, il baiſa ſi tendrement les belles mains qui dénouoient lentement le ruban qui tenoit les ſiennes attachées, que Madaſime abandonna toute idée de vengeance, pour ſe livrer à celle dont ſon ame étoit alors ſi doucement occupée. Il étoit déja tard; Madaſime leur fit rendre leurs armes & leurs chevaux; &, très-ſatisfaite de s'être aſſurée du ſecours de deux Chevaliers d'une ſi haute apparence, elle les conduiſit au château d'une de ſes parentes pour y paſſer la nuit.

La Dame du château leur en fit les honneurs avec autant de grace que de magnificence. Elle félicita Madaſime ſur l'acquiſition qu'elle venoit de faire de deux Chevaliers qui, s'étant déſarmés, lui parurent charmans; elle ſourit en voyant le jeune Galaor ne pas perdre une occa-

ſion de luì dire des choſes agréables ou de toucher ſa main ; & bientôt elle lut dans les yeux de ſa couſine que ces ſoins empreſſés n'étoient point perdus pour le Chevalier.

Le ſouper fut magnifique ; & le faiſan, la piece d'honneur des feſtins de ce tems, ayant été ſervi, Amadis renouvella le ſerment de ſecourir Madaſime. Galaor, qui s'étoit mis à table à côté d'elle, s'écria vivement : Non, ce n'eſt point aſſez d'un ſeul vœu ; puiſſent s'accomplir tous ceux que je fais pour elle ! En diſant ces mots, il cherchoit, il trouvoit, il preſſoit doucement un joli pied qu'on ne retira pas ; un coup-d'œil charmant, accompagné d'un ſourire & d'une légère rougeur, furent la réponſe à ce vœu. Ce fut en vain que la Dame du château deſira de trouver Amadis moins diſtrait & plus galant ; l'idée de la divine Oriane étoit encore plus préſente à ſon cœur, que celle du plaiſir dans celui de Galaor. Il s'en tint toujours avec elle à l'offre de ſon bras & de ſon épée, quoiqu'elle l'aſſurât qu'elle n'avoit point d'ennemis, & quoiqu'elle lui fît remarquer aſſez finement que ſon compagnon n'avoit point l'air de penſer à ſe battre. La Dame du château, piquée de l'indifférence d'Amadis, & peut-être jalouſe de tout ce qu'elle prévoyoit pour Madaſime, fei-

gnit d'avoir mal à la tête & besoin de repos. Elle pria sa cousine de faire les honneurs de son château, lui fit ouvrir plusieurs appartemens; & l'amour ne permit pas que Madasime pût se méprendre dans le choix de ceux qu'elle destina pour Galaor & pour elle.

Nous avons déja parlé de la discrétion de Galaor; le tendre & fidèle amour d'Amadis pour Oriane, est connu; & tout ce que nous pouvons dire de plus certain sur la nuit que les deux frères passèrent dans ce château, c'est qu'Amadis ne s'occupa que du bonheur d'avoir la liberté de partir au lever du soleil pour retourner près d'Oriane, & que Galaor, toujours enchanté d'un bonheur présent, regretta que la clarté naissante vînt si-tôt l'interrompre. Quoique les deux frères eussent très-peu dormi pendant cette nuit, ils s'armèrent promptement, montèrent à cheval, & reprirent le chemin de Londres avant que les Dames fussent réveillées, Amadis craignant qu'elles ne cherchassent quelque prétexte pour les arrêter plus long-tems auprès d'elles.

Pendant le peu de tems qui s'étoit écoulé depuis qu'Amadis & Galaor avoient quitté la Cour de Lisvard, il s'y étoit passé des événemens bien sinistres. Deux jours après leur dé-

part, le vieux Chevalier dont la Reine avoit reçu la couronne & le riche manteau, parut tout-à-coup, & vint se jetter aux pieds de Lisvard : Je m'étonne, Sire, lui dit-il, que dans ces grands jours de fête, vous ayiez dédaigné de porter la couronne brillante que j'ai déposée entre vos mains. Et vous, Madame, dit-il à Brisêne, comment n'êtes-vous pas parée du plus beau manteau que jamais Reine puisse porter ? L'un & l'autre également embarrassés, baissèrent les yeux sans rien répondre. Ah Dieux ! s'écria le Chevalier, que signifie ce silence ? ma tête dépend de ces deux riches joyaux ; il faut que je parte, que je les rende, ou que j'en rapporte le prix ; & ce prix peut-être sera tel que vous refuserez de me le donner, malgré la parole royale que j'ai reçue. Ne craignez rien, Chevalier, lui répondit Lisvard ; j'atteste le Ciel que je perdrois plutôt ma couronne & la vie, que de manquer à la parole que je vous ai donnée ; dites donc hardiment quel prix vous demandez de la couronne & du manteau qu'il n'est plus en mon pouvoir de vous remettre ?

Pendant cette espèce de débat, une grande partie de la Cour s'étoit rassemblée autour de Lisvard & du Chevalier ; celui-ci lui baisa les

pieds, avec l'air de la plus grande reconnoiſſance: Sire, dit-il, je ne parlerai point que je n'aie parole que perſonne de votre Cour ne mettra d'obſtacle à l'effet de celle que vous m'avez donnée. Liſvard ne balança pas de le faire promettre à ceux qui l'entouroient, & fit publier hautement que perſonne n'eût à s'oppoſer à tout ce qu'il étoit obligé, par ſon ſerment, d'accorder au vieux Chevalier. Celui-ci ſe mit auſſitôt à verſer un torrent de larmes. Sire, dit-il, puiſque le ſort a voulu que vous ayiez perdu la couronne & le manteau, il faut que vous me remettiez votre fille aînée, la Princeſſe Oriane, ou que je perde la tête, & que vous manquiez à votre parole..... A ces mots, la Reine & toute la Cour élevèrent un cri de ſurpriſe & d'indignation. Liſvard appuyant ſa main ſur ſes yeux, reſta dans la conſternation & dans le ſilence: un murmure général s'éleva, & paſſa dans un inſtant juſqu'au fond du palais, lorſqu'on apprit la demande téméraire & barbare qu'on avoit oſé faire.

Le vieux Chevalier, après avoir attendu quelques momens, ſe leva d'un air ferme, & dit à Liſvard: Quelle réponſe, Sire, recevrai-je de vous? votre réputation & ma tête en dépendent. Elle n'eſt pas douteuſe, répondit Liſ-

vard en se faisant le plus grand effort ; vas, barbare, prends Oriane. Ah ! que ne m'as-tu plutôt demandé ma vie ?..... La Reine Brisène, entendant cette réponse, jetta le cri le plus douloureux, s'évanouit, & fut emportée par ses femmes.

La Demoiselle de Danemarck & la Princesse Mabille, accourant pour savoir la cause de la rumeur qui s'élevoit dans le palais, l'eurent bientôt apprise ; & leur premier mouvement fut de courir à l'appartement d'Oriane, de la serrer dans leurs bras en criant qu'on leur arracheroit plutôt la vie que de la laisser enlever. Le premier sentiment d'Oriane, en apprenant son affreuse destinée, ne fut point pour elle. Ah ! cher Amadis, s'écria-t-elle douloureusement, on va donc nous séparer ; tu vas donc perdre ton Oriane pour toujours !

Dans ce moment, Lisvard arriva chez Oriane, suivi du vieux Chevalier : Monseigneur, dit-elle d'un ton assez ferme, au Roi son père, que voulez-vous faire de moi ? Ah ! ma fille, s'écria Lisvard en la serrant entre ses bras, & en versant un torrent de larmes, que puis-je, hélas ! si ce n'est de tenir ma promesse, & d'en mourir de douleur ? A ces mots, la constance & le courage d'Oriane succombèrent ; elle tomba sans

connoissance aux pieds de son père. Prends, ta victime, dit-il au vieux Chevalier d'un air plein de désespoir ; mais permets du moins, pour la décence, que cette Demoiselle l'accompagne. J'y consens, dit celui ci ; & de plus, elle sera, comme Princesse qu'elle est, escortée par deux Chevaliers & deux Ecuyers. Lisvard, détournant les yeux d'Oriane & de Mabille qui toutes deux étoient sans connoissance, & ayant ordonné à la Demoiselle de Danemarck de suivre sa fille, se retira dans l'intérieur de son appartement.

Le vieux Chevalier enleva promptement la Princesse, la posa sur un fort cheval, avec un Ecuyer en croupe pour la soutenir : bientôt il la remit sous la garde de deux grands Chevaliers, couverts d'armes noires & la visiere baissée; hélas ! c'étoit entre les mains du cruel enchanteur Arcalaüs que le perfide vieillard savoit bien qu'il la remettoit.

Dans ce fatal moment, Mabille étant revenue de son évanouissement, apperçut Ardan, le nain d'Amadis, monté sur un bon coureur : Ah ! vole à ton malheureux maître, lui cria-t elle, fais tout au monde pour le trouver : apprends-lui qu'on enlève Oriane ; lui seul peut la secourir. Le fidèle Ardan, à ces mots, vola sur le chemin qu'il savoit que son maître avoit pris avec

vec Galaor ; & pendant ce tems, ceux qui étoient emparés d'Oriane, marchèrent en diligence & s'enfoncèrent dans la forêt.

Dans ce même tems, Lisvard ayant appris ue plusieurs Chevaliers de sa Cour, indignés e l'enlevement d'Oriane, s'armoient & se préparoient à suivre ceux qu'ils regardoient comme es ravisseurs, ce Prince scrupuleux à tenir fidelement sa parole, monta sans armes à cheval, pour empêcher ses Chevaliers de les poursuivre; après les avoir arrêtés, il vit de loin Oriane disparoître dans le fond de la forêt, & il revenoit au petit pas, les yeux baignés de larmes, lorsqu'il fut joint par la Demoiselle qu'il reconnut pour être celle à laquelle il avoit promis un don quelque tems avant qu'il partît de Vindisilore. Cette Demoiselle portoit à son col un écu d'acier poli, avec une riche épée, & tenoit une lance dorée dans sa main : Sire, lui dit-elle, je viens voir si vous savez exécuter d'aussi bon cœur vos promesses, que vous avez l'air de les faire. Ah Dieux! répondit Lisvard, quel tems prenez-vous pour me demander de les accomplir? mais n'importe, je veux que vous soyiez sûre que mon courage & ma fidélité sont audessus de mes malheurs : parlez, qu'exigez-vous de moi? Sire, dit-elle, je ne me suis point

trompée, en m'adressant à vous, comme au plus loyal des Chevaliers : apprenez qu'un traître & barbare Châtelain d'une forteresse voisine a massacré mon père qui s'opposoit à la violence qu'il vouloit me faire; depuis ce tems, il reste impuni sans rien craindre, Arcalaüs son parent, l'ayant assuré qu'il ne pouvoit périr par la main d'aucun Chevalier, à moins que le plus vertueux de la grande Bretagne ne le frappe de cette lance ou de cette épée que j'ai trouvé le moyen de lui ravir, & que je remets en vos mains : il ignore que l'une & l'autre lui soient dérobées; &, pour avoir l'air de braver ceux que j'engagerois à venger mon père, il se promène souvent dans cette forêt, où je viens de l'appercevoir à peu de distance.

Lisvard, aussi brave que généreux, reçut les armes que la Demoiselle lui présentoit, en lui disant de le conduire; elle lui fit prendre la même route que les ravisseurs d'Oriane avoient suivie. A peine eût-il fait cinq cents pas, qu'il apperçut un Chevalier couvert d'armes vertes : Ah! Sire, s'écria la Demoiselle, voilà le meurtrier de mon père, hâtez-vous de venger sa mort. Lisvard ayant défié ce traître, mit la lance en arrêt & fondit sur lui; il fut très-surpris de voir sa lance se briser jusqu'à la poi-

gnée en le touchant, sans qu'elle eût essuyé de résistance; & son étonnement redoubla, lorsqu'ayant tiré son épée, elle se brisa jusqu'à la garde au premier coup qu'il porta. Lisvard s'appercevant qu'il étoit trahi, n'eut d'autre ressource que de saisir ce traître qu'il enleva de la selle, mais qui l'entraîna dans sa chûte. Quoique Lisvard n'eût aucune arme dont il pût le frapper, il étoit prêt à coups de gantelet de lui briser la tête, lorsque la perfide Demoiselle s'écria : Accourez vîte, Seigneur Arcalaüs, ou votre cousin est mort. A ces mots, Arcalaüs fond à cheval sur Lisvard, le renverse d'un coup de lance, & dix satellites le saisissant en même tems, ils le couvrent de chaînes, l'attachent sur un cheval, & l'enlèvent. Conduisez ce méchant Roi dans mes prisons de Daguanel, dit Arcalaüs à la moitié de sa suite, tandis qu'avec le reste je vais conduire Oriane dans mon château du Mont-Aldin; & vous, dit-il à l'un de ses gens, courez à Londres, & dites à Barsinan que je tiens Oriane & Lisvard sous ma puissance, & qu'il est tems qu'il agisse pour l'exécution du projet que nous avons arrêté.

Nous avons appris à nos Lecteurs comment Amadis & Galaor s'étoient échappés des mains de Madasime. Amadis jouissoit du bonheur d'ê-

tre hors de ses fers, & Galaor conservoit un souvenir assez tendre du peu qu'il lui en avoit coûté pour s'en faire une bonne amie.

Les deux frères étoient déja dans la grande route qui traversoit la forêt, & qui conduisoit à Londres, lorsqu'ils apperçurent Ardan le nain, qui, pressant son cheval, accouroit vers eux à toutes jambes: tous les deux volent au-devant de lui; mais qui pourroit exprimer la douleur & la colère d'Amadis quand il apprit l'enlevement d'Oriane? Son désespoir augmenta, quand il sçut d'Ardan que les ravisseurs d'Oriane étoient sortis de Londres par la porte opposée à celle par laquelle ils devoient entrer. Amadis & Galaor coururent avec plus de vîtesse que jamais, & traversèrent Londres à toute bride sans s'arrêter. Gandalin, qui ne pouvoit les suivre que de loin, fut reconnu par la Reine Brisène en passant sous sa fenêtre; &, sachant de lui qu'Amadis voloit sur les traces des ravisseurs d'Oriane, elle lui remit pour ce Prince l'épée que Lisvard avoit malheureusement oubliée de prendre en sortant de son palais.

Le cheval d'Amadis s'étant embourbé dans une route marécageuse, Gandalin eut le temps de le rejoindre, & de lui apprendre que la Reine étoit aussi dans la plus vive inquiétude sur le

compte de Lisvard, qu'une Demoiselle avoit emmené dans la forêt à sa suite, & dont elle n'avoit aucune nouvelle.

Les deux frères continuant leur poursuite, retrouvèrent enfin des traces assez récentes de la marche de ceux qu'ils desiroient si vivement de pouvoir joindre; ayant vu sur la terre les tronçons d'une lance fraîchement brisée, & trouvant dans le même lieu quelques pâtres qui paroissoient épouvantés, ils les questionnèrent sur ce qu'ils pouvoient savoir: les pâtres leur apprirent qu'un grand Chevalier, qu'ils avoient entendu nommer plusieurs fois Arcalaüs, avoit attaqué dans ce bois un ancien Chevalier mal armé, qu'il avoit fait entourer & lier sur un cheval par ses gens, & qu'il avoit donné l'ordre de le conduire dans la prison de l'un de ses châteaux, tandis qu'il enlevoit lui-même deux femmes, dont l'une étoit d'une grande beauté, & dont les yeux étoient baignés de larmes.

Amadis avoit observé que près de l'endroit où les tronçons de la lance se trouvoient, la route se partageoit en deux; il pria Galaor de choisir celle de la droite, & il continua de suivre celle de la gauche avec la même vitesse: vers la fin du jour, il arriva près d'une forteresse, où le bruit des valets qu'il entendit, lui

fit connoître que le maître du château venoit d'arriver.

Amadis ayant reconnu que ce château n'avoit qu'une seule porte impossible à forcer, prit le parti de se retirer sur une colline couverte de bois, d'où l'on découvroit la porte du château; c'est dans ce bois qu'il passa la nuit, dans l'espérance que l'on ouvriroit cette porte au lever du soleil: il ne fut point trompé dans son attente. Dès le point du jour, il vit sortir Arcalaüs, accompagné de plusieurs hommes armés, & de deux Ecuyers qui tenoient fortement embrassés la belle Oriane & la Demoiselle de Danemarck.

Amadis se cacha dans l'épaisseur du bois, pour donner le temps au perfide Arcalaüs de s'éloigner du château, de gagner la plaine; & cette troupe passa si près de lui, qu'il put entendre Oriane s'écrier: Ah! cher Amadis, aurions-nous pu craindre de nous dire adieu pour toujours, lorsque j'eus l'imprudence de te prier moi-même de suivre l'infâme émissaire de ce noir enchanteur? Amadis ne put demeurer plus long-temps caché; le désir de délivrer Oriane l'emporta sur la prudence; & dès qu'Arcalaüs l'eut dépassé de cinquante pas, il fondit sur lui la lance en arrêt, en s'écriant: Traître, tu n'i-

ras pas plus loin. Arcalaüs crut en vain pouvoir lui résister, il fut renversé de son cheval; & trois de ses gens avoient déja perdu la vie, avant qu'il fût revenu de son étourdissement.

L'Ecuyer qui tenoit Oriane, entendant la voix terrible d'Amadis, qui crioit, Gaule! Gaule! se jetta promptement à terre, & se sauva dans l'épaisseur du bois. Oriane se laissoit couler doucement à terre, lorsqu'Arcalaüs, voyant Amadis entouré par le reste de ses gens armés, courut la saisir entre ses bras, & l'enleva sur les arçons de son cheval; mais Amadis en quatre coups de sa redoutable épée s'étant défait de ceux qui lui résistoient encore, joignit bientôt le ravisseur d'Oriane, sans oser toutefois lui porter aucun coup, de peur de la blesser; cependant il frappe assez vivement Arcalaüs à l'épaule, pour le forcer à ne pouvoir plus soutenir Oriane qui s'échappe de ses bras, & saute légérement à terre. Le lâche Arcalaüs prit aussitôt la fuite, & Amadis qui venoit de lui faire une nouvelle blessure, fut plus occupé de mettre Oriane en sureté, que de le poursuivre. La Demoiselle de Danemarck, que l'autre Ecuyer venoit d'abandonner, ramassa la belle épée qu'Arcalaüs avoit laissé tomber au moment de sa seconde blessure, & qu'Amadis reconnut être

celle que le traître lui avoit prise lorsqu'il l'enchanta dans son château, & la même que Dariolette avoit mise dans son berceau, lorsqu'elle l'exposa sur la mer.

Amadis, éperdu de plaisir & d'amour d'avoir délivré sa chère & divine Oriane, courut se jetter à ses genoux; &, voyant tous ses ravisseurs baignés dans leur sang & expirans autour d'elle, il l'enleva dans ses bras pour la dérober à cet affreux spectacle. Oriane, pendant qu'il la portoit, délaça son casque, &, le donnant d'une main à la Demoiselle de Danemarck, elle passa son autre bras autour du col d'Amadis, & ne put s'empêcher d'appuyer sa bouche charmante sur le front brûlant de son défenseur. Amadis, éloigné du lieu du combat, déposa doucement Oriane sur l'herbe fleurie, dans une clairière du bois, à l'abri du soleil.

Qu'ils furent touchans, précipités, interrompus l'un par l'autre, tous les propos que se tinrent ces heureux amans! Quoique ces propos fussent sans ordre & sans suite, qu'ils s'entendoient bien! & même dans les momens de silence, que de douces larmes couloient de leurs yeux! Ces larmes s'unissoient sur leurs joues vermeilles & jusques sur leurs lèvres brûlantes. Gandalin & la Demoiselle de Danemarck les regardoient

& parurent les entendre auſſi. Gandalin les fit ſouvenir que quelques vivres leur étoient néceſſaires, & la Demoiſelle de Danemarck ſe plaignit de la fatigue qu'elle avoit eſſuyée & d'une cruelle migraine: elle s'enveloppa la tête de ſon couvre-chef, & s'enfonca dans le bois pour dormir pendant quelques heures, tandis que Gandalin montant à cheval, alla chercher des proviſions.

Amadis & la tendre Oriane baiſsèrent les yeux, & gardèrent le ſilence en les voyant s'éloigner: ni l'un ni l'autre ne pouvoient imaginer alors aucune bonne raiſon pour les retenir.... Le tendre & fidèle Amadis, la ſenſible & fidèle Oriane reſtèrent ſeuls... le Ciel reçut leurs ſermens; & depuis ceux que nos premiers parens proférèrent dans le jardin d'Eden, jamais deux cœurs plus unis & plus loyaux n'en élevèrent à l'Eternel.... O vous, dont les ames pures & ſoumiſes à la foi ſacrée du ſerment, n'ont pas beſoin de loix pour la garder, & qui n'avez pas même l'idée du parjure, vous qui conſervez la lumière & la candeur de votre céleſte origine, non vous ne pourrez condamner la charmante Oriane d'avoir cru voir dans Amadis le protecteur, le compagnon, l'époux que le Ciel lui deſtinoit.... Que les voiles de la

pudeur & que les aîles de l'hymen cachent aux regards profanes le bonheur de ces deux tendres époux! Heureux ceux & celles qui pourront s'en former une idée approchante! plus heureux mille fois encore ceux & celles qui pourront en jouir & le mériter!

Nous aimons à croire que la Demoiselle de Danemarck fut long-temps à s'éveiller, & que Gandalin fut lent à rapporter des provisions; & nous profiterons de ce temps avec l'Auteur pour suivre Galaor dans la recherche des scélérats qui s'étoient emparés du Roi de la grande Bretagne.

Galaor suivoit la route qu'il avoit choisie, aussi vîte que les forces épuisées de son cheval pouvoient le lui permettre. Il rencontra dans son chemin un Chevalier qui le voyant presser son cheval des éperons, crut qu'il s'enfuyoit, & se mit à le suivre, en lui proposant de rompre une lance; mais Galaor, uniquement occupé de sa poursuite, la continua, sans avoir l'air de l'entendre. Ce Chevalier, mieux monté que lui, le devança jusqu'à trois fois, & courut sur lui la lance en arrêt: Galaor aussi léger & adroit qu'il étoit brave, lui fit manquer les trois atteintes, & se contenta de le plaisanter sur sa mal-adresse: l'autre piqué contre lui, jura de le suivre jusqu'à

ce qu'il en eût tiré raiſon. Chemin faiſant, ce Chevalier rencontra l'un de ſes couſins, courant après ſon cheval; après l'avoir repris, il lui demanda par quelle aventure il l'avoit trouvé dans cet état. Mon couſin, lui dit l'autre, on n'a que trop raiſon de me nommer Guilan le Penſif. Uniquement occupé de la Ducheſſe de Briſtoie, que le traître Souverain de ce pays m'enleva, à peine me ſuis-je apperçu qu'un Chevalier couroit contre moi, que je me ſuis vu déſarçonné par un coup de lance, & m'étant relevé furieux l'épée à la main: Apprenez, m'a dit ce maudit gabeur, à répondre à ceux qui vous ſaluent & qui vous parlent. A ces mots, il s'eſt éloigné ſans répondre à mon défi que par un éclat de rire. Vraiment, lui dit le Chevalier, vous méritiez bien cette petite correction; mais j'aurois mieux aimé trouver le mauvais plaiſant qui vous a renverſé, que l'inſigne poltron qui m'évite depuis trois heures: je n'ai jamais vu d'homme armé, moins ſenſible aux injures, & plus adroit à eſquiver l'atteinte d'une lance; j'ai juré de le ſuivre juſqu'à ce que je l'aie connu: amuſons-nous de ſa terreur; ſon cheval paroît trop fatigué pour qu'il ne nous ſoit pas facile de le rejoindre.

Guilan le Penſif y conſentit, bien réſolu, pour

maintenir l'honneur de la Chevalerie Bretonne, de faire défarmer un Chevalier affez lâche pour refufer la joûte. Tous les deux étant arrivés fur le fommet d'une colline, apperçurent celui qu'ils cherchoient & qui la defcendoit fur fon cheval prêt à tomber à chaque pas; ne doutant pas qu'ils ne l'atteigniffent facilement dans la plaine, ils defcendirent au pas cette colline efcarpée par une route tournante & battue. Bientôt ils entendirent un bruit d'armes qui les fit courir vers le lieu du combat; tous les deux furent très-furpris de voir le Chevalier dont ils avoient foupçonné la valeur, entouré par une groffe troupe de gens armés, dont quatre étoient déja tombés à fes pieds, & que les autres avoient la lâcheté d'attaquer tous enfemble. Guilan & fon coufin Ladafin n'héfitèrent pas à le fecourir; &, fe lançant comme la foudre fur fes lâches ennemis, au moment que fon cheval tomboit percé de coups, ils lui donnèrent la facilité de remonter fur un autre, & le fuivirent à l'attaque d'une feconde troupe, au milieu de laquelle paroiffoit un homme de bonne mine, lié fur un méchant cheval de fuite. Ce qui reftoit de la première troupe s'étant joint à la feconde, ce nouveau combat fut encore plus vif & plus opiniâtre que le premier: mais la valeur

des trois Chevaliers & le grand nombre de leurs ennemis tombés ſous leurs coups, commençant à donner de la terreur aux autres, l'un de ces brigands s'écria : Maſſacrez ce priſonnier, de crainte qu'il ne nous échappe. Deux hommes de cette lâche troupe ſe détachèrent pour obéir à cet ordre ; mais dans ce moment même le priſonnier ayant briſé ſes liens, avoit ramaſſé le bouclier & l'épée d'un de ceux qui mordoient la pouſſière, & fendit la tête du premier qui s'avança contre lui. Guilan le Penſif conſidérant alors le priſonnier avec plus d'attention : Ah ! c'eſt le Roi, s'écria-t-il à ſon couſin ; & dans l'inſtant, volant à ſon ſecours, il le couvrit contre une nouvelle attaque, pendant que Galaor terraſſoit le Commandant de cette troupe, dont le reſte prit la fuite à l'inſtant. Liſvard cria promptement de ne pas ôter la vie au traître dont il pouvoit apprendre les détails de cette conjuration, & lui ayant enlevé ſon caſque, il le reconnut pour être le neveu d'Arcalaüs.

La crainte de la mort arracha bientôt la vérité de la bouche de ce miſérable ; le complot de ſon oncle avec Barſinan, tout ce qu'Arcalaüs avoit fait pour enlever Oriane, & forcer Liſvard à ſe livrer à ſes plus cruels ennemis, fut découvert par ſon aveu. Liſvard vit bien qu'il n'avoit

pas un moment a perdre pour voler au ſecours de la Reine Brisène, & ſauver Londres du pillage & de l'incendie; &, ſe couvrant des meilleures armes qu'il put trouver, il marcha vers ſa capitale, ſuivi de Galaor & des deux Chevaliers qui venoient de lui rendre la liberté.

Le château de Ladaſin, compagnon de Guilan le Penſif, ſe trouvant à portée, Liſvard, Galaor & les deux Chevaliers y conduiſirent le neveu d'Arcalaüs, couvert de chaînes, & furent y paſſer la nuit: l'Ecuyer de Galaor les ayant rejoints, ce Prince l'envoya promptement à Brisène, pour la raſſurer ſur le ſort du Roi ſon époux, & pour lui dire qu'Amadis ſuivoit de près les raviſſeurs d'Oriane.

Brisène, lorſque l'Ecuyer de Galaor arriva, ſe trouvoit dans la ſituation la plus affreuſe & preſque ſans nul eſpoir; non-ſeulement elle avoit appris par des bûcherons de la forêt, qu'Arcalaüs enlevoit Oriane & Liſvard; mais elle ſe trouvoit ſans Chevaliers, & preſque ſans défenſe dans Londres, tout ce qui portoit les armes étant ſorti pour voler à leur ſecours. Dans ce moment, Barſinan, ſuivi des ſcélérats que juſqu'alors il avoit tenus cachés, venoit de s'emparer de la citadelle, & n'attendoit plus que les troupes

qu'Arcalaüs lui devoit envoyer pour attaquer la ville & s'en emparer.

Arban, Roi de Norgales, étoit heureusement resté près de Brisène, & ce brave Prince fit en peu de tems tout ce qu'elle pouvoit attendre de son courage & de son attachement pour la défendre. Barsinan osa demander une entrevue au Roi de Norgales, & fit de vains efforts pour le séduire. Arban rejetta ses propositions avec horreur : Barsinan lui représenta que toute défense étoit inutile ; &, se croyant bien sûr de la mort de Lisvard & de l'enlevement d'Oriane, il eut l'imprudence de proposer au Roi de Norgales de capituler avec lui, sous les conditions qu'il lui rendroit la ville de Londres & le palais, si Lisvard ne se présentoit pas dans trois jours pour défendre l'une & l'autre.

Arban qui venoit d'être informé par l'Ecuyer de Galaor que Lisvard étoit en liberté, & comptant que rien ne pouvoit empêcher Amadis de délivrer sa chère Oriane, accorda ces conditions à Barsinan qui se promettoit bien d'attaquer la ville dès qu'il auroit rassemblé des forces suffisantes.

L'heureux Amadis, en ce moment, eût oublié toute la terre aux genoux de la divine Oriane qui de son côté, croyoit n'exister que

de ce moment qui les avoit rendus les plus fortunés de tous les époux; mais le retour de Gandalin troubla les charmes dont ils jouissoient; ils apprirent par lui la trahison de Barsinan, l'extrémité du péril que couroit la Reine Brisène: Gandalin n'étant pas encore instruit de la liberté de Lisvard, Amadis fut forcé de voler à Londres; & sa chère Oriane tremblante pour sa mère, fut obligée de l'en presser elle-même. L'un & l'autre soupirèrent en laissant relever ces gazons plus chers pour eux que la pourpre de Tyr, montèrent à cheval, & prirent en diligence le chemin de Londres.

Ils ne furent pas long-temps sans rencontrer un assez gros détachement, commandé par le vieux Chevalier Grumedan qui parcouroit la forêt en s'informant de tout ce qui pouvoit l'instruire sur le sort de Lisvard. Amadis connoissant toute l'importance de ne pas perdre un instant, mit sa chère Oriane sous la sûre garde du vieux Grumedan, & courut vers Londres avec le seul Gandalin: il y arriva dans le moment même où l'Ecuyer de Galaor venoit de rendre compte à Brisène de l'heureuse délivrance de son époux. Amadis arrive près d'elle, jette son casque, embrasse ses genoux, la rassure sur le sort d'Oriane; & Brisène éperdue, reste immobile

immobile d'attendrissement & de joie en l'appellant son fils, & le serrant entre ses bras.

Amadis ne put jouir que quelques instans du bonheur d'être traité comme un fils par la mère de sa chère Oriane; une rumeur soudaine, excitée par la fuite & par les cris d'un grand nombre de citadins effrayés, l'obligea de reprendre son casque, & de voler où ces cris l'appelloient: il écarte la foule des fuyards, il arrive avec peine à la principale porte de Londres, où le Roi de Norgales, entouré de morts & couvert de sang, s'opposoit presque seul à l'effort de Barsinan qui venoit de s'emparer de la première barrière.

Ce traître Comte de Sansuègue, malgré la trève & la capitulation jurées, avoit craint le retour des Chevaliers sortis de Londres pour chercher les ravisseurs de Lisvard; & sachant qu'Arban n'étoit point en état de lui résister, il avoit pris le parti d'attaquer Londres, avec le renfort qu'il venoit de recevoir. Il reconnut bientôt Amadis aux coups qu'il lui vit porter; & le Prince de Gaule couvrant de son bouclier Arban de Norgales dont le bras appesanti ne portoit plus son épée qu'avec peine, il s'élança contre la tête de la colonne qui s'efforçoit de s'emparer de cette porte; & portant l'épouvante

& la mort dans les prémiers rangs, il fit reculer ceux qui l'attaquoient. Cependant, malgré ſes efforts, le nombre d'ennemis excités par Barſinan, l'eût peut-être accablé, ſi, dans ce moment, le Prince Agrayes, ſuivi de pluſieurs Chevaliers de la Cour, ne fût arrivé de la recherche de Liſvard qu'il ſavoit être en ſûreté, & n'eût attaqué bruſquement la troupe que Barſinan commandoit : cette attaque imprévue décida ſur le champ du ſort de cette conjuration.

Barſinan voulut en vain ſe dérober par la fuite; Amadis le ſaiſit, briſa ſon épée, le terraſſa ſous ſes pieds ; & bientôt Gandalin l'ayant fait enchaîner, l'envoya dans le même cachot où Liſvard qui rentroit à l'inſtant par une autre porte, faiſoit conduire le neveu d'Arcalaüs.

Liſvard étoit déja dans les bras de la Reine Brisène; Amadis, Galaor & le Roi de Norgales, jouiſſoient à leurs genoux du bonheur de leur avoir ſauvé la vie, lorſque le bon Chevalier Grumedan arriva, donnant la main à la belle Oriane. Prince de Gaule, dit Grumedan en entrant, c'eſt vous qui me l'avez confiée, c'eſt à vous qu'elle doit l'honneur & la liberté, & c'eſt entre vos mains que je la remets. Oriane n'eut l'air d'écouter Grumedan que par un regard bien tendre qu'elle jetta ſur Amadis, &

courut se précipiter aux genoux de Brisène. Cette heureuse famille réunie, fut bien pénétrée en ce moment du bonheur le plus pur dont puissent jouir les bons Rois, celui d'avoir des serviteurs attachés, vertueux & fidèles. Ceux qui n'avoient pas expié leurs forfaits par l'épée d'Amadis ou par celle d'Agrayes, périrent dans les supplices; le traître Barsinan & le neveu d'Arcalaüs, finirent dans un bûcher leur détestable vie: tout fut calme dans Londres dès le lendemain. Cette aventure écrite dans les fastes de la grande Bretagne, fut une leçon mémorable pour apprendre aux plus grands Rois que l'Eternel tient toujours dans ses mains leur destinée, & qu'il peut à son gré renverser les trônes qui paroissent être les plus affermis, comme celui du puissant Roi de la grande Bretagne avoit pensé l'être en si peu de tems, au moment où son pouvoir l'élevoit au-dessus de tous les Souverains de l'Europe.

La Cour de Lisvard & de Brisène fut plus brillante que jamais, après cet événement qui leur avoit si bien fait connoître tout le prix des services & de l'attachement de leurs Chevaliers. Le tendre & respectueux Amadis n'osoit rien dire devant Oriane qui put lui rappeller les heureux momens qu'il avoit passés dans la forêt:

un véritable amant ne croit jamais avoir de droits acquis ſur celle qu'il adore ; il n'eſt occupé qu'à ſe rendre aſſez aimable pour mériter de nouvelles faveurs. Mabille même ne put former le plus léger ſoupçon ſur leur ſecrette liaiſon ; &, ſans la Demoiſelle de Danemarck qui s'attendriſſoit ſouvent ſur le ſort de ces tendres & timides amans, ils n'auroient jamais joui de ces momens délicieux que le myſtère enveloppe de ſes voiles. Pour le jeune Galaor, il éprouva ſouvent la reconnoiſſance que lui marquèrent pluſieurs Dames de la Cour de Briſène ; & toutes ces Dames ſe diſoient l'une à l'autre, en ſouriant : Il faut convenir qu'il eſt un peu volage ; mais Galaor eſt un héros.

Les plaiſirs de cette Cour aimable & riante furent ſuſpendus pendant quelques jours par l'arrivée du Duc de Briſtoie, qu'Olivas avoit accuſé de trahiſon, & qui ſe rendit près de Liſvard, pour combattre ſon accuſateur. Guilan le Penſif ne put voir ſans frémir celui qui faiſoit depuis deux ans le malheur de ſa vie : il envia bien le bonheur d'Olivas prêt à combattre ſon odieux rival ; mais l'honneur de la Ducheſſe de Briſtoie lui fut aſſez cher pour qu'il ne laiſsât rien pénétrer ſur l'état préſent de ſon ame.

Le combat fut long & ſanglant, & terminé par la mort du Duc de Briſtoie. Brisène ignorant les ſecrets ſentimens de la jeune Ducheſſe, dont elle étoit proche parente, l'envoya prier par le vieux Chevalier Grumedan de venir chercher de la conſolation auprès d'elle, & de paſſer l'année de ſon deuil dans ſa Cour. La Ducheſſe de Briſtoie qui regrettoit peu celui dont l'injuſtice & la trahiſon l'avoient enlevée à Guilan, & ſachant que ſon ancien & fidèle amant jouiſſoit de la plus haute faveur près de Liſvard à la délivrance duquel il avoit contribué, n'héſita pas à ſe rendre à Londres ſous la garde de Grumedan; & la belle Aldène, ſa ſœur, la ſuivit avec tout le plaiſir & toute l'ardeur que faiſoit naître en ſon ame l'eſpérance de revoir l'aimable Galaor.

L'arrivée de ces deux jeunes Princeſſes fut une nouvelle fête pour cette Cour: on ne trouva plus que Guilan méritât le ſurnom de Penſif. Libre d'offrir une ſeconde fois & ſon cœur & ſa main à celle dont ſon ame avoit été toujours ſi fortement occupée, tous les ſurnoms que peuvent mériter les amans les plus tendres, étoient les ſeuls qu'on eût pu lui donner alors.

Galaor eut beau vouloir ſe contraindre, & paroître ne voir Aldène que pour la première

fois ; une jeune Dame intéreſſée à connoître l'impreſſion que cette Princeſſe feroit ſur lui, ſurprit bientôt entr'eux quelques regards aſſez expreſſifs pour qu'ils lui fiſſent ſoupçonner leur ancienne intelligence. Elle fut plus attentive que jamais à ſuivre toutes les démarches de Galaor, & ne fut pas long-tems ſans s'appercevoir qu'elle étoit trompée ; mais Galaor étoit un trompeur ſi ſéduiſant & ſi capable de réparer ſes torts, qu'elle prit le parti d'avoir l'air de le croire fidèle ; & Galaor, toujours plein de courage, ſoutint avec honneur l'idée qu'il crut qu'elle avoit de ſa fidélité.

Nous frémiſſons d'avance en nous trouvant forcés de ſuivre l'Auteur dans le récit des malheurs prêts à tomber ſur le frère de Galaor & ſur ſon amante ; en pouvoit-il naître de plus affreux pour Amadis que les ſoupçons & la colère d'Oriane ? & les Euménides mêmes pouvoient-elles briſer un cœur auſſi ſenſible que l'étoit celui de cette Princeſſe, par un tourment plus cruel que celui de la jalouſie ? Jeunes amans dont l'ame s'ouvre pour la première fois à la paſſion la plus douce qui vous faſſe aimer la vie, vous qui vous en formez une idée digne de ſa céleſte origine, vous qui croyez de ſi bonne foi que vous ſerez à jamais fidèles, pleu-

tez, pleurez avec moi ſur deux amans qui méritoient de ne connoître que les charmes de l'amour. Près d'un an s'étoit écoulé depuis qu'Amadis avoit promis à la belle & jeune Briolanie, Reine de Sobradiſe, de venger la mort de ſon père, & de revenir avec deux autres Chevaliers pour combattre l'uſurpateur Abyſeos & ſes deux fils. Nous avons vu qu'Amadis ayant reçu de cette jeune Reine une riche épée, qu'elle l'avoit prié de conſerver pour l'amour d'elle, il avoit briſé cette épée dans un combat; mais qu'il avoit eu ſoin d'en raſſembler les pièces pour pouvoir lui prouver qu'il avoit conſervé ce don de ſa main. Oriane étoit depuis long-tems prévenue de la promeſſe qu'Amadis avoit faite à Briolanie ; mais ſi l'honneur de ſon amant lui étoit trop cher pour l'empêcher d'exécuter ſa promeſſe, ſa préſence l'étoit trop auſſi pour qu'elle pût ſe réſoudre à l'en faire ſouvenir. Ce fut donc Amadis qui fut forcé de rappeller à ſa chère Oriane, que la loi du ſerment & ſon honneur le forçoient à s'éloigner d'elle pour aller combattre Abyſeos. Oriane, le cœur ſerré par la douleur, fut un inſtant ſans lui répondre ; ſes yeux ſe remplirent de larmes; elle prit la main de ſon amant, & la ſerrant avec tendreſſe: Ah! lui dit-elle, cher

Amadis, c'eſt pour vous-même que je vous adore; votre gloire m'eſt chère & la mienne en dépend, puiſque nos ames & notre deſtinée ſont unies juſqu'au dernier ſoupir. Partez, hélas!.... partez, cher Amadis, & puiſſe me tromper le noir preſſentiment qui, malgré moi, m'afflige pour la première fois! Non que je puiſſe craindre que vous ceſſiez d'être invincible; mais vous-même, vous m'avez parlé de la beauté de la jeune Briolanie; elle va vous devoir & la vengeance de ſon père & ſes Etats. Ah Dieux! j'avoue que je crains encore plus ſa reconnoiſſance, que le combat ſanglant que vous allez livrer pour elle.

Le ſenſible & fidèle Amadis eut le cœur percé de l'inquiétude offenſante que lui montroit Oriane; il s'en plaignit ſi tendrement, ſa candeur & ſon amour paſsèrent ſi bien dans ſes yeux & ſur ſes lèvres, qu'Oriane parut raſſurée; elle mit la main d'Amadis ſur ſon ſein: Ne deſire jamais d'autre bien, d'autre empire, que le cœur de ton Oriane, lui dit-elle, & reviens promptement me rapporter celui dont ma vie dépend!....

Amadis, après avoir mêlé ſes larmes avec les ſiennes, fut avertir Agrayes & Galaor qu'il avoit déja prévenus, qu'il étoit tems de partir

pour aller au fecours de Briolanie ; & tous les trois fe préparèrent à leur départ pour le lendemain matin.

Amadis dut encore pendant cette nuit quelques momens heureux à la Demoifelle de Danemarck ; la belle Olinde fut raffurée autant qu'une tendre amante peut l'être, par les fermens & par les careffes d'Agrayes ; & la jolie Aldène, & deux ou trois de fes rivales ne purent avoir l'ingratitude de croire que Galaor ne fût pas le plus vif & le plus aimable de tous les amans.

Dès l'aube du jour les trois Chevaliers partirent enfemble, & fe retournèrent plufieurs fois en foupirant, tant qu'ils furent à portée de voir les tours de Londres ; ils n'en étoient encore éloignés que d'une demi-lieue, lorfqu'Amadis fe reffouvint de l'épée de Briolanie, & demanda fi Gandalin avoit eu le foin d'en emporter les pièces ; malheureufement Gandalin les avoit oubliées, & plus malheureufement encore il chargea le nain d'Amadis de retourner à Londres pour les chercher.

Le nain exécute cette commiffion avec diligence, trouve l'épée caffée, en rapporte les pièces, & paffe fous les fenêtres d'Oriane qui le reconnoît, l'appelle, & lui demande pour quelle raifon il eft revenu fur fes pas. Voyez

Madame, répondit le nain, en lui montrant les pièces de l'épée. Eh! lui dit-elle, quel prix ton maître peut-il mettre à ces débris inutiles? Tout celui qu'on peut mettre aux préfens d'une main qui nous eft chère, répondit le nain, (qui, comme tous les valets intriguans & curieux, croient toujours avoir pénétré les fecrets les plus cachés de leurs maîtres.) Eh! quelle eft donc la main dont Amadis reçut cette épée, reprit vivement Oriane? Celle de la jeune Princeffe pour laquelle il va combattre, repartit le malheureux nain; & je ne doute pas, après quelques propos que je leur entendis tenir la dernière fois qu'ils fe virent, que mon maître ne fe foit offert & n'ait été accepté pour être déformais fon Chevalier. A ces mots, le menteur de nain donna deux coups d'éperon à fon cheval, & la tendre Oriane éperdue, immobile à fa fenêtre, s'en feroit précipitée de défefpoir, fi la Princeffe Mabille & la Demoifelle de Danemarck accourues au premier cri qu'elle n'avoit pu s'empêcher de jetter, ne l'avoient retenue entre leurs bras.

Cependant le nain courant toujours avec la même viteffe, rejoignit bientôt les trois Chevaliers; mais en montrant l'épée brifée qu'il avoit rapportée, il ne parla point des queftions qu'O-

riane avoit faites, ni des cruelles réponses qu'elle avoit reçues de lui. Rien ne troubla donc pendant leur premier jour de marche, l'entreprise qu'ils avoient faite de joindre promptement la jeune héritière de Sobradise.

Ils passèrent la nuit chez un riche Vavasseur *, qui les reçut avec magnificence, & qui leur apprit qu'ils auroient peine à traverser le lendemain la forêt voisine, sans être obligés de jouter contre un Chevalier qui, depuis quinze jours, gardoit la principale route de cette forêt. A la bonne heure, répondit en riant Galaor; je suis bien aise de savoir si le séjour de Londres ne m'a point fait oublier à me servir d'une lance.

Ils partirent au lever du soleil, & ne marchèrent pas long-tems sans rencontrer une Demoiselle qui les reconnoissant à la forme de leurs armes pour être des Chevaliers de la grande Bretagne, les arrêta pour les prier avec instance de lui dire des nouvelles d'Amadis. Que desirez-vous de lui, répondit ce Prince avec em-

* On nommoit ainsi le possesseur d'un fief noble, relevant d'un Seigneur suzerain, & dont la naissance l'excluoit de la Chevalerie, à moins qu'il ne parvînt à la mériter par des actions éclatantes & de longs services dans des grades inférieurs à celui de Chevalier.

preſſement? Je vais, dit-elle, pour le ſommer d'une parole qu'un auſſi bon Chevalier auroit dû tenir de lui-même, celle de ſecourir Briolanie, Princeſſe de Sobradiſe, contre le meurtrier de ſon père & l'uſurpateur de ſes Etats. Amadis, en ſe faiſant connoître, lui prouva qu'il ne méritoit aucun reproche, & lui dit qu'il étoit prêt à la ſuivre avec les deux autres Chevaliers qu'il avoit promis à Briolanie d'amener à ſon ſecours. La Demoiſelle bien ſatisfaite retourna ſur ſes pas, & s'offrit à leur ſervir de guide. Ils la ſuivoient avec empreſſement, & ne s'occupoient que de remplir l'eſpérance de Briolanie, lorſqu'ils ſe virent arrêtés par le Chevalier dont le Vavaſſeur leur avoit parlé la veille.

Ce Chevalier, qui leur parut être d'une taille avantageuſe, maniant ſon cheval avec grace, & ferme dans les arçons, leur propoſa de rompre une lance, en les prévenant que ne deſirant que l'honneur de jouter avec eux, il eſpéroit que nulle eſpèce de reſſentiment ne les animeroit à vouloir combattre à coups d'épée, au cas qu'il remportât un premier avantage. Agrayes, auquel ce Chevalier ſembloit porter la parole, ſe ſentit très-piqué de ce qu'il paroiſſoit trop préſumer de ſa force & de ſon adreſſe, & pour toute réponſe il lui cria de ſe défendre, courut ſur

lui, & fut très-étonné de se voir désarçonné par l'inconnu, & de se trouver démonté. Son cheval épouvanté par la violence avec laquelle les deux lances s'étoient brisées, s'étant éloigné en courant dans l'épaisseur de la forêt, Galaor se présenta pour venger Agrayes; mais son cheval n'étant pas de force à résister à celui de l'inconnu, roula sur la poussière avec son maître, sans que celui-ci pût le faire relever. Amadis s'approchant aussi-tôt, modéra la colère de Galaor, qui demandoit le combat à l'épée, en lui représentant que l'inconnu jusqu'alors avoit rempli la condition de la joute qu'il avoit proposée; & se présentant aussi-tôt contre l'inconnu, cette course fut la plus violente de toutes: leurs lances furent brisées jusques dans les gantelets, & les deux Chevaliers s'étant choqués réciproquement en passant, les deux chevaux tombèrent de la force du coup, sans qu'aucun des deux eût perdu les rênes; mais le cheval d'Amadis ayant eu l'épaule cassée, ne put se relever; & l'inconnu s'élança légérement sur le sien, qui n'avoit été qu'étourdi par cette rencontre.

Ce fut en vain que les trois Chevaliers provoquèrent l'inconnu pour se battre à pied, l'épée à la main: il leur répondit avec politesse, qu'heureux de leur avoir résisté dans un com-

bat qu'il ne regardoit que comme une légère épreuve, nul motif ne le forçoit à regarder comme ennemis trois braves Chevaliers dont il venoit de connoître la force & le courage. A ces mots, il s'éloigna d'eux, en ſuivant une route aſſez frayée, & les laiſſa tous les trois démontés au milieu de la forêt. Amadis & ſon couſin Agrayes prirent facilement le parti de rire de cette aventure; mais Galaor, piqué vivement de ſa chûte, ſauta ſur un cheval de ſuite, &, ſans écouter Amadis ni la Demoiſelle, il courut de toute la viteſſe de ce médiocre cheval à la pourſuite du Chevalier inconnu. Amadis & Agrayes étant démontés tous les deux, n'eurent à prendre aucun autre parti que celui de ſuivre à pied la Demoiſelle, qui, dès le même ſoir, les conduiſit au château de Thorin, où la jeune Briolanie & Grovanèſe ſa tante étoient arrivées de la veille, pour les attendre à l'entrée de ſes anciens Etats.

Ces deux Princeſſes reçurent Amadis & ſon couſin Agrayes avec l'air de la plus vive reconnoiſſance. L'Auteur Portugais, dont le Traducteur d'Herberay ſe croit en droit de s'écarter quelquefois, prétend même qu'à peine Amadis eut-il ôté ſon caſque, que la jeune Briolanie ne put le voir ſans l'aimer; mais d'Herbe-

ray, mieux inſtruit ſans doute par les anciens manuſcrits Picards qu'il avoit lus précédemment, aſſure que la préſence d'Amadis ne fit d'autre impreſſion ſur cette jeune Princeſſe, que celle de lui donner l'idée de la perfection qu'on pouvoit deſirer dans un Chevalier, & que préparer ſon cœur à ne pouvoir ſe défendre des mêmes charmes répandus dans toute la perſonne du jeune Galaor, que la jeuneſſe & le deſir de plaire rendoient encore plus ſéduiſans en lui que dans ſon frère, qu'une grande paſſion rendoit ſouvent diſtrait, inattentif & ſérieux.

Amadis & ſon couſin Agrayes paſsèrent pluſieurs jours dans le château de Thorin, eſpérant donner à Galaor le temps de les rejoindre, & voulant auſſi laiſſer à Briolanie celui de faire avertir Abyſeos, Doriſon & Dramis ſes deux fils, que les Chevaliers qui ſe préſentoient pour ſoutenir ſa querelle étoient arrivés, & leur demandoient d'aſſigner le jour & le lieu du combat.

C'eſt en vain qu'ils ſe flattoient que leur jeune compagnon, laſſé d'une vaine pourſuite, retourneroit bientôt ſur ſes pas: Galaor avoit trouvé dans la forêt une Demoiſelle aſſez jolie pour l'engager à s'arrêter. Perſonne ne poſſédoit mieux que lui l'art de faire de nouvelles con-

noiſſances, dès qu'il prévoyoit qu'elles pouvoient lui devenir agréables. La Demoiſelle ayant aſſuré Galaor qu'elle connoiſſoit le Chevalier qui l'avoit démonté, & ſa demeure ordinaire, il l'avoit priée de le conduire; & le chemin qu'elle lui fit prendre l'éloigna trop d'Amadis, pour ne lui pas faire perdre l'eſpérance de le rejoindre.

Chemin faiſant, elle lui dit qu'elle étoit une des Demoiſelles de la belle Coriſande, ſouveraine d'une Iſle voiſine, & que ſa belle maîtreſſe, épriſe de la plus vive paſſion pour le Chevalier qu'il pourſuivoit, le retenoit depuis pluſieurs mois dans cette Iſle, enchaîné par ſon amour pour elle, comme par le ferment qu'il avoit fait de ne la point quitter ſans qu'elle le lui permît. La Demoiſelle ajouta que la ſeule Coriſande connoiſſoit le nom & la naiſſance de ce Chevalier qui paroiſſoit avoir des raiſons pour cacher l'un & l'autre: Ma maîtreſſe, dit-elle, ne pouvant s'oppoſer au deſir qu'il a d'acquérir de la gloire, lui permet quelquefois de ſortir de ſon Iſle & de venir dans cette forêt, pour s'exercer à la joûte contre les Chevaliers qu'il peut y rencontrer; mais elle lui a fait jurer de n'en venir jamais au combat à coups d'épée, à moins que ce ne ſoit dans ſon Iſle,

où plusieurs Chevaliers ont déja passé pour le combattre, mais dont ils ne sont ressortis qu'après avoir perdu leurs chevaux & leurs boucliers.

Le desir de s'éprouver contre ce Chevalier, peut-être aussi l'espérance que lui donnoient les beaux yeux noirs pleins de feu de cette Demoiselle, déterminèrent Galaor à ne la pas quitter. Elle le conduisit chez un ancien Chevalier de sa connoissance, pour y passer la nuit. Il trouva la famille du vieux Seigneur de ce château dans les larmes: ses deux fils venoient d'être rapportés chez lui bien blessés. Depuis quelque tems ils avoient fait le projet de forcer le Chevalier inconnu qu'ils avoient vu plusieurs fois passer dans la forêt, de leur dire son nom; & le même jour, le voyant prêt à s'embarquer pour retourner dans l'Isle, ils avoient voulu vainement s'opposer à son passage; le combat qu'ils l'avoient forcé de livrer avec l'épée, ne leur avoit pas mieux réussi que la joute. Galaor promit au Seigneur Châtelain de les venger, & de lui rapporter les boucliers de ses deux fils. Le bon vieillard reconnoissant, crut ne pouvoir lui rendre un plus grand honneur, que de lui faire dresser un lit à côté du sien, selon l'usage de ce tems. La vieille Châtelaine en fit autant de

ſon côté pour la Demoiſelle de la Dame Coriſande. Galaor ſe fût bien paſſé de cet excès de politeſſe, & ne put s'empêcher de montrer quelque humeur, lorſque la Demoiſelle, d'un air aſſez malin, vint lui ſouhaiter une bonne nuit, & le reconduire juſqu'à la chambre du Châtelain.

Galaor eſpéra pouvoir trouver, du moins le lendemain matin, une occaſion de dire à la Demoiſelle qu'il la trouvoit charmante, & lui fit promettre qu'ils partiroient enſemble dès l'aurore; mais l'éternel Châtelain auroit cru lui manquer, s'il ne l'eût accompagné juſqu'à la barque qui devoit le paſſer dans l'Iſle de Coriſande; & Galaor, plein de dépit, jura bien de n'entrer jamais le ſoir dans aucun château, quand la fortune auroit mis quelque Demoiſelle de vingt ans ſous ſa garde..

L'Iſle de Coriſande n'étoit pas éloignée de la côte; le trajet fut fait en peu de tems; & Galaor étant deſcendu ſur le rivage, il entendit annoncer ſon arrivée par le ſon des trompettes qui retentit ſur le donjon du beau château qui dominoit ſur cette Iſle. La Demoiſelle l'avertit de ſe préparer à combattre : On ne trouve pas toujours, lui dit-elle en riant, des Seigneurs Châtelains auſſi polis que celui qui vous a ſi bien

fait les honneurs de son château ; & je crains bien que celui-ci n'obtienne de vous le bouclier que vous portez, pour le joindre à ceux que vous voyez attachés à ces poteaux.

Galaor n'eut pas le tems de répondre à cette plaisanterie, la porte du château s'ouvroit dans ce moment ; il en vit sortir un Chevalier de la plus belle taille, & d'une figure charmante : il étoit entre deux compagnes de la Demoiselle, dont l'une portoit son casque, & l'autre une forte lance. Une jeune Dame d'une beauté parfaite le suivoit, en portant une couronne de laurier entremêlée de myrthe & de roses ; &, le regardant d'un air tendre, elle sembloit la lui destiner pour le prix de la victoire.

Le Chevalier s'avança d'un air poli vers Galaor. Chevalier, lui dit-il, vous avez su par celle qui vous a conduit dans cette Isle, quelles sont les conditions de l'espèce de combat que je vous vois prêt à me livrer ; je vois que vous vous obstinez à me connoître autant que je le suis à cacher mon nom, jusqu'à ce que je l'aie rendu digne de ceux auxquels je tiens par les liens du sang. Si j'osois vous les nommer, je suis sûr que vous m'approuveriez. Quoique Galaor sentît naître dans son cœur une secrette sympathie pour le Chevalier inconnu, le sou-

venir d'en avoir été renversé dans la forêt, ne lui permit point de se livrer à ce sentiment : Souvenez-vous, lui dit Galaor, de l'espèce d'outrage que vous m'avez fait, en me refusant le combat à l'épée, après m'avoir abattu. Je vous ai suivi depuis ce moment, & rien ne peut plus m'empêcher d'en avoir raison. A ces mots ils s'éloignèrent, & revinrent l'un sur l'autre la lance en arrêt : les deux lances volèrent en éclats sans qu'ils en fussent ébranlés ; mais le cheval de Galaor n'etant pas aussi vigoureux que celui de son adversaire, & pliant sous son atteinte, Galaor n'eut d'autre ressource que d'embrasser en passant l'inconnu, & tous les deux tombèrent ensemble sur le sable. L'un & l'autre se relevèrent avec la même légéreté ; &, mettant l'épée à la main, ils s'attaquèrent avec autant d'adresse & de vigueur que de courage. Le combat fut si long & si terrible, que Galaor pensa qu'il n'en avoit jamais essuyé de pareil depuis celui qu'il eut contre Amadis ; & Corisande épouvantée profita d'un instant où tous les deux reprenoient haleine, pour tâcher de les séparer ; mais Galaor plus animé que jamais par la longue résistance qu'il venoit d'éprouver, & par son sang qu'il voyoit couler, ne voulut écouter aucune proposition jusqu'à ce

que ce Chevalier consentît à lui dire son nom. Le combat entr'eux devint donc plus terrible & plus dangereux encore à cette seconde attaque. Les débris sanglans de leurs armes couvroient le sable ; & Corisande éperdue voyant chanceler un moment son Chevalier, elle ne put résister à sa douleur, & courant se jetter entre les combattans : Arrête, cruel, cria-t-elle à Galaor, arrache-moi plutôt la vie que de répandre un sang si précieux ; &, si mon amour ne te peut toucher, crains la vengeance d'Amadis & de Galaor. Que dites-vous, grands Dieux ! s'écria Galaor, en baissant la pointe de son épée ? Non, continua-t-elle, mon cher Florestan, il n'est plus tems de cacher votre nom ; sachez, continua-t-elle en s'adressant à Galaor, que c'est le fils de Perion, Roi de Gaule, & le frère des deux plus redoutables Chevaliers de l'Univers, que vous êtes prêt d'enlever à mon amour. A ces mots, celui-ci jette son casque, & court présenter le pommeau de son épée à Florestan. Ah ! mon frère, s'écria-t-il, reconnoissez Galaor à sa douleur & à sa tendresse. J'aurois dû le reconnoître plutôt à ses coups comme à sa valeur, dit Florestan, en se précipitant dans ses bras. La tendre émotion des deux frères dans cet embrassement, fit cou-

ler leur ſang avec encore plus d'abondance ; & l'un & l'autre fuſſent tombés ſur le ſable, ſi Coriſande & ſes deux Demoiſelles ne les euſſent ſoutenus. Floreſtan eut cependant la force de prendre la couronne que Coriſande tenoit dans ſa main, & la poſa ſur le front de ſon frère, qui l'ôta promptement pour en couronner les beaux cheveux de celle qui venoit de les réunir *.

* Nous avons cru ne devoir point interrompre cette narration par l'épiſode qui nous apprend comment Floreſtan ſe trouvoit être frère d'Amadis & de Galaor : l'eſtime & la ſympathie les avoient portés également tous les deux à ſe reconnoître pour frères ; & ce ne fut que dans le château de Coriſande que Galaor apprit de Floreſtan que, dans le tems où le Roi Perion partit de la Gaule pour aller voir le Roi Garinter dans la petite Bretagne, il fut obligé de s'arrêter pendant quelques jours chez le Comte de Salandrie, dont la fille ne put réſiſter à l'amour que l'aimable Perion fit naître en ſon ame ſans aucuns ſoins & ſans le deſirer. Ce Prince une nuit repoſoit tranquillement dans ſon lit, lorſqu'il ſe ſentit ſerré par deux bras qui ne faiſoient pas craindre qu'ils cherchaſſent à nuire.... Perion, en voulant s'en débarraſſer, ceſſa bientôt d'employer toutes ſes forces, de crainte de bleſſer tout ce que ſes mains rencontroient de charmant, en lui faiſant connoître que ces bras arrondis par la jeuneſſe, étoient ceux d'une De-

Quelque nombreuſes que fuſſent les bleſſures des deux frères, aucune n'étoit aſſez dangereuſe

---

moiſelle : bientôt il la reconnut à ſa voix pour être la fille du Comte de Salandrie. Ah! Perion, lui dit-elle, en tournant une lanterne ſourde, & lui laiſſant voir preſque toute nue la figure la plus charmante, cédez à mon amour, ou donnez-moi la mort. Perion étoit bien vif & bien jeune, mais il étoit également loyal; ſon premier mouvement fut de repouſſer doucement la jeune Comteſſe de Salandrie, & de lui dire qu'il ne pouvoit abuſer de ſa foibleſſe, & violer les droits de l'hoſpitalité. Confuſe, déſeſpérée de cette cruelle réponſe, elle ſe jette ſur l'épée de Perion, la tire, & la veut plonger dans ſon ſein : Ce ſein étoit ſi beau, que Perion avança ſa main, & s'empreſſa de le défendre de cette pointe cruelle : l'épée tomba, Perion ne retira pas ſa main, la lanterne s'éteignit; & Floreſtan dut ſa naiſſance à tous ces accidens, & à ceux qui les ſuivirent. Honteux le lendemain matin de s'être trouvé ſi foible en ſe livrant à des deſirs qu'il avoit vivement partagés, il partit dès le lever du ſoleil pour continuer ſa route, & ne put s'empêcher de rougir & de s'accuſer ſecrettement en prenant congé du Comte de Salandrie.

La jeune Comteſſe verſa bien des larmes en apprenant ſon départ; elle en verſa de nouvelles en connoiſſant bientôt les ſuites de cette nuit. Une de ſes tantes qui l'avoit élevée, ſut cacher ſon embarras & ſon état juſqu'au dernier moment : elle reçut Floreſtan; elle l'éleva juſqu'à l'âge de dix-huit ans; &, lui voyant toutes les vertus & les qualités d'un Damoiſel accompli,

pour faire craindre pour leur vie ; mais l'un & l'autre trop épuisés par la perte de leur sang, ne furent point en état pendant près d'un mois de porter les armes ; & quelque enchanté que fût Galaor d'avoir trouvé Floreſtan, il ne put penſer ſans la plus vive douleur, qu'il ne pouvoit arriver à tems pour ſeconder Amadis & Agrayes dans leur combat contre Abyſeos & ſes deux fils.

Amadis & Agrayes en effet ayant attendu Galaor pendant cinq ou ſix jours dans le château de Thorin, & voyant que le tems marqué pour le combat étoit prêt de s'écouler, ils s'avancèrent avec Grovanèſe & Briolanie vers So-

---

elle le fit armer Chevalier par le Comte de Salandrie. Elle lui découvrit ſa naiſſance, & l'envoya chercher les aventures, en lui preſcrivant de ne ſe faire connoître pour être le fils de Perion, que lorſque ſa renommée égaleroit celle de ce Prince, & celle qui commençoit à ſe répandre dans toute l'Europe, des exploits d'Amadis & de Galaor.

Floreſtan depuis trois ans s'étoit couvert de gloire ; mais ſa modeſtie ne lui auroit pas encore permis de ſe nommer, quoiqu'il eût déja triomphé d'un grand nombre de Chevaliers renommés, depuis ſix mois que Coriſande le retenoit dans ſes aimables chaînes, ſans le combat qui força cette tendre amante d'apprendre à ſon frère Galaor & ſa naiſſance & ſon nom.

bradise ; &, se croyant assez forts pour combattre Abyseos & ses deux fils, ils firent tendre deux riches pavillons dans une prairie voisine de cette capitale, & Briolanie envoya dire à son ennemi mortel, que, selon les conditions arrêtées, elle avoit amené les champions qui devoient soutenir sa querelle.

Abyseos, quoique très-brave, sentit un noir pressentiment : il connoissoit sa cause pour être si mauvaise, & d'ailleurs maître absolu dans Sobradise il pouvoit si facilement éluder ce combat, qu'il fut tenté de commettre cette lâcheté ; mais ses orgueilleux fils, Dorison & Dramis, s'opposèrent à ce dessein ; & fiers de leur force & de leur taille gigantesque, ils déterminèrent leur père à répondre qu'il offroit le combat pour le lendemain matin.

Amadis & Agrayes s'étant présentés dès le lever du soleil dans la place destinée pour le combat, Abyseos & ses fils ne tardèrent pas à paroître ; &, ne trouvant que deux adversaires, ils envoyèrent à Briolanie, pour lui demander pourquoi le troisième ne se présentoit pas ? Amadis, impatient de combattre, répondit pour elle, en disant au Héraut : Vas dire à tes maîtres que leur cause est si mauvaise, que le plus foible de nous deux suffiroit pour que la

justice céleste les punît de leur orgueil & de leur trahison, & que la légitime Reine de Sobradise se soumet à tout si nous sommes vaincus.

Rien n'arrêtant donc plus le combat, Abyseos & Dramis coururent tous les deux sur Amadis, & brisèrent leurs lances sur ses armes, sans l'ébranler; mais ce premier choc rétablit l'égalité dans le combat, Amadis ayant percé d'outre en outre Dramis, qui tomba versant des flots de sang sur la poussière.

Dorison & Agrayes se chargeant avec une égale fureur, leurs chevaux ne purent supporter l'impétuosité de ce choc, & roulèrent tous les deux sur leurs maîtres. L'un & l'autre également prompts à se relever, s'attaquèrent à coups d'épée, & bientôt le sang coula de leurs blessures; mais Agrayes, ayant vu son cousin Amadis fendre d'un seul coup la tête d'Abyseos, il fut honteux que Dorison lui disputât si longtems la victoire. Il s'élança sur lui; & le saisissant par son casque, il lui trancha la tête & courut la porter aux pieds de Briolanie. La mort de l'usurpateur & de ses fils décida du sort du Royaume de Sobradise; les corps de ses ennemis vaincus furent traînés hors de la lice, au milieu des acclamations des sujets de Brio-

lanie, dont les principaux vinrent prêter ferment à ses genoux.

Cette belle Reine sentit peut-être moins de plaisir encore à remonter sur le trône de ses pères, qu'à penser qu'elle pouvoit offrir à son libérateur de le partager avec elle. Les blessures qu'Amadis & son cousin avoient reçues dans ce combat les ayant arrêtés pendant quelque tems à Sobradise, Briolanie ne put s'empêcher de laisser pénétrer ses sentimens; mais Amadis, trop fidèle pour en être touché, trop loyal Chevalier pour vouloir feindre, fut lui faire entendre qu'il n'étoit plus le maître de son cœur; & Briolanie, étouffant dès sa naissance une passion qui ne pouvoit être que malheureuse, la plus tendre reconnoissance & la plus fidèle amitié furent les seuls sentimens qui lui restèrent pour Amadis.

Galaor, & Florestan son frère, furent un mois sans être en état de porter les armes. Étant partis ensemble pour rejoindre Amadis, ils eurent en chemin plusieurs aventures de l'espèce de celles qui pouvoient être les plus agréables à ces deux braves & galans Chevaliers; & ce ne fut qu'après en avoir abattu plusieurs, & même avoir fait avouer à leurs jeunes maîtresses qu'elles avoient beaucoup gagné en passant sous leur

garde, qu'ils rejoignirent Amadis qui reçut Floreſtan dans ſes bras, & qui ne put ſe réſoudre à gronder Galaor ; il dit ſeulement en ſa préſence à Briolanie, qu'il devoit bien regretter en ce moment de n'avoir pas partagé le bonheur de la venger. Ce ſeul mot, qu'un regard de cette belle Reine rendit encore plus frappant pour Galaor, le fit ſoupirer & tomber dans une profonde rêverie ; & dès ce moment Agrayes fit remarquer à ſon couſin, que la gaieté de Galaor ſembloit s'altérer de jour en jour, & qu'il paroiſſoit même voir avec indifférence les jeunes beautés qui formoient la Cour de Briolanie, quoique ſouvent elles euſſent l'air de l'agacer.

Fin du premier Livre.

Nicolas d'Herberay dédie ce second Livre, comme le précédent, à François premier ; nous croyons ne devoir pas rapporter les Vers médiocres qui servent de Dédicace, ni le Sonnet pareil qu'il adresse à ses Lecteurs, pour s'excuser par l'exemple d'Homère & de Virgile, du merveilleux qui commence à devenir plus fréquent dans ce second Livre.

L'isle Ferme & le Palais d'Apollidon jouant un très-grand rôle dans ce Livre, & dans presque tous ceux qui le suivent, l'Auteur débute par en donner une description, & par raconter l'histoire d'Apollidon & de Grimanèse, avant de

reprendre le fil de sa narration. Il nous paroît qu'on doit louer l'Auteur de ce début ; il est nécessaire pour mettre les Lecteurs au fait d'une histoire & d'un palais qu'on retrouve à tout moment, &, s'il l'eût placé dans le corps du Roman, il en eût refroidi l'action.



LIVRE SECOND.

Description de l'isle Ferme ; Histoire sommaire d'Apollidon & de Grimanèse, & des enchantemens qu'Apollidon fit dans l'Isle Ferme, en y élevant l'arc des loyaux amans & la chambre défendue.

Un Roi de Grèce ayant épousé la sœur de l'Empereur de Constantinople, eut deux fils, entre lesquels il voulut en mourant partager ses Etats & ses richesses. Apollidon, l'aîné de ces deux fils, s'étoit uniquement occupé, dès son enfance, des exercices de la Chevalerie & de l'étude des sciences les plus sublimes ; il laissa son frère paisible possesseur des Etats de son père, & ne prit en partage que les livres, de bonnes armes, & des richesses suffisantes pour l'entretien des amis qu'il s'étoit attachés, & d'un certain nombre de vaisseaux sur lesquels il s'embarqua pour parcourir les mers, & se choisir une contrée où il fonderoit un nouvel Empire.

Après une navigation assez longue, il aborda sur les côtes d'Italie. Sa magnificence, sa valeur, & quelques aventures singulières, le firent recevoir par l'Empereur des Romains, comme un héros. Cet Empereur, nommé Suidan, étoit frère de la charmante Grimanèse ; & quoiqu'elle eût des prétentions légitimes, & que de grands seigneurs eussent demandé sa main, Suidan avoit toujours éloigné leurs propositions.

Apollidon & Grimanèse furent frappés du même trait : s'aimer, se le dire, jurer d'être à jamais unis, sortir ensemble du palais pendant l'obscurité d'une nuit, s'embarquer sur les vaisseaux d'Apollidon, & n'avoir plus pour guides que la fortune & l'amour, ce fut le sort que ces deux amans se choisirent, & ce fut celui qui fit leur gloire & leur félicité.

Etant parvenus, après une longue navigation, dans le port d'une isle qui leur parut fertile, agréable, & qu'ils crurent être inhabitée, ils y furent bientôt attaqués par un Géant, dont la barbarie avoit fait périr presque tous les anciens habitans de cette isle, & qui s'étoit retiré dans les rochers qui la bordoient au nord, avec les esclaves qu'il avoit conservés pour le servir.

Tuer ce cruel Géant, épouser le même soir la

la belle Grimanèſe, ce furent pour Apollidon les événemens du premier jour qu'il paſſa dans cette iſle; il s'occupa pendant le ſecond à bâtir un palais digne de celle qu'il adoroit; & les Génies, obéiſſant à ſes ordres, ornèrent ce palais ſomptueux de toutes les richeſſes de la nature, & le rendirent célèbre & redoutable par les enchantemens qu'ils y formèrent.

On ne pouvoit entrer dans ce palais ſans paſſer ſous une eſpèce d'arc de triomphe, qui prit le nom de l'arc des loyaux amans: l'entrée en étoit défendue par des forces inviſibles qui repouſſoient avec violence les téméraires & volages amans qui s'expoſoient à cette épreuve. Une ſtatue de bronze ſurmontoit la voûte de cet arc; elle portoit une trompe avec laquelle elle honoroit le paſſage d'un amant fidèle ſous cet arc, en rendant un ſon mélodieux, & répandant des fleurs ſur ſa tête; la même trompe puniſſoit l'amant coupable, par des ſons effrayans, & par des flammes mêlées d'une fumée noire & empoiſonnée.

Au-delà de cet arc on trouvoit un perron de bronze doré, ſur lequel on voyoit les figures d'Apollidon & de Grimanèſe; une grande table de jaſpe étoit à leurs pieds enclavée dans le perron, & le nom de ceux ou de celles qui

paſſoient ſous l'arc, paroiſſoit auſſi-tôt s'y graver de lui-même.

Au-delà du perron de cuivre on en voyoit un de marbre blanc; mais ceux mêmes qui venoient de paſſer ſous l'arc ne pouvoient en approcher, & monter quelques dégrés de ce perron, qu'autant que le Chevalier pouvoit atteindre par ſa valeur & par ſes exploits, à la haute renommée d'Apollidon, & que la Dame pouvoit égaler la beauté de Grimanèſe.

Au-deſſus de ce perron, on voyoit une plateforme, & la porte toujours fermée d'une eſpèce de temple en rotonde, qui portoit le nom de la *chambre défendue;* des Génies puiſſans veilloient ſans ceſſe ſur cette enceinte ſacrée qui ne pouvoit s'ouvrir que pour un héros ſupérieur au grand Apollidon, ou pour une beauté digne d'éclipſer celle de la belle Grimanèſe.

Après avoir fait cette deſcription, que nos lecteurs feront ſouvent obligés de ſe rappeller, l'Auteur reprend le fil de ſa narration, au moment où Galaor & ſon frère Floreſtan venoient de rejoindre Amadis & Agrayes dans Sobradiſe, à la Cour de la jeune Reine Briolanie; il nous apprend ſeulement, que l'Empereur, frère de Grimanèſe, étant mort, Apollidon &

ſa charmante épouſe furent forcés de quitter l'iſle ferme, pour aller occuper le trône des Céſars, & qu'ils laiſsèrent cette belle demeure ſous la garde de quelques anciens ſerviteurs, & ſous celle des Génies qui veilloient ſur les enchantemens.

Quoique Briolanie s'occupât ſans ceſſe de rendre le ſéjour de Sobradiſe agréable aux trois fils de Perion & au Prince Agrayes, Amadis occupé ſans ceſſe de ſon amour, brûloit d'impatience de retourner près d'Oriane; &, quoiqu'il s'apperçût que le cœur de Galaor commençoit à ſentir une paſſion plus ſérieuſe que les premières qui l'avoient juſqu'alors amuſé plus qu'elles ne l'avoient touché, ce tendre amant ſut déterminer ſes compagnons à prendre congé de la jeune Reine, pour retourner à la Cour de Liſvard.

Au moment où ces Princes étoient prêts à s'embarquer, ils rencontrèrent deux Demoiſelles qui leur demandèrent ſi, ſe trouvant à portée de l'iſle ferme, ils ne ſe propoſoient pas d'en aller éprouver les aventures; & ſur cela l'une des deux Demoiſelles, qui ſe trouvoit être fille du Gouverneur de cette iſle, leur raconta ce que nous venons de voir, & leur propoſa de les y conduire. Galaor & Floreſtan ſe ſoucioient fort peu de la ſuivre; l'arc des loyaux amans

leur donnoit une ſecrette inquiétude ; ils n'avoient pas la préſomption d'eſpérer que la ſtatue leur prodiguât ſes fleurs ; mais Agrayes, enchanté de l'eſpérance de pouvoir rendre un hommage éclatant à la belle Olinde, dit avec fineſſe : Ah ! ſi le brave Amadis aimoit, pourroit-il héſiter à le prouver à celle qu'il adore ? Amadis rougit, n'oſa répondre ; mais lui-même à l'inſtant, donnant la main aux Demoiſelles pour les faire entrer dans ſon vaiſſeau, courut au gouvernail & le dirigea vers l'iſle ferme, ſelon les inſtructions qu'il reçut de la Demoiſelle.

Les quatre Chevaliers abordèrent cette iſle dès le même ſoir, & furent reçus dans un hôtel, à quelque diſtance du palais d'Apollidon, par le père de la Demoiſelle, qui ſe plut à les inſtruire de tous les détails de ce palais enchanté.

Ce fut Agrayes qui, dès le lendemain matin, ſe préſenta le premier pour paſſer ſous l'arc des loyaux amans ; auſſi-tôt la ſtatue répandit quelques fleurs, & de ſa trompe elle fit retentir l'air d'un ſon agréable. Agrayes s'étant avancé juſqu'au perron de cuivre, contemploit avec admiration les ſtatues des deux heureux & fidèles époux. Amadis ne put différer plus long-tems à ſuivre Agrayes ; & demandant à

ses frères, en souriant, s'ils ne l'imiteroient pas, il les vit se faire beaucoup de complimens l'un à l'autre, à qui passeroit le premier; alors, ne voulant pas jouir plus long-tems de leur embarras; il dit dans son cœur : Chère & divine Oriane, c'est en ton nom que j'éprouve cette aventure !.... A peine Amadis fut-il sous l'arc, qu'une pluie de fleurs couvrit la terre, & qu'un concert céleste se fit entendre ; il rejoignit Agrayes près du perron de cuivre; & tous les deux, après avoir admiré l'air majestueux d'Apollidon & la beauté de Grimanèse, se mirent à parcourir cette première enceinte où tout leur paroissoit merveilleux. Ils s'occupèrent à lire plusieurs noms écrits sur la pierre de jaspe; celui d'Agrayes les surmontoit déja tous. Amadis lut avec plaisir celui de Bruneau de Bonnemer, sur la même ligne que celui d'Agrayes : il savoit que Bruneau de Bonnemer adoroit sa jeune sœur Mélicie, & dès cet instant il la lui destina. Dans ce même moment, une main invisible gravoit le nom d'Amadis sur le frontispice de la table de jaspe, il ne restoit aucune place pour le nom de celui qui l'auroit pu surmonter.

Amadis & son cousin, enchantés de tous les nouveaux objets qui frappoient leurs yeux, ou-

blioient Galaor & Floreſtan qui commençoient à s'ennuyer d'une ſi longue attente. Yſanie, le Gouverneur de l'iſle ferme, ne put s'empêcher de leur dire : Meſſeigneurs, ſerez-vous les premiers qui ſoyiez venus juſqu'ici, ſans oſer éprouver cette aventure? Ce mot, *ſans oſer*, bleſſa le ſenſible Floreſtan. Par ſaint George ! il n'eſt rien, dit-il, que je ne puiſſe oſer; & la certitude de la mort même ne m'arrêteroit pas.... A ces mots, il s'élance & franchit à moitié le paſſage de l'arc; mais à l'inſtant, il ſe ſent arrêté par une infinité de griffes cruelles qui le pénètrent de tous côtés; la ſtatue ſecoue ſur ſa tête des mouches-guêpes & des chauve-ſouris; une fumée inſupportable l'environne, lui fait perdre la reſpiration; & dans ce moment, un coup de vent le repouſſe & le rejette à quatre pas au-delà de l'entrée du paſſage. Galaor, furieux de voir Floreſtan étendu ſur l'herbe, & tout en ſang des égratignures qu'il avoit reçues, met l'épée à la main, & ſe couvrant de ſon bouclier, baiſſe la tête & pénètre ſous l'arc fatal: une autre eſpèce de réſiſtance s'oppoſe à ſon paſſage; & tandis que la ſtatue répand ſur ſa tête un nuage de puces & de couſins qui pénètrent ſous ſes armes, en le perçant de mille aiguillons, Galaor ſent une infinité de petites

mains qui, quoiqu'elles lui paroissent douces & potelées, le saisissent par le nez, les oreilles & le bout des doigts; jusqu'à ses paupières, jusqu'à ses sourcils, rien n'échappe sur Galaor de tout ce qui peut être saisi par ces méchantes petites mains qui le pincent cruellement, le renversent, lui font perdre terre, & le portent étendu sur le dos, à côté de Florestan. Ah! mon frère, s'écrièrent-ils tous deux, maudite soit celle qui nous a conduit ici! Cependant l'instant d'après, les égratignures de Florestan furent guéries, sans qu'il en restât la moindre marque; & Galaor ne souffrant plus de la cuisson des pinçons qu'il avoit reçus, fut assez incorrigible pour regretter de ne plus sentir l'atteinte de ces mains qui lui avoient paru jolies; mais il ne le fut pas assez pour oser tenter une seconde épreuve.

Agrayes, après avoir suffisamment observé la première enceinte, voulut essayer de franchir le perron de marbre blanc; mais à l'instant il se sentit chargé de tant de coups auxquels il opposoit vainement son épée & son bouclier, qu'il ne put jamais monter que les deux premiers degrés; &, cédant à la force, il fut renversé sans connoissance & reporté jusques sous l'arc des loyaux amans, où la fraîcheur des

fleurs que la ſtatue lui verſa, & les ſons harmonieux qu'elle tira de ſa trompe, le rappellèrent à la vie.

Amadis, invoquant alors Oriane, & ſoutenant la multitude des coups qu'on lui portoit de toutes parts, franchit tous les degrés; mais à peine fut-il ſur la plate-forme, que les coups parurent redoubler, & l'en euſſent précipité peut-être, ſi tout-à-coup la porte de la chambre défendue s'entr'ouvrant, il n'en fût pas ſorti un bras enveloppé de ſatin vert, qui le tira dans l'intérieur de la chambre. Dans ce moment, un nombre infini de voix ſe fit entendre: Honneur, crioient-elles, au brave Chevalier dont la gloire & les exploits ſurpaſſent ceux d'Apollidon qui fit cet enchantement.

La loi qu'Apollidon avoit écrite en partant étoit formelle, elle eut ſa pleine exécution; la conquête de la chambre défendue en rendoit l'accès libre à l'avenir au Chevalier vainqueur, & lui donnoit la ſouveraineté de l'iſle ferme & la poſſeſſion du palais d'Apollidon. Yſanie, ſuivi des principaux habitans, vint ſur-le-champ aux genoux d'Amadis lui prêter ſerment de fidélité. Agrayes, Galaot & Floreſtan étoient trop généreux pour voir le triomphe d'Amadis avec envie; & tous les trois, oubliant les petites

disgraces qu'ils avoient essuyées, vinrent unir leurs voix à celles qui célébroient le nouveau souverain.

Quelle nouvelle plus charmante eût-on pu porter à la belle & sensible Oriane, que le nouveau triomphe d'Amadis? Mais, hélas! au moment même où cet amant si tendre se préparoit à lui faire part d'une victoire qu'il ne devoit qu'à la fidélité de son amour pour elle, Oriane, la malheureuse Oriane avoit le poignard dans le cœur, & la lettre cruelle qu'elle envoyoit par Durin, frère de la Demoiselle de Danemarck, alloit le plonger aussi dans celui d'Amadis.

Durin étoit arrivé dans le moment où, marchant vers la chambre défendue, Amadis avoit déja passé sous l'arc des loyaux amans. Gandalin qui se douta bien que Durin apportoit des nouvelles d'Oriane, le pria d'attendre pour les rendre à son maître, qu'il eût mis le comble à sa gloire, en faisant la conquête de cette chambre; ce ne fut donc qu'après avoir reçu le serment d'Ysanie & de ses nouveaux sujets, qu'Amadis parut aux yeux de Durin. Enchanté de recevoir une lettre de celle qu'il adore, il amène Durin dans un bosquet écarté; il reconnoît & baise l'écriture, il rompt le cachet avec un

tranſport qui faiſoit trembler ſes mains & palpiter ſon cœur. Hélas ! le malheureux Amadis alloit recevoir le coup le plus mortel.

Nous ne voulons point rapporter la lettre d'Oriane ; c'étoit celle d'une amante déſeſpérée !..... Elle eût touché, briſé le cœur coupable qui l'auroit méritée ; quel effet mortel ne fit-elle pas ſur le plus tendre & le plus fidèle ?

Les premières lignes que lut Amadis lui firent verſer un torrent de larmes, & la lettre tomba de ſes mains. Durin l'ayant relevée, les derniers mots étoient qu'Oriane lui défendoit de paroître à ſes yeux, qu'elle deſiroit & qu'elle attendoit la mort. A ce dernier trait, Amadis tomba ſans connoiſſance, mais dans un état bien plus fâcheux encore que celui d'un ſimple évanouiſſement ; il ſe rouloit ſur la terre, jettant quelques cris étouffés ; il demandoit ſon épée, ſembloit chercher le tronc d'un arbre pour ſe briſer la tête. Le fidèle Gandalin accourut à ſon ſecours, & le ſaiſit entre ſes bras avec Durin, pour l'empêcher du moins de ſe nuire, & tous les deux le gardèrent pendant plus de deux heures dans ce tranſport auquel à chaque inſtant même ils craignoient de le voir ſuccomber.

L'épuiſement qu'il lui cauſa donnant quelque

calme à ſes ſens, il en reprit l'uſage: Ah! cher Gandalin, s'écria-t-il, en portant la lettre d'Oriane ſur ſon front, & en l'attachant ſur ſon cœur; cher Gandalin, voici l'arrêt de ma mort; il ne me reſte plus qu'à le ſubir. Hélas! nous fûmes nourris du même lait; je dois tout à ton vertueux père, comme à ton tendre & fidèle attachement: reçois comme mon frère & mon ami le ſeul bien dont je puiſſe diſpoſer. Puiſque cette iſle eſt à moi, je te la donne. Va trouver mon frère Galaor, dis-lui que je lui demande pour dernière grace de t'armer Chevalier: aide-moi pour la dernière fois à me couvrir de mes armes: amène-moi mon cheval à cette petite porte écartée, & garde-toi bien de me ſuivre; tu redoublerois ma fureur & mon déſeſpoir, ſi tu t'écartois des ordres que je te donne en te faiſant mes derniers adieux.

Gandalin baigné de larmes, n'oſa réſiſter; mais après avoir obéi à ſes ordres, il monta promptement à cheval, & ſuivit Amadis qui s'avançoit vers une langue de terre par laquelle l'iſle tenoit au continent, ce qui lui faiſoit donner le nom de l'iſle ferme: il le ſuivit de loin, mais toujours à vue, & ſans que ſon maître pût s'en appercevoir; Durin ne put de même ſe réſoudre à l'abandonner.

Amadis ayant franchi l'eſpèce de chauſſée de l'iſle ferme, s'enfonça dans une épaiſſe forêt ; à peine la clarté de la lune faiſoit-elle diſtinguer les objets. Se croyant alors ſuffiſamment éloigné de ceux qui tenteroient de le ſuivre, il deſcendit de cheval, ſe jetta ſur l'herbe, & donna cours à ſes plaintes & à ſes gémiſſemens. Gandalin & ſon compagnon n'osèrent le troubler ; mais ils deſcendirent auſſi de cheval & ſe cachèrent dans un buiſſon d'où ces fidèles ſerviteurs pouvoient obſerver tous ſes mouvemens : l'un & l'autre paſsèrent cette nuit dans les larmes, en entendant le malheureux Amadis ſe plaindre de l'injuſtice d'Oriane, & appeller la mort à ſon ſecours.

L'aube du jour étoit prête à paroître, lorſque Gandalin entrevit arriver un Chevalier couvert d'armes, qu'un reſte de lune faiſoit paroître brillantes : ce Chevalier s'arrêta, paſſa la bride de ſon cheval dans une branche d'arbre, & tout en cherchant une place commode pour ſe repoſer juſqu'au jour, il ſe mit alors à chanter une chanſon. Nous ne la rapporterons point, mais nous convenons qu'il méritoit bien d'être puni ; premiérement, d'en avoir fait une auſſi mauvaiſe ; ſecondement, d'oſer ſe vanter en déteſtables vers de ſon amour pour Oriane, &

d'en être aimé. Gandalin fut bien ſurpris de voir qu'Amadis paroiſſoit n'être point ému par cette chanſon : cet apparent oubli de lui-même & de ſon amour, parut être le comble du déſeſpoir au fidèle Ecuyer ; il ne balança plus à chercher à l'en diſtraire ; il craignoit bien moins pour ſon maître le combat le plus périlleux, que cette indifférence mortelle. Il court à lui, le tire de ſon anéantiſſement : Quoi ! ſeigneur, lui dit-il, n'avez-vous donc pas entendu ce que cet audacieux Chevalier vient de dire ? Pourquoi me viens-tu troubler contre mes ordres, lui répondit Amadis en fureur ? ſans le ſouvenir de ton père, il t'en coûteroit la vie. Mais dis, inſenſé, dis donc, que veux-tu ? que prétends-tu ? qu'eſpères-tu de moi ? Que vous le combattiez, dit Gandalin, que vous le faſſiez dédire, & que vous le puniſſiez du plus noir & du plus orgueilleux menſonge. Ah ! le puis-je, mon pauvre Gandalin, dans l'état où je ſuis, répondit-il ? ne tenois-je pas de la divine Oriane toute ma force & mon courage ? Je crois ſans doute comme toi, que cet impudent & félon Chevalier eſt bien loin du bonheur dont il ſe vante ; mais, tel qu'il puiſſe être, il eſt encore plus digne de combattre au nom d'Oriane, que le malheureux qu'elle a condamné. Eh ! que

Durin pourra-t-il donc dire à cette belle Princesse, s'écria Gandalin? Vous ignorez qu'elle l'a chargé d'observer vos yeux, votre air, toutes vos actions, après qu'il vous auroit vu lire sa lettre; il m'a suivi jusqu'ici; sera-t-il donc obligé de lui dire que vous avez souffert qu'un audacieux attentât à sa gloire? Quoi! Durin est ici, dit Amadis? Oui, mon maître, j'y suis, s'écria Durin en tombant à ses genoux: ah! ne vous désespérez pas; quelque faux rapport aura blessé la Princesse, sa colère ne sera pas durable; espérez tout des soins de ma sœur, & du compte que je vais lui rendre à mon retour. Ah! dit Amadis en l'embrassant, donnez-moi promptement mes armes, & puissé-je verser tout mon sang en défendant l'honneur d'Oriane, après l'avoir vengée!

Amadis s'étant mis promptement en état de combattre, s'élança sur son cheval que Gandalin tenoit tout prêt, & s'approchant du Chevalier: Vous, lui dit-il, qui vous louez tant de l'amour, je ne crois pas que jamais vous en ayiez reçu de faveurs, ni même que vous ayiez pu les mériter. Qui es-tu, répondit l'autre, qui me parles avec tant d'audace? Crois-tu que ma valeur & ma renommée ne me rendent pas digne de l'amour de la plus belle Princesse de

l'univers ? Non, je ne t'en crois pas digne, répondit Amadis avec fureur, ni même de l'honneur que je fais à un lâche tel que toi, de le défier. Le Chevalier, sans rien répondre, détache son cheval, monte dessus, prend sa lance & dit froidement : Je pense que l'amour te maltraite assez pour que tu desires de perdre la vie : vas, malheureux, ôte-toi de ma présence, & respecte les amans fortunés. A ces mots, il tourne bride, & veut s'éloigner sans combattre ; mais Amadis l'arrête en lui criant : Lâche, soutiens ce que tu viens de dire, ou sois sûr d'éprouver la punition la plus humiliante. Ce Chevalier très-vain & très-présomptueux, ne manquoit pas cependant d'une certaine valeur ; & lorsqu'il s'entendit menacer, il mit sa lance en arrêt, & courut contre Amadis qui le fit voler par-dessus la croupe de son cheval : cependant il n'avoit point lâché les rênes, il remonta légérement pendant qu'Amadis fournissoit sa carrière, & se présenta l'épée haute, quand celui-ci revint sur lui en lui disant : En vérité, l'amour ne pouvoit pas plus mal placer ses faveurs qu'en un aussi vil & foible champion que vous me le paroissez. C'est ce qu'il faudra voir, dit l'autre, en lui portant de toutes ses forces un coup qui ne pénétra pas même le bouclier

d'Amadis. Le coup terrible porté par le bras toujours victorieux de celui-ci, coupa tout un côté du casque de son adversaire, & le fit tomber entre les jambes de son cheval en versant un ruisseau de sang. Amadis qui le crut mort, dédaigna cette victoire; & donnant des éperons à son cheval, il voulut s'enfoncer de nouveau dans la forêt; mais s'appercevant que Durin & Gandalin le suivoient, il s'arrêta, prit le premier par la main, & lui dit: Mon cher Durin, mon malheur & mon désespoir sont si terribles, que la mort seule peut les terminer: je te prie de ne me plus suivre; retourne vers celle que j'adore, & que je n'ose plus nommer; dis à la Princesse Mabille que je mourrai son serviteur & son ami; dis à ta bonne sœur la Demoiselle de Danemarck, que j'emporte avec moi le regret de n'avoir pu reconnoître ses bons offices & son amitié. Alors les sanglots lui coupèrent la voix, il baigna de ses larmes le visage de Durin en l'embrassant, & partit de nouveau. Durin obéit en retournant sur ses pas; mais Gandalin s'obstinant à le suivre: Prends garde, Gandalin, lui cria fortement Amadis; je sens que je ne suis plus le maître de la fureur qui me possède, & garde-toi, sur ta vie, puisque tu veux suivre un malheureux, de t'opposer à rien

rien de ce qu'il voudra dire ou faire. Gandalin lui jura de ſe conformer à ſes ordres ; & ſon maître arrachant une partie de ſes armes qu'il lui remit, l'un & l'autre continuèrent leur chemin ſans projet & ſans tenir de route certaine.

Durin s'étant éloigné d'Amadis, ne fut pas long-tems ſans rejoindre le Chevalier bleſſé qu'Amadis avoit laiſſé ſur la pouſſière. Ce Chevalier venoit d'ôter ſon caſque, de ſe relever, & cherchoit du ſecours; voyant arriver le jeune Durin qu'il ne connoiſſoit pas, il l'appella : Damoiſel, dit-il, où pourrois-je trouver du ſecours ? Je l'ignore, dit Durin ; je ne connois près d'ici qu'un château fameux où tout le monde eſt dans les larmes: un Chevalier célèbre venoit d'en faire la conquête en paſſant ſous l'arc des loyaux amans, & en s'emparant de la chambre défendue. Quoi ! s'écria le bleſſé, je vois que vous parlez de l'iſle ferme que je me propoſois de conquérir; ſeroit-il poſſible qu'un autre que moi eût pu forcer les enchantemens d'Apollidon? Quel eſt donc celui que quelque Magicien ſans doute aura favoriſé pour mettre à fin cette aventure? Durin ſe moquant en lui-même de la préſomption du Chevalier vaincu, lui répondit: Seigneur, je ne vous dirai ſon nom qu'à condition que vous m'apprendrez quel

eſt le vôtre. Volontiers, répondit-il ; il eſt trop beau, trop célèbre, pour que je veuille le cacher : ſachez que je ſuis le Chevalier Patin, frère de l'Empereur de Rome, préſentement attaqué d'une maladie mortelle, & que je ſuis prêt de lui ſuccéder. Par ſaint Pierre ! lui répondit Durin, vous ſoutenez bien mal une ſi haute naiſſance. Sachez à votre tour que le Chevalier vainqueur des enchantemens d'Apollidon, ne doit ſa victoire qu'à ſon courage comme à ſon amour ; & vous devez le croire ſans peine, puiſque c'eſt le même Chevalier qui vous a ſi facilement & ſi bien puni de votre orgueil. Le Patin, furieux de ce propos, voulut faire un effort pour ſauter à la bride du cheval de Durin, qui lui fit un éclat de rire, en lui diſant : Adieu, pauvre battu, qui méritez de l'être toujours ; je pars pour la Cour de Londres, où j'aurai bien du plaiſir à vous couvrir de honte, & à rendre juſtice au loyal amour & à la rare valeur d'Amadis. A ces mots, il partit avec vîteſſe, & diſparut aux yeux de Patin. Ce Chevalier joue un ſi grand rôle dans la ſuite de cette Hiſtoire, que l'Auteur ne veut pas, avec raiſon, laiſſer ignorer ſes premières démarches & ſes projets.

Le Patin, en effet, étoit frère de Suidan,

Empereur de Rome, prêt à mourir ſans enfans ; il étoit déſigné pour ſuccéder à ſon frère, & devoit auſſi-tôt conclure ſon mariage arrêté depuis un an avec la belle Princeſſe Sardamire, héritière du royaume de Sardaigne. Ce Chevalier né le plus orgueilleux de tous les hommes, dit un jour à cette Princeſſe : Je ne trouverois point d'adverſaires en Italie qui fuſſent dignes de moi, ſi je voulois faire triompher votre beauté de celle de toutes les Princeſſes de l'univers ; mais comme j'ai ouï dire que Liſvard, Roi de la grande Bretagne, a pour fille une certaine Oriane dont on célèbre les charmes, je pars pour Londres, & je veux voir s'il s'y trouvera quelque Chevalier aſſez téméraire pour ſoutenir ceux d'Oriane contre les vôtres. Sardamire auroit ſouhaité de le retenir, non qu'il fût cher à ſon cœur, mais ne ſe ſouciant point que ſon nom & ſa beauté fuſſent compromis par une entrepriſe qu'elle regardoit comme ſuperflue & peu ſage.

Le Patin ayant exécuté ſon projet, fut reçu par Liſvard avec les plus grands honneurs, comme celui qui devoit bientôt occuper le trône de l'Empire Romain ; mais le cœur de Patin n'étoit pas aſſez ferme ni aſſez fidèle pour réſiſter aux charmes de la divine Oriane. A

peine l'eut-il vue, que changeant de projet, il dit à Lifvard qu'il n'étoit parti de Rome que pour venir lui-même lui demander de placer Oriane fur le premier trône du monde Chrétien. Lifvard, dont le projet jufqu'alors avoit été de ne donner Oriane à aucun Prince qui pût la faire fortir de la grande Bretagne dont elle étoit héritière, répondit à Patin qu'il avoit promis de ne jamais marier Oriane que de fa volonté.

Le Chevalier Patin étoit trop préfomptueux pour n'être pas fatisfait de cette réponfe : il paffa quelques jours dans cette Cour, cherchant un moment favorable pour prévenir Oriane de fes deffeins; mais l'air froid & modefte de cette Princeffe l'avoit long-tems retenu. L'ayant vue prefque feule un jour qu'il lui donnoit la main : Puis-je efpérer, Madame, (lui dit il d'un air affez avantageux) que vous obéirez aux ordres que pourra vous donner le Roi votre père ? Oriane le regardant d'un air fort étonné, lui répondit : Je ferois bien fâchée, Monfieur, que vous puffiez me foupçonner de n'être pas toujours foumife aux ordres d'un auffi bon pere. C'eft tout ce que je voulois favoir, lui dit-il, & votre cœur & votre intérêt me faifoient prévoir cette réponfe. Dès le même foir, il dit

à Lisvard : Sire, je vois que les ſentimens de la Princeſſe votre fille ſont aſſez d'accord avec les miens, pour que dès ce moment je travaille à venir apporter de nouveaux trophées à ſes pieds, & dès demain je pars pour en conquérir qui ſoient dignes d'elle. Liſvard ſurpris, fut quelques momens en ſuſpens, & ſe contenta pour-lors de le détourner du projet d'aller chercher des aventures ; mais l'orgueilleux Patin partit dès le lendemain ; & ſachant que nul Chevalier n'avoit pu réuſſir à conquérir l'iſle ferme, il eut la préſomption d'eſpérer que cette conquête lui étoit deſtinée. Plein de cette idée, & véritablement épris d'Oriane, ne doutant pas non plus qu'elle ne répondît à ſon amour, il fit la mauvaiſe chanſon dont nous avons parlé. Ce fut en la répétant qu'il s'arrêta dans le bois où la nuit l'avoit ſurpris ; & ce fut auſſi cette même chanſon qui lui fit recevoir une leçon qui, toute forte qu'elle étoit, ne put rien diminuer de ſa folle préſomption.

Amadis étoit parti ſi ſecrettement de l'iſle ferme, que Galaor, Agrayes & Floreſtan ne s'en étoient point apperçus : Yſanie, retenu par ſon ferment, ne les en informa que le lendemain matin. Leur douleur fut extrême en apprenant le départ d'Amadis, & quel étoit ſon déſeſpoir.

Ils firent feller promptement leurs chevaux, & s'étant armés ils fuivirent la route qu'il avoit d'abord prife, & vinrent jufqu'à l'endroit où le Chevalier Patin étoit encore entouré de fes Ecuyers occupés à le fecourir. Galaor lui demanda par quel accident il fe trouvoit fi hors d'état de leur répondre : ce furent fes Ecuyers qui apprirent aux trois Princes que c'étoit un Chevalier de l'ifle ferme qui venoit d'abattre & de bleffer celui-ci, & qu'après ce combat ce Chevalier qui portoit deux lions fur fon écu, s'étoit enfoncé dans le bois en verfant beaucoup de larmes, & faifant retentir les environs de fes plaintes & de fes gémiffemens. Les trois Princes, plus déterminés que jamais à faire tous leurs efforts pour le rejoindre, prirent le parti de fe féparer, & occupèrent différentes routes pour le chercher ; mais, quoique tous les trois parcouruffent depuis une infinité de pays dans lefquels ils éprouvèrent des aventures périlleufes, leur recherche fut vaine, Amadis n'ayant que trop bien fu fe cacher aux yeux de l'univers. Ce Prince, après avoir long-tems marché, defcendit fur la fin du jour dans le fond d'une vallée profonde, pleine d'épais buiffons ; &, fe croyant à couvert de toute recherche, il mit pied à terre pour faire paître fon cheval ; &,

ſe couchant ſur le bord d'un ruiſſeau, ſes pleurs & ſes gémiſſemens parurent redoubler.

Gandalin eut la mal-adreſſe d'oſer blâmer Oriane, & de l'accuſer ou d'avoir autoriſé Patin à faire la chanſon qu'ils avoient entendue, ou d'avoir écrit cette lettre par un de ces caprices que les femmes emploient quelquefois pour éprouver leurs amans : peu s'en fallut qu'Amadis furieux ne punît ſur le champ Gandalin d'un pareil blaſphême. Ah ! malheureux, s'écria-t-il, crains la mort, ſi tu continues d'outrager la plus parfaite créature que le Ciel aït formée ! Non, divine Oriane, cria-t-il dans ſon tranſport, vous ne pouvez être injuſte ni légère, & je me crois coupable, puiſque vous m'avez condamné. A ces mots, il s'éloigne de quelques pas en remontant le ruiſſeau, & Gandalin, pour laiſſer calmer ſa colère, feint de s'endormir ; mais l'inſtant après, épuiſé par la fatigue, il ferme les yeux & ſe livre véritablement au ſommeil. Amadis qui s'en apperçoit, ſaiſit ce moment pour débrider le cheval de Gandalin, cache ſa bride dans un buiſſon, monte ſur le ſien, &, ſortant de la vallée, franchit la montagne, traverſe une grande plaine, & marche le reſte du jour ſans rencontrer d'habitations ni de voyageurs : ce n'eſt qu'à la vue d'un hermite

courbé par les années, & portant avec peine une beſace, qu'il s'arrête pour lui demander s'il eſt miniſtre des Autels. L'hermite lui répond que depuis plus de quarante ans il a reçu le ſacerdoce ; Amadis deſcend, débride ſon cheval, le chaſſe dans un bois voiſin, arrache ſes armes qui reſtent éparſes ſur l'herbe, & nue tête & déſarmé, ce malheureux Prince ſe jette aux genoux du vieillard. L'hermite conſidère Amadis avec autant d'admiration que de pitié : bientôt il s'apperçoit qu'une douleur mortelle l'agite ; il lui prend les mains, le relève, le fait aſſeoir à côté de lui, & cherche à porter la conſolation dans ſon ame, en lui parlant de la miſéricorde du très-Haut. Amadis, touché des ſoins paternels du ſaint hermite, lui fait un humble aveu de ſes fautes. L'hermite qui connoît alors quelle eſt la haute naiſſance d'Amadis, & tous les détails & toute la violence de ſon amour pour Oriane, lui parle en ami tendre pour le ramener, mais auſſi comme un père ſévère qui parle au nom du Ciel.

Sauvez-moi de mon déſeſpoir, ô mon père! s'écria le malheureux Amadis. Je n'ai d'autre réſolution à ſuivre que de me livrer ſans déſenſe à la dent meurtrière des bêtes de cette forêt, à périr de faim & de rage, ſi vous me

refusez de m'emmener avec vous dans votre hermitage. L'hermite s'en défendit long-tems, & lui dit que sa retraite étoit sur une roche stérile, à sept lieues en mer, & qu'il y vivoit des aumônes que des mariniers charitables venoient lui porter, ou qu'il venoit chercher quelquefois sur le continent. Amadis ayant redoublé ses instances pour qu'il le conduisît dans son hermitage qu'on nommoit la Roche-pauvre, celui-ci ne put le refuser plus long-tems; mais il ne se rendit à sa prière qu'en lui faisant jurer qu'il lui obéiroit dans tout ce qu'il pourroit lui commander; & c'est, lui dit-il, la pénitence que je vous impose en priant le Ciel de vous remettre vos offenses. Amadis s'y soumit & le lui jura. La première marque d'obéissance que l'hermite exigea de lui, fut de prendre quelque nourriture; ce léger repas lui procura quelques heures de calme & de sommeil.

Le repos d'Amadis fut interrompu par un songe qui lui parut terrible & qui le réveilla, en lui faisant jetter un grand cri: il avoit cru voir la Princesse Mabille sa cousine, & la Demoiselle de Danemarck, qui le prenoient par la main & le faisoient sortir de ce lieu solitaire; elles lui paroissoient, dans son rêve, précédées par un rayon brillant qui guidoit leur

marche vers un grand feu dans lequel il apperçut tout-à-coup sa chère Oriane; il s'élança dans ce feu, d'où l'ayant enlevée entre ses bras, il lui sembla qu'il la portoit sur un lit de fleurs, au milieu d'un bosquet couvert de feuillage.

L'hermite étant accouru pour savoir la cause du cri qu'il avoit jetté, fut encore obligé de travailler à calmer son ame agitée; Mon fils, lui dit-il, quoique vous soyiez un grand Prince & un Héros, dès le printems de votre âge vous allez mener une vie bien obscure sur la Roche-pauvre & dans la pénitence: vous voulez renoncer au monde & cacher votre nom; je n'en trouve pas de plus convenable à vous donner désormais que celui du beau Ténébreux. Amadis y consentit, &, marchant avec l'hermite, ils arrivèrent jusqu'au bord de la mer, où les mariniers qui connoissoient le saint vieillard, les reçurent dans leur barque, & les conduisirent à la roche, avec les petites provisions qu'ils portoient. C'est-là qu'Amadis, oubliant facilement toutes les victoires qu'il avoit remportées, ne connut que trop qu'il n'oublieroit jamais son amour: il élevoit souvent son ame au Ciel, mais il y voyoit encore cette céleste Oriane qui lui paroissoit rassembler toutes les perfections qu'on peut imaginer dans les êtres les plus parfaits

que l'Eternel ait créés: s'il prioit avec ferveur, hélas! que demandoit-il alors, que pouvoit-il demander, si ce n'est qu'Oriane reconnût son innocence, qu'elle lui pardonnât, & qu'il pût aller mourir de joie à ses pieds?

On imaginera sans peine quel fut le désespoir de Gandalin, lorsqu'en se réveillant il ne vit plus son maître: il se douta bien, en trouvant son cheval débridé, qu'Amadis avoit pris ces précautions pour l'empêcher de le suivre: mais le fidèle Ecuyer, après bien des recherches, ayant enfin apperçu la bride de son cheval, se hâta de suivre les traces que celui d'Amadis avoit laissées sur le sable: il marcha pendant six jours sans en avoir de nouvelles. Sur le soir du sixième, étant arrivé dans la même prairie où son maître avoit rencontré l'hermite, il trouva deux Demoiselles assises sur le bord d'une fontaine, auxquelles il demanda s'il n'étoit point passé dans ces cantons un Chevalier dont il leur désigna les armes. Nous ne l'avons point vu, lui dirent-elles; mais nous avons trouvé ces mêmes armes, avec un bouclier, sur lequel on voit deux lions rampans, & les ayant rassemblées, nous les avons montrées à dom Guilan le Pensif, qui venoit de nous délivrer des fers de Gandinos, & qui a versé des torrens de

larmes en les voyant : Guilan, ajoutèrent-elles, après avoir cherché inutilement ce Chevalier pendant trois jours, eſt revenu hier au ſoir, & demain nous partons pour Londres, où ce Chevalier compte remettre les armes d'Amadis, s'étant chargé, par reſpect pour lui, de porter à ſon cou l'écu que ce Héros a rendu ſi célèbre & ſi redoutable. Gandalin ne voulant pas perdre de tems dans ſa recherche, les pria de dire à Guilan que les armes de ſon maître ne pouvant être en de meilleures mains, il alloit continuer ſa marche & ſa recherche.

Pendant ce tems, Durin avoit fait une ſi grande diligence, qu'il étoit arrivé le huitième jour à Londres: ce fut en fondant en larmes qu'il embraſſa ſa ſœur la Demoiſelle de Danemarck, qu'il lui raconta ce qui s'étoit paſſé ſous ſes yeux, & qu'il lui peignit le déſeſpoir d'Amadis depuis qu'il avoit reçu la fatale lettre dont Oriane l'avoit chargé pour ce malheureux Chevalier.

Oriane ayant appris le retour de Durin, l'envoya chercher, & ſe jetta ſur ſon lit pour être plus en état de ſoutenir l'impreſſion qu'elle prévoyoit que ſon rapport alloit faire ſur elle. Par la fidélité que tu m'as jurée, dit-elle, je te conjure de me dire ce que tu penſes, ce que

tu sais de la Reine Briolanie, & quelle étoit la contenance d'Amadis en lisant ma lettre. Madame, lui dit Durin, si je ne vous avois pas vue, j'aurois jugé que Briolanie étoit la plus belle Princesse de l'univers; je n'ai plus trouvé dans sa Cour les Chevaliers qui l'ont défendue; Amadis l'avoit quittée dès qu'il avoit vu ses sujets lui prêter serment: sachant qu'il étoit parti pour l'isle ferme, je l'ai suivi. Ah! Madame, croyez-en un serviteur fidèle. Au moment où j'arrivois pour joindre Amadis, ce Prince commençoit l'épreuve des enchantemens d'Apollidon, & venoit de passer sous l'arc des loyaux amans. Dieux! s'écria toute troublée la belle Oriane, comment osa-t-il tenter de s'y présenter, le cœur coupable d'une aussi grande perfidie? Je ne sais quelle est votre idée, Madame; mais j'ai vu le passage jonché des fleurs que la statue avoit répandues sur sa tête; jamais je n'entendis des sons plus harmonieux que ceux que la statue rendoit encore: tous les habitans étoient dans l'admiration, & disoient que jamais aucun Chevalier ne vit honorer son passage par des signes aussi frappans. Notre étonnement à tous a bien redoublé, lorsque nous avons vu qu'il étoit vainqueur de tous les obstacles, & que la conquête qu'il a faite

de la chambre défendue, a prouvé que ce Héros surpassoit en courage, en amour & en fidélité le grand Apollidon même; ce qui l'a rendu sur le champ souverain de l'isle ferme, qu'il s'est assujettie par ce nouveau triomphe.

Le premier sentiment d'Oriane fut la joie de recevoir des preuves aussi frappantes de la fidélité d'Amadis; mais la renfermant dans son cœur, elle continua ses questions. Durin ne put tenir à celles qu'elle lui fit sur le moment où il lui présenta sa lettre : Ah ! Madame, lui dit-il avec une douleur amère, pourquoi m'avez-vous choisi pour cette cruelle commission? pourquoi m'avez-vous fait porter la mort dans l'ame la plus généreuse & la plus fidèle? Ah Dieux! que vas-tu m'apprendre ! s'écria-t-elle, en laissant tomber sa tête sur son oreiller, & commençant à verser des larmes; mais poursuis, mon cher Durin, poursuis; &, puisque le fidèle Amadis est malheureux, il est bien juste que la cruelle & coupable Oriane le devienne encore plus que lui. Alors Durin lui fit un récit fidèle de tout ce qui s'étoit passé sous ses yeux, du départ d'Amadis, de son combat contre Patin, & de l'ordre qu'il lui avoit donné de retourner près d'elle, tandis qu'en attendant la mort il alloit s'enfoncer dans les déserts les plus éloi-

gnés, pour obéir à ſes ordres. Oriane ne put entendre ce récit ſans jetter des cris qui ne ceſsèrent que par un évanouiſſement preſque mortel dont Mabille & la Demoiſelle de Danemarck furent deux heures ſans pouvoir la faire revenir. Ayant enfin repris un peu ſes ſens, & les voyant toutes les deux en larmes: Ah! mes amies, leur dit-elle, ne pleurez point pour une malheureuſe, indigne de votre pitié; pleurez, pleurez ſur Amadis dont je cauſe peut-être la perte à l'univers par mon injuſte & coupable jalouſie. A ces mots, elle s'évanouit une ſeconde fois entre les bras de Mabille qui, quoiqu'irritée des maux qu'elle faiſoit éprouver à ſon couſin, ne ſentit plus que la tendre pitié qui l'intéreſſoit pour elle, & ne s'occupa plus qu'à la conſoler. Quoi! ma couſine, pouvez-vous croire qu'Amadis ne ſoit pas aſſez épris, aſſez conſtant pour vous pardonner un premier mouvement qui ne lui paroîtra bientôt plus que l'effet d'un excès d'amour? S'il s'eſt éloigné après avoir fait repartir Durin, c'eſt pour vous laiſſer le tems de reconnoître ſon innocence, & vous le verrez plus tendre & plus ſoumis que jamais à vos genoux. Ah! ma chère couſine, répondit Oriane, que je ſuis coupable! Ah Ciel! pouvez-vous croire qu'Amadis puiſſe jamais

l'oublier ? Oui, oui, ma coufine, répliqua vivement Mabille, un feul de vos regards, un feul mot de votre belle bouche effacera ce cruel fouvenir : mais occupons-nous promptement à le fecourir ; faifons-le chercher de toutes parts pour le rappeller près de vous. Je connois fa confiance & fa tendreffe pour Gandales ; c'eft dans les bras des perfonnes qui leur font les plus chères, que les malheureux vont porter leur douleur : envoyons promptement la Demoifelle de Danemarck en Ecoffe ; elle trouvera peut-être Amadis chez Gandales, ou du moins elle trouvera chez lui les nouvelles que fon fils Gandalin lui donnera de ce Damoifel de la mer qui lui dut la vie, & qu'il rendit fi vertueux. Oriane approuva fort ce projet : en eft-il qui ne flatte un inftant l'efpérance d'une ame au comble du malheur, & fur-tout d'un malheur caufé par l'amour ?.... Elle écrivit de fa main une longue lettre qu'elle mouilla de fes larmes ; quelques lignes en étoient effacées : mais qu'Amadis devoit être heureux en trouvant l'empreinte de ces larmes précieufes, & en déchiffrant les traces de la main tremblante qui peignoit fes regrets & fon amour !

La Demoifelle de Danemarck partit, &, montée fur la meilleure haquenée d'Oriane, elle

traverfa

traversa la grande Bretagne, & arriva le dixième jour près du château de Gandales.

La Demoiselle de Danemarck n'en étoit point connue; Gandales qui revenoit de la chasse la rencontra, lui fit offre de ses services, & lui demanda ce qu'elle cherchoit dans ce pays assez sauvage. Hélas! dit-elle, je cherche un ancien & vertueux Chevalier qui servit de père au plus brave Chevalier de l'univers, & j'espère qu'il pourra m'en donner des nouvelles: Ah! Demoiselle, répondit Gandales, si c'est Amadis que vous cherchez, vous me voyez inquiet comme vous de sa destinée: celle de mon fils unique est attachée à la sienne, & depuis longtems je suis privé du bonheur de voir les personnes qui me sont les plus chères: en disant cela les larmes lui tombèrent des yeux, & la Demoiselle de Danemarck trompée dans son espérance, ne voulut pas lui faire partager son affliction; elle raconta seulement à Gandales la victoire d'Amadis sur Abyseos, pour le service de Briolanie, & la conquête de l'isle ferme; mais elle lui cacha l'injustice d'Oriane & le désespoir de son élève: elle passa deux jours à se reposer chez Gandales, & forma le dessein de s'embarquer sur un vaisseau prêt à partir pour les isles Orcades. Amadis, se disoit-elle dans sa

douleur extrême, aura peut-être choisi pour sa retraite les pays les plus déserts & les plus éloignés du commerce des hommes.

Nous avons vu que Guilan le Pensif, après avoir trouvé les armes d'Amadis; les rapportoit à la Cour de Lisvard : l'écu de ce Héros pendoit au cou de Guilan qui n'eût osé s'en servir, & qui reprenoit le sien lorsqu'il étoit obligé de combattre.

L'écu d'Amadis fut reconnu par deux neveux d'Arcalaüs : ces scélérats l'attaquèrent à-la-fois, en se disant, de par tous les diables, nous porterons sa tête à notre oncle. Oh ! de par saint Denis, s'écria Guilan, scélérats que vous êtes, c'est vous qui laisserez la vôtre. A ces mots, il perce la gorge de l'un des deux, d'un coup de lance, & l'autre s'enfuit lâchement en le voyant revenir sur lui l'épée haute. Guilan poursuivant sa route, arriva près d'un pont sur lequel il étoit obligé de passer, & fut témoin de la lâche action de celui qui le défendoit, & qu'il vit faire couvrir de chaînes un Chevalier, que ses satellites avoient abattu, & qu'il reconnut pour être son cousin & son ami Ladasin. Guilan remettant le bouclier d'Amadis à son écuyer, prit le sien, & fondit sur la troupe qui tenoit Ladasin enchaîné; l'ayant bientôt

mise en fuite, il s'avança contre le Chevalier qui gardoit le pont, & commençoit à lui faire des reproches; mais l'autre l'interrompit, en lui disant: Apprends, avant que je te donne la mort, que je suis Gandaloc, fils de Barsinan, que le traître Lisvard a fait bruler dans Londres: Ah! que ne puis-je tenir ce méchant Roi! mais n'étant pas en état de l'attaquer dans son palais, je jouirai du moins du plaisir de lui envoyer ta tête, & celle de quatre de ses Chevaliers que j'ai déja dans mes fers. Vas, lui répondit Guilan, les traîtres de ta race sont trop lâches pour soutenir les regards de ce Prince, s'ils le trouvoient seul à seul. A ces mots, il court contre Gandaloc; tous les deux sont renversés avec leurs chevaux dans cette atteinte; Guilan se relève, & le combat à pied devient long & cruel: à la fin, Gandaloc, étourdi par les coups de Guilan, tombe à ses pieds; celui ci lui fait crier merci, le fait lier, & le conduit à Londres, après avoir délivré les prisonniers.

Lorsque Lisvard vit paroître Guilan portant les armes & le bouclier d'Amadis: Ah, Dieux! s'écria-t-il, quelle funeste nouvelle allez-vous m'annoncer? avons-nous perdu pour toujours l'honneur & le modèle de la Chevalerie? Je l'ignore, Sire. Alors voyant la Reine Brisène:

C'eſt à vous, Madame, que je dois rendre compte de ce que je peux ſavoir de votre Chevalier. Il lui raconta comment il avoit trouvé ſes armes entières & ſans aucune marque qu'elles euſſent été endommagées dans un combat. Cette circonſtance ne put ſuffire pour conſoler Briſène qui verſa des larmes amères; mais ſa douleur n'égala point encore celle de la belle Oriane qui, venant auprès de ſa mère, avoit reconnu les armes que Guilan venoit de rapporter: la Princeſſe Mabille eut bien de la peine à l'empêcher de ſe précipiter d'un balcon ſur lequel elle avoit couru, & ce ne fut que la circonſtance d'être sûre que nulle marque de ſang ne paroiſſoit ſur les armes d'Amadis, qui put la réſoudre à jurer à Mabille qui la tenoit entre ſes bras, qu'elle n'attenteroit pas à ſa vie. Pendant que la ſenſible Oriane gémiſſoit de ſon injuſtice, & que tous les vœux que ſon cœur formoit rappelloient ſon Amadis, ce malheureux Prince ſous le nom du beau Ténébreux que l'Hermite avoit cru devoir lui donner, languiſſoit dans l'hermitage de la Roche-pauvre: il aſſiſtoit aux prières, à tous les offices du ſaint homme; mais il ne pouvoit réſiſter à l'attrait enchanteur qui l'entraînoit à ne s'occuper que d'Oriane, & qui lui rappelloit les heureux

momens qu'il avoit passés près d'elle ; quelquefois il alloit pêcher à la ligne sur le bord de la mer, & ne voyoit point, sans avoir le cœur serré, la barrière & la distance qui le séparoit pour toujours de celle qu'il ne pouvoit ni ne vouloit oublier : le sommeil fermoit rarement ses paupières, & la cloche de la chapelle de l'Hermite ne lui paroissoit importune, que parce qu'elle sembloit l'avertir que le jour qu'il alloit passer seroit aussi malheureux que les derniers qui l'avoient précédé.

Il rêvoit un matin en s'avançant vers le bord de la mer où la veille il avoit laissé ses hameçons ; quelle fut sa surprise de voir aborder une galère sur cette côte déserte, & d'en voir descendre des femmes accompagnées de quelques Chevaliers ! Ils paroissoient occupés à soutenir une dame richement vêtue & à lui chercher un asyle ; plusieurs de ces femmes s'avancèrent dans l'isle, & l'une d'entre elles l'appercevant, l'appella : Mon ami, lui dit-elle, ne pourriez-vous point nous procurer une maison où nous puissions faire tendre un lit pour notre maîtresse que la fatigue de la mer a rendue malade ? Hélas ! Madame, répondit Amadis, je ne connois sur cette roche qu'une cabane qui sert d'asyle à l'Hermite que je sers, & la chapelle

où dans un moment il va célébrer les ſaints myſtères. Ah ! de grace, répliqua-t-elle, priez-le d'attendre un inſtant pour donner le tems à ma maîtreſſe de ſe rendre ici & de ſe joindre à vos prières.

Amadis retourna vers l'Hermite pour l'en avertir; le bon vieillard n'apprit point l'arrivée de ces femmes ſans quelque peine. Je me ſuis retiré depuis quarante ans, lui dit-il, ſur cette roche, pour fuir ce ſexe dangereux ; & les années & ma longue pénitence ne me raſſurent point ſur le péril qu'on court à le voir : donnez à ces étrangers les ſecours qui ſont en votre pouvoir, mais n'exigez pas de moi que je les voie. En diſant ces mots, il s'enferme dans la ſacriſtie d'où quelque tems après il ſort les yeux baiſſés, pour monter à l'autel, &, dès qu'il en deſcendit, il rentra dans la même ſacriſtie pour ne plus reparoître.

Quoique le beau Ténébreux fût bien éloigné de l'état de perfection de l'Hermite, il couroit moins de riſque que ce bon vieillard à voir les étrangères : ſon ame déchirée par la douleur étoit trop occupée d'Oriane, pour que nul autre objet pût la troubler. Lorſque le ſervice fut fini, il les conduiſit dans un endroit de cette roche, où quelques arbres nourris par un peu

de terre étoient crûs ſans culture, & dont une fontaine baignoit les racines : ce lieu parut commode aux étrangers, pour y dreſſer une tente où la Dame incommodée ſe fit apporter.

Amadis, il faut l'avouer, n'avoit fait que de vains efforts dans l'hermitage pour renoncer abſolument au monde : toujours occupé d'Oriane, cette Dame étrangère lui parut être d'un rang aſſez conſidérable pour avoir des liaiſons dans les différentes Cours de l'Europe ; il conçut l'eſpérance d'apprendre par elle quelques nouvelles de celle de la grande Bretagne ; &, nous l'avons déja dit, la plus légère de toutes les eſpérances ſuffit à l'amant bien épris, & ſurtout lorſqu'il eſt malheureux : il ſe prêta donc à toutes les queſtions qu'on lui fit. Ces étrangers ne pouvoient remarquer la richeſſe de ſa taille, ſon air noble, ſa jeuneſſe & ſes traits, ſans admiration & ſans être ſurpris de l'avoir trouvé dans cette affreuſe ſolitude. Amadis, ſans être obligé de leur en faire la queſtion, apprit d'eux que cette Dame s'appelloit Coriſande, & qu'elle s'étoit embarquée pour paſſer dans la grande Bretagne, étant très-inquiète de n'avoir point eu depuis long-tems de nouvelles d'un Chevalier nommé Floreſtan, qu'elle eſpéroit trouver dans cette Cour. N'en ſoyez point

en peine, dit le beau Ténébreux, il n'y a pas long-tems que je l'ai vu dans l'Isle ferme avec Agrayes & Galaor ; ils revenoient des Etats de la Reine Briolanie.

Corisande parut être étonnée de trouver dans le compagnon du vieil Hermite un homme d'une figure & d'un maintien aussi noble, & qui paroissoit connoître, encore mieux qu'il ne vouloit le laisser présumer, les plus célèbres Chevaliers de la Grande-Bretagne. Puisque vous connoissez si bien, lui dit-elle, Florestan & Galaor, ne pourriez-vous pas me dire ce que fait Amadis & s'il est avec eux? Je l'ignore, Madame, répondit-il, en laissant échapper un soupir; mais j'en doute, parce que je crois avoir rencontré ce Chevalier à deux journées de l'Isle ferme, j'ai cru du moins le reconnoître sur le bord d'une fontaine, à moitié désarmé, baigné de larmes; & m'étant caché dans un buisson pour l'observer, je l'entendis chanter, d'une voix entrecoupée, une complainte qu'à chaque vers ses sanglots interrompoient. Ah! s'écria Corisande, que peut-il donc être arrivé de si sinistre à ce Chevalier que je croyois être au comble de la gloire & du bonheur? Je regrette bien de ne pouvoir entendre cette complainte qui m'apprendroit peut-être quelle est l'espèce de malheur dont il se plaint. Hélas! Madame,

dit Amadis, les malheureux s'intéressent toujours pour leurs semblables : ce Chevalier répéta deux fois la même complainte *; j'en fus trop touché

---

* COMPLAINTE
D'AMADIS
SUR LA ROCHE-PAUVRE.

Lay plaintif en Virelay.

ROSES d'amour embellissoient ma vie,
A les cueillir je semblois destiné:
Douce espérance.... hélas ! tu m'es ravie....
Il est passé ce tems si fortuné.

IL est passé !... Dieux ! quelle calomnie
A pu noircir le plus loyal amant?
Aurois-je pu manquer à mon serment?
Roses d'amour embellissoient ma vie.

TON tendre cœur tu me l'avois donné!
Ta foi.... ta foi.... tu me l'avois jurée !...
Toutes ces fleurs que répand Cythérée,
A les cueillir je semblois destiné.



pour ne la pas retenir. Ah! de grace, répétez-la moi, dit Corisande. Vous exigez beaucoup de moi, dit-il les larmes aux yeux, je sens que je ne pourrai vous la redire sans m'attendrir sur

---

MAIS ton courroux, ta noire jalousie
Brisent un cœur qui n'adora que toi;
Puisque tu crois qu'il t'a manqué de foi,
Douce espérance.... hélas.... tu m'es ravie.

SUR cette roche, errant, abandonné,
Cherchant la mort, la desirant sans cesse,
Baigné de pleurs, je dis.... J'eus sa tendresse!....
Il est passé ce tems si fortuné!

ROSES d'amour embellissoient ma vie,
A les cueillir je semblois destiné:
Douce espérance.... hélas! tu m'es ravie....
Il est passé ce tems si fortuné....

RAPPELLES-TOI les jeux de notre enfance!
Mon cœur ému pour la première fois,
Ne palpitoit qu'aux accens de ta voix,
Et ne craignoit que ton indifférence.



mes propres malheurs : alors le beau Ténébreux prenant un luth que tenoit une des Demoiſelles de Coriſande, il chanta la complainte qu'il avoit compoſée depuis qu'il étoit dans l'hermitage,

---

A PEINE alors le connus-je ce cœur,
Que je ſentis qu'Amour étoit ſon maître :
Je n'ai cherché ceux qui m'ont donné l'être,
Que pour en faire hommage à mon vainqueur.

OUBLIERAS-TU qu'en ton doux vaſſelage
Ton ſeul deſir fut ma ſuprême loi ?
D'un Los nouveau refuſe-tu l'hommage ?
L'arc redoutable a couronné ma foi.

AH ! ſouviens-toi qu'en une douce ivreſſe,
Quand je liſois mon bonheur dans tes yeux,
A tes genoux je répétois ſans ceſſe :
Qui l'aima bien.... doit l'en aimer bien mieux.

ROSES d'amour embelliſſoient ma vie,
A les cueillir je ſemblois deſtiné :
Douce eſpérance.... hélas ! tu m'es ravie....
Il eſt paſſé ce tems ſi fortuné !



mais il fupprima le nom de celle pour laquelle l'amour & le défefpoir la lui avoient dictée.

La douceur de la voix d'Amadis, la juftefle des fons de fon luth, & la grace avec laquelle il l'accompagnoit, achevèrent de convaincre Corifande, que le beau Ténébreux étoit d'un rang & d'une naiffance illuftre, que la dévotion ou le défefpoir avoient conduit dans cette affreufe folitude : elle fut fi touchée de cette complainte qui s'accordoit à l'état préfent de fon ame, qu'elle pria le beau Ténébreux de l'apprendre à fes Demoifelles, pour qu'elles puffent la lui répéter.

Corifande fe trouvant beaucoup mieux, & le vent étant favorable, elle remonta dans fon vaiffeau, après avoir fait de vains efforts pour engager le beau Ténébreux à quitter cette folitude & s'embarquer avec elle. Un vent frais la porta dans peu de jours dans l'embouchure de la Tamife; & la Reine Brifene fa coufine, ayant appris fon arrivée, envoya fa Dame d'honneur & des équipages pour la conduire dans fon palais.

Corifande fut reçue par Lifvard comme une

MOURONS, mourons, puifqu'il ne peut renaître:
Dieux! qui m'arrête?... ô tranfports fuperflus!
Amour me dit.... Tu ne la verras plus....
Souffre pour elle.... obéis à ton maître.

parente qui méritoit ſa tendreſſe, & qu'il avoit élevée dans ſa Cour. Lorſqu'il lui demanda s'il pouvoit la ſervir en quelque choſe, Coriſande ne lui cacha point ſes liaiſons avec Floreſtan, & ſe plaignit de ne le pas trouver dans ſa Cour où ce Prince lui avoit dit qu'il devoit ſe rendre. Ah! répondit Liſvard, Floreſtan eſt accablé du même malheur qui nous afflige tous; nous ignorons ſi ſon frère Amadis vit encore, perſonne ne peut en donner de nouvelles, & depuis quelques jours Guilan nous a rapporté ſes armes. Floreſtan & pluſieurs Chevaliers de ma Cour ſont partis pour le chercher; &, ſi j'avois pu m'éloigner de mes Etats, j'aurois été moi-même à ſa recherche. Vous me faites frémir, Sire, répondit Coriſande; je connois la tendreſſe de Floreſtan pour Amadis, il ne pourroit ſurvivre au malheur de l'avoir perdu.

Oriane & Mabille arrivèrent dans ce moment; les plus tendres careſſes furent réciproques entre ces jeunes Princeſſes : en peu de jours leur liaiſon devint intime.

Il n'eſt point d'ame bien épriſe qui ne ſoit occupée à faire naître les occaſions de rappeller l'objet aimé : le nom ſeul de ce qu'on aime cauſe une douce émotion dans la bouche de ſon amie; & Coriſande, en cauſant avec Oriane,

ne prononçoit jamais le nom de Floreſtan, qu'Oriane n'eût l'adreſſe de la faire parler d'Amadis. C'eſt à la ſuite d'une converſation de cette eſpèce, que Coriſande raconta tout ce qu'elle avoit vu pendant ſon ſéjour ſur la Roche-pauvre : elle peignit le beau Ténébreux avec des traits qui frappèrent également Oriane & Mabille; & Coriſande leur ayant dit que ſes Demoiſelles avoient appris la complainte que ce ſingulier Hermite avoit chantée, elles la ſupplièrent de les faire venir. Elles firent apporter deux luths, & les Demoiſelles chantèrent cette complainte d'un ton ſi attendriſſant, qu'elles arrachèrent des larmes de toutes celles qui les écoutoient. Oriane avoit été la première à pleurer, lorſque, dès le premier couplet, elle reconnut un air qu'Amadis avoit fait pour une première complainte, dans laquelle il ne ſe plaignoit alors que de ſes rigueurs; mais, lorſque dans les paroles de cette dernière, elle vit qu'Amadis déſeſpéré l'accuſoit d'injuſtice, de cruauté, & finiſſoit par appeller la mort à ſon ſecours, tout lui dit que cette complainte ne pouvoit être d'un autre que de ſon amant; & penchant ſa tête ſur ſon beau ſein, elle reſta ſans connoiſſance entre les bras de Mabille qui la ſoutint à temps, & la fit emporter ſur ſon

lit. Ah ! n'en doutons pas, ma chère Mabille, dit Oriane, en reprenant ſes ſens, c'eſt Amadis; oui, c'eſt ce héros que j'adore, & dont j'ai cauſé tous les malheurs, qui a fait cette complainte, & peut-être eſt-ce lui-même qui l'a chantée & qui va périr ſur la Roche-pauvre. Je le penſe comme vous, ma chère couſine, répondit Mabille; mais tranquilliſez-vous, je vais prendre de nouveaux éclairciſſemens de Coriſande ; &, ſi nous ſommes aſſez heureuſes pour que le beau Ténébreux ſoit Amadis, nous pouvons eſpérer de le revoir bientôt. Ah ! comment l'eſpérer, dit Oriane ; la Demoiſelle de Danemarck a pris la route de l'Ecoſſe, & Durin eſt parti pour le chercher dans la Gaule. Je ne peux pas dire, ma couſine, interrompit Mabille, en ſouriant, qu'Amadis me ſoit abſolument tout auſſi cher qu'à vous; mais en vérité, il eſt dans mon cœur à côté de mon frère Agrayes; &, ſi dans quinze jours nous n'en avons pas de nouvelles, je prendrai le prétexte d'aller en Ecoſſe voir la Reine ma mère, & de m'embarquer pour faire ce voyage plus commodément; & feignant d'avoir été dérangée de ma route par les vents contraires, le Pilote du vaiſſeau que j'aurai, me conduira vers la Roche-pauvre. Oriane embraſſa tendrement

Mabille, & reçut dans ſon cœur la conſolation avec l'eſpérance de revoir bientôt ſon cher Amadis.

La Demoiſelle de Danemarck avoit preſque perdu celle de le trouver : elle ne toucha qu'à la première iſle des Orcades, & cette iſle étoit inhabitée; ce n'étoit qu'un vaſte rocher couvert par de gros oiſeaux de mer qui venoient y faire leurs nids. Elle ſe propoſoit de pénétrer plus avant dans l'eſpèce d'archipel de ces iſles ſauvages, lorſqu'un coup de vent du nord la repouſſa le long des bords de l'Ecoſſe, & le même vent continuant pluſieurs jours, porta le vaiſſeau dans une mer inconnue, où la tempête qui s'éleva le mit en danger de périr. La Demoiſelle paſſa toute la nuit ſuivante entre la vie & la mort; & le Pilote au point du jour apperçevant aſſez près une eſpèce de gros écueil qui s'élevoit très-haut hors de la mer, il eut l'adreſſe de diriger ſon vaiſſeau, de façon à s'en approcher aſſez près pour s'en faire un abri.

La tempête commençant à ſe calmer & le ſoleil à paroître, le Pilote s'apperçut qu'il étoit facile d'aborder ſur cet écueil qui, de ce côté préſentant un rivage aſſez uni, n'étoit point hériſſé de roches dangereuſes; mais, quoique ſon

ſon équipage & la Demoiſelle de Danemarck fuſſent très-fatigués de la tempête, ils n'auroient point haſardé de deſcendre ſur cet écueil qu'ils croyoient inhabité, ſi le ſon d'une cloche qu'ils entendirent, ne leur eût fait eſpérer d'y trouver le repos & les ſecours dont ils avoient beſoin.

La Demoiſelle de Danemarck, accompagnée du Capitaine du vaiſſeau, deſcendit à terre; & le ſon de la cloche les ayant dirigés, ils trouvèrent bientôt un ſentier qu'ils ſuivirent, ſe doutant bien qu'il les conduiroit vers l'habitation.

Nous ſommes sûrs que les lecteurs apprendront avec plaiſir, que c'étoit à la Roche-pauvre que la Demoiſelle de Danemarck avoit abordé: le beau Ténébreux ayant été dès l'aurore entretenir ſes triſtes & tendres rêveries dans le petit bois d'où l'on découvroit la mer, il avoit vu le vaiſſeau s'approcher du rivage; mais, lorſqu'il vit deſcendre à terre ceux qui le montoient, il regagna promptement ſa demeure, crainte d'être apperçu.

Ceux du vaiſſeau, ſuivant la route qui montoit en tournant juſqu'à l'Hermitage, rencontrèrent un jeune neveu du vieil Hermite, qui venoit de lui porter des proviſions, & qui leur dit que ſon oncle étoit prêt à monter à l'Autel

pour célébrer les faints Myftères ; la Demoifelle & les paffagers fe hâtèrent de fe rendre à la Chapelle, pour remercier le Tout-Puiffant de les avoir fauvés de la tempête.

Le beau Ténébreux, au moment de fon retour, avoit averti l'Hermite de l'arrivée de ces étrangers; le faint homme les avoit attendus, & ne commença le faint Sacrifice que lorfqu'ils entrèrent dans la Chapelle. Le beau Ténébreux, à genoux & le dos tourné vers les affiftans, fe préparoit à le fervir à l'Autel; à peine en avoit-il la force : toujours dans les larmes & dans la plus mortelle douleur, ne mangeant que par obéiffance, le teint brûlé par les rayons du foleil, fa maigreur & fon abattement, tout le rendoit méconnoiffable. Ce ne fut que vers la fin de la meffe, au moment de préfenter les burettes, qu'il jetta la vue fur les affiftans, & reconnut la Demoifelle de Danemarck; fon état de foibleffe ne lui permit pas de foutenir la vive émotion qu'il fentit alors, & pouffant un gémiffement fourd, il tomba fur le carreau fans connoiffance. L'Hermite vint à fon fecours; mais, le croyant mort, il adreffa la prière la plus fervente au Ciel pour qu'il reçût fon ame: fe trouvant trop foible pour le relever, il pria ceux qui fuivoient la Demoifelle d'aider à

porter ſon compagnon dans la chambre, ce qu'ils firent avec zèle.

La Demoiſelle de Danemarck s'étant informée à l'Hermite quel eſpèce d'homme étoit le compagnon pour lequel elle lui voyoit verſer des larmes : Hélas ! dit-il, c'eſt un Chevalier qui faiſoit ici la plus rigoureuſe pénitence ; il a choiſi cette roche pour ſe ſéparer à jamais des hommes & ſervir l'Eternel avec plus de ferveur. La Demoiſelle ſachant que c'étoit un Chevalier, envoya vîte au vaiſſeau chercher tous les ſecours qui pouvoient être néceſſaires ; &, voulant lui procurer les plus preſſés, elle entra dans la chambre, lui ſouleva doucement la tête, & lui fit reſpirer des eaux ſpiritueuſes.

Amadis revint à lui ; mais ſongeant à l'inſtant que, s'il ſe faiſoit connoître, ce ſeroit peut-être déſobéir aux ordres d'Oriane qui l'avoit à jamais banni de ſa préſence, (& pour lui c'étoit l'être de l'univers), il continua de fermer les yeux, &, quelque choſe que la Demoiſelle pût lui dire, elle ne put en tirer que des ſoupirs. La Demoiſelle croyant que l'air lui feroit du bien, celui de la chambre obſcure qu'il habitoit étant chaud & épais, elle courut ouvrir la fenêtre, & les rayons du ſoleil tombèrent ſur le viſage pâle & couvert de larmes du beau Ténébreux.

Malgré la pâleur extrême & la maigreur qui défiguroit ses traits, la Demoiselle de Danemarck sentit une vive émotion en croyant le reconnoître; mais, en le considérant encore avec plus d'attention, elle apperçut à son front la cicatrice qui lui restoit d'une blessure qu'il avoit reçue d'Arcalaüs. Ah! Dieux, s'écria-t-elle avec transport : ah! vous êtes donc celui qui nous faites verser tant de larmes, & que je cherche en m'exposant sans cesse à de nouveaux périls? Hélas! c'est à vous à présent à pardonner à votre chère & malheureuse Oriane : un faux rapport l'avoit trompée; elle voudroit effacer de tout son sang la cruelle lettre qui fait votre malheur. Amadis! tendre & fidèle Amadis, recevez cette lettre de votre Oriane, & venez avec moi sur-le-champ à Mirefleur où l'amour vous attend pour sécher vos larmes & pour nous réunir.

Amadis éperdu, & pouvant à peine l'en croire, serre les mains de la Demoiselle de Danemarck, sans lui répondre; il prend la lettre, il reconnoît, il baise, il couvre de larmes les traces de la main d'Oriane; il porte cette lettre sur son front, il la serre sur son cœur, il l'ouvre enfin; & c'est dans les transports les plus vifs que puisse éprouver un amant heureux, qu'A-



Ah! Dieux, ah! vous êtes donc celui qui nous faites verser tant de larmes!

C. P. Marillier inv. De Ghendt sculp.

madis voit qu'Oriane, cette Oriane, l'unique maîtresse de son ame & de sa volonté, s'humilie jusqu'à se condamner elle-même, jusqu'à convenir de l'injustice de sa jalousie, & à lui demander pardon. . . . . Ames vulgaires, que l'amour n'embrâse ni n'épure, concevrez-vous que celle dont un seul regard soumettoit tous les cœurs, dont un seul mot décidoit de la vie d'un Héros, pût se soumettre à se servir de cette dernière expression? Elle eut tout l'effet qu'Oriane en desiroit; Amadis fut heureux, il oublia ses malheurs : pénétré d'amour & de joie, il leve sur la Demoiselle de Danemarck des yeux qui venoient de reprendre tout leur éclat & tout leur feu. O vous! dit-il, qui me rendez plus que la vie par cette divine lettre, par quels services pourrai-je reconnoître tout ce que je vous dois?

Un sang plus doux & plus animé coule dans les veines du beau Ténébreux; le coloris de la jeunesse & ses forces se raniment; il se leve sans aucun secours, & déja le moment de son départ est le premier projet qu'il concerte avec sa vraie libératrice.

Il ne put prendre congé de l'Hermite sans être attendri; les soins du saint vieillard l'avoient sauvé de sa propre fureur, en calmant par

degrés son désespoir. L'Hermite versa des larmes en l'embrassant; il implora pour lui la protection divine, & lui donna sa bénédiction au moment où il le vit monter sur le vaisseau.

Ah! que le beau Ténébreux sentit vivement le bonheur de se rapprocher de ce qu'on aime. Les voiles enflées par un vent frais & favorable faisoient voguer le vaisseau rapidement; mais il se plaignoit encore de sa lenteur à lui faire découvrir les côtes blanches de la grande Bretagne: il ne calmoit son impatience qu'en parlant sans cesse d'Oriane; il se faisoit répéter jusqu'aux moindres circonstances; &, ne se plaignant jamais de tout ce qu'il avoit souffert, il ne s'attendrissoit que sur la douleur dont cette Princesse étoit accablée depuis qu'elle avoit bien connu toute son injustice.

Le sommet d'un cap élevé que les yeux d'un amant pouvoient seuls découvrir, le fit tressaillir: Ah! s'écria-t-il, à la Demoiselle, je vois l'heureuse isle que la divine Oriane habite, & bientôt je respirerai le même air: il desiroit déja que le zéphir pût porter sur ses levres un soupir de son Amante, & de moment en moment chaque objet nouveau qu'il découvroit augmentoit ses transports. Le vaisseau dirigé vers une anse peu fréquentée, le mit à portée de dé-

barquer ſans courir le riſque d'être reconnu : la Demoiſelle de Danemarck conduiſit le beau Ténébreux dans un Monaſtère ſitué dans une forêt à trois journées de Londres ; elle envoya chercher en diligence ſon frère Durin, que le meſſager d'Oriane avoit inſtruit de ſes liaiſons ſecrètes, & dont elle connoiſſoit la diſcrétion & la fidélité. Durin fit la plus grande diligence, & joignit promptement ſa ſœur qui le ſurprit bien agréablement, en lui diſant que ſa recherche avoit été heureuſe, & qu'elle ramenoit Amadis. Durin courut à la cellule où ce Prince s'étoit retiré : Me pardonnerez-vous, lui dit-il en embraſſant ſes genoux, tout le mal que j'eus le malheur de vous faire ? Ah ! mon cher Durin, lui répondit Amadis, ne devois-tu pas obéir à la divine Oriane ? J'ai vu couler les larmes que tu donnois à mes peines, & je dois mon bonheur & la vie à ton aimable ſœur.

Le beau Ténébreux avoit toujours conſervé ſon habit d'hermite ; mais l'amour heureux commençoit à ne plus laiſſer les traces de la pénitence ſur ſon front. Le haſard ayant conduit un couſin de la Demoiſelle dans ce Monaſtère, ce couſin, dont le nom étoit Enil, les reconnnut, leur offrit ſes ſervices ; mais n'ayant jamais vu

le beau Ténébreux, & lui trouvant une figure également noble & charmante, il fit quelques plaisanteries à sa cousine sur l'espèce de Chevalier qu'elle menoit à sa suite. Tel qu'il puisse être, mon cher Enil, je connois assez ta loyauté pour te le confier, lui dit-elle : ne cherche point à le connoître; mais rends-lui les soins & les services les plus attentifs, en attendant le retour de Durin avec lequel je vais partir à l'instant pour l'affaire la plus pressée : sache seulement que tu me remercieras un jour de la marque de confiance que je te donne. Enil en effet en étoit digne; il se comporta près du beau Ténébreux d'une manière aussi discrète que conforme aux ordres de sa cousine qui partit sur-le-champ avec Durin pour se rendre à Londres.

Le court séjour qu'Amadis fit dans ce Monastère, lui suffit pour reprendre ses forces & sa beauté. Enil admiroit souvent toutes les perfections qu'il découvroit dans cet Hermite, & le surprenoit bien plus souvent à rêver & à soupirer, qu'il ne le voyoit en prières.

Pendant ce tems, Galaor, Agrayes & Florestan que le rapport d'Ysanie, Gouverneur de l'isle ferme, avoit vivement affligés, se séparèrent après leur départ de cette isle, & parcoururent

inutilement presque tous les pays de l'Europe, pour avoir des nouvelles d'Amadis; ils éprouvèrent tous les trois plusieurs aventures périlleuses dont ils se tirèrent avec gloire. Tous les trois voyant que leur recherche étoit vaine, & que le tems qu'ils avoient marqué pour se rejoindre à la Cour de Lisvard approchoit, se rendirent par divers chemins à peu de jours l'un de l'autre dans un Hermitage près de Londres. Floreſtan fut celui des trois qui s'y rendit le dernier, parce qu'il avoit rencontré Gandalin & le nain d'Amadis avec lesquels il avoit prolongé ses recherches.

Après s'être rassemblés, ils prirent le chemin de Londres; ils rencontrèrent Florestan à quelque distance de cette ville : il accourut dès qu'il les eut reconnus, & les larmes aux yeux en ne voyant point Amadis avec eux, il leur demanda s'ils n'en avoient aucunes nouvelles. Lisvard sentit redoubler la peine que lui fit leur réponse, en voyant avec Galaor un Chevalier de l'âge, de la taille d'Amadis, avec lequel ce Chevalier avoit une ressemblance frappante. Florestan fléchit un genou & voulut lui baiser la main ; mais Lisvard, loin de le souffrir, l'embrassa tendrement, en lui disant: Je reconnois le sang de mon ami le Roi Perion, & je suis

pénétré de joie de recevoir dans ma Cour un de ses fils que la renommée déja rend égal à ses frères. Lisvard retourna sur-le-champ dans son palais au milieu des deux frères & d'Agrayes; mais, en y entrant, ils entendirent bientôt pousser des cris lamentables; c'étoit Gandalin & le nain Ardan qui venoient de reconnoître les armes d'Amadis : on eut peine à les calmer, jusqu'à ce que Guilan le Pensif leur eût dit lui-même comment il les avoit trouvées.

La Reine Brisène apprenant le retour de Galaor & d'Agrayes, s'empressa de les voir, & vint suivie de quelques Dames : l'heureuse Olinde étoit de ce nombre, elle alloit revoir Agrayes; elle savoit déja que ce Prince avoit passé sous l'arc des loyaux amans. Quelque éprise que l'on soit, ah! qu'il est doux d'être sûre qu'on est pour un amant fidèle : ce calme charmant de l'ame est le seul que l'amour permette, & c'est le comble des félicités qu'il répand.

Corisande ne s'informa point si Florestan avoit franchi ce passage qu'elle eût peut-être redouté pour elle-même; contente de retrouver son amant, elle ne s'occupa que du bonheur de lire dans ses yeux tout le plaisir qu'il avoit à la revoir : tous les deux étoient libres, per-

ſonne n'avoit d'intérêt à les obſerver, & l'ūn & l'autre ſembloient ſe dire en ſe regardant, qu'ils attendoient la nuit avec impatience.

Mabille, après avoir embraſſé ſon frère Agrayes, courut chez Oriane pour lui faire part de l'arrivée des trois Princes : Ah! dit-elle, en répandant de nouvelles larmes, Amadis n'eſt pas avec eux. Mabille pendant long-temps la preſſa vainement de paroître : Eh! le puis-je, dit-elle, dans l'état où je ſuis? En effet, ſes yeux étoient rouges & ternis par les larmes, & ſon ſein oppreſſé la laiſſoit reſpirer à peine. Conſolez-vous, ma chère couſine, lui diſoit Mabille, vous connoiſſez Amadis; peut-être l'auront-ils trouvé ſans pouvoir le connoître; &, voulant leur cacher le ſujet de ſa douleur, il n'aura pas voulu paroître à leurs yeux; mais ſoyez sûre que la Demoiſelle de Danemarck ſera plus heureuſe, & qu'Amadis, dès qu'il la verra, ne balancera pas à lui parler, & même à la ſuivre.

Oriane fit un effort ſur elle-même, & ſes yeux s'étant remis à-peu-près dans leur état naturel, elle paſſa chez le Roi ſon père. Galaor courut au-devant d'elle & lui baiſa la main. Ne trouvez-vous pas ma fille bien changée, lui dit Liſvard? Sire, répondit-il, je la trouve un peu maigre.

Ah ! Madame, lui dit-il en la regardant avec des yeux bien expreſſifs, qu'il me ſeroit doux de pouvoir contribuer à vous rendre la ſanté ! Oriane ne put s'empêcher de ſourire : ma ſanté reviendra facilement, dit-elle ; plût au Ciel que vous puiſſiez retrouver de même le frère que vous avez perdu, & qui dans ce moment ſeroit ſi néceſſaire au ſervice du Roi mon père ! A ces mots, jettant les yeux ſur Floreſtan qui s'avançoit pour la ſaluer, la vive émotion que ſa reſſemblance avec Amadis fit naître dans le cœur d'Oriane, penſa devenir funeſte à cette Princeſſe : à peine put-elle parler à Floreſtan ; ſes genoux trembloient, & ce ne fut qu'avec le ſecours de Mabille, qu'elle put ſe retirer dans ſon appartement. Ma chère couſine, lui dit-elle, vous voyez que chaque jour m'apporte ici de nouvelles peines, & tout ce qui m'en coûte pour les cacher : je n'ai point à prendre un meilleur parti que de chercher la retraite, & d'obtenir du Roi mon père la permiſſion d'aller habiter pendant quelque temps le château de Mirefleur où j'eſpère que vous ne voudrez pas m'abandonner. Mabille aimoit trop ſa couſine pour le lui refuſer ; elle en prévint Agrayes : Oriane obtint de Liſvard la permiſſion d'aller prendre l'air à Mirefleur, & les deux Princeſſes

résolurent de partir ensemble pour s'y rendre dès le lendemain matin.

Galaor & ses compagnons voulurent le même jour prendre congé de Lisvard pour retourner à la recherche d'Amadis; mais ce Prince les retint, en leur disant : Ah ! mes amis, m'abandonnerez-vous au moment où j'ai le plus de besoin de votre secours ? Vous savez que l'Irlande est assujettie à payer un tribut à la grande-Bretagne, depuis la défaite d'Abyes : Cildadan, Roi d'Irlande, refuse de le payer, & m'a envoyé défier par un de ses Hérauts d'armes, en me proposant un combat à la tête de cent Chevaliers de chaque pays, sous les conditions d'être affranchi du tribut s'il est vainqueur, ou de le payer double si je remporte la victoire; j'ai cru qu'il étoit de mon honneur de ne point refuser ces propositions, & je me félicite de les avoir acceptées, si je peux être sûr que vous serez tous les trois du nombre des combattans. Les trois Princes ne balancèrent point à donner leur parole à Lisvard, & Galaor fut avertir Gandalin qui devoit le suivre dans sa quête, qu'il étoit obligé de la remettre après le combat entre Lisvard & Cildadan. Ah ! dit Gandalin à la Princesse Mabille, qu'il est malheureux que mon maître ne puisse pas offrir son bras au père

d'Oriane. Hélas ! par quelle affreuse fatalité s'est-elle privée de son secours & du Chevalier le plus soumis à ses ordres ? Mabille, qui se doutoit bien que Gandalin étoit mieux informé de la cause du désespoir de son maître, qu'il n'osoit le faire paroître, ne balança point à lui raconter l'indiscrétion du nain, lorsqu'il revint chercher les pièces de l'épée qu'Amadis avoit reçue de Briolanie. Oriane, ajouta-t-elle, ne douta point qu'elle ne fût abandonnée ; &, voyant que la Demoiselle de Danemarck & moi nous persistions toujours à soutenir qu'il étoit impossible qu'Amadis fût infidèle, elle se cacha de nous pour écrire la lettre fatale qui leur coûte tant de maux à tous les deux, & la fit porter secrétement par Durin.

Oriane écoutoit cette conversation d'un cabinet où elle s'étoit retirée ; elle accourut pâle & tremblante, en criant à Gandalin : Ah ! mon ami, la plus grande marque d'attachement que tu puisses donner à ton maître, c'est de percer le cœur coupable de celle qui pût le soupçonner & qui fait son malheur. Ah ! Madame, s'écria Gandalin, croyez que mon maître payeroit de tout son sang les larmes que vous versez pour lui ; espérez tout de la bonté du Ciel qui ne voudra point rompre une union

ſi belle, & peut-être Amadis ſera-t-il bientôt dédommagé de tout ce qu'il a ſouffert, en ſe retrouvant à vos genoux. Mon cher Gandalin, reprit Oriane d'un ton plus modéré, je pars pour Mirefleur, c'eſt là que j'attendrai des nouvelles de la Demoiſelle de Danemarck : toute mon eſpérance eſt en elle ; & ſi je perds Amadis pour toujours, mon unique reſſource c'eſt de me donner la mort : prenez le prétexte de venir voir la Princeſſe Mabille, & venez ſouvent à Mirefleur.

Oriane prit congé de Liſvard qui lui dit en partant qu'une Princeſſe de ſon âge, qui s'éloignoit de la Cour de la Reine ſa mère ne pouvoit avec décence recevoir perſonne dans ſa retraite, & devoit ſe renfermer dans l'enceinte de ſon château & du couvent de Religieuſes qui étoient dans le parc. Oriane l'aſſura ſans peine que ſon deſſein avoit toujours été de ſe conformer à ſes ordres, & qu'elle eſpéroit que l'air de la campagne la remettroit bientôt en état de venir le féliciter ſur ſa nouvelle victoire pour laquelle elle alloit élever des vœux au Ciel.

Coriſande, alarmée du péril que ſon cher Floreſtan alloit courir, & ſe trouvant déplacée dans une Cour où l'on ne s'occupoit plus que

des préparatifs du combat ſanglant qui devoit avoir lieu dans quinze jours, retourna dans ſon iſle favorite, après avoir reçu la parole que Floreſtan lui donna de l'aller rejoindre après la bataille.

Oriane ſe trouvant en liberté dans l'agréable retraite de Mirefleur, & pouvant s'entretenir ſans ceſſe avec ſon aimable couſine, de celui qu'elle aimoit, elle ne fut pas long-tems ſans éprouver le bon effet de l'air pur qu'elle reſpiroit. En parcourant un jour le parc avec Mabille, elles apperçurent à l'une de ſes extrémités une petite porte qui donnoit dans la campagne. Mabille, dont le caractère étoit très-gai, & qui cherchoit à diſtraire ſa belle couſine des ſombres rêveries où ſa douleur la faiſoit retomber ſans ceſſe, lui dit en riant : Je voudrois bien ſavoir ſi les dévotes habitantes de ce Couvent n'ont jamais tiré parti de cette petite porte dont je deſirerois que nous fuſſions à même de nous ſervir. Eh! quel uſage en pourriez-vous donc faire, lui dit Oriane? Ah! répondit Mabille, ſi mon pauvre couſin revenoit bientôt, je regretterois de n'avoir pas les clefs de cette petite porte, car j'aurois bien du plaiſir à m'en ſervir pour le faire entrer & l'amener à vos genoux. Oriane n'écouta d'abord le propos de Mabille

Mabille que comme une plaiſanterie ; mais l'idée de cette petite porte & de la voir paſſer au Conquérant de la chambre défendue & de l'arc des loyaux amans, fit bien du progrès dans ſon imagination, & bientôt elle ſentit palpiter ſon cœur, en penſant qu'en effet cette porte ſeroit la ſeule par laquelle il fût poſſible de faire entrer Amadis dans Mirefleur, ſans qu'il fût découvert. Oriane cependant ne ſuivit pas cette converſation ce même ſoir; mais Gandalin l'étant venu voir le lendemain, elle le mena promener dans le parc ; &, reprenant les routes qu'elle avoit ſuivies la veille, elle repaſſa devant cette même porte, & ne put s'empêcher de ſoupirer en la regardant. Mabille l'obſervoit ſans lui rien dire, & ſourit malicieuſement en voyant qu'Oriane, après s'être éloignée de cinquante pas, revint pour paſſer une ſeconde fois vis-à-vis cette petite porte, en diſant à Mabille : Vous dites donc, ma couſine, que vous voudriez en avoir la clef? Eh ! qu'en pourrois-je faire, dit Mabille, faiſant ſemblant d'avoir oublié (comme un propos léger) ce qu'elle avoit dit la veille? La tendre Oriane baiſſa les yeux, & fit un ſoupir, dont Mabille fut ſi touchée, qu'elle l'embraſſa tendrement, en lui diſant : Ah ! ma chère couſine, nous nous entendons à préſent toutes

deux, & mon cœur me dit que les ſoins que je vais prendre pourront bien ne nous pas être inutiles. Elle n'en dit pas davantage, & laiſſant Oriane, elle fut ſur-le-champ voir l'Abbeſſe du Couvent. Mabille, pleine d'eſprit & de graces, avoit déja gagné la confiance & l'amitié de cette Abbeſſe; il lui fut facile d'en obtenir la clef de cette petite porte, ſous le prétexte d'aller ſe promener dans les premières routes de la forêt, pour y voir les biches & les dains dont elle étoit remplie. Elle rapporta ſur-le-champ cette clef à Gandalin, le mit dans ſa confidence, & le chargea de faire faire promptement deux clefs toutes pareilles à Londres, & de les lui rapporter. Oriane n'eut point l'air de s'appercevoir de tout ce que ſa couſine venoit de faire; mais Mabille ne douta plus qu'elle ne l'eût devinée, à toutes les careſſes que le même ſoir elle en reçut.

Depuis le départ d'Oriane, la Cour de Liſvard avoit pris le ton ſérieux, & s'occupoit des ſoins multipliés qui précedent toujours l'exécution de grands projets. Liſvard raſſembloit le nombre de Chevaliers à la tête deſquels il devoit combattre contre Cildadan, & regrettoit vivement qu'Amadis ne fût pas de ce nombre. Un jour ce Prince en ſortant de table avec eux vit entrer

un Chevalier étranger qui lui préſenta d'un air reſpectueux une lettre ſcellée de cinq ſceaux différens, & lui demanda permiſſion de la lire. Liſvard, ſe doutant bien que le Chevalier étoit porteur d'un nouveau cartel, lui dit qu'il pouvoit faire ſa charge : alors le Chevalier qui jusqu'alors s'étoit tenu le genou droit à terre, ſe releva, ouvrit la lettre, & lut d'un air fier & d'une voix forte : Roi Liſvard, je te défie & tous tes alliés, de la part des puiſſans Princes Famongomad, géant du lac Boulant, Cartadague, géant de la montagne défendue, Mandaſabul, géant de la Tour vermeille, Quedragant, géant, frère du feu Roi Abyes, d'Irlande, & de celle de l'Enchanteur Arcalaüs : ils te mandent, par moi, qu'ils ont tous juré ta mort, & qu'à cet effet ils feront tous les cinq compris dans le nombre des cent Chevaliers du Roi Cildadan : cependant le redoutable Famongomad t'offre de te ménager la paix, ſi tu veux donner ton héritière Oriane pour ſervir de Demoiſelle à Madaſine ſa fille qui la mariera dans la ſuite avec Baſigant qui mérite bien de devenir maître de tes Etats.

Liſvard ne répondit d'abord à cet inſolent cartel que par un rire mépriſant : Chevalier, lui dit-il enſuite, ceux qui vous ont donné cette

commiſſion, ont bien compté ſur ma modération; c'eſt les armes à la main que je leur porterai ma dernière réponſe : mais puis-je compter de même ſur leur loyauté, lorſqu'un Chevalier de ma Cour leur portera celle que je vais faire à ce défi? Sire, répondit le Chevalier, je me charge de le conduire moi-même à Montgaſe où ces Princes ſont tous raſſemblés chez Quedragant, & nulle injuſtice ne peut être commiſe par-tout où commande un auſſi vertueux Chevalier. Je ſuis Landin, neveu de ce Prince, & je brûle d'impatience comme lui de venger la mort du Roi Abyes: puiſſé-je me trouver à portée de punir celui qui la lui donna! mais on m'a dit qu'il étoit abſent de votre Cour, & je doute qu'il choiſiſſe, pour y revenir, le tems où vous êtes prêt à combattre les ennemis redoutables qui déſirent auſſi vivement que moi ſa mort.

Floreſtan ne put écouter un pareil propos ſans colère: Chevalier, lui dit-il, je ne ſuis ni de la Cour, ni vaſſal du Roi Liſvard; mais s'il m'eſt permis de parler en ſa préſence & devant tant de braves Chevaliers, apprenez que je ſuis Floreſtan, frère d'Amadis, que vous devriez craindre & reſpecter, & qu'en ſon abſence je vous défie & ſaurai vous punir des propos que vous oſez tenir contre lui.

Chevalier, répondit Landin, les loix de la Chevalerie vous devroient être mieux connues : vous voyez que je ne peux plus diſpoſer de moi qu'après le combat général ; nous nous y rencontrerons peut-être : en tout cas, ſi nous y ſurvivons, j'accepte votre défi. Landin, à ces mots, lui préſenta ſon gage, & Floreſtan lui remit le ſien. Liſvard députa, pour le ſuivre & porter ſa réponſe, un Chevalier de ſa Cour, également ferme & prudent ; &, pour diſſiper les idées ſombres que ce nouveau défi ſembloit avoir portées dans ſa Cour, il fit appeller la jeune petite Princeſſe Léonor, ſœur cadette d'Oriane, laquelle arriva ſuivie d'une troupe charmante de petites Demoiſelles de ſon âge ; elles étoient vêtues de blanc, couronnées de fleurs & de guirlandes paſſées avec grace autour d'elles, formant une eſpèce de chaîne qui paroiſſoit être le préſage de celles qu'elles étoient deſtinées à faire porter : ces aimables enfans arrivent en chantant en chœur une chanſon qu'Amadis avoit faite ſix mois auparavant pour la jeune Léonor, & qui commençoit ainſi :

Léonor, douce Roſette,
Blanche parſus toute fleur,
Roſette fraîche & doucette,
Bientôt nous mettrez en douleur.

La chanſon avoit pluſieurs couplets auxquels celui-ci ſervoit de refrein : Amadis l'avoit faite un jour que cet enfant l'ayant ſurpris cauſant tout bas avec Oriane, elle lui dit qu'elle vouloit qu'il fût auſſi ſon Chevalier, & que, pour s'en aſſurer, elle lui faiſoit préſent de ſon bouquet, & lui demandoit de faire une chanſon pour elle.

La jeune Léonor s'étant retirée, Liſvard tint conſeil avec les trois Princes, ſur les diſpoſitions du combat ; ils ne purent en parler ſans regretter Amadis, & la belle Oriane s'affligea preſque autant pour ſon père que pour elle, que ce Héros ne fût pas à portée de combattre pour lui, lorſque Gandalin vint à Mirefleur lui porter la nouvelle de ce nouveau cartel.

Gandalin ſaiſit cette occaſion pour lui donner une eſpérance qu'il avoit lui-même. Ah ! Madame, je crois plus que jamais jouir du bonheur de revoir mon maître ; depuis deux mois le célèbre & terrible combat entre le Roi votre père & Cildadan eſt annoncé dans toute l'Europe ; quelque part que puiſſe être Amadis, ſoyez sûr que s'il jouit de ſa liberté, rien ne l'empêchera d'employer ſon bras dans cette occaſion d'acquérir de la gloire, & de ſervir le Prince dont il s'eſt déclaré le Chevalier. Oriane étoit prête à dire :

Ah ! Gandalin, croyez-vous donc que votre maître ne voudroit combattre que pour le service de Lisvard, lorsqu'une jeune fille de sa suite accourut pour lui dire : Ah ! Madame, que je suis aise ; je viens au moment même de voir de ma fenêtre, ma bonne amie la Demoiselle de Danemarck qui descend de son palefroi.

La crainte & l'espérance saisirent si vivement le cœur de la sensible Oriane, qu'elle perdit la voix, & demeura presque sans connoissance sur son sopha. Gandalin, presque aussi saisi qu'elle, sentit trembler ses jambes en voulant courir au-devant de la Demoiselle de Danemarck : mais celle-ci montant légèrement l'escalier, passa près de lui sans s'arrêter, & la joie peinte dans les yeux, elle fut embrasser les genoux d'Oriane : Ah ! divine Princesse, que je me trouve heureuse de ramener Amadis, & de vous présenter cette lettre de sa main ! Oriane, éperdue, jette les yeux sur la lettre ; elle reconnoît l'écriture d'Amadis, penche sa tête sur celle de la Demoiselle, l'embrasse, & s'écrie : Ah ! Dieux, le reverrai-je, & m'a-t-il pardonnée ? Ah ! Madame, pouvez-vous être inquiete des sentimens de l'amant le plus soumis & le plus fidèle ? A ces mots, elle aide Oriane, dont les mains

tremblantes avoient peine à rompre le cachet de cette lettre : tout ce qu'Oriane lit, lui prouve qu'Amadis ne respire que pour elle. Mabille accourt, partage la joie de sa cousine; l'une & l'autre apprennent de la Demoiselle de Danemarck tous les événemens de son voyage, & l'heureux hasard qui lui fit trouver Amadis dans l'Hermitage de la Roche-pauvre.

La prudence exigeant que la Demoiselle de Danemarck parût en public, Oriane fit appeller les personnes de sa suite, & leur ordonna de faire monter Durin, & de lui dire d'apporter les présens dont la Reine d'Ecosse avoit chargé sa sœur pour la Princesse Mabille sa fille & pour elle. Durin connut par l'ordre qu'on lui porta de la part d'Oriane, ce qu'il avoit à répondre, & montant à l'instant, il se mit à genoux devant elle, & lui demanda pardon de n'avoir pas encore apporté ces présens que leur pesanteur l'avoit forcé de déposer dans une maison du port où le vaisseau qui portoit sa sœur avoit abordé. Oriane parut fâchée de ce retard, & dit tout haut à la Demoiselle de Danemarck de prendre des mesures avec son frère pour qu'il repartît dès le lendemain matin, & allât chercher ces présens.

La Demoiselle de Danemarck comprit aisément

quelle étoit la volonté d'Oriane, & prit ses ordres dès que ses femmes furent retirées. Oriane commençoit la lettre dont elle vouloit charger Durin pour la remettre à son cher Amadis, lorsque Mabille entra dans sa chambre: en disant: Ma cousine, eh! que pourrons-nous faire de ces clefs de la petite porte du parc? Gandalin vient de me les remettre; ne pourriez-vous pas consulter Amadis dans votre lettre, sur l'usage qu'on en pourroit faire? Taisez-vous, méchante, lui dit Oriane en l'embrassant: puisse l'amour vous punir bientôt en vous rendant sensible; mais puisse-t-il aussi vous épargner ses peines, & ne vous faire connoître que ses charmes & ses faveurs!

Le conseil de Mabille étoit si bon, Oriane avoit tant de penchant à le suivre, que la fin de la lettre apprit à son amant les moyens d'arriver à Mirefleur, de rester dans la forêt près du parc jusqu'à la nuit, & d'entrer dans l'intérieur du château qu'elle habitoit, par la petite porte dont elle renferma l'une des deux clefs dans la lettre que la Demoiselle de Danemarck remit le soir même à son frère.

Pendant l'absence de la Demoiselle de Danemarck, le beau Ténébreux, qui sentoit renaître ses forces, dit un soir à l'Ecuyer Enil, qui

commençoit à soupçonner que ce froc d'Hermite cachoit quelque grand personnage : Mon cher Enil, ce harnois-ci commence à me peser; j'ai grande envie d'essayer si je pourrois encore porter des armes, & vous me ferez grand plaisir de partir demain pour Londres, & de me rapporter les meilleures que vous pourrez trouver : quant à l'écu, je desire qu'il soit vert, semé de lions d'or. Enil ayant ordre d'obéir au beau Ténébreux, exécuta ses ordres en diligence, & rapporta les armes telles qu'il les desiroit le même jour que Durin revint de Mirefleur pour lui remettre la lettre d'Oriane, & l'instruire de ce qu'il avoit à faire, ainsi que des précautions qu'il avoit à prendre.

Durin informa le beau Ténébreux, qu'Agrayes, Galaor & Florestan étoient à la Cour de Lisvard en attendant le combat contre Cildadan; il ne lui cacha point l'insolent cartel que Lisvard avoit reçu, ce que Famongomad avoit osé proposer contre la divine Oriane, & la colère avec laquelle Florestan avoit répondu, lorsque Landin avoit eu l'audace de parler de lui.

Le beau Ténébreux embrassa mille fois Durin, lorsqu'il sut qu'il l'alloit conduire à Mirefleur, & qu'il le feroit entrer dans la retraite qu'habitoit Oriane. Animé par cette douce

espérance, il s'élança légérement sur le vigoureux cheval que Durin avoit su bien choisir; & l'étonnement d'Enil redoubla lorsqu'il vit celui qui venoit de quitter l'habit d'Hermite, faire bondir & passager ce cheval avec une adresse & une vigueur peu commune.

Couvert de son casque pour n'être point reconnu, le beau Ténébreux marchoit depuis deux jours avec les deux Ecuyers, lorsqu'il fut arrêté par un Chevalier de la taille d'un géant, monté sur un puissant cheval, qui lui cria: Chevalier, je défends ce passage jusqu'à ce que je sois informé par vous de ce que je veux savoir. Le beau Ténébreux, ayant examiné le bouclier de ce Chevalier, qui portoit d'azur à trois fleurs d'or, il le reconnut pour être le même que celui qu'il avoit vu dans l'isle ferme, au-delà de l'arc des loyaux amans, où les boucliers de ceux qui l'avoient passé étoient attachés en honneur de leur loyauté; il se souvint même que ce bouclier étoit surmonté du nom de Dom Quedragant, ce qui le prévint d'estime pour celui qui s'opposoit à son passage.

Il faut, lui dit Quedragant, que vous me disiez si vous êtes de la Cour du Roi Lisvard. Pourquoi, répondit le beau Ténébreux? Parce que je suis son ennemi mortel, dit Quedragant,

& de tous ceux qui tiennent son parti. Ah ! dit le beau Ténébreux, quoique votre haute naissance & votre renommée soient également illustres, je vous trouve bien imprudent de vous déclarer l'ennemi d'un si grand Roi, & de tant de braves Chevaliers qui lui sont attachés : quoique je sois un des moindres d'entr'eux, je suis prêt à soutenir cette querelle ; il me seroit cependant plus agréable d'être votre ami, que de combattre contre vous. Eh ! comment vous nomme-t-on, vous qui mêlez tant de politesse à trop d'audace ? Mon nom ne vous est pas connu, lui répondit-il ; on m'appelle le beau Ténébreux, & ce nom ne mérite encore aucune renommée. Voyons, répliqua Quedragant, s'il en acquerra dans cette occasion, qui peut-être va le faire oublier pour toujours. A ces mots, ils coururent l'un contre l'autre : le beau Ténébreux fut légérement blessé, & voyant Quedragant renversé sur la poussière, il sauta promptement à terre pour suivre ce premier avantage. Quedragant s'étant bientôt relevé, le combat à coups d'épée fut long & terrible ; mais à la fin le beau Ténébreux le saisissant d'un bras victorieux, & le renversant sur la poussière : Vous êtes mort, lui dit-il, si vous ne me jurez d'obéir aux deux conditions que j'exige de vous. Qui que

vous ſoyiez, dit-il, je ne cede du moins qu'au plus brave Chevâlier de l'univers, & je jure d'obſerver ce que vous me preſcrirez. Eh bien ! dit le beau Ténébreux, rendez-vous à la Cour du Roi Liſvard, dites-lui que vous venez de ma part vous rendre à lui, que vous abandonnez la querelle de Cildadan, pour devenir l'un de ſes Chevaliers, & jurez, en préſence de tous les Chevaliers de ſa Cour, que vous pardonnez la mort de votre frère Abyes à celui qui combattit loyalement contre lui. Ces conditions ſont bien dures, répondit Quedragant ; mais je vous jure de les remplir. A ces mots, le beau Ténébreux lui tendit la main pour le relever, & ſerrant la ſienne avec amitié : J'eſpère vous retrouver, lui dit-il, & la haute eſtime que j'ai pour vous, pourra dans la ſuite me mériter votre amitié. Ah ! répondit Quedragant, quel que vous puiſſiez être, le beau Ténébreux peut s'aſſurer que je ne ſerai jamais ſon ennemi.

Le beau Ténébreux continua ſa route, après l'avoir remis entre les mains de ſes Ecuyers. Enil diſoit tout bas à Durin, en le ſuivant : Tu-dieu, mon couſin, quel Hermite ! ſon bras & ſon épée ſeroient encore plus utiles à notre Roi que ſes prières, pour le combat qu'il eſt prêt de livrer.

Le lendemain le beau Ténébreux partit dès l'aurore, dans l'espérance de pouvoir arriver vers le soir, à portée de découvrir Londres & la retraite de Mirefleur du haut d'une colline qui dominoit sur la plaine. Durin avoit préparé un asyle sûr & secret dans un hameau, pour le cacher jusqu'au moment de le conduire à la porte du parc. Prêt d'arriver à cette colline au pied de laquelle couloit une rivière qu'il falloit traverser, il fut surpris de voir dans la belle prairie que cette rivière arrosoit, plusieurs riches tentes, un grand nombre de jeunes personnes dont les unes dansoient en rond, tandis que les autres cueilloient des fleurs dans la prairie, pour en former des petits chapeaux & des guirlandes, & dix Chevaliers à cheval & bien armés qui leur servoient de garde. Le beau Ténébreux ne douta point que ces Dames ne fussent de la Cour de la Reine Brisène, & craignant d'être découvert ou retardé dans sa marche, il remontoit le long de la rivière, pour la passer un peu plus haut : mais il avoit été déja vu par les Chevaliers. L'un d'eux se détacha sur-le-champ pour le suivre : Chevalier, cria-t-il au beau Ténébreux, ignorez-vous les usages de la grande-Bretagne, & croyez-vous pouvoir passer cette rivière, & vous dispenser de rompre

une lance en l'honneur des Dames que vous voyez ? Vraiment, répondit-il, je vois que vous aimez à prendre votre avantage ; vous me voyez arrivant ſur un cheval fatigué d'un long voyage ; & vous, Chevalier, que feriez-vous en ma place ? Si j'avois autant de peur que vous de perdre mon cheval à la joute, peut-être en ferois-je de même, répondit le Chevalier. Amadis, qui craignoit d'être détourné du projet qui rempliſſoit ſon cœur, lui repartit : Ne trouvez donc point étrange ſi je vous quitte. A ces mots il s'éloigna ; mais les Dames ſe plaiſant à tourmenter celui qu'elles ſoupçonnoient de timidité, envoyèrent l'une d'entr'elles qui l'arrêta. Sera-t-il poſſible, Chevalier, lui dit-elle, que vous refuſiez une joute en l'honneur de la Princeſſe Léonor, fille du Roi Liſvard, & que vous lui donniez mauvaiſe opinion de votre courage ? Non, de par Saint George, dit le beau Ténébreux impatienté ; qu'ils viennent deux à deux ou trois à trois, &, puiſqu'ils m'y forcent, il ne ſera pas dit que je perde cette occaſion de les corriger, & d'amuſer la jeune & charmante Léonor. Alors, courant contre le dernier qui l'avoit provoqué, il l'enleva des arçons, comme un enfant, ſans rompre ſa lance ; les neuf autres ſe ſuccédèrent pour l'éprouver, &

ſubirent tous le même ſort. Les dix chevaux ſelon la loi de cette joute étoient à lui; mais il les envoya tous à la Princeſſe Léonor, en lui faiſant dire qu'un Chevalier, nommé le beau Ténébreux, ſe mettoit à ſes pieds, & que, deſirant plus vivement que perſonne de la ſervir, il ſeroit bien fâché de démonter les Chevaliers de ſa garde; qu'il la prioit ſeulement de leur conſeiller d'être plus polis pour les Chevaliers étrangers, & de ſe tenir mieux à cheval une autre fois.

Le beau Ténébreux, échauffé par ces joutes, & trouvant à un quart de lieue un hermitage, s'arrêta ſur le bord d'une fontaine pour ſe rafraîchir pendant quelque tems, après avoir débridé ſon cheval : il comptoit attendre la fin du jour dans ce lieu ſolitaire, pour ſe rendre à l'entrée de la nuit à la fontaine des trois Canaux, où Durin devoit le venir joindre & lui donner des nouvelles de ce qui ſe paſſoit à Mirefleur; mais tout-à-coup il entendit des voix de femmes qui ſe plaignoient. Il n'en fallut pas davantage à ce brave Chevalier pour remonter à cheval & voler à leur ſecours : il fut bien ſurpris de voir un grand char, ſur lequel étoient dix Chevaliers enchaînés, ſans caſque & ſans bouclier, avec pluſieurs jeunes perſonnes, qui
par

par leurs gémiſſemens lui firent juger qu'elles étoient enlevées. Reconnoiſſant les boucliers attachés aux côtés du char qu'un géant précédoit de quelques pas, il ne douta plus qu'il n'eût enlevé la Princeſſe Léonor. Ah ! s'écria-t-il, c'eſt ſervir la divine Oriane, que de ſecourir ſa ſœur. A ces mots, il s'avança vers le char, en criant, d'un ton impérieux à ceux qui le conduiſoient, de s'arrêter. Le géant s'avance, avec un air furieux, en lui diſant : Vil mortel, oſes-tu bien t'expoſer à la mort la plus cruelle, en t'oppoſant un moment à la volonté de Famongomad ? Ce nom excita la colère du beau Ténébreux qui ſe ſouvenoit de l'inſolent meſſage que ce géant avoit envoyé faire à Liſvard; & pour toute réponſe il courut contre lui la lance en arrêt avec une telle violence que, ni l'écu ni la cuiraſſe ne purent réſiſter, & ce géant percé d'outre en outre, tomba roulant ſur la pouſſière. Le géant, ayant porté ſon coup trop bas, avoit frappé mortellement le cheval du beau Ténébreux qui le ſentant chanceler ſous lui, ſauta légérement à terre, & courut ſur Famongomad qui faiſoit des efforts pour ſe relever, en criant : Mon fils Baſigant, accourez à mon ſecours. A ce cri, le beau Ténébreux fut attaqué par un ſecond

géant qui paroissoit encore plus grand & plus redoutable que le premier : celui-ci voulut faire passer son cheval sur le corps du beau Ténébreux, & le fendre en deux d'un coup de hache; mais il esquiva l'une & l'autre atteinte, & coupant les jarrets du cheval du géant, il obligea ce colosse à se jetter à terre. Le beau Ténébreux fut assez généreux pour ne pas profiter de cet avantage, & lui laisser le tems de se relever. Le géant, animé par les cris de son père expirant, vint la hache haute, dans l'espérance de l'anéantir d'un seul coup. Le beau Ténébreux le reçut sur son bouclier où la hache entra si profondément, que le géant eut peine à la retirer; & le beau Ténébreux profitant de ce moment, lui traversa la gorge d'un coup d'épée: Basigant tomba versant un torrent de sang, après avoir chancelé quelques pas qui le rapprochèrent de son père, l'un & l'autre expirèrent dans l'instant, après avoir maudit leurs Dieux qui ne les avoient pas protégés, & qui les avoient laissé vaincre par un seul Chevalier.

Le beau Ténébreux s'emparant du cheval de Famongomad, s'élança dessus, mit en fuite les conducteurs du char, & s'approchant de la jeune Princesse Léonor : Madame, lui dit-il,

retournez en triomphe à Londres; j'espère que vos Chevaliers perdront l'opinion que d'abord ils ont eue de moi, qu'ils se souviendront que dans le même jour je leur rends deux fois leurs chevaux, & qu'ils voudront bien présenter au Roi les corps de ces deux géants, de la part du Chevalier qui n'a d'autre nom que celui du beau Ténébreux. A votre égard, Madame, croyez que je répandrois tout mon sang pour vous & pour tout ce qui vous est cher : le Roi votre père aura ces deux ennemis de moins dans son combat contre Cildadan; ils méritoient bien d'être punis de l'insolence de leur message, & dites-lui que pour toute grace je lui demande de me comprendre dans le nombre des Chevaliers qui doivent combattre sous ses ordres, & que je me rendrai à tems auprès de lui pour ce combat. A ces mots, il s'éloigna, laissant Léonor & ses Chevaliers dans l'admiration de son courage, & se disant l'un à l'autre que ce Chevalier égaloit le redoutable Amadis. Parbleu, dit Galaor, je suis bien ennuyé d'entendre comparer ce beau Ténébreux à mon frère Amadis; & je me propose bien de m'éprouver avec lui, & d'en faire connoître la différence.

La Princesse Léonor, en arrivant à Londres à cheval, étoit suivie du char qui portoit les

corps des géants : cette vue jetta Lisvard & toute sa Cour dans l'admiration & la surprise qu'un seul Chevalier eût pu leur donner la mort ; cette surprise augmenta par l'arrivée de Quedragant qui vint se rendre à la merci de Lisvard, & lui raconta la victoire que le même Chevalier avoit remportée sur lui. Chacun se demandoit s'il avoit entendu parler du beau Ténébreux. Le seul Florestan dit que Corisande avoit trouvé sur la Roche-pauvre un Hermite qui jadis avoit porté les armes, & qu'elle avoit entendu dire qu'il portoit ce nom : mais, dit Florestan, ce ne peut être le même ; car Corisande, en me parlant de cet Hermite, me dit, qu'accablé par la douleur & par les austérités, il touchoit presque à sa dernière heure.

Il étoit bien juste qu'après tant de peines & de combats, la fortune traitât Amadis plus favorablement, & que l'Amour récompensât la constance du plus tendre & du plus loyal de tous les amans. Après que, sous le nom du beau Ténébreux, il eut pris congé de Léonor, il arriva près de la fontaine des trois Canaux, où, prenant le prétexte de ses armes presque toutes brisées dans les combats qu'il avoit livrés, il envoya l'Ecuyer Enil à Londres, en lui prescrivant de lui faire faire de nouvelles armes

abſolument ſemblables à celles qu'il avoit, & de les lui apporter dans huit jours, ſur le bord de cette même fontaine qu'il lui marqua pour rendez-vous, ayant compté que ce ſeroit dans ce même tems qu'il devoit ſe rendre près de Liſvard, afin de ſe trouver au combat contre le Roi Cildadan.

Au moment qu'Enil étoit prêt à partir pour Londres, il arriva près de cette fontaine trois Demoiſelles, parentes de l'Abbeſſe de Mirefleur. Enil leur raconta tout ce qu'il avoit vu faire au beau Ténébreux, en les aſſurant que depuis Pacome, nul Hermite n'avoit fait des œuvres plus miraculeuſes & plus dignes de louanges. Ces trois Demoiſelles partagèrent ſon admiration & furent très-empreſſées, en arrivant à Mirefleur, de répéter le récit d'Enil à toutes les habitantes de ce Monaſtère. Oriane reconnut ſans peine ſon cher Amadis dans celui qui portoit le nom du beau Ténébreux; elle frémit des nouveaux périls qu'il venoit d'eſſuyer : mais ſachant des Demoiſelles, qu'elles l'avoient laiſſé ſur le bord de la fontaine en bonne ſanté, ſon ame ne fut plus occupée que de l'eſpérance de le revoir bientôt; & la Princeſſe Mabille préſente à ce récit, mettant la main ſur ſon cœur, ſentit qu'il palpitoit, mais qu'il n'étoit pas oppreſſé. Que

ne sommes-nous à portée de voir ce beau Ténébreux, dit-elle à sa cousine, en la regardant d'un air malin? Eh bien, ma chère Oriane, la clef de cette petite porte sera-t-elle toujours inutile? Je commence à me savoir gré de ne l'avoir rendue à Madame l'Abbesse qu'après en avoir fait faire deux autres. Oriane ne lui répondit qu'en laissant tomber sa tête sur son sein; quelque confiance qu'on ait pour sa meilleure amie, on est toujours bien embarrassée dans les momens où l'on a besoin qu'elle favorise une passion qu'elle ne connoît pas encore.

L'une & l'autre cependant s'entendirent si bien, qu'écartant les Demoiselles de leur suite, elles se perdirent dans le parc, & bientôt elles se retrouvèrent près de la petite porte. Oriane ne put s'empêcher d'essayer la clef & de fixer ses regards sur la route de la forêt par laquelle le beau Ténébreux devoit arriver; mais le soleil étoit encore élevé sur l'horizon. Oriane eut à souffrir cette émotion mêlée de plaisir & de peine, que donne l'impatience; Mabille la partagea moins vivement, quoique le plus grand plaisir dont jusqu'alors elle eût formé l'idée, étoit de revoir un cousin qu'elle aimoit tendrement.

Le soleil enfin descendit sous l'horizon: Amadis, l'heureux Amadis, trouva Durin &

ſon fidèle Ecuyer au rendez-vous qu'ils lui avoient donné : Durin prit ſon cheval & Gandalin le conduiſit en ſilence vers la petite porte dont il avoit reçu la clef. Qui pourroit exprimer ce que ſentit Oriane en entendant cette clef tourner dans la ſerrure ! & les Cieux ouverts auroient-ils pu cauſer un raviſſement pareil à celui d'Amadis, lorſqu'un reſte de lumière lui fit entrevoir Oriane, dès que cette porte fut ouverte ? Il ſe précipite à ſes genoux ; Oriane paſſe ſes bras à ſon cou & baigne ſon front de larmes : Me pardonnez-vous, ſe diſoient-ils tous les deux d'une voix entrecoupée ?..... Chaque aſſurance de ce pardon mutuel étoit un baiſer, & cette même queſtion ſe répétoit ſans ceſſe. Eh ! oui, oui, vous vous pardonnez, s'écria Mabille, impatientée. Levez-vous donc, mon cher couſin, & que je puiſſe vous embraſſer auſſi. Ils s'apperçurent enfin que Mabille étoit avec eux, & l'un & l'autre la ſerrèrent tendrement dans leurs bras. Mabille, prenant leurs mains, les unit dans les ſiennes, & ces heureux amans, revenus de leur première émotion, commençoient à ſe raconter toutes les peines qu'ils avoient ſouffertes depuis leur ſéparation : mais bientôt Mabille, plus impatientée que jamais, mit la main ſur leur bouche pour les faire taire :

Vous n'êtes pas raisonnable, ma chère Oriane, de laisser Amadis se rappeller des malheurs dont vous fûtes la cause; & vous, mon cousin, vous l'êtes encore moins de laisser si long-tems Oriane exposée au serein : allons promptement dans sa chambre où vous aurez le tems tous les deux de parler de tout ce qui vous touche. Ce conseil étoit si bon, qu'Amadis, leur donnant le bras à toutes les deux, pria Mabille de les guider; car cet amant respectueux n'osoit pas en presser Oriane, & portoit ses soins timides & charmans jusqu'à l'air de croire qu'il l'entraînoit à la suite de Mabille.

Mabille les conduisit d'abord dans sa chambre, dont une porte communiquoit dans celle d'Oriane; & cette porte, au signal qu'elle fit, fut ouverte par la Demoiselle de Danemarck, dont les soins avoient écarté tout ce qui pouvoit troubler ces heureux amans. Vous pouvez à présent causer tout à votre aise, leur dit Mabille en riant; mais, comme je me doute bien que vous allez vous répéter ce que j'ai cent fois entendu de votre bouche, je ne serai pas la dupe de passer ma nuit à vous écouter. Ma foi, Madame, vous avez bien raison, dit la Demoiselle de Danemarck, je pense tout comme vous; & les plaintes de la Princesse Oriane m'ont trop

ſouvent tenue ſans dormir pour que je ne profite pas de cette nuit ; j'eſpère que leurs plaintes mutuelles n'iront pas juſqu'à ſe quereller. En diſant ces mots, la Demoiſelle donna le bras à Mabille, & toutes deux ſortirent de l'appartement.

Amadis étoit alors aſſis dans un grand fauteuil placé dans un coin de la chambre ; Oriane étoit reſtée debout & le fixoit tendrement. Amadis maître de ſes belles mains, les tenoit toutes deux dans l'une des ſiennes, & les baiſoit avec ardeur...... L'amour & l'hymen ſourioient en les regardant : Amadis devenoit plus tendre & plus preſſant ; & la belle Oriane, baiſſant les yeux : O mon ami ! lui dit-elle, ſont-ce là les leçons que vous avez reçues de l'Hermite de la Roche-Pauvre ? Amadis ne répondit rien, ſon trouble augmentoit de momens en momens : il fallut bien enfin qu'Oriane le partageât ; car que pouvoit-elle dire à l'heureux amant qui ne lui répondoit plus ? Ce ſilence délicieux, cet abandon de toute idée, ce ſentiment dans lequel tous les autres ſe réuniſſent & ſe confondent ; cette eſpèce d'exiſtence que tous les êtres ſenſibles ont reçue plus ou moins de la Divinité, ces tranſports auſſi doux à faire naître qu'à les éprouver ſoi-même, c'étoit tout ce que ces amans reſſentoient en ce mo-

ment; ils n'auroient pu se rendre compte de leur bonheur mutuel, & ce ne fut qu'en le faisant souvent renaître qu'ils purent s'assurer qu'ils jouissoient de la suprême félicité. C'est dans le comble de cette ivresse qu'Amadis passa huit jours sans s'éloigner un instant de sa chère Oriane, & le flambeau de l'amour fit briller sans cesse ses flammes les plus vives sur ces jours heureux.

Gandalin alloit tous les matins à Londres, tant pour savoir les évènemens qui s'y passoient, que pour presser les ouvriers qui forgeoient & polissoient les armes d'Amadis. Vers le quatrième jour qu'il passoit à Mirefleur, Gandalin, à son retour de Londres, leur raconta la nouvelle aventure arrivée le même jour à la Cour de Lisvard.

Le Roi, leur dit-il, sortoit de table, lorsqu'un Gentilhomme dont la barbe & les cheveux blancs annonçoient l'expérience & la vieillesse, se mit à ses genoux, & lui dit en langue Grecque : Sire, après avoir parcouru vainement l'Europe & l'Asie, le fils du Roi Ganor, qui étoit frère du célèbre Apollidon, vient à vos pieds pour vous prier de mettre fin à ses peines, & de permettre qu'il éprouve si, dans cette Cour célèbre par le nombre & la renommée des Chevaliers qui la composent, il n'en pourra pas

trouver un qui mette fin à sa peine. A ces mots, il ouvrit un riche coffre de jaspe, dans lequel on vit une épée de la plus grande beauté, dont un côté de la lame brilloit du feu le plus vif au travers du fourreau transparent qui la renfermoit. Cette épée, dit-il, ne peut être tirée & servir qu'au plus loyal des amans, & ce n'est que de sa main qu'il m'est permis de recevoir l'ordre de la Chevalerie. Le vieux Gentilhomme, continua Gandalin, tira du même coffre un chapeau formé de fleurs inconnues, dont la moitié brilloit des plus vives couleurs, & dont l'autre moitié paroissoit flétrie : ces fleurs desséchées, dit-il, ne peuvent reprendre leur premier éclat que lorsque la Dame la plus tendre, la plus fidèle & la mieux aimée, en couvrira sa tête. Lisvard, poursuivit Gandalin, non-seulement accorda la permission de faire cette épreuve au vieux Gentilhomme; mais voulant donner l'exemple à sa Cour, il voulut que la Reine Brisene & lui-même fussent les premiers à la faire.

Lisvard prit l'épée & la tira plus qu'à moitié de son fourreau, mais les flammes qui s'élancèrent de la lame ne lui permirent pas de faire de plus longs efforts : une partie des fleurs flétries reprit son premier éclat sur la tête de

Brisene, mais il en resta quelques-unes de sèches, & le vieux Gentilhomme dit en soupirant, que, quoique personne encore n'eût été plus près de finir cet enchantement, l'épreuve étoit manquée, & qu'il s'arrêteroit quelques jours dans cette Cour pour voir s'il ne s'y trouveroit pas quelque Chevalier ou quelque Dame qui put mettre à fin cette aventure.

Le récit de Gandalin fit tomber Amadis dans une profonde rêverie; quoiqu'il eût passé sous l'arc des loyaux amans & qu'il eût conquis la chambre défendue, il ne put s'empêcher de desirer de donner à la divine Oriane cette nouvelle preuve de son amour & de sa loyauté. Ne doutant nullement que les fleurs flétries du chapeau ne reprissent toute leur fraîcheur en touchant les beaux cheveux d'Oriane, il lui proposa de venir sous des habits étrangers & le visage couvert d'un voile, à la Cour de Lisvard, pour faire avec lui l'épreuve du chapeau, comme il se proposoit de faire celle de l'épée. Quelque effroi que pût avoir la belle Oriane d'oser paroître à la Cour du Roi son père; & quelque fût le danger pour elle d'être reconnue, elle ne put refuser Amadis qui sur le champ envoya Gandalin demander sûreté pour le beau Ténébreux & une Demoiselle inconnue qui desiroient se présenter à l'épreuve,

mais ſous la condition pour le Chevalier, de n'être pas obligé de lever la viſière de ſon caſque, & pour la Demoiſelle, de n'etre pas forcée de baiſſer le voile dont ſa tete ſeroit enveloppée.

Liſvard, pénétré déja de reconnoiſſance pour le beau Ténébreux auquel il devoit la défaite des deux geans, & de n'avoir plus le brave Quedragant pour ennemi, accorda ſans peine cette demande; & Gandalin, en ayant reçu ſa parole royale, vint l'apporter aux deux amans qui réſolurent de partir dès le lendemain pour ſe rendre à Londres.

Toutes leurs précautions étant priſes à cet effet, ils partirent le lendemain de Mirefleur & ſe rendirent à la Cour de Liſvard au moment qu'il ſortoit de table. Le beau Ténébreux fut annoncé dans cette Cour par l'acclamation du peuple qui déja reconnoiſſoit en lui le vainqueur de Famongomad, de Baſigant & de Quedragant. Liſvard ne permit point qu'Amadis embraſsât ſes genoux, & le reçut avec les plus grands honneurs. Eriſene, ne doutant point que la Dame qu'il conduiſoit ne fût du plus haut parage, voulut, à l'exemple de Liſvard, rendre les mêmes honneurs à l'inconnue dont elle admiroit l'air noble & la taille ſvelte & élevée. Eriſene fit frémir Oriane par ſes empreſſemens, mais bientôt

celle-ci fut rassurée par l'attention que chacun donnoit aux épreuves que plusieurs Chevaliers & dames de la Cour recommencèrent, & dont aucune ne réussit.

Amadis étant invité par Lisvard même de se présenter, ce Prince serrant tendrement la main d'Oriane sans qu'on pût s'en appercevoir: Ah! lui dit-il tout bas, si la loyauté la plus pure suffit pour conquérir cette épée, j'ose être sûr de l'apporter à vos pieds comme un gage de mon amour. A ces mots, saisissant l'épée par la poignée, il la tira sans effort du fourreau; la lame en sortant rendit une lumière brillante qui disparut à l'instant, & les deux côtés de cette lame devinrent égaux. Ah ! bon Chevalier, s'écria le vieux Gentilhomme, c'est à vous que je dois la fin de mes peines. A ces mots, il se jetta à genoux, & lui demanda l'accolée. Amadis la lui donna sur le champ en l'embrassant. Oriane, enchantée & encouragée par le succès de son amant, s'avança vers le chapeau de fleurs, le prit d'une main assurée & le posa sur sa tête. A peine le chapeau l'eut-il touchée, que toutes les fleurs sèches parurent aussi brillantes que les autres, & toutes ensemble exhalèrent le parfum le plus délicieux : le vieux, mais nouveau Chevalier, courut à ses genoux, & lui

préſenta une autre épée qu'il la ſupplia de lui ceindre.

Cette double victoire, remportée par deux inconnus, excita vivement la curioſité de tout ce qui compoſoit la Cour de Liſvard. Galaor ſur-tout mouroit d'envie de trouver un moyen d'éprouver ſi le Chevalier ſeroit auſſi brave en ſe ſervant de cette belle épée, qu'il s'étoit montré loyal amant en la tirant du fourreau; il n'eût peut-être pas été fâché de ſavoir auſſi ſi la Dame qui remportoit le chapeau étoit aſſez jolie pour avoir du mérite à la fidélité dont elle venoit de donner des preuves. Amadis rit ſous ſon caſque, comme Oriane ſous ſon voile, de toutes les eſpèces d'agaceries que leur fit Galaor qui ne reçut d'eux que des plaiſanteries fines, mais aſſez polies pour qu'il ne pût ſaiſir l'occaſion d'en paroître offenſé. Pour le Roi Liſvard, fidèle à ſa parole, il ſerra dans ſes bras le beau Ténébreux, ſans lui faire aucune inſtance pour ſe laiſſer connoître; & préſentant la main à la Dame inconnue, il la conduiſit à ſon palefroi dont il tint les rênes juſqu'au moment où les deux amans ſe courbant ſur les arçons de la ſelle, prirent congé de lui.

Amadis & ſa chère Oriane s'éloignèrent & prirent un chemin détourné pour rejoindre celui

de Mirefleur; tous les deux s'applaudiſſoient d'un triomphe dont ils s'attribuoient l'un à l'autre tout le ſuccès & tout l'honneur : Si je n'adorois pas Oriane, je n'aurois pas conquis cette belle épée, s'écrioit Amadis d'une voix haute : Si j'euſſe été plus ſévère, diſoit d'un ton plus bas la tendre Oriane, je n'aurois pas ce beau chapeau de fleurs.

Amadis marchoit à côté d'elle & penſoit avec tranſport, en la regardant, à le lui faire encore plus mériter, lorſqu'ils furent interrompus par un Ecuyer qui, ſans le ſaluer, lui dit d'un ton bruſque : Arcalaüs vous ordonne de lui conduire ſur le champ, & de lui céder cette Demoiſelle ; obéiſſez, & n'attendez pas qu'il vienne vous enlever la tête avec elle. Ah ! dit Amadis, montrez-moi donc le ſeigneur Arcalaüs. L'Ecuyer le lui fit voir ſous une touffe d'arbres, montant à cheval, ainſi qu'un Chevalier d'une taille giganteſque qui l'accompagnoit. Oriane fut ſi ſaiſie d'un pareil meſſage, qu'elle penſa ſe laiſſer tomber de cheval. Quoi ! ma chère Oriane, lui dit Amadis, pouvez-vous craindre le lâche & perfide Arcalaüs, étant ſous ma garde ? Alors, ſe retournant vers l'Ecuyer : Vas dire à ton maître que je le connois de réputation, & que je ſuis un Chevalier étranger qui le mépriſe trop pour obéir à ſes ordres.

Arcalaüs,

Arcalaüs, quoique doué d'une force prodigieuſe, évitoit volontiers les occaſions de ſe battre : Mon neveu, dit-il à Lindoraque, fils de Cartadaque, géant de l'Iſle défendue, allez prendre ce beau chapeau que je deſtine à ma nièce Madaſine ; & ſi ſon conducteur oſe réſiſter, tranchez-lui la tête, & pendez-la par les cheveux à cet arbre.

Lindoraque s'avançant pour exécuter cet ordre. Arrête, lui cria d'une voix menaçante le beau Ténébreux, ou prends garde à toi. L'un & l'autre à ces mots coururent, leurs lances furent briſées ; mais celle du beau Ténébreux traverſant les armes & le corps de Lindoraque, celui-ci fut déſarçonné de la force de cette atteinte ; il fit de vains efforts pour ſe relever ; & retombant ſur le tronçon de ſa lance, il le fit pénétrer plus avant, & perdit la vie en jettant un cri douloureux.

Arcalaüs, furieux de la mort de ſon neveu, & voyant que le beau Ténébreux n'avoit plus de lance, fondit ſur lui dans l'eſpérance de le renverſer ; mais celui-ci ſut éviter le fer d'Arcalaüs, & lui porta en paſſant un coup d'épée avec tant d'adreſſe, qu'il lui coupa dans la main la poignée de ſa lance, qui tomba ſur le ſable avec quatre doigts de cette main. Arcalaüs ſe

ſentant ſans défenſe & bleſſé, prit auſſi-tôt la ſuite; le beau Ténébreux, qui deſiroit purger la terre de ce perfide enchanteur, le ſuivit quelque temps; mais la peur de s'éloigner trop de ſa chère Oriane, le fit revenir auprès d'elle.

Amadis, toujours inconnu par Enil qui continuoit à s'émerveiller des hauts faits de ſon Hermite, lui dit de prendre la tête de Lindoraque & les quatre doigts d'Arcalaüs, & de les porter au Roi Liſvard de la part du beau Ténébreux. Enil, en arrivant à Londres, renouvella l'admiration qu'on avoit déja des hauts faits de ce Chevalier inconnu, qu'on comparoit plus que jamais au redoutable Amadis; & Galaor & Floreſtan, plus piqués que jamais de cette comparaiſon, ſeroient partis ſur le champ pour le chercher, s'ils n'avoient été retenus par l'approche du combat contre Cildadan. Pendant ce temps, Amadis & ſa chère Oriane arrivoient & rentroient dans Mirefleur. Je dois cette épée à votre couſine, dit Amadis à Mabille, en l'embraſſant; Oriane ſe contenta de lui montrer le chapeau de fleurs en rougiſſant. Eh! vraiment, dit Mabile, je crois ſans peine que vous les avez bien mérités l'un & l'autre; mais croyez auſſi, ma belle couſine, que vous les devez un peu aux larmes que j'ai verſées pour vous depuis votre

départ, & songez que tandis que vous acquérez de la gloire ou que vous vous occupez si doucement à la mériter, cette pauvre Mabile ne connoît que les inquiétudes que vous lui donnez si souvent. Ah ! ma chère cousine, lui dirent-ils tous les deux en l'embrassant, n'est-ce donc rien que d'être la meilleure & la plus aimable des amies ? Que ne puis-je payer de mon sang, disoit Amadis, les larmes que vous avez versées pour moi ? Que ne puis-je, disoit Oriane, amener un second Amadis à vos genoux ? Allons, allons, leur dit en riant Mabille, je vous dispense de vous attendrir sur mon état, & je n'imagine encore rien au-delà du bonheur de vous aimer : mais ne causons pas plus long-temps ; vous devez mourir de faim l'un & l'autre, & déja la nuit approche. A ces mots, elle les amena tous les deux dans sa chambre où la Demoiselle de Danemarck avoit eu soin de préparer un bon souper, & même de disposer la table de façon que par la porte entr'ouverte Amadis pouvoit voir le lit de la belle Oriane. L'amour de la gloire pouvoit seul séparer Amadis de sa chère Princesse, & cet amour étoit animé par le desir qu'il avoit de servir le Roi Lisvard, & de mériter qu'il lui donnât la préférence sur ses rivaux. Lisvard avoit à peu près rassemblé le nombre

des Chevaliers qui devoient combattre avec lui, lorſqu'il fut troublé par un meſſage qu'il reçut d'Urgande; une Demoiſelle, envoyée de ſa part, remit deux lettres à ce Prince, dont l'une étoit pour lui, l'autre étoit pour Galaor; & cette Demoiſelle diſparut auſſi-tôt ſans attendre de réponſe.

Urgande, dans la lettre qu'elle écrivoit à Liſvard, lui prédiſoit que la bataille contre Cildadan ſeroit ſanglante, que le beau Ténébreux y perdroit ſon nom; que tous ſes hauts faits ſeroient mis en oubli par un ſeul coup d'épée, & que par deux autres coups, ceux de ſon parti ſeroient vainqueurs, mais qu'elle ne pouvoit lui cacher qu'un de ces trois coups feroit couler ſon ſang.

Galaor qui lut cette lettre avant celle qu'il avoit reçue, ne douta point que le beau Ténébreux ne dût combattre pour Cildadan; & voyant que Liſvard étoit menacé de répandre ſon ſang par les coups que le beau Ténébreux devoit porter, ſon premier mouvement fut de preſſer Liſvard de tâcher d'éviter ce combat; mais Liſvard ne put écouter cet avis, & dit qu'ayant vécu toujours avec gloire, il aimoit mieux mourir que d'avoir l'air d'en craindre l'évènement.

La lettre de Galaor portoit que dans ce combat

terrible il demeureroit ſans défenſe; que ſa vie ſeroit au pouvoir du beau Ténébreux, & que cependant elle feroit tout ſon poſſible pour que cette vie qu'il avoit déja rendue ſi célèbre, ne fût pas terminée.

Liſvard effrayé du péril qui menaçoit ſon Chevalier, dit à Galaor qu'il étoit prêt à ſuivre ſon premier avis; mais celui-ci lui répondit que ſans doute il vouloit le punir de le lui avoir donné, & que plus le danger de ce combat menacoit ſa tête, plus auſſi vouloit-il en courir tous les riſques.

Tous les deux étant donc également déterminés à combattre, ils pensèrent qu'ils auroient le beau Ténébreux pour ennemi. Quelques momens après ils virent arriver deux Chevaliers qui vinrent ſe préſenter à Liſvard; leurs armes briſées faiſoient connoître qu'ils venoient d'eſſuyer un combat ſanglant, c'étoit Bruneau de Bonnemer & Brunfil ſon frère. Bruneau de Bonnemer, auquel ſon tendre & loyal amour pour Mélicie, ſœur d'Amadis, avoit déja mérité de paſſer ſous l'arc des loyaux amans, accouroit dans l'eſpérance de conquérir l'épée; mais ſachant qu'elle avoit été remportée par le beau Ténébreux, il ſupplia Liſvard de le comprendre avec ſon frère dans le nombre de ſes cents Chevaliers; ce que

Lisvard leur accorda sur le champ à l'un & à l'autre. Lisvard reçut le même jour une lettre dont il fut bien vivement touché ; le Roi Arban de Norgales & Angriote Destravaux lui mandoient qu'étant tombés par surprise sous la puissance de la cruelle Gromadase, veuve du géant Famongomad, elle les tenoit dans les chaînes, leur faisant subir chaque jour de nouveaux supplices. Lisvard, dans l'impuissance de les secourir avant la bataille, les fit assurer que son premier soin, après la défaite de Cildadan, seroit de voler à leur secours.

Le jour du combat approchoit ; Amadis s'en souvint, même dans les bras d'Oriane : Ah ! lui disoit-il, je ne m'éloigne de vous que pour vous mériter. Dans quel temps pourrois-je me rendre plus utile au Roi votre père ? Peut-être le sort me destine-t-il à sauver la vie de celui qui vous donna le jour. Les larmes & les baisers de la tendre Oriane furent sa seule réponse ; elle-même aidoit Gandalin à bien attacher les armes d'Amadis ; elle voulut placer son casque de ses belles mains. Rapportez-moi bientôt, lui disoit-elle, cette tête charmante ; c'est tout ce que je desire, puisque je suis sûre de votre cœur. Amadis la serroit à tous momens dans ses bras, & sentit déchirer son ame en faisant le dernier

effort qui l'éloigna d'elle. Suivi de Gandalin & d'Enil, Amadis, par des routes détournées, fut se rendre dans le château d'Abradan ancien Chevalier dont l'habitation étoit près du champ de bataille que les deux Rois avoient choisi. Le vieux Abradan le reçut avec la politesse dont il usoit pour tous les Chevaliers étrangers; mais lorsque celui-ci le pria d'envoyer un de ses neveux assurer le Roi Lisvard que le beau Ténébreux se rendroit le lendemain sous ses ordres, il rendit à ce héros tous les honneurs qu'il devoit à sa haute renommée.

Lisvard apprit avec la plus grande joie, par le neveu d'Abradan, que le beau Ténébreux combattroit pour lui. Le vieux Grumedan qui devoit porter sa bannière le jour du combat, lui dit : Sire, il ne vous manque plus qu'un Chevalier, mais le beau Ténébreux en vaut lui seul plus de dix. Plusieurs autres disoient : Quoique Amadis soit absent, avec le beau Ténébreux, nous sommes assurés de la victoire. Agrayes, Galaor & Florestan frémissoient de colère d'entendre tenir ces propos, & se promettoient l'un à l'autre d'effacer les exploits de ce Chevalier qu'on osoit comparer au redoutable Amadis.

Le neveu d'Abradan, à son retour du camp de Lisvard, rendit compte au beau Ténébreux

de tout ce qu'on avoit dit lors de ſon meſſage, & ſur le champ Enil ſe jettant à ſes pieds : Ah ! Seigneur, dit-il, accordez un don à l'homme le plus pénétré d'admiration pour vous. Le beau Ténébreux lui tendit la main en accordant ce don : Il manque un Chevalier dans le nombre des cents du parti du Roi Liſvard, reprit Enil; donnez-moi l'ordre de Chevalerie, & permettez-moi de combattre près de vous. Gandalin regretta bien de ne l'avoir pas précédé dans cette demande ; mais ſon attachement à la perſonne d'Amadis, auquel il pouvoit être néceſſaire après le combat, lui fit différer de demander la même grace. Le beau Ténébreux ayant armé le Chevalier Enil qui reçut de fortes armes d'Abradan, l'un & l'autre partirent à la pointe du jour, & vinrent joindre le Roi Liſvard qui faiſoit déja ſes diſpoſitions pour combattre.

Liſvard embraſſant tendrement le beau Ténébreux, lui fit part de ſon ordre de bataille, & le pria de choiſir le poſte qui lui conviendroit le mieux. Ce ſera celui, répondit-il, d'où je pourrai ſans ceſſe veiller ſur votre tête ſacrée.

Liſvard harangua ſes Chevaliers avec cette fierté noble & cette confiance qui fait également élever les cœurs & ſe les attacher. Cildadan en fit autant de ſon côté : Braves Irlandois, leur

disoit-il, serez-vous toujours tributaires de vos injustes voisins ? S'ils sont plus riches & plus nombreux, songez que vous êtes aussi forts, aussi braves, & qu'aujourd'hui le nombre est égal entre vous. L'un & l'autre parti desiroit trop vivement le signal du combat pour le différer. A peine le son aigu des trompettes eut frappé l'air, qu'il retentit aussi par la course impétueuse des chevaux, & par le choc des armes & des lances brisées. Plusieurs braves Chevaliers perdirent la vie dans cette première atteinte, plusieurs autres furent desarçonnés & foulés par les chevaux avant de pouvoir remonter à cheval. Le beau Ténébreux fit mordre la poussière à tous ceux qui se présentèrent à ses coups; & Galaor jaloux de ses exploits & desirant les surpasser, fondit comme un lion sur l'escadron où plusieurs géans du parti de Cildadan s'étoient rassemblés, s'étant promis l'un à l'autre de tourner tous leurs efforts contre le Roi Lisvard, & de le prendre prisonnier ou de lui arracher la vie.

Cartadaque, Seigneur de l'Isle défendue, étoit le plus redoutable de tous ; & quoique Florestan l'eût blessé, il avoit déja renversé six Chevaliers de Lisvard, lorsque Galaor l'attaquant avec furie, le frappa sur son casque avec tant de violence, qu'il lui abbatit l'oreille, & du même

coup fit sauter de sa main la pesante hache dont il étoit armé. Ce géant doué d'une force surnaturelle, saisit Galaor entre ses bras, l'enleva des arçons, & l'eût étouffé, si Galaor, à force de lui donner des coups du pommeau de son épée, ne l'eût assez étourdi pour le faire tomber de son cheval. Galaor ayant alors dégagé son bras droit, enfonça son épée dans la visière de son casque, & lui donna la mort; mais épuisé par ce combat & par le sang qu'il avoit perdu, il resta sans connoissance sur le champ de bataille, sans avoir pu retirer son épée enfoncée dans la tête de Cartadaque. Cildadan étant accouru pour l'achever ou pour le prendre, eût réussi dans son projet, si le beau Ténébreux, s'en étant apperçu, n'eût renversé Cildadan à ses pieds d'un seul coup d'épée. Pendant que Galaor étoit défendu par son frère, le Roi Lisvard n'avoit plus autour de lui que trois ou quatre Chevaliers blessés; & le vieux Grumedan, qui défendoit de son mieux la bannière royale à moitié coupée, fut attaqué par le geant Mandafabul qui commandoit le corps de réserve. Ce géant accourant sur un cheval frais & vigoureux, renversa sans peine celui de Lisvard, saisit ce Prince, l'enleva des arçons, & sortant de la mêlée, il l'emportoit vers les

galères ; heureusement il fut apperçu par le beau Ténébreux qui venoit de remonter sur un cheval frais que Gandalin venoit de lui donner. Effrayé du péril que couroit le père d'Oriane, il tombe comme la foudre sur Mandafabul, & lui portant un coup terrible, il le fend à moitié entre le cou & l'épaule; l'épée descend assez bas pour blesser le bras du Roi Lisvard, dont le sang aussi-tôt rougit la terre, quoique la blessure fût légère. Mandafabul tomba mort; & sur le champ le beau Ténébreux couvrant Lisvard de son bouclier, tandis que ce Prince remontoit sur un cheval que lui donna Florestan, s'écria d'une voix terrible: Gaule! Gaule! Victoire! je suis Amadis! fuyez, & dérobez-vous à la mort. A ces mots, les Irlandois effrayés commençoient à prendre la fuite; mais le brave géant Grandacuriel les ralliant, les ramena pleins d'une nouvelle ardeur au combat. Amadis, qui dans ce moment perdit le nom de beau Ténébreux, selon la prédiction d'Urgande, soutint presque seul l'effort de ce nouveau combat, les Chevaliers de Lisvard s'occupant alors du salut de ce Prince qui remontoit à cheval, & dont on rattachoit les armes. Florestan seul s'apperçut du péril d'Amadis, vola pour le secourir; & Grandacuriel désespéré de

voir tomber ses Chevaliers sous l'épée d'Amadis qui l'avoit déja blessé, tourna bride sur Lisvard, & fondit sur ce Prince, pour venger la défaite de Cildadan qu'il voyoit assurée ; mais Amadis ayant connu son dessein, le suivit avec la même vîtesse, & lui porta sur son casque un coup si furieux, que les attaches se rompirent, le casque tomba, & Lisvard, qui l'épée haute s'étoit mis en défense, lui fendit la tête, & le fit tomber mort à ses pieds. Grandacuriel fut le dernier du parti de Cildadan, qui périt en combattant. Le reste des Irlandois prit la fuite vers leurs vaisseaux, en abandonnant le Roi Cildadan étendu parmi les morts, ainsi que Galaor.

Lisvard, pénétré de reconnoissance pour Amadis, s'avançoit pour l'embrasser comme un héros auquel il devoit la vie, mais il le trouva dans un désespoir affreux; il n'avoit point apperçu Galaor depuis qu'il l'avoit vu tomber, & le croyoit mort, puisqu'il avoit cessé de combattre; il pria Florestan & son cousin Agrayes de l'aider à le chercher parmi les morts. Ce ne fut pas sans peine qu'ils le trouvèrent couvert de sang & de blessures, & sans donner aucun signe de vie; ils reconnurent le Roi Cildadan à quelques pas de lui dans le même état; & tous les trois

ſe préparoient à les faire emporter, lorſqu'ils virent arriver douze Demoiſelles ſuivies de quatre Ecuyers, dont la plus apparente leur dit : Ces deux Princes en ce moment ſont perdus pour vous, mais ils reſpirent encore; donnez-nous-les, & laiſſez-nous-les emporter. Quoi ! donnerois-je mon frère, dit Amadis ? Vous le devez ſans héſiter, lui répondit-elle, ſi ſes jours vous ſont chers. Amadis, en ce moment, ſe ſouvint de la protection d'Urgande ; il couvrit de larmes les joues preſque froides de ſon frère, & le laiſſa relever de terre, ainſi que Cildadan, par les douze Demoiſelles & les quatre Ecuyers qui les posèrent doucement ſur deux lits couverts de pourpre, & les emportèrent dans un vaiſſeau richement orné qui les attendoit ſur le rivage.

Amadis & Floreſtan, après les avoir vu partir, allèrent relever le vieux géant Gandalac qui déſeſpéré d'avoir vu tomber Galaor qu'il avoit élevé comme ſon fils, s'en étoit pris à un autre géant du parti de Cildadan, dont Galaor avoit reçu par derrière un coup de maſſue. Ces deux géans s'étoient ſi bien entre-aſſommés, que l'Irlandois avoit perdu la vie, & que Gandalac alloit la perdre s'il n'eût été promptement ſecouru.

Lisvard fit enlever les morts des deux partis; il fit prendre soin des blessés, & fit partir un de ses Chevaliers, pour aller annoncer à Brisène l'heureux succès de ce combat terrible, le retour d'Amadis, & toute la part que ce héros avoit à la victoire qu'il venoit de remporter.

La Reine de la grande Bretagne partit aussitôt pour aller au-devant du Roi son époux, & regretta qu'Amadis ne fût pas venu lui-même lui porter ces heureuses nouvelles; mais Amadis savoit qu'il n'eût point trouvé sa chère Oriane auprès d'elle, & son cœur étoit déchiré du funeste état où son frère Galaor étoit encore lorsqu'il avoit été secouru par les douze Demoiselles & leurs Ecuyers. La Reine Briolanie prit l'occasion du départ de Brisène, pour lui demander la permission d'aller passer quelques jours à Mirefleur près de la Princesse Oriane qu'elle ne connoissoit point encore. Oriane prévenue par sa mère de l'arrivée de Briolanie, fit tout préparer pour la bien recevoir, & ne put s'empêcher de desirer secrettement dans son cœur, de ne pas trouver à cette jeune Reine des charmes aussi séducteurs que ceux que la renommée avoit si souvent célébrés.

La première entrevue d'Oriane & de Briolanie fut affectueuse & polie, mais accompagnée de

cet examen févère, & de cette curiofité qui caractérife prefque toujours celle de deux jeunes perfonnes qui fe voient pour la première fois, & qui peuvent fe difputer l'empire de la beauté. Briolanie approchoit fi fort de la perfection, qu'un fentiment jaloux fe réveilla dans le cœur d'Oriane : elle eut peine à croire qu'Amadis eût pu voir tant de charmes fans devenir fenfible... Il eft donc vrai que rien ne peut raffurer une amante, & que l'amour porte toujours dans l'ame un trouble fecret que rien ne peut calmer, puifque l'arc des loyaux amans & la conquête de l'épée ne fuffifoient pas pour la raffurer !

Briolanie, moins agitée en ce premier moment, rendit juftice à la belle Oriane : elle la trouva fi charmante, fi parfaite, qu'elle ne douta plus que ce ne fût pour elle qu'Amadis eût fi fouvent pouffé des foupirs en fa préfence, que ce ne fût le defir de retourner aux genoux d'Oriane qui l'eût preffé de la quitter fi promptement après la défaite d'Abyfeos, & qui l'eût rendu plus embarraffé que galant, lorfqu'elle avoit été prête à lui laiffer connoître l'impreffion qu'il commençoit à faire fur elle. Briolanie, en voyant Oriane, bannit plus que jamais toute efpérance d'enchaîner Amadis, & la tranquillité de fon ame lui permit de faire mille careffes fi vraies

& ſi tendres à la divine Oriane, que celle-ci ne put ſe refuſer à les lui rendre. Un jour, cauſant enſemble avec cette douce confiance que de jeunes perſonnes ont toujours l'air d'avoir l'une pour l'autre quand elles deſirent de ſe plaire, Oriane ſe crut bien fine, & imagina bien cacher ſes ſecrets ſentimens, en diſant à Briolanie : Mais, ma belle couſine, comment, étant maîtreſſe d'un beau Royaume & de votre main, n'avez-vous jamais imaginé d'offrir l'un & l'autre au fils aîné du Roi de Gaule, pour prix de ſa victoire ſur Abyſeos ? Il me ſemble que vous n'auriez jamais pu faire un meilleur choix. Ah ! ma belle couſine, reprit Briolanie (ſans pouvoir s'empêcher de faire un ſoupir), je ne vous cacherai pas que d'abord j'en ai eu le deſſein ; mais je me trouvai bien heureuſe d'avoir renfermé ces premiers ſentimens, lorſque les ſoupirs, l'air diſtrait, & quelques plaintes même, me firent juger que le cœur d'Amadis étoit plein d'une grande paſſion. Auroit-il mérité d'ailleurs (me dis-je en moi-même) de paſſer ſous l'arc des loyaux amans, s'il n'eût été amoureux autant qu'il étoit fidèle ? Vous ſavez en effet de plus avec quelle facilité ce Prince a remporté l'épée ; ce qui nous eſt une nouvelle preuve qu'il aime & qu'il eſt aimé. J'ignore,

ajouta-

ajouta-t-elle, en jettant les yeux ſur ceux d'Oriane qui les tenoit alors baiſſés, j'ignore quelle eſt l'heureuſe Princeſſe que ce héros adore; mais qu'il eſt doux, qu'il eſt honorable pour elle, d'être auſſi parfaitement aimée! Oriane forcée de ſuivre cette converſation embarraſſante, lui dit enfin: Mais, ma couſine, ne ſeroit-ce pas cette Demoiſelle avec laquelle il vint ſous le nom du beau Ténébreux, lorſqu'il tira du fourreau cette épée qui depuis ſoixante ans n'avoit pu l'être par perſonne? car ce fut cette même Demoiſelle qui remporta le précieux couvre-chef.....Je penſe tout comme vous, reprit aſſez vivement Briolanie, & ſi nous revoyons Amadis au retour de Liſvard, ah! ma couſine, il faudra que nous faſſions ſi bien l'une & l'autre, qu'il ſoit forcé de nous découvrir quelle étoit celle qui remporta le chapeau de fleurs. J'eſpère en effet que nous le reverrons bientôt, reprit Oriane; cependant je crains bien que ſa tendreſſe extrême pour ſon frère Galaor ne l'entraîne à le chercher; jamais deux frères n'ont été plus dignes l'un de l'autre, & ne ſe ſont ſi tendrement aimés. Vous avez bien raiſon de louer Galaor, reprit Briolanie; j'avoue qu'il eſt bien aimable & bien brave, mais ſon cœur eſt ſi léger!.....Que ne fait-il aimer comme

Amadis, puisqu'il a reçu les mêmes dons de plaire? Ah! ma charmante cousine, dit Oriane, il me semble qu'il seroit bien flatteur & bien doux de faire assez complétement la conquête de l'aimable Galaor, pour attacher son cœur & triompher de sa légéreté.

Tandis que les deux belles Princesses s'occupoient de Galaor, ce jeune Prince éprouvoit bien des événemens extraordinaires : il ne reprit point la connoissance tant qu'il fut sur la galère dans laquelle les douze Demoiselles l'avoient enlevé du champ de bataille avec Cildadan; &, lorsqu'il commença d'ouvrir les yeux, il se trouva sur un lit dans un sallon richement orné, élevé de trente pieds sur quatre gros piliers de marbre, & situé dans un grand jardin émaillé de fleurs. Cildadan n'étoit pas dans une position si riante; en reprenant ses sens il se trouva dans un bon lit, mais ce lit étoit enfermé sous une voûte dans une tour bâtie sur une roche isolée que la mer environnoit & battoit de toutes parts.

Les secours que l'un & l'autre reçurent, furent cependant les mêmes : Cildadan vit bientôt arriver une Demoiselle respectable par son âge & par son maintien, suivie de deux vieux Chevaliers; elle versa sur ses blessures un baume

assez salutaire pour lui procurer un doux sommeil. Galaor fut traité de même par une Demoiselle entre deux âges, qui s'étoit fait suivre par deux charmans enfans de quatorze à quinze ans, qui portoient chacune de petites boîtes de jaspe fleuri, pleines du baume le plus précieux. La Demoiselle qui les conduisoit vit avec plaisir que Galaor leur sourioit en les regardant; elle espéra dès ce moment beaucoup de sa guérison, & dit aux jeunes filles qu'elle laissa près de lui, d'être attentives à lui rendre compte des progrès du retour de sa santé. Galaor les laissa faire tout ce qu'elles voulurent, & sentit bientôt calmer la douleur que lui causoient ses blessures; mais il ne s'endormit point comme Cildadan, & s'amusa beaucoup à causer avec ces deux aimables enfans qui savoient les plus jolis contes, & qui les tenoient de plusieurs Fées douées d'autant d'imagination que de pouvoir; malheureusement les manuscrits de ces contes se perdirent alors, & furent bien des siècles avant d'avoir été retrouvés par Hamilton, le Chevalier de Boufiers & M. de Marmontel.

Lorsque la Demoiselle revint le lendemain, elle fut rassurée sur l'état de Galaor, en levant le premier appareil; elle lui fit espérer qu'au-

bout de huit jours il ſeroit en état de ſe lever. Mais, lui dit-il, ne mettrez-vous pas le comble à vos bienfaits, en me procurant la liberté ? Si cette grace n'eſt pas en votre puiſſance, je vous conjure de faire avertir la célèbre Urgande de ma ſituation. La Demoiſelle ſe prit à rire : Ah ! ah ! dit-elle, vous avez donc bien de la confiance dans le pouvoir d'Urgande? Comment n'en aurois-je pas, dit-il, dans ma première bienfaitrice, pour laquelle je voudrois expoſer mille fois ma vie? Puiſque vous penſez ainſi, lui répondit-elle, je ſuis aſſez de ſes amies pour vous promettre de ſa part de vous guérir & de vous remettre en liberté, pourvu que vous m'accordiez un don pour elle, dont elle vous fera ſouvenir quand elle aura beſoin de vous. Galaor n'héſita pas à le lui promettre ; & la Demoiſelle en ſortant le laiſſa dans la même compagnie que la veille. Cildadan ne jouiſſoit pas d'une ſociété ſi riante ; il n'étoit ſoigné que par la vieille Demoiſelle, accompagnée des deux Chevaliers armés dont les longues barbes blanches tomboient ſur leur ceinture ; &, quoiqu'il ſentît que de jour en jour ſa ſanté ſe réparoit, il avoit la douleur de ſe voir dans une priſon inacceſſible, ſous la garde de la Demoiſelle & de ces deux

Chevaliers qui se retiroient toujours sans parler.

Le troisième jour, lorsque la Demoiselle revint chez Galaor, l'une des deux jeunes filles accourut vers elle & lui dit : Mon Dieu ! ma tante, je suis bien inquiète aujourd'hui du Chevalier blessé ; il a paru ce matin plus tourmenté qu'à l'ordinaire ; il me prenoit la main, il sembloit me demander du secours, & j'ai bien regretté de n'être pas aussi savante que vous ; j'aurois moi-même appliqué du baume nouveau sur ses blessures !.....Eh bien ! soyez attentive, lui dit-elle, à ce que vous me verrez faire, & s'il retomboit dans le même état, vous pourrez me remplacer.

La Demoiselle à ces mots s'approcha du Chevalier blessé : Quoi ! Galaor, lui dit-elle, est-il possible que vous puissiez méconnoître votre meilleure amie, & croyez-vous qu'une autre qu'Urgande eût pu vous sauver la vie? Galaor voulut faire un effort pour embrasser ses genoux, mais Urgande l'arrêta : Toute espèce d'agitation, lui dit-elle, pourroit vous être nuisible; lorsque les premiers huit jours seront passés, soyez sûr que je vous donnerai de nouvelles marques de mon amitié.

Urgande se mit aussi-tôt en devoir de décou-

vrir ses blessures, & sa nièce Juliande s'appliqua soigneusement à voir comment elle s'y prenoit pour les traiter. Galaor plein de courage, n'avoit reçu que des blessures honorables dans ce combat, presque toutes avoient porté sur son sein, & Juliande fut bien attendrie en le voyant aussi maltraité; jamais elle n'avoit été plus attentive aux leçons de sa tante qu'elle le fût dans ce moment; ses mains blanches se promenoient de blessures en blessures & levoient bien doucement les appareils. Elle cherchoit avec inquiétude s'il en étoit échappé quelqu'une à sa tante qui sourioit de cet examen, & qui finit par l'interrompre. Quoique le bon cœur de Galaor commençât à lui donner l'air de la plus vive reconnoissance, la prudente Urgande prit le parti de toucher légérement le front de Galaor qui s'endormit aussi-tôt. Elle fit retirer ses nièces, & occuper leurs places par Gasuval son Ecuyer, & par Ardan, le nain d'Amadis, qu'elle avoit amené dans sa galère, pour servir Galaor lorsqu'il seroit guéri de ses blessures.

Son assoupissement ayant peu duré, ce Prince à son reveil fut très-fâché de ne plus voir les deux jolies nièces d'Urgande; & la présence de deux hommes qu'il aimoit ne put le dédom-

mager de celle de deux jeunes Demoiſelles qui lui plaiſoient : il fut forcé cependant, les quatre nuits ſuivantes, de cauſer aſſez triſtement avec eux, ſans oſer ſe plaindre à la ſage Urgande de l'avoir privé d'une ſociété beaucoup plus aimable.

Pendant ce même tems, Urgande continua de laiſſer croire à Cildadan qu'il avoit perdu pour toujours la liberté, & lorſqu'elle lui donna quelque eſpérance de ſortir de cette priſon, ce ne fut qu'après l'avoir amené par degrés à lui promettre que déſormais tout reſſentiment ſeroit éteint dans ſon cœur contre le Roi Liſvard & ſes Chevaliers, & que non-ſeulement il ſe ſoumettroit à lui payer le tribut accoutumé, mais même à devenir déſormais ſon allié le plus fidèle.

Quelques jours après que Cildadan en eut prêté le ſerment, Urgande fut forcée de ſortir de ſon iſle & de ſe rendre chez le ſage Alquiffe pour prendre avec lui des meſures ſur les grands événemens qu'elle prévoyoit être déja prochains. Elle ſe plaignit en préſence de ſes nièces de l'embarras où elle étoit de n'être plus à portée de pouvoir prendre ſoin des deux Chevaliers bleſſés. Ah ! ma chère tante, lui dit Juliande avec empreſſement, ma ſœur & moi nous avons été

tellement attentives à vous voir ſoigner leurs bleſſures, que vous pouvez avec confiance nous envoyer à leur ſecours. Pour moi, continua-t-elle, je me charge de Galaor, & vous verrez à votre retour que vous ſerez bien contente de mes ſoins & de mon adreſſe.....Urgande fut un inſtant ſans lui répondre.....On ne peut fuir ſa deſtinée, dit-elle; allez donc les trouver, mes chères enfans, & raſſurez-les ſur mon abſence qui ſera la moins longue qu'il me ſera poſſible.

Elle partit, à ces mots, ſur un char traîné par deux dragons, & diſparut bientôt dans les airs. La ſœur aînée de Juliande, qui ſe nommoit Soliſe, courut au ſecours de Cildadan, & voyant ſes deux vieux Chevaliers prêts à la ſuivre, ſon bon petit cœur lui fit imaginer que leur préſence ne pouvoit être que nuiſible à la guériſon de Cildadan, en entretenant ſans ceſſe dans ſon eſprit l'idée de ſa captivité : les deux vieux Chevaliers que l'air de la mer avoit enrhumés, furent fort aiſes d'éviter cette corvée, & Soliſe munie des médicamens néceſſaires, courut ſur le rocher où repoſoit Cildadan. Elle fut aſſez agréablement ſurpriſe en entrant dans la chambre de ce Prince, pour s'arrêter quelques momens à le conſidérer. Cildadan avoit à peine un an

plus que Galaor, il l'égaloit presque pour les graces & pour la beauté : Ah ! s'écria-t-il, en voyant entrer Solise, j'espère tout puisqu'une divinité bienfaisante daigne venir à mon secours !... Solise s'approcha d'un air doux & compâtissant : Je regrette bien, lui dit-elle, de n'avoir pas suivi ma tante dans les premières visites qu'elle vous a faites ; je ne connois point encore vos blessures ; mais soyez certain que je ferai de mon mieux pour que vous ne vous apperceviez pas de son absence. Ah ! lui dit-il, je sens déja que votre présence me rappelle à la vie, & à l'espérance d'un sort plus heureux.

Juliande n'avoit perdu que le tems de voir disparoître Urgande, pour voler au secours de Galaor. Son petit amour-propre de quatorze ans lui faisoit croire qu'elle étoit assez habile pour étonner sa tante, à son retour, par le succès des soins qu'elle alloit prendre ; & ce pauvre Galaor, d'ailleurs, lui paroissoit si joli, si doux, si riant, qu'elle se sentoit un secret plaisir à le guérir & à mériter sa reconnoissance. Quoi ! c'est vous, belle Juliande, s'écria-t-il (en la voyant entrer seule, & lui voyant fermer la porte avec soin pour n'être pas interrompue ni distraite dans un travail qu'elle sentoit mériter toute son attention), quoi ! c'est vous qui

venez aujourd'hui pour me secourir ! Juliande lui fit part des raisons qui venoient de forcer Urgande à partir, & ces raisons parurent si bonnes à Galaor, qu'il en trouva bientôt d'aussi fortes pour envoyer Ardan rassurer Amadis sur son état présent. Il ordonna à Gasuval de parcourir sur-le-champ l'isle d'Urgande pour lui trouver un cheval propre à porter un Chevalier, espérant être bientôt en état de s'en servir. L'un & l'autre obéirent à des ordres aussi pressans ; & Galaor, en voyant Juliande s'approcher de son lit, sentit que chaque pas qu'elle faisoit sembloit hâter sa guérison.

Les blessures de Galaor étoient déja presque toutes refermées ; il baisa les jolies mains qui s'occupoient à les découvrir ; il avoit un air si tendre, si reconnoissant, que Juliande en étoit attendrie : Vos blessures vont très-bien, lui dit-elle, mais n'auriez-vous pas un peu de fièvre ? je vois dans vos yeux un feu qui m'inquiète. Galaor la rassura ; son sein étoit déja découvert, & le pauvre blessé prenant la main de Juliande, la posa sur son cœur : Ah dieux ! s'écria-t-elle, comme il palpite !.... Son effroi fut extrême ; elle ignoroit les moyens de calmer une agitation qui n'avoit jamais paru devant sa tante dont elle oublioit les leçons en ce moment. Mais....

lui dit-elle d'une voix tremblante, je crains que vous ne soyiez bien plus mal que ces derniers jours. Galaor ne répondit rien, & Juliande fut encore bien plus effrayée lorsqu'elle crut qu'un transport violent mettoit ses jours en danger. Elle en fit un cri de surprise & de douleur; mais l'instant d'après elle fut rassurée en le trouvant un peu mieux.

La petite boîte de jaspe fut employée à son tour, & les cicatrices tendres & vermeilles qui tranchoient sur la blancheur du sein de Galaor, furent doucement étuvées avec le même baume qui les avoit fermées : elles parurent en si bon état à Juliande, qu'il ne lui resta plus d'inquiétude que pour le retour de ce transport qui l'avoit effrayée au point de la mettre hors d'elle-même; mais le blessé la rassura. Plus tranquille alors il embrassa tendrement Juliande en la remerciant de lui avoir sauvé la vie; il la conjura de ne le pas laisser seul pendant l'absence de son Ecuyer!....Ah! vraiment, dit-elle, je m'en garderai bien. Eh! que sais-je? .... Si ces mêmes accidens alloient vous reprendre.... Et que diroit ma tante si je négligeois les moyens de vous en guérir avant son retour?....Le bon Galaor l'assura bien qu'il couroit les plus grands risques sans sa présence & sans des soins

affidus : alors Juliande, prenant un petit air grave & bien capable, elle lui préfenta de fa main ce qu'Urgande lui faifoit prendre tous les jours ; elle l'arrangea bien dans fon lit, & lui prefcrivit de fe livrer au fommeil pendant quelques heures : cependant elle reprit un air plus tendre, en lui promettant qu'elle fe trouveroit à fon réveil.

Juliande de ce pas fut rejoindre fa fœur qui revenoit dans l'inftant de chez Cildadan : toutes les deux rougirent en fe regardant, & Solife fut celle qui demanda la première à fa fœur, comment elle avoit rempli les ordres de leur tante, pour le traitement du Chevalier qu'elle lui avoit confié? Et vous, ma fœur, lui répondit Juliande d'un air embarraffé? . . . Pendant quelques momens, les deux jeunes fœurs continuèrent à s'interroger, aucune des deux n'ofant hafarder de répondre la première : à la fin, la confiance commençant à fe rétablir, elles fe mirent à fe raconter toutes les deux à-la-fois tout ce qui s'étoit paffé dans l'action importante qu'elles venoient de faire ; des ris immodérés interrompirent cent fois leur récit; une des deux fœurs mettoit fa main fur la bouche de l'autre, pour fe faire écouter; & ce ne fut qu'après s'être prefque battues, & s'être baifées

à tous momens, qu'elles s'apprirent mutuellement que l'événement de leurs visites, à quelques petites circonstances près, avoit absolument été le même.

Les trois jours pendant lesquels Urgande fut absente furent si bien employés, les deux sœurs furent si doucement occupées à calmer les légers accidens que leur tante n'avoit pas connus, qu'à son retour ils ne reparurent point en sa présence. Urgande eut l'air d'être très-contente des soins de Solise & de Juliande : elle eut bien celui de croire tout ce que Cildadan & Galaor lui dirent de la reconnoissance qu'ils leur devoient; mais, comme aucune Fée ne savoit lire aussi bien qu'elle dans l'avenir, dès ce moment elle eut soin de s'assurer de deux excellentes nourrices, & même elle sut prévoir que deux jolis enfans dignes de Galaor & de Cildadan, seroient un jour les compagnons de celui qui devoit naître pour le bonheur d'Amadis & d'Oriane, & pour la gloire & la réunion de la Gaule & de la grande-Bretagne.

Le tems approchoit où ces espèces d'orages si fréquens dans les grandes Cours alloient naître, où les intérêts particuliers prévaudroient sur l'intérêt général, où de vils flatteurs se feroient écouter & forceroient le caractère magnanime

de Lisvard à se livrer à la défiance, à l'injustice, & même jusqu'à l'ingratitude. Ce Prince, après la guérison des blessures qu'il avoit reçues, s'étoit rendu dans la ville de Fernèse où sa famille & sa Cour s'étoient rassemblées. Oriane & Briolanie sentirent une joie presque égale, en y voyant arriver Amadis; mais l'une ne donnoit déja plus qu'à la reconnoissance, des sentimens que l'autre donnoit à l'amour.

Oriane cependant ne pouvoit se défendre d'une secrète inquiétude, toutes les fois que Briolanie parloit à son défenseur. Cette belle Reine faisant un jour des questions sur l'isle ferme & sur les merveilles qu'elle renfermoit, Amadis peignit celles de la chambre défendue avec tant d'admiration, que Briolanie ne put s'empêcher de lui demander la permission d'en faire l'épreuve. On sait que le Chevalier qui prétendoit à pénétrer jusques dans cette chambre redoutable, devoit surpasser le célèbre Apollidon par ses exploits & par sa renommée; & que la Dame qui se sentoit le courage de se présenter à cette épreuve, ne pouvoit y réussir qu'en surpassant la belle Grimanèse, en charmes, en amour, & en fidélité.

Amadis répondit à Briolanie avec politesse, qu'elle étoit trop en droit de tenter cette

épreuve avec confiance, pour la différer. Cette réponse suffit pour ranimer les soupçons & le courroux d'Oriane qui se leva sans regarder Amadis, & fut de ce pas porter des plaintes amères à la Princesse Mabille, en lui disant que son cousin étoit si convaincu du pouvoir des charmes de Briolanie, qu'il l'avoit lui-même pressée de faire l'épreuve de la chambre défendue. Mabille se douta bien que la jalousie d'Oriane lui faisoit changer le vrai sens de la réponse d'Amadis, & s'étant fait rapporter tout ce qui pouvoit avoir précédé cette réponse, elle jugea que son cousin ne pouvoit en faire une autre en pareille occasion. Mabille étoit vive, & son indifférence naturelle l'empêchoit d'excuser les inquiétudes momentanées des amans; elle se fâcha sérieusement contre Oriane; elle lui reprocha d'avoir pensé déja coûter la vie à son malheureux cousin, par son injustice : Vous savez, lui dit-elle, que sa vie ou sa mort dépendent absolument de vous; & puisque vous avez l'ingratitude de vous livrer encore à des soupçons que tant de raisons doivent bannir à jamais de votre ame, je ne veux plus en être le témoin, & je vais prier le Prince Galvanes, mon oncle, de me remener en Ecosse avec lui.

Oriane fondant en larmes, se précipita dans

les bras de sa cousine ; elle convint de tous ses torts, & fut en obtenir le pardon. Le même jour Briolanie & les Dames de la Cour pressèrent vainement Amadis de leur dire le nom de la Dame qui l'accompagnoit lorsqu'il obtint l'épée, & lorsqu'elle remporta de même le beau chapeau de fleurs. Amadis mit tant d'esprit & d'adresse dans cette réponse, qu'il les contenta sans leur rien apprendre. Oriane profita de cette occasion pour lui prouver que la tranquillité de son ame lui permettoit de lui faire des plaisanteries, & le pressa si vivement de lui dire le nom de cette Dame, ou du moins de la lui peindre, qu'il ne put se tirer d'embarras qu'en lui disant : Madame, pendant tout le tems que je fus avec elle, je n'ai pu voir que ses cheveux, & je fus surpris de les trouver presque aussi beaux que les vôtres.

Les Dames ne s'arrêtent pas facilement dans leurs questions, & sur-tout les Dames de la Cour qui sont souvent très-exigeantes ; mais Amadis fut heureusement appellé par le Roi Lisvard, & se rendit chez ce Prince ; il trouva près de lui Quedragant qui sur-le champ lui dit : Chevalier, sous le nom du beau Ténébreux vous m'avez donné la vie & fait promettre de me rendre à la Cour du Roi de la grande

grande-Bretagne ; vous m'avez fait jurer de ne plus porter les armes contre lui, d'attendre Amadis en sa Cour, & de renoncer à tout ressentiment de la mort de mon frère Abyes ; j'ai rempli ma promesse, & je m'acquitte envers vous ; mais que le beau Ténébreux me fasse donc connoître Amadis, & soyez encore assez généreux pour m'obtenir son amitié, & pour lui demander de me recevoir au nombre de ses frères d'armes, & de me permettre de lui demeurer attaché le reste de ma vie. La réponse d'Amadis fut d'accourir à Quedragant, de l'embrasser, & de lui jurer pour toujours cette fraternité d'armes si sacrée pour nos braves & loyaux ancêtres.

Landin, le neveu de Quedragant, témoin de cette nouvelle alliance, s'avança vers Florestan d'un air noble & riant : Brave Chevalier, lui dit-il, je venois pour remplir ma promesse & pour vous combattre ; mais j'espère que vous serez aussi généreux qu'Amadis, en recevant cette épée à la place de mon gage que je vous avois remis. A ces mots, il lui présenta par la poignée celle qu'il portoit à son côté ; Florestan se hâta de détacher la sienne : Je ne l'accepte, brave Landin, lui dit-il, qu'à condition que vous recevrez la mienne, & le même

ferment que mon frère vient de faire à votre oncle. Cet heureux accord entre ces deux Chevaliers, la nobleffe & la vérité qu'ils y portèrent, attendrit toute la Cour de Lifvard; Quedragant & Landin regrettèrent que Galaor n'en eût pas été le témoin, & promirent dès ce moment à fes frères de partager les foins qu'ils alloient prendre pour le trouver.

Lifvard eût defiré partir lui-même pour entreprendre la recherche de fon Chevalier; mais il fentit qu'il devoit tous fes foins à la délivrance d'Arban de Norgales & d'Angriote d'Eftravaux qui languiffoient dans l'ifle de Montgafe, expofés aux mauvais traitemens que la barbare veuve de Famongomad leur faifoit effuyer dans la plus affreufe prifon.

Amadis & Floreftan étoient prêts à partir avec Agrayes pour chercher Galaor, lorfqu'un événement qui d'abord effraya toute la Cour de Lifvard, les arrêta. Ce Prince fe promenant vers la fin du jour fur le bord de la mer, vit approcher deux pyramides de feu, dont l'une s'élevoit jufqu'aux nues, & paroiffoit fortir du fein des eaux. Lifvard, trop intrépide pour en être effrayé, s'avança fuivi des trois frères & d'Agrayes; ils diftinguèrent bientôt au milieu des flammes qui devinrent plus brillantes que

jamais, une galère dorée qui portoit des voiles de pourpre, & construite sur le modèle de celle que montoit Cléopâtre sur le Cydnus, quand elle parut la première fois aux yeux de Marc-Antoine; des sons harmonieux & douze Demoiselles vêtues de blanc, qui, parées de guirlandes de fleurs, paroissoient sur les bords de cette galère, annoncèrent à Lisvard l'arrivée de la sage Urgande.

Cette puissante Fée tenoit dans ses mains un petit coffre d'or; elle en tira sur le champ une bougie allumée qu'elle jetta dans la mer, & dans l'instant ces feux s'éteignirent. Lisvard s'avança pour lui donner la main. Amadis voulut baiser le bas de sa robe; mais Urgande l'embrassant, lui dit: Vous iriez vainement à la recherche de votre frère Galaor; il est dans mon isle, invisible pour tous les mortels; mais soyez tranquille sur son état, jamais il ne s'est mieux porté. Il est toujours le même, ajouta-t-elle en riant, & bientôt vous le reverrez plus beau, plus brave, mais moins digne que jamais des prix qui sont dus à votre fidélité.

Lisvard conduisit Urgande à son palais où Brisene, Oriane & Briolanie la reçurent avec le plus tendre empressement, & la firent asseoir au milieu d'elles. L'arrivée d'Urgande, & les

bonnes nouvelles qu'elle avoit données de Galaor, ayant arrêté le grand nombre de Chevaliers qui se disposoient à partir pour sa recherche, les Dames furent très-aises de n'être point abandonnées, & la joie se rétablit dans cette Cour. Jamais vous ne l'avez vue si brillante, dit Urgande à Lisvard, & nul Souverain ne peut rassembler un aussi grand nombre de Chevaliers renommés. Qui pourroit résister à la force de vos armes, tant qu'ils vous demeureront attachés? Mais, hélas! dit-elle les larmes aux yeux, que je crains, ô Roi Lisvard, que la fortune ne se lasse de vous favoriser, & qu'enorgueilli par votre puissance, & trompé par des traîtres & de lâches flatteurs, vous ne vous prépariez les plus mortels chagrins!

Madame, dit-elle à Brisène, si la plus haute valeur illustre les Chevaliers du Roi votre époux, la plus rare beauté pare votre Cour; & les événemens qui viennent de se passer sous vos yeux, vous prouvent que les vertus & la loyauté des Dames qui la composent, sont égales à leurs charmes: la conquête du chapeau de fleurs est la plus honorable & la plus brillante qu'aucune Dame pût jamais faire.

Oriane rougit à ces mots; &, sachant que rien ne pouvoit échapper à la savante Urgande,

elle craignit qu'elle ne dît quelque chose qui pût la faire connoître ; mais Amadis la rassura bientôt, en lui disant tout bas que la prudence d'Urgande égaloit son savoir. Il en étoit si persuadé, qu'il osa même presser Urgande de nommer celle dont on cherchoit en vain à connoître le nom. Vraiment, lui répondit Urgande, c'est à vous que je m'adresserois pour le savoir, puisqu'après qu'elle eut couronné ses cheveux du chapeau de fleurs, vous l'amenâtes avec vous, & que vous la délivrâtes des insultes de Lindoraque & du danger de tomber dans les mains d'Arcalaüs : mais je crois que nous n'en savons ni plus ni moins l'un que l'autre; & tout ce que je peux dire de plus, c'est que vous vous trompez tous, si vous imaginez que ce soit une Demoiselle qui tienne le chapeau de fleurs en sa puissance, puisque j'ai quelques raisons pour croire que c'est la plus belle & la plus parfaite de toutes les Dames. Amadis rougit alors à son tour; Urgande sourit finement, & les questions cessèrent. Urgande fut très-aimable pendant toute la soirée qui suivit cette conversation. Sensible aux caresses de la belle Oriane, elle demanda de passer la nuit avec elle; &, lorsque les Dames se retirèrent, elle fut conduite dans l'appartement de cette Princesse, où Mabille & Briolanie

occupoient un lit, & cette aimable Fée partagea celui d'Oriane.

Urgande, s'appercevant que Mabille & Briolanie dormoient déja, prit les mains d'Oriane & lui dit: Vous veillez, belle Oriane; ne parlerons-nous pas un peu de celui qui veille si souvent pour vous? Oriane n'osa répondre, craignant d'être entendue; mais Urgande l'eut bientôt rassurée: elle dit quelques mots, & sur le champ Mabille & Briolanie se mirent à ronfler. Appellez la Demoiselle de Danemarck, lui dit Urgande; & celle-ci accourant à la voix d'Oriane, tomba dès qu'elle eut passé le seuil de la porte, & se mit à ronfler pareillement. Eh bien! charmante Princesse, dit Urgande, vous voyez que nous sommes bien en sûreté. Ah! Madame, dit Oriane, en penchant sa tête sur son sein, je vois bien que rien ne peut vous être caché; mais puisque vous connoissez l'état de mon ame, l'union que j'ai contractée, & mes secrets les plus cachés, de grace, dites-moi ce que vous prévoyez de la suite des événemens de ma vie? Il ne m'est pas permis de vous le découvrir ouvertement, lui dit Urgande. A ce mots, elle prit le ton d'une Sibylle, & lui fit une longue prédiction, où tous les événemens futurs étoient présentés sous une forme méta-

phorique, & dont quelques-uns alarmèrent Oriane, au point de la faire repentir d'avoir fait des questions trop pressantes.

Le charme assoupissant qu'Urgande avoit jetté sur la chambre d'Oriane, cessa dès le lever du soleil. La Demoiselle de Danemarck fut très-surprise en se réveillant de se trouver à demi nue sur le parquet de cette chambre; elle aida la Princesse Oriane à s'habiller. Urgande, la prenant sous les bras, passa chez Lisvard, où les trois frères s'étoient déja rassemblés: Vous avez connu la vérité de mes prédictions, leur dit-elle, puisque trois grands coups d'épée ont décidé du sort du combat contre Cildadan, & que l'un de ceux qu'Amadis a portés au moment de délivrer Lisvard, a fait couler le sang de ce Roi jusqu'à terre: je vais vous en faire de nouvelles; mais elles sont si compliquées, que vous vous tourmenteriez en vain pour les expliquer. Bien des orages, bien des combats, bien du sang répandu vont troubler la paix de cette heureuse Cour; & vous, Amadis, vous serez bientôt obligé de regretter d'avoir fait la conquête de la riche épée, au point de desirer qu'elle soit ensevelie sous les ondes de la mer.

Amadis étoit trop intrépide pour être troublé par l'annonce du plus grand péril: J'essaie-

rai du moins, dit-il, de ne rien perdre de ce que j'ai eu le bonheur d'acquérir, & je ne crains rien pour ma vie. Ah! dit Urgande, un aussi grand cœur que le vôtre est propre à tout surmonter; mais votre magnanimité subira de cruelles épreuves. A ces mots, Urgande prit congé de Lisvard qui la reconduisit à son vaisseau. Dès que les ancres furent levées, les deux feux se rallumèrent; & les vaisseaux d'Urgande, voguant avec rapidité, disparurent bientôt à tous les yeux.

Une heure après son départ, une Demoiselle assez belle & bien parée, mais d'une taille presque gigantesqne, se fit annoncer à Lisvard, & lui demanda de l'écouter. Lisvard lui répondit de l'air le plus poli, qu'il étoit prêt à l'entendre. La Demoiselle alors tira d'un riche porte-feuille une lettre scellée de deux sceaux: Avant de l'ouvrir, dit-elle d'un air fier, puis-je savoir si celui qui se faisoit nommer le beau Ténébreux est dans cette Cour? Amadis prit la parole, & lui dit qu'il desiroit, en se faisant connoître, qu'elle voulût l'employer pour son service; alors cette Demoiselle, que tous ses propos firent bientôt surnommer l'injurieuse, en tint de très-offensans pour lui, dit qu'elle doutoit qu'il osât répondre à la lettre qu'on alloit

lire. Amadis ſourit, & pria le Roi de lui permettre d'en faire lui-même la lecture. Cette lettre portoit que Gradamaſe, la géante du lac brûlant, & ſa fille Madaſime, deſirant épargner le ſang de leurs ſujets, & même de Liſvard, propoſoient de remettre la poſſeſſion de cette ſouveraineté, & la délivrance d'Angriote & d'Arban de Norgales, au ſort d'un combat que le redoutable Ardan Canille livreroit ſeul à ſeul contre Amadis. Cet Ardan Canille étoit une eſpèce de monſtre, de la taille d'un géant, d'une figure horrible, & d'une force ſi prodigieuſe, que depuis cinq ans perſonne n'avoit oſé le combattre. La Demoiſelle injurieuſe, après la lecture de cette lettre, finit par dire; Amadis, attends-toi, ſi tu n'acceptes pas ce combat, à recevoir bientôt en préſent les têtes des deux Chevaliers que tu regardes comme tes compagnons. Amadis ne voulut pas laiſſer le tems à Liſvard de répondre. Oui, j'accepte ce combat, dit-il à la Demoiſelle; mais quelle ſûreté Gradamaſe donnera-t-elle de l'accompliſſement des propoſitions qu'elle fait dans ſa lettre? Je crois, dit la Demoiſelle, qu'elle riſque ſi peu dans l'événement d'un combat contre vous, que j'offre de ſa part de remettre la belle Madaſime ſa fille, en ôtage entre les

mains du Roi Lisvard, avec dix Chevaliers & autant de Demoiselles de haut parage ; on amenera même les deux prisonniers pour qu'ils soient témoins du combat, & qu'on leur tranche la tête au moment où l'on verra tomber la vôtre.

Bruneau de Bonnemer aimoit trop Amadis, pour entendre sans indignation les propos de la Demoiselle injurieuse : Sachez, lui dit-il, que tel que puisse être Ardan Canille, sa présomption & sa force ne le garantiront pas de tomber sous les coups d'Amadis ; & je désirerois vivement que votre Ardan pût amener un second, pour me mettre à même de le combattre. Ah ! vraiment, dit la Demeiselle injurieuse, je ne comptois que sur la tête d'Amadis ; mais, puisque vous êtes si fort son ami, je me sens assez le desir de voir aussi tomber la vôtre, pour vous promettre de vous amener mon frère qui se chargera de ce soin. Sur cela Bruneau présenta son gage à la Demoiselle injurieuse qui le reçut ; & fut le porter à Lisvard avec une attache de pierreries, priant ce Prince de garder les deux gages jusqu'après le combat.

La coutume étoit alors de bien recevoir, & même de traiter avec magnificence ceux que l'on chargeoit de porter de pareils cartels. Amadis, voulant voir si la Demoiselle injurieuse

ſoutiendroit toujours le même ton & le même caractère, s'approcha d'elle, & la pria de venir ſe repoſer & dîner dans ſon palais. Tous les lieux me ſont égaux, lui dit-elle, & je n'imagine point de raiſon de vous refuſer; je ſuis ſi contente d'ailleurs de vous voir, contre mon attente, accepter un combat que l'amour de la vie vous devoit faire éviter, que je me plais à voir plus long-tems la victime qu'Ardan Canille ſacrifiera bientôt aux mânes de Famongomad & de Barſinan.

A ces mots, elle lui préſenta la main d'un air plus fier que jamais, & ſe laiſſa conduire à ſon palais.

Amadis l'ayant fait entrer dans un riche appartement qui malheureuſement ſe trouvoit être celui qu'il occupoit, il crut qu'il étoit de la politeſſe de l'y laiſſer ſeule quelque tems avec une Demoiſelle qui l'avoit ſuivie; & de ce pas il alla donner ſes ordres pour faire promptement ſervir un ſomptueux repas. La Demoiſelle injurieuſe, en parcourant des yeux l'appartement d'Amadis, lorſqu'elle fut ſeule, apperçut au chevet de ſon lit la belle épée qu'il avoit conquiſe, comme le prix de ſon amour & de ſa loyauté; elle forma ſur le champ le coupable deſſein de la lui ravir, & elle eut

l'adresse de l'exécuter en la tirant de son riche fourreau & la plaçant sous sa robe où la grandeur de sa taille lui donna le moyen de la cacher. Bientôt après elle sortit, sous le prétexte de parler aux Ecuyers qui l'avoient suivie; &, remettant cette épée à l'un de ceux qui retournoient à son vaisseau, elle lui donna ses ordres pour la cacher à fond de cale, & sur le champ elle revint d'un air libre dîner avec Amadis & Bruneau de Bonnemer qui ne purent, par toutes les politesses dont ils la comblèrent, l'engager à leur parler d'un ton plus honnête & plus doux.

La Demoiselle injurieuse abrégea sans peine un dîner que rien ne rendoit agréable par l'humeur qu'elle y portoit sans cesse; &, se hâtant de retourner à son vaisseau, elle partit très-contente de son message, & très-aise d'avoir privé son ennemi de l'épée dont les géans ses oncles avoient éprouvé la bonté.

Dès qu'elle fut de retour au lac brûlant, non-seulement elle se fit honneur de la fierté qu'elle avoit mise dans son message, de sa réussite à mettre Amadis à portée de tomber sous les coups d'Ardan, mais aussi d'avoir su lui dérober la bonne épée que ce dernier reçut de sa main avec bien de la reconnoissance, ne

pouvant s'en procurer une meilleure pour le combat qu'il étoit prêt à livrer.

Ardan joignoit à sa taille de géant une figure hideuse, une ame atroce, & n'étoit fait que pour inspirer l'horreur & le mépris de son amour. Ce monstre avoit été adouci par les charmes de Madasime dont la main devoit être le prix de son combat contre Amadis. Madasime n'avoit point oublié l'aimable Galaor ; non-seulement elle regrettoit que son frère fût exposé dans un combat aussi terrible, mais elle avoit une si grande horreur pour Ardan, qu'elle avoit résolu de se donner la mort s'il étoit vainqueur, plutôt que de l'accepter pour époux. Je ne veux passer pour être Chevalier digne d'estime, ni recevoir votre main, dit-il à Madasime, si dans moins d'un quart d'heure je ne fais voler la tête d'Amadis, & si je ne vous l'apporte pour présent de noces. En disant ces mots, il osa vouloir l'embrasser, mais son haleine infecte fit reculer d'horreur la pauvre Madasime. La Demoiselle injurieuse ne perdit pas cette occasion de la gronder, en lui disant, qu'aux termes où elle en étoit avec Ardan, elle avoit tort d'affecter une rigueur déplacée. Madasime outrée de douleur de sa position, se trouva du moins heureuse de s'éloigner d'Ardan, lorsque sa mère,

pour remplir les conditions propofées, la fit partir fur le champ pour fe rendre en ôtage à la Cour de Lifvard, fous la conduite d'un vieux géant & de dix Chevaliers; elle étoit accompagnée de onze Demoifelles qui devoient refter en ôtage avec elle.

Lifvard avoit fait préparer un château pour la recevoir ; elle y fut traitée avec magnificence; &, quoique auffi tôt on établît une garde autour de ce château, elle ne s'apperçut en rien qu'on voulût la traiter en prifonnière.

Ardan Canille n'arriva dans ce même château que la veille du jour marqué pour le combat: il avoit fait conduire Arban de Norgales & Angriote d'Eftravaux : tous les deux étoient chargés de chaînes ; & ils annonçoient par leur air pâle & leur maigreur, le traitement indigne qu'ils avoient effuyé.

Dès le même jour Ardan conduifit Madafime à laquelle il donnoit la main, à la Cour de Lifvard, pour reconnoître le camp, & régler les conditions du combat.

Amadis apprenant que cette Princeffe approchoit, fut à cheval au-devant d'elle, accompagné d'Agrayes, de Floreftan & de plufieurs autres Chevaliers. Il aborda Madafime d'un air refpectueux & galant; &, fans lui rien dire qui

pût lui rappeller le temps qu'il avoit paſſé près d'elle avec Galaor, il lui dit qu'il s'eſtimeroit heureux s'il avoit à combattre pour ſon ſervice. Regardant alors l'horrible Canille, il ne fut ému d'aucune autre crainte que de celle de voir tomber la belle Madaſime en ſon pouvoir. Il lut ſans peine dans ſes yeux l'horreur que cette eſpèce de monſtre lui donnoit, & ſe ſentit animé plus vivement que jamais à l'en délivrer.

Le brutal Ardan ſe trouva très-offenſé qu'un Chevalier qu'il ne connoiſſoit point encore, eût l'audace d'aborder celle qu'il ſe deſtinoit pour épouſe: Recules, qui que tu ſois, dit-il en s'avançant avec fureur, & ſaches que c'eſt me manquer de reſpect que d'oſer lui parler ſans ma permiſſion. Je ne t'en dois point, repartit vivement Amadis; apprends que je ſuis celui qui te punira de tes forfaits, & qui délivrera la belle Madaſime de l'horreur de te donner la main.

Quoi! dit Ardan, c'eſt toi, courtiſan efféminé, que l'audace la plus folle oſe porter à venir m'apporter ta tête? Non, je ne puis croire que les redoutables Famongomad & Barſinan ſoient tombés ſous tes coups, & tu n'as pu leur donner la mort ſans la plus lâche trahiſon. Amadis ſaiſit avec fureur la garde de ſon épée: Inſo-

lent, s'écria-t-il, je te punirois sur le champ, sans la sauve-garde qui te garantit encore; mais bientôt j'espère délivrer Madasime & mes compagnons, & purger la terre d'un monstre qu'elle est lasse de porter. Ardan Canille tout en colère qu'il étoit, n'osa se compromettre sans armes à combattre Amadis, quoique celui-ci n'eût alors que son épée: il éprouva trop la supériorité que la vraie valeur a toujours sur la férocité; mais, poursuivant encore avec la même insolence: Rends grace, dit-il, à la trève qui me retient, & à l'arrivée de ton Roi qui s'avance.

Lisvard en effet arrivoit à cheval avec Oriane, Mabille & Briolanie qui, sachant que Madasime n'avoit rien de la férocité de sa race & qu'elle joignoit des mœurs douces à la beauté, s'étoient déterminées à la recevoir dans leur société, pour adoucir l'effet des conventions qui la forçoient de demeurer en ôtage.

Oriane fut effrayée en voyant l'espèce de monstre que son cher Amadis avoit à combattre; mais Mabille fut la rassurer, en lui disant: Pouvez-vous craindre qu'Amadis puisse cesser d'être invincible, & sur-tout étant animé par votre présence?

L'entrevue fut très-courte. Ardan Canille remit

mit les ôtages entre les mains de Lisvard: &, lorsque la belle Oriane s'avança pour recevoir elle-même la main de Madasime, Ardan dit à celle-ci: Madame, avant la fin de vingt-quatre heures, je reviendrai couvert du sang d'Amadis vous retirer des mains où je vous laisse, & que je destine même avant peu de temps à vous servir.

Oriane & Mabille regardèrent Ardan avec le mépris qu'il méritoit; elles emmenèrent Madasime qu'elles voyoient confuse & baignée de larmes. Le combat fut décidé pour le lendemain matin; & le superbe Ardan Canille étant le maître d'en choisir le lieu, il voulut, pour le rendre plus éclatant, qu'il se passât sur la planimétrie d'une colline sur laquelle s'élevoit en pente douce un énorme rocher plat, dont le faîte pénétroit en saillie sur la mer.

Lisvard, de retour en son palais, envoya préparer la lice sur la colline, & fit élever des échafauds & des balcons pour sa famille & pour sa Cour. Toutes les circonstances rendoient le combat du lendemain l'un des plus mémorables qui se fût donné dans la grande Bretagne; & quelque confiance qu'il eût dans la force, l'adresse & le courage indomptable d'Amadis, il ne pouvoit sans une vive inquiétude le voir

aux mains avec Ardan qui n'avoit jamais trouvé d'adverſaire qui pût lui réſiſter. Liſvard voulut lui-même viſiter les armes dont Amadis devoit ſe couvrir, & dit à Gandalin de les apporter; mais quel fut le déſeſpoir de ce fidèle Ecuyer, lorſqu'il ne retrouva que le fourreau de la bonne épée dont ſon maître avoit fait la conquête! Il ſe douta bien alors que la Demoiſelle injurieuſe l'avoit dérobée. Donnez-moi la mort s'écria Gandalin, en retournant près de Liſvard & d'Amadis. Celui-ci, très-étonné du déſeſpoir d'un homme qu'il aimoit comme ſon frère, ne s'occupa qu'à le calmer; & lorſque Gandalin s'accuſa d'une négligence impardonnable, en n'ayant pas empêché le vol de cette excellente épée, Amadis l'embraſſa, & lui dit que toute eſpèce d'épée ſeroit ſuffiſante dans ſa main, pour défendre une auſſi bonne & ſi juſte cauſe: cependant, voyant Liſvard plus inquiet que lui-même de cette perte, il le fit ſouvenir qu'il avoit encore dans ſon cabinet celle que Guilan le Penſif avoit rapportée avec ſes armes, après qu'il les eut jettées ſur le bord d'une fontaine. Liſvard ſur le champ ſe faiſant apporter cette épée, le haſard fit que la lame ſe trouva juſte pour le fourreau de celle qu'il regrettoit.

Les trompettes & les clairons annoncèrent

dès l'aurore le combat mémorable que le soleil alloit éclairer, & toutes les cloches de la Ville appelèrent les fidèles à se joindre aux prières que maints Chapitres, Moines & Nonains élevoient au Ciel pour Amadis. Floreftan, Agrayes & Bruneau de Bonnemer l'accompagnèrent lorsqu'il partit pour se rendre au lieu du combat; l'un portoit son bouclier, l'autre son casque, & le dernier sa lance.

Lisvard, sans être armé, montoit un cheval d'Espagne, & portoit un bâton d'ivoire comme juge souverain du camp, ayant en seconds sous lui Dom Grumedan & Quedragant. Les Princesses suivoient dans de riches litières. C'est en tournant sans cesse les yeux vers celle qui portoit Oriane, qu'Amadis croyoit sentir encore accroître ses forces & son courage; &, quelle que fût la crainte intérieure de cette tendre amante, elle sut marquer à son amant de la confiance, & l'espérance de le voir couronné bientôt d'un nouveau laurier.

Lisvard & sa suite ne furent pas long-tems sans voir Ardan Canille couvert de fortes armes, & portant à son col un bouclier d'acier poli, qui, malgré sa taille gigantesque, le couvroit presque entier; il ébranloit une lance du double de la force ordinaire, avec tant de vi-

gueur, que malgré la grosseur de son fust, l'œil trompé croyoit en voir deux dans sa main. Mais ce qui fut bientôt remarqué par Oriane avec la plus vive douleur, c'est que le perfide Ardan avoit osé ceindre à son côté la redoutable épée que la Demoiselle injurieuse avoit dérobée; la trempe en étoit connue: Amadis même en la reconnoissant en fut ému, se ressouvenant de la prédiction d'Urgande; mais il n'en fut que plus animé pour la conquérir une seconde fois, & pour priver Ardan d'une épée destinée à récompenser la vertu.

Aucun pour-parler entre deux adversaires pleins d'une égale animosité, ne retarda le signal du combat. Amadis tourna ses regards sur sa chère Oriane, en élevant sa lance & la rabaissant avec grace pour la mettre en arrêt. Tous les deux partants avec la même impétuosité, se rencontrèrent au milieu de la carrière, & leurs lances brisées & volant en éclats n'empêchèrent point le choc terrible de leurs boucliers & de leurs chevaux; celui d'Ardan roula mort sur son maître, & celui d'Amadis ayant eu l'épaule cassée, ne lui laissa que le tems de sauter légérement à terre. Les deux Chevaliers revinrent bientôt l'un sur l'autre l'épée à la main; & c'est alors que l'on connut toute l'importance du vol

qu'avoit fait la Demoiselle injurieuse. Quelque force qu'eussent les coups qu'Amadis portoit sur le bouclier & sur le casque d'Ardan, à peine son épée pouvoit-elle les entamer ; & celle d'Ardan, d'une trempe bien supérieure, tranchoit, déclouoit les armes & le haubert d'Amadis dont le sang commençoit à couler, sans que la sienne se fût encore rougie de celui de son ennemi ; cependant il lui portoit des coups si redoublés & si terribles, que souvent il le faisoit reculer, chanceler, & le mettoit dans un si grand désordre, qu'Ardan heureusement ne lui portoit presque jamais que des coups mal assurés ; mais aussi tous ceux qu'il réussissoit à lui donner, tranchoient ses armes & faisoient couler son sang. Oriane, ne pouvant supporter l'inégalité de ce combat, ni voir le sang d'Amadis, voulut se retirer du balcon où elle fut retenue heureusement par Mabille : Ah ! ma cousine, y pensez-vous, s'écria-t-elle ? voulez-vous faire périr Amadis ; il perdra son courage & ses forces s'il ne vous voit plus ? Ne savez-vous pas qu'elles semblent s'accroître de plus en plus à mesure que le péril augmente, & que son élément semble être d'aimer, de combattre & de vaincre ?

Lisvard, Grumedan & Quedragant tremblè-

rent alors la première fois pour les jours d'Amadis, & ne pouvoient espérer qu'il pût surmonter un ennemi qui faisoit si souvent couler son sang, sans perdre le sien ; Amadis lui-même (ainsi qu'Urgande l'avoit prédit) desira plus d'une fois dans cette extrémité, que la mer eût englouti la fatale épée qu'il avoit conquise, & dont Ardan alors se trouvoit armé.

Cependant, honteux de laisser si long-tems indécis un combat qu'il livre sous les yeux d'Oriane, il saisit son épée à deux mains, s'élance sur Ardan, le frappe sur son casque d'un si terrible coup, qu'il le fait tomber sur ses genoux ; mais l'épée trop foible pour en supporter la force, se brise en trois pièces, sans avoir fait d'autre effet que d'étourdir son ennemi. Ardan se relève en chancelant ; alors, voyant Amadis désarmé, bientôt il se rassure & s'écrie lâchement : Regarde, Amadis, la bonne épée que tu ne méritois pas de conquérir & qui va te donner la mort ; & vous, Demoiselles de Cour, avancez sur vos balcons pour voir Madasime vengée, & me reconnoître digne de son amour.

Ce moment étoit en effet si terrible, la défaite & la mort d'Amadis paroissoient si certaines, qu'Oriane, Mabille même, toutes deux également éperdues, s'arrachèrent du balcon & se

jettèrent la face la première ſur un lit où déja ce n'étoit plus que le genre & le choix d'une mort prompte dont Oriane étoit occupée. Madaſime, d'une autre part, fut ſe jetter aux pieds de Briſène : Ah ! Madame, s'écria-t-elle, le brave Amadis ſuccombe ; mais ne permettez pas que ce monſtre d'Ardan profite de ſa victoire en me forçant à l'épouſer, ou je vais répandre tout mon ſang à vos yeux. Raſſurez-vous, ma fille, lui dit Briſène, je vous protégerai ; mais ne déſeſpérez pas d'Amadis, juſqu'à ce que vous voyiez rouler ſa tête ſur la pouſſière. Mabille entendit ce peu de mots, & ſentant toute l'importance qu'Amadis pût voir ſon Oriane en cette extrémité, elle eut la force & le courage de l'enlever & de la rapporter ſur le balcon, à l'inſtant même où ſon tendre & loyal amant élevoit les yeux, & ſembloit chercher à puiſer de nouvelles forces dans les regards de celle qu'il adoroit. Oriane leva ſes beaux yeux au Ciel, & les laiſſa retomber ſur ceux d'Amadis. Ce fut le trait de flamme, ce fut le ſignal auquel Amadis s'élança ſur ſon ennemi ; le frappa du pommeau qui lui reſtoit, l'étonna, le fit reculer, arracha ſon écu, &, penſant encore moins à s'en couvrir qu'à redoubler ſes attaques, ramaſſa le fort tronçon d'une lance qu'il porta

dans la visière d'Ardan. Celui-ci l'évite, lève l'épée redoutable, en frappe un coup terrible qu'Amadis pare avec le bouclier d'Ardan, dans lequel la lame pénètre trop avant pour que celui-ci puisse aisément la retirer. Amadis saisit cet instant, le frappe du fer de sa lance qu'il tenoit au tronçon. La douleur que ressent Ardan détend les muscles de son bras, il laisse échapper l'épée, qu'Amadis saisit, qu'il arrache du bouclier, & dont il cherche à frapper son ennemi; mais Ardan désarmé se trouve trop lâche pour chercher les mêmes ressources qu'Amadis avoit su saisir; il se retire à reculons sur le rocher, évitant les coups que son vainqueur se plaît en ce moment à ne pas précipiter, pour que sa chère Oriane puisse jouir plus long-tems du spectacle de sa victoire. Ardan épouvanté parvient en reculant toujours jusqu'à l'extrémité du rocher qui s'avance en saillie sur la mer; c'est-là qu'Amadis s'écrie: Vas, malheureux, tu ne mérites pas de périr par ma main; vas ensevelir ta honte & ta vie coupable dans les flots. A ces mots, le frappant dans la visière d'un coup du pommeau de son épée, il le précipite dans la mer qui s'ouvre, dont les eaux jaillissent, se referment, & le font disparoître pour toujours.

Amadis à l'inftant eft entouré par Lifvard & fes amis qui célebrent fa victoire; mais ce Héros qui voit Arban de Norgales & Angriote près du balcon d'Oriane, court auffi-tôt vers eux, brife les liens qui les attachent encore, & paffe avec eux fous le balcon d'Oriane, comme pour lui rendre un nouvel hommage de leur liberté. Oriane ne laiffe tomber fur Amadis qu'une feule fleur qu'il cache auffi-tôt dans fon fein, car il fent qu'elle eft baignée de fes pleurs; il la reconnoît pour être une de celles du couvre-chef qu'elle a fu remporter, & cette fleur lui paroît plus fraîche & plus brillante encore que lorfqu'elle en couronna fes beaux cheveux.

Cependant le fang d'Amadis couloit d'un grand nombre de bleffures qui s'étoient rouvertes par l'émotion délicieufe que le prix qu'Oriane venoit de donner à fa victoire, excitoit dans cette ame fi paffionnée; Brisène s'en apperçut, elle appella du fecours, fit étancher fon fang, & le prit avec elle dans fa litière pour le conduire elle-même dans le palais qu'il occupoit; &, dès le premier appareil qu'on mit à fes bleffures, on reconnut qu'aucune ne devoit faire craindre pour fa vie.

Le jour fuivant, tandis que toute la famille royale & la Cour ne s'occupoient que de la

victoire d'Amadis, la Demoiselle injurieuse, sans paroître abattue de la défaite d'Ardan, ni même honteuse du larcin si lâche dont elle étoit convaincue, s'avança fiérement devant Lisvard: Faites donc appeller, lui dit-elle, ce téméraire ami d'Amadis, dont je vous ai remis le gage contre mon frère; qu'il se présente s'il ose. Qu'oiqu'il ne vale pas Ardan Canille, ce sera toujours pour nous une petite consolation que d'emporter sa tête. Bruneau de Bonnemer se présenta sur le champ; & la Demoiselle ayant alors fait paroître son frère Mandamain, qu'elle avoit amené, les deux Chevaliers renouvellèrent leur défi devant le Roi Lisvard, qui leur remit leurs gages, leur accorda le champ, & leur dit de s'aller armer.

Le même terrain du combat d'Amadis contre Ardan, fut choisi par Mandamain. Bruneau de Bonnemer, jaloux de donner une haute idée de sa valeur au frère de la jeune & belle Mélicie, après les preuves qu'il venoit de lui donner de son attachement, se comporta dans ce combat avec tant d'adresse & de courage, qu'il fut conduire Mandamain, en le faisant toujours reculer, vers une autre pointe de rocher qui s'avançoit en saillie sur la mer, comme celle d'où le féroce Ardan avoit été précipité. Man-

damain éprouva le même ſort; &, la gorge percée d'un coup d'eſtoc, il tomba du rocher à la renverſe, & fut ſur le champ enſeveli ſous les ondes. La Demoiſelle injurieuſe conſervant toujours ſon caractère, vit tomber ſon frère ſans verſer une larme; alors, courant vers le lieu où ſon épée étoit tombée, elle s'en frappa le ſein, avant que Bruneau pût l'en empêcher: Puiſque mon meſſage a coûté la vie à mon Prince, s'écria-t-elle d'une voix encore aſſez forte, & qu'il me fait perdre auſſi mon frère, je n'aurai pas la lâcheté de leur ſurvivre. A ces mots, elle s'élança dans la mer, & laiſſa tous les ſpectateurs de ſa mort étonnés de ſon caractère altier & de ſon courage.

Bruneau, vainqueur de Mandamain, fut reconduit au milieu des acclamations au palais d'Amadis: Cher Bruneau, lui dit ce Prince, en le voyant entrer couvert encore de ſon propre ſang & de celui de Mandamain, le frère le plus tendre ne pouvoit faire rien de plus pour moi; j'eſpère que ma ſœur Mélicie m'acquittera par ſa main de la reconnoiſſance qu'il m'eſt également cher & honorable de vous devoir.

La prodigieuſe quantité de bleſſures qu'Amadis avoit reçues dans ce combat, & le ſang

qu'il avoit perdu, rendant sa guérison fort lente, Briolanie jugea bien qu'il seroit encore plus d'un mois sans être en état de porter les armes. Nul intérêt de cœur ne la retenant à Londres, & les affaires de son Royaume la rappellant à Sobradise, elle suivit le dessein qu'elle avoit de visiter l'isle ferme en passant, & de voir les enchantemens du palais d'Apollidon & de Grimanèse. Amadis lui donna le nouveau Chevalier Enil pour la conduire, & fit dire à Ysanie de rendre à Briolanie plus d'obéissance & d'honneurs qu'il ne pourroit en rendre à lui-même. Oriane lui fit promettre un compte fidèle du succès des épreuves qu'elle tenteroit: Je ne prétends, dit la belle Briolanie, avec autant de grace que de modestie, qu'aux honneurs de l'arc des loyaux amans; celui de remporter la chambre défendue, & la palme de la beauté sur Grimanèse, ne peuvent être destinés qu'à la céleste Oriane.

Pendant la convalescence d'Amadis, tout ce que la jalousie & l'envie peuvent imaginer de plus noir fut employé contre lui près du Roi Lisvard, par deux anciens Chevaliers, nommés Brocadan & Gandandel, lesquels avoient été élevés dans la Cour de Salangris, prédécesseur & frère aîné de Lisvard.

Gandandel avoit deux fils, & tous les deux avoient joui de la réputation d'être les plus redoutables Chevaliers de la grande Bretagne, avant l'arrivée d'Amadis, de ses frères & d'Agrayes. Le vieux père, fâché de la supériorité que ces Princes avoient prise sur ses enfans, fit le complot avec Brocadan, d'employer toutes les rûses possibles pour mettre mal dans l'esprit de Lisvard Amadis & ses proches, & pour les éloigner de son service.

Gandandel ayant demandé une audience secrette à Lisvard : Sire, lui dit-il, l'attachement que la reconnoissance m'inspire & la fidélité que je dois à mon maître, me forcent à vous parler avec sincérité; & quelque admiration, quelque amitié même qu'Amadis m'inspire, j'avoue, Sire, que ce ne peut être sans inquiétude que je le vois devenir de jour en jour plus puissant dans vos Etats, où bientôt il le sera peut-être encore plus que vous-même. Rappellez-vous, Sire, les longues guerres que la Gaule a soutenues contre la grande Bretagne, la rivalité que ces deux Royaumes si voisins ont entr'eux pour l'empire de la mer : craignez, Sire, qu'Amadis destiné par sa naissance à succéder à Perion, ne se serve des avantages que chaque jour vous lui laissez prendre, ainsi qu'à

ſes frères, pour ſe rendre maître de l'intérieur de vos Etats, ou du moins vous aſſujettir à n'oſer plus rien entreprendre qui ne lui ſoit agréable. Quelles graces d'ailleurs peuvent eſpérer vos propres ſujets, lorſque vous vous laiſſez entourer d'une multitude de Princes étrangers, qui vous enleveront toutes celles que vous pouviez répandre ſur les Chevaliers Bretons? Je vous le répète, Sire, c'eſt à regret que je ſoupçonne Amadis d'épier le moment de faire éclater ſon deſſein funeſte; & plus il eſt grand par ſes vertus guerrières, plus la victoire ſur Ardan le rend recommandable aux yeux de vos Sujets, plus vous devez le redouter. Vous connoiſſez aſſez les Bretons pour ſavoir à quel point ce peuple eſt enthouſiaſte, & toujours prêt à la rebellion; conquis pluſieurs fois, ou forcé par les armes ou par le fanatiſme d'obéir à de nouveaux maîtres, il ſemble qu'il en ait pris l'habitude, & ſon bras eſt toujours également prêt à ſoutenir le trône ou à le renverſer: il ſait que chaque mutation des Dynaſties de ſes Souverains lui procure de nouveaux privileges, & ſes Rois ont à craindre de lui juſqu'à l'attentat, où de proche en proche l'eſprit d'indépendance peut le conduire, ſi le maître n'a l'adreſſe de l'attacher & de le rete-

nir par l'espérance des honneurs & des bienfaits. Lisvard, malgré toute la reconnoissance qu'il devoit au Prince de Gaule, n'écouta que trop facilement les perfides conseils de Gandandel. Jamais Prince n'avoit été plus jaloux de son autorité que Lisvard; & quoique Amadis, Galaor & Florestan même lui eussent tous les trois sauvé la vie dans des occasions différentes, la crainte qu'il eut que ses Sujets ne le soupçonnassent d'avoir laissé trop d'empire sur son esprit aux trois Princes Gaulois, lui fit prendre l'imprudente & fatale résolution de leur refuser la première demande qu'ils pourroient lui faire, & d'avoir désormais en public avec eux l'air plus froid & plus réservé. Lisvard, plein des fausses instigations de Gandandel, cessa même d'aller voir, à son ordinaire, Amadis que ses blessures retenoient encore dans sa chambre; & le vieux Brocadan qui s'étoit chargé du soin d'éloigner Amadis de son attachement pour Lisvard, fit remarquer ce changement au Prince de Gaule, & s'éleva contre l'ingratitude dont le Roi lui donnoit des marques, dans le moment même où les sources de sa vie étoient encore épuisées par le sang qu'il venoit de répandre pour son service.

Florestan & le Prince Agrayes, Bruneau,

Guilan, Quedragant, ayant éprouvé de leur côté quelques froideurs de la part de Lisvard, se consultèrent avec Galvanes, frère du Roi d'Ecosse, Chevalier d'une longue expérience, & qu'Agrayes & Mabille, ses neveux, aimoient & respectoient comme leur propre père. Galvanes en ce moment avoit grand besoin que ce Prince ne lui refusât pas la demande qu'il étoit prêt à lui faire; il entraîna ses amis & son neveu chez Amadis, & leur ouvrit son cœur en présence de ce dernier.

Quoique dix lustres commençassent à blanchir la tête de Galvanes, cette tête long-tems si sage n'avoit pu braver les traits de l'amour; il n'avoit pu voir la belle Madasime, sans desirer de la posséder; il en fit l'aveu, & ce fut un vrai bonheur que Galaor alors se trouvât absent. Agrayes & Florestan qui n'étoient pas moins gais que lui, ne purent s'empêcher de plaisanter un peu le bon Galvanes sur son amour, & sur le projet d'épouser Madasime. Parbleu ! mon oncle, dit Agrayes, je vous trouve bien courageux d'oser lui offrir votre main: croyez-vous qu'une Princesse de vingt-deux ans, aussi bien élevée qu'elle paroît être, ne connoisse pas assez bien tous les droits du mariage, pour n'en vouloir pas laisser perdre aucun? & vous proposez-

proposez-vous de les remplir? Galvanes eut la bonne-foi de ne dire ni oui ni non, tant la candeur respectable de ce tems étoit sévère! Le Prince Ecossois ne leur répondit rien que de modeste & de vraisemblable, & leur promit sur-tout de n'être pas jaloux: Mais, leur dit-il, la dernière victoire d'Amadis assure à Lisvard la souveraineté de l'isle de Montgase, dont Madasime se trouve dépossédée: le moyen le plus sûr pour l'y faire rentrer, seroit qu'elle me donnât la main, (ce dont elle n'est nullement éloignée), & que Lisvard, en considération de ce mariage, nous rendît, à la prière d'Amadis, l'isle de Montgase, dont nous lui prêterions l'hommage comme à notre Seigneur suzerain. Amadis trouva ce projet si raisonnable, il avoit si grand desir d'obliger l'oncle d'Agrayes & de Mabille, qu'il ne balança pas à se charger de demander cette grace au Roi Lisvard; & quoiqu'il fût encore d'une grande foiblesse, il se feroit fait porter sur le champ chez ce Prince, si Galvanes lui-même ne l'eût retenu. Pendant huit jours qu'on le força de donner encore à laisser consolider ses blessures, Gandandel & Brocadan redoublèrent leurs menées secrettes pour aliéner de part & d'autre les esprits; ils ne réussirent que trop auprès de Lis-

vard dont ils avoient ſu bleſſer l'amour propre, & réveiller la défiance. Mais le cœur d'Amadis étoit trop noble & trop loyal pour ſoupçonner deux anciens Chevaliers de perfidie, & pour imaginer que Liſvard pût oublier l'attachement dont il lui avoit donné tant de preuves; cependant il ne put s'empêcher d'être étonné de ce que ce Prince avoit ceſſé tout-à-coup de le venir voir. Brocadan fit de ſon mieux pour aggraver cet oubli ; & ce fut par lui qu'il apprit que Liſvard, en colère de ce que la mère de Madaſime paroiſſoit refuſer de ſe ſoumettre aux conditions du combat contre Ardan, & de lui remettre l'iſle de Montgaſe, avoit fait ſignifier à Madaſime & à tous les ôtages qu'il avoit reçus avec elle, que ſi dans huit jours on ne lui faiſoit pas remettre cette iſle, il leur feroit couper la tête. Amadis crut qu'il n'avoit pas un moment à perdre pour parler au Roi Liſvard, & ne douta point de l'amener facilement à des ſentimens plus généreux, comme à faire accorder au Prince Galvanes la grace qu'il lui demanderoit pour lui; il avertit donc ſes parens & ſes amis de ſe trouver le lendemain matin chez lui ; &, le deſir de ſervir Galvanes lui donnant des forces, il ſe rendit avec eux chez le Roi, au moment où le Prince revenoit de ſa chapelle.

Amadis plein de cette noble confiance, l'un des caractères du véritable héroïſme, aborda Liſvard d'un air reſpectueux, ſans s'appercevoir même de l'accueil glacé qu'il en recevoit: Sire, dit-il, je connois ſi bien la généroſité de votre ame pour vos anciens ſerviteurs, que je viens faire mon compliment à Votre Majeſté ſur le bon uſage qu'elle peut faire de ſa nouvelle conquête, & ſur le bonheur qu'elle aura d'acquérir un nouveau vaſſal également illuſtre & fidèle. Le frère du Roi d'Ecoſſe, le brave Galvanes, Sire, vous demande la main de Madaſime, avec l'iſle de Montgaſe, & vous offre de ſe ranger pour toujours au nombre de vos ſujets. Galvanes eſt mon parent & mon ami, & je ne regretterai pas tout le ſang que je viens de répandre, ſi le bonheur de ce Prince qui n'a point reçu d'Etats en partage, en eſt le prix. Liſvard pâlit. Gandandel caché dans la foule des parens d'Amadis, lui fit un ſigne; & ce Prince, après un moment de ſilence, répondit: Vraiment, ſeigneur Amadis, il me ſemble que vous diſpoſez aſſez librement des Etats qui ſont en ma puiſſance; mais Galvanes ne peut eſpérer celui de l'iſle de Montgaſe, puiſque j'en diſpoſe en faveur de ma ſeconde fille la Princeſſe Léonore.

Amadis parut interdit d'une pareille réponſe; mais Agrayes très-vif de ſon naturel en fut indigné: En vérité, Sire, dit-il à Liſvard, vous nous faites bien connoître que les ſervices de vos plus zélés ſerviteurs ne vous ſont plus agréables & leur ſont inutiles; c'eſt du moins les mettre à portée de vous connoître, & les inſtruire du parti qu'ils ont à prendre à l'avenir. Parbleu! mon neveu, dit Galvanes, vous avez bien raiſon; & l'homme ſage & courageux ne doit employer ſon bras que pour un Prince dont le caractère reconnoiſſant en ſente le prix. Eh! mes amis, interrompit Amadis, ne vous plaignez pas ſi le Roi vous refuſe ce qu'il vient de donner à ſa propre fille. Qu'il permette ſeulement que le Prince Galvanes épouſe Madaſime: je n'ai que l'iſle ferme, je ne la tiens que de Dieu & de mon épée; & je prie Galvanes de l'accepter, en attendant que le Roi puiſſe récompenſer plus dignement ſes ſervices.

Madaſime eſt ma priſonnière, répondit bruſquement Liſvard; & ſi Montgaſe ne m'eſt rendu avant la fin du mois, la tête des ôtages & celle de Madaſime même m'en répondront. Sire, dit Amadis, d'un ton plus ferme & plus haut, je crois que nous étions en droit d'attendre une autre réponſe de Votre Majeſté, & qu'elle ne

connoît pas encore quels ſont & doivent être les ſentimens des gens de notre ſorte. Je les connois aſſez, dit Liſvard avec un air de dédain, pour vous dire que ſi les miens ne vous conviennent pas, le monde eſt aſſez grand pour que vous alliez chercher des Souverains qui ſe laiſſent maîtriſer. Sire, dit très-vivement Amadis, je vous avois cru juſqu'ici le Prince le plus juſte & le plus généreux : c'eſt avec regret que je vois que je me ſuis trompé ; mais, puiſque vous changez de façon d'être, le parti que je prends n'eſt pas douteux. Faites ce que vous voudrez, s'écria Liſvard en colère. A ces mots, il tourne le dos & court chez Briſène, à laquelle il rend compte de tout ce qui vient de ſe paſſer.

Cette ſage Reine en fut très-affligée: Avez-vous réfléchi, dit-elle à Liſvard, à tout ce qu'Amadis a fait pour vous, & au nouvel éclat que votre puiſſance & votre gloire ont ſans ceſſe acquis depuis que ce Prince & les ſiens ſe ſont attachés à votre ſervice? Qui pourra vous dédommager de ce que vous allez perdre par leur éloignement? Pourquoi vous privez-vous du plus ferme ſoutien de votre couronne? Ne m'en parlez plus, dit vivement Liſvard, le ſort en eſt jetté....

Amadis & fes amis, pleins d'un noble & jufte reffentiment, s'étoient fur le champ retirés, avec promeffe de fe raffembler le lendemain matin chez Amadis, pour délibérer fur le parti qu'ils prendroient en fortant de la grande Bretagne, celui de quitter le fervice de Lifvard n'étant plus douteux. Amadis envoya fur le champ Durin à fa fœur la Demoifelle de Danemarck, pour la prier d'obtenir d'Oriane qu'il pût lui parler pendant la nuit. Oriane, la Demoifelle & Durin même ignoroient ce qui venoit de fe paffer ; & la tendre Oriane, loin d'être alarmée de ce meffage, ne fentit que la joie de favoir que la fanté de celui qu'elle regardoit comme fon époux, lui permettoit enfin de venir paffer quelques momens heureux auprès d'elle.

Durin, dès que la nuit & le filence régnèrent dans la Cité, conduifit à l'appartement de fa fœur, Amadis qui s'étoit enveloppé d'un long manteau gris. La chambre de la Demoifelle de Danemarck communiquoit à celle d'Oriane ; il trouva cette Princeffe prête à fe mettre dans fon lit, fur le bord duquel elle étoit affife avec Mabille : Eh ! mon cher coufin, dit en riant celle-ci, prenez vîte ma place. Comment, en l'état où vous êtes encore, avez-vous ofé vous

exposer à l'air de la nuit? Amadis s'étoit déja précipité aux genoux d'Oriane qui l'embrassoit tendrement; il vit dans ses yeux tant d'amour & de plaisir de le revoir, il en étoit si pénétré lui-même, qu'il ne put se resoudre d'abord à porter le poignard dans le cœur de celle qu'il adoroit. Il obéit à Mabille en prenant la place qu'elle occupoit, & laissa tomber son long manteau, que Mabille pensoit en elle-même qu'elle alloit bientôt garder; elle s'y détermina presque sur le champ, en voyant Oriane laisser tomber doucement sa tête sur son oreiller. Bon soir, mes chers amis, leur dit-elle; je ne veux point perdre la fin d'une histoire charmante que la Demoiselle de Danemarck me racontoit, & j'en sais assez de la vôtre pour me passer de tout ce que vous avez à vous dire. A ces mots, retirant d'une main le manteau, de l'autre enveloppant son cousin sous les rideaux du lit d'Oriane, elle ne laissa de lumière qu'une petite lampe de nuit, & alla manger avec la Demoiselle de Danemarck des cerises & des fraises qu'Oriane avoit cueillies, & qu'elle oublioit dans ce moment.

Le cœur de Mabille étoit tranquille, mais son imagination étoit trop vive, pour qu'elle ne desirât pas d'écouter à la porte ce que di-

ſoient ces heureux amans; à peine avoit-elle entendu quelques ſoupirs, lorſqu'un cri douloureux, mais étouffé, qui fut ſuivi par des ſanglots, la firent voler auprès d'Oriane. Hélas! cette malheureuſe Princeſſe venoit d'apprendre de la bouche d'Amadis ſa querelle avec Liſvard, le traitement & l'offenſant congé qu'il avoit reçu de ſon père, & la réſolution qu'il avoit priſe de le quitter dès le lendemain.

Le cœur d'Oriane étoit plein d'élévation & de fierté; elle jugea par le ſien de celui d'Amadis; &, voyant que ſon honneur étoit offenſé, quelque déſeſpérée qu'elle fût en ce moment fatal, elle n'exigea point de ſon amant qu'il lui ſacrifiât un ſentiment auſſi juſte; elle prit avec lui des meſures, pour recevoir ſouvent de ſes nouvelles & lui donner des ſiennes; ils ſe répétèrent cent fois le ſerment d'être à jamais unis, en préſence de Mabille, qui mêloit ſes larmes avec celles qu'ils verſoient. Celle-ci, connoiſſant que le tems ſeul pouvoit remédier à leurs malheurs, voyant que l'aube du jour approchoit, & que tous les deux abîmés dans leur douleur étoient prêts à ſe trouver mal, elle les ſerra entre ſes bras, & bientôt arrachant Amadis de ceux d'Oriane, elle le remit entre les mains du fidèle Durin pour le reconduire à ſon palais.

Floreſtan, Agrayes, Angriotes & Quedragant s'étant raſſemblés avec Galvanes chez Amadis peu de tems après le lever du ſoleil, ils envoyèrent chercher ceux des Chevaliers qu'ils ſavoient être attachés à ce Prince; le nombre en fut encore plus grand qu'ils ne l'avoient prévu: les propos & l'ingratitude de Liſvard avoient volé de bouche en bouche; & les plus braves Chevaliers de ſa Cour, pénétrés d'admiration & de reſpect pour Amadis, étoient accourus pour offrir à ce Prince de ſuivre ſa deſtinée, & d'embraſſer ſes intérêts & ſa querelle.

Amadis, qui ne pouvoit prendre une réſolution forte contre le père d'Oriane, modéra leur ardeur, & leur dit qu'il falloit voir encore comment Liſvard ſoutiendroit ſa préſence, & l'adieu qu'il étoit près de lui faire. Angriotes d'Eſtravaux, à peine délivré de ſes chaînes par le bras victorieux d'Amadis, s'écria vivement: Ah! je ne vois que trop que l'ingrat Liſvard s'eſt laiſſé ſéduire par les artifices de Gandandel & de Brocadan; c'eſt à moi de punir ces traîtres; & s'ils ſe défendent ſur leurs vieux ans du défi que je vais leur porter, ils ont des fils pour ſoutenir leur vieilleſſe, & je vengerai du moins dans ce ſang perfide l'injure que vient d'eſſuyer mon bienfaiteur.

Amadis arrêta le zèle & la colère d'Angriotes : Vous ferez toujours à tems, lui dit-il, cher & généreux ami, de faire le défi que vous vous propofez ; mais il faut auparavant avoir des preuves plus complettes pour juftifier vos foupçons. Lifvard va fortir bientôt de fa chapelle ; préfentons-nous encore à cette heure en fa préfence, pour voir de quelle manière nous en ferons reçus. Au refte, quel que foit le parti que je fois forcé de prendre, fongez, mes amis, que vous ne devez pas quitter le fervice d'un grand Roi, pour fuivre la fortune d'un fimple Chevalier, qui ne peut encore vous offrir que l'ifle ferme pour afyle. Ah ! s'écria Quedragant, quand même vous ne feriez pas poffeffeur de cette ifle agréable, fertile & pleine de tréfors ineftimables, ne feroit-ce donc pas le moment de vous faire diftinguer parmi nous ceux qui vous font véritablement attachés ? Allons trouver Lifvard, puifque vous paroiffez le defirer encore ; mais je prévois d'avance que c'eft pour la dernière fois qu'il verra tant de vertueux Chevaliers raffemblés dans fa Cour.

Cette nombreufe affemblée, ayant les Princes de Gaule & d'Ecoffe à fa tête, fe trouva peu de momens après fur le paffage de Lifvard, prêt à partir pour la chaffe. Ce Prince parut

d'abord étonné du grand nombre de ceux qui suivoient Amadis ; mais bientôt pour achever de le braver, lui & ses amis, il passa fiérement devant eux, sans avoir l'air d'en regarder aucun, &, prenant un émerillon sur le poing, il monta sur son cheval, & s'éloigna d'eux, suivi seulement de ses deux flatteurs & de ses fauconniers.

Amadis, ne voulant avoir rien à se reprocher vis-à-vis le père d'Oriane, attendit son retour de la chasse ; & l'abordant d'un air libre & respectueux, il lui dit : Sire, je ne suis né vassal ni de vous, ni d'aucun autre Prince ; j'ai souvent répandu mon sang pour vous, je desirois trouver l'occasion de le répandre encore ; mais vous m'avez trop fait connoître le peu de prix que vous mettez à mon attachement, & je prends congé de vous. A ces mots il se retira. Florestan, Galvanes, Agrayes, Angriotes, & tous les amis d'Amadis lui firent comme ce Prince une profonde révérence, & prirent congé de lui. Quedragant s'avança l'un des derniers, & ne put s'empêcher de lui dire : Sachez, Sire, que l'amitié que j'ai pour Amadis me retenoit seule dans votre Cour : c'est à celui qui vous sauva la vie en l'arrachant à Mandafabul, qui vous fit triompher de Cildadan, & qui délivra

votre fille Oriane des mains du traître Arcalaüs, que je consacre & ma vie & mon épée. Le nombre de Chevaliers d'un haut renom qui se retirèrent sur le champ avec Amadis fut si grand, que Lisvard se trouva presque seul ; & de dépit il ne voulut pas permettre que ce Prince allât prendre congé de la Reine Brisène. Amadis, rencontrant alors le vertueux vieillard Grumedan, Chevalier d'honneur de la Reine, l'embrassa les larmes aux yeux, & le pria de rendre compte de tout ce qui s'étoit passé en sa présence à la Reine Brisène & aux deux Princesses, & de les assurer de son respect & d'un dévouement éternel.

Tous les grands officiers de la couronne regrettèrent alors d'être attachés par leurs charges, & de ne pouvoir suivre Amadis ; ils montèrent tous à cheval pour le reconduire ; & Mabille, qui dans ce moment se trouvoit à sa fenêtre, appellant Oriane, lui cria : Venez, ma cousine, venez voir quelle est la troupe invincible qui suit à présent celui qui, pour l'amour de vous, s'étoit réduit au simple état d'un Chevalier errant ; jouissez du moins du triomphe que vous partagez, & voyez quels sont les Princes & les Chevaliers qui se rangent sous la bannière de celui qui s'honore & qui fait son bon-

heur d'être votre esclave le plus soumis. Malgré la vive douleur d'Oriane, elle ne put s'empêcher d'être sensible à la nouvelle gloire de l'époux qu'elle s'étoit choisi. Ah! ma cousine, s'écria-t-elle, qui sait mieux que moi combien Amadis mérite d'être aimé? Mais, hélas! quand verrons-nous finir nos malheurs? Ah! cruelle Urgande, pourquoi les avez vous laissé s'accumuler sur nos têtes, puisque vous les aviez prévus?

De tous ceux qui ne suivirent point Amadis, Guilan le Pensif parut être le plus affligé; les deux années du deuil de la Duchesse de Bristoie n'étoient pas encore accomplies; Amadis connoissoit trop bien l'amour, pour ne pas excuser Guilan de rester près de celle dont il attendoit la main: Adieu, cher Guilan, lui dit-il en l'embrassant, (& voyant couler ses larmes,) sauf votre honneur, je suis bien sûr de trouver en vous le compagnon & l'ami le plus tendre & le plus loyal.

Amadis & le grand nombre d'amis qui le suivoient, ayant pris le chemin de l'isle ferme, Lisvard se vit presque seul dans son palais, & se repentit, mais trop tard, de ce qu'il avoit fait. Gandandel & Brocadan étant avertis de ce qu'Angriote d'Estravaux avoit dit à Lisvard,

crurent parer ce coup en flattant l'orgueil de ce Prince : Nous vous faiſons notre compliment, osèrent-ils lui dire, ſur le parti que vous avez pris de vous défaire d'un ennemi ſecret, qui tôt ou tard vous eût trahi ; ne ſoyez point en peine de la ſuite de cette affaire, nous ſaurons remédier à tout, & maintenir en vigueur & vos intérêts & votre autorité.

Liſvard avoit un caractère trop altier pour revenir de ce qu'il avoit fait contre Amadis ; & les Rois, toujours gâtés par l'exercice du ſouverain pouvoir, & par la ſervitude & la baſſeſſe de la plupart de ceux qui les entourent, peuvent ſouvent ſe repentir, mais ils ne ſavent preſque jamais réparer. Trop haut pour avouer ſes torts, mais aſſez juſte pour commencer à mépriſer ceux qui l'avoient ſéduit, il les regarda fiérement & leur dit : Etes-vous donc aſſez préſomptueux pour croire que vous puiſſiez m'être utiles ? & croyez-vous que les Princes & les grands Seigneurs qui ſont mes vaſſaux, s'abaiſſaſſent à obéir à des gens d'une réputation auſſi médiocre que la vôtre ? Les deux traîtres honteux & commençant à craindre la ſuite de leur trame criminelle, ſe retirèrent en ſilence.

Liſvard étant parti pour la chaſſe, Oriane &

Mabille qui se promenoient tristement ensemble, virent arriver une Demoiselle de la Reine Briolanie, qui venoit de la part de cette Princesse pour leur rendre compte des aventures qu'elle avoit éprouvées dans l'isle. Ce ne put être sans une secrette inquiétude qu'Oriane fit entrer cette Demoiselle dans son appartement, pour en écouter le récit.

Pendant les trois premiers jours, dit-elle, ma maîtresse fut occupée à parcourir les merveilles de ce séjour enchanté; le quatrième, s'étant présentée à l'arc des loyaux amans, la statue la couvrit de fleurs, & rendit des sons mélodieux: elle s'avança librement vers la statue d'Apollidon & de Grimanèse; bientôt une main invisible qui gravoit des caractères brillans sur la table de jaspe, lui fit lire: Briolanie, Reine de Sobradise, & fille du Roi Tragadan, est la troisieme Dame qui se soit couverte de gloire en passant sous l'arc. Ma maîtresse, continua-t-elle, contente de cette première épreuve, remit au jour suivant celle de la chambre défendue; le lendemain, s'étant parée d'une riche robe ornée de diamans & de fleurs entrelacées, laissant flotter ses beaux cheveux sur ses épaules & sa gorge d'albâtre à demi nue, elle nous parut si belle, que nous ne

doutâmes plus qu'elle ne réussît également à cette ſeconde épreuve..... Eh bien? reprit vivement Oriane, en rougiſſant & ne pouvant cacher ſon inquiétude. Madame, reprit la Demoiſelle, elle franchit ſans peine le premier perron, elle monta de même les trois premieres marches du perron de marbre, dont juſqu'alors aucune Dame ne pouvoit approcher; mais à l'inſtant qu'elle eſpéroit franchir les deux dernières, des mains inviſibles la ſaiſirent ſans pitié par ſes beaux cheveux, & l'entraînèrent ſans connoiſſance juſqu'au parvis où nous l'attendions, & où nos ſoins la firent revenir. Ah! nous ditelle en reprenant ſes ſens, je n'eſpère plus que dans la divine Oriane pour rompre ce fatal enchantement. Le lendemain elle repartit de l'iſle ferme ſans deſirer de voir le reſte des autres merveilles; &, reprenant le chemin de Sobradiſe, elle me fit partir pour vous dire, Madame, qu'elle compte uniquement ſur vous pour la venger. Oriane, un peu honteuſe de s'être laiſſée entraîner par ſon premier mouvement, conduiſit la Demoiſelle chez la Reine ſa mère & la combla de préſens pour Briolanie & pour elle.

Dans ce même tems Amadis arrivoit à l'iſle avec ſes compagnons; ils admirèrent la richeſſe

&

& la force de cette isle qui étoit bordée de rochers inaccessibles ; on ne pouvoit y arriver que par le port très-facile à défendre, & par une langue de terre que trois châteaux en demi-cercle l'un sur l'autre rendoient impossible à forcer. A peine avoient-ils eu le temps de s'assurer que l'armée la plus formidable les attaqueroit vainement, que Balais de Carsantes, qu'Amadis avoit délivré des chaînes d'Arcalaüs, accourut de Londres pour le rejoindre, après avoir été vainement à la Cour de Lisvard pour l'y chercher : il leur rapporta que ce Prince étoit toujours dans la résolution de faire trancher la tête à Madasime, si Gradomase ne lui remettoit l'isle de Montgase avant la fin du mois. Galvanes, désespéré d'une si funeste résolution, excita dans ses compagnons la même indignation dont il étoit agité : les loix de la Chevalerie les autorisoient à défendre les douze Demoiselles en ôtages : Amadis leur conseilla de faire partir douze Chevaliers, d'aller trouver Lisvard, de lui reprocher sa cruauté, & de lui dire qu'ils venoient soutenir l'innocence des douze Demoiselles contre ceux de sa Cour qui soutiendroient qu'elles étoient coupables. Agrayes, Florestan, Brian, fils du Roi d'Espagne & cousin germain d'Amadis, Ymosil,

frère du Duc de Bourgogne, voulurent ſuivre Galvanes; & ce fut avec plaiſir qu'Amadis connut & les aſſura que Liſvard auroit peine à leur oppoſer douze autres Chevaliers qui puſſent les égaler par leur naiſſance, & par leur force & leur courage. Pendant le tems que ces douze Chevaliers ſe préparoient à leur départ, Gandandel & Brocadan, inépuiſables en reſſources pour exécuter leurs lâches deſſeins, trouvèrent le moyen d'exciter encore la colère de Liſvard, & tinrent conſeil enſemble ſur ce qu'ils auroient à lui dire pour avancer la mort des ôtages & de Madaſime. Se croyant tous les deux en sûreté, ces deux méchans vieillards parloient librement d'un complot qui, (diſoient-ils,) rendroit Liſvard & Amadis irréconciliables. Heureuſement ce qu'ils dirent fut entendu par Sarquilles, neveu d'Angriotes d'Eſtravaux. Ce jeune Chevalier, amoureux d'une nièce de Brocadan, avoit obtenu de venir la voir dans l'abſence de ſon oncle; mais celui-ci l'ayant preſque ſurpris, Sarquilles n'avoit eu que le tems de ſe cacher ſous une tapiſſerie, d'où bien facilement il avoit entendu toute la teneur de ce noir complot.

Dès que Sarquilles put ſortir ſans être apperçu, Liſvard fut informé par lui de tout ce qu'il

venoit d'entendre ; &, quoique très-nouveau Chevalier, il eut l'aſſurance de dire à Liſvard, que n'étant point né ſon ſujet ni ſon vaſſal, il ne vouloit plus ſervir un Prince qui venoit de perdre Amadis & la fleur des Chevaliers de ſa Cour, par la confiance qu'il avoit eue pour deux traîtres ; il ajouta, qu'il alloit retrouver à l'iſle ferme ſon oncle Angriotes, & que bientôt il en reviendroit avec lui pour les défier. Liſvard laiſſa partir Sarquiles ſans lui rien répondre ; mais ce Prince ne put s'empêcher de reconnoître tout le tort qu'il s'étoit fait à lui-même en offenſant Amadis avec tant de précipitation, ſur la foi de deux viellards ambitieux. Tous les ſervices qu'il avoit reçus de ce Prince lui revinrent en mémoire, il ſe repentit; mais nous l'avons déja dit, les Souverains, trop accoutumés à l'empire abſolu, n'ont preſque jamais que des retours inutiles ſur eux-mêmes; ils croiroient s'avilir en ſe laiſſant aller à ce ſentiment ſi naturel aux vrais ſages, celui de réparer un tort qu'ils reconnoiſſent & qu'ils ont eu. Le caractère altier de Liſvard ne lui permit de faire aucune démarche pour rappeller Amadis auprès de lui : cependant, le rapport de Sarquilles fut utile aux ôtages, & lorſque les deux vieillards osèrent encore le preſſer de faire tran-

cher la tête à Madasime, il ne les écouta qu'avec un mépris mêlé d'indignation, & leur dit de penser à se défendre eux-mêmes des accusations qu'on alloit bientôt porter contre eux.

Sur ces entrefaites, ce Prince fut averti que douze Chevaliers de l'Isle ferme venoient d'arriver & de faire tendre leurs pavillons sur le bord de la Tamise, à demie lieue de Londres; & qu'Ymosil, frère du Duc de Bourgogne, demandoit à lui parler au nom de ses compagnons.

Lisvard le reçut avec politesse, & parut touché de ce qu'Ymosil lui dit en faveur des ôtages; le Prince Bourguignon lui représentant sur-tout que Madasime, forcée par sa mère de demeurer en ôtage, n'étoit point dans le cas d'être condamnée, les loix de la grande Bretagne ne punissant les femmes de mort que dans le cas d'adultère ou de haute trahison. Ymosil ajouta, que si quelques Chevaliers de sa Cour osoient soutenir le contraire, ils étoient partis de l'Isle ferme au nombre de douze, pour délivrer chacun l'une des douze Demoiselles parmi lesquelles Madasime étoit comprise.

Lisvard, qui sentoit toute la justice de la demande d'Ymosil, voulut cependant avoir l'air de ne se rendre qu'à l'avis de son Conseil qu'il

fit aſſembler. Le jugement n'étoit pas douteux, il fut en faveur des ôtages; & Liſvard le confirmant, l'annonça lui même aux douze Chevaliers de l'Iſle ferme, qui vinrent lui rendre leurs reſpects. Ymoſil, continuant de parler en leur nom, ſupplia Liſvard de ne point déshériter Madaſime qui, dans ce moment même, devenoit ſouveraine de l'iſle de Montgaſe, par la mort de ſa mère, qu'un Chevalier de cette iſle vint annoncer; mais quelque juſte que fût cette demande, (Madaſime ne devant pas ſouffrir des fautes de ſa mère) Liſvard craignit de montrer trop de foibleſſe, en accordant cette ſeconde demande que les douze Chevaliers de l'Iſle ferme avoient l'air de faire à main armée: il répondit avec hauteur, qu'il ne révoqueroit pas le don qu'il avoit fait à ſa fille Léonor, & que c'étoit beaucoup même qu'il accordât à Madaſime & la vie & la liberté.

Galvanes ne put entendre cette réponſe ſans impatience: Par ſaint George! Sire, (dit-il bruſquement) puiſque nous ne pouvons recevoir aucune juſtice de vous, je ſaurai m'adreſſer à tel qui me la fera rendre. Liſvard comprit bien que Galvanes vouloit alors parler d'Amadis, & ne pouvant ſupporter l'ombre d'une menace, il lui répondit avec colère, que les audacieux

qui tenteroient d'attaquer l'isle de Montgase, pouvoient être sûrs d'y trouver la punition & la mort la plus ignominieuse.

Agrayes, vivement ému lorsqu'il entendit menacer Amadis & ses compagnons, dit à Lisvard avec aigreur : Songez que celui qui conquit pour vous l'isle de Montgase, la pourra reprendre encore plus facilement sur vous. Brian d'Espagne, voyant qu'Agrayes s'échauffoit, l'interrompit, & prenant la parole: Sire, dit-il, avez-vous oublié tous les services que vous avez reçus d'Amadis & de ses proches, & ne réfléchissez-vous pas qu'ils ne vous devoient rien ? Amadis est fils d'un grand Roi qui vous égale par la naissance & par le pouvoir. Seigneur Dom Brian, dit Lisvard, je vois que vous l'aimez mieux que moi ; & lorsque vous vîntes dans ma Cour, le Roi d'Espagne, votre père, ne vous envoya pas pour m'y manquer de respect. Je n'en dois qu'à votre âge, répondit vivement Dom Brian; & lorsque je suis venu près de vous, c'étoit uniquement pour y chercher mon cousin germain Amadis, & recevoir l'exemple & les leçons de ce Héros.

Pendant cette vive contestation, Angriotes d'Estravaux & son neveu Sarquilles qui venoient d'arriver, parurent tout-à-coup sans se faire

annoncer, & l'empêchèrent d'aller plus loin. Sire, dit Angriotes, nous vous ſupplions de faire ſur le champ paroître en votre préſence les deux méchans vieillards Gandandel & Brocadan, pour que je déclare à toute votre Cour la noire trahiſon qu'ils vous ont faite, & ſur laquelle Sarquilles & moi nous les défions: s'ils s'excuſent ſur leur âge, c'eſt à leurs fils qui ſe piquent d'être valeureux, à ſoutenir la cauſe de leurs indignes pères. Gandandel prit la parole, & dit à Liſvard que s'il laiſſoit injurier ainſi ſes gentilshommes, Amadis viendroit bientôt lui-même l'inſulter au milieu de ſa Cour. Liſvard, fâché contre les deux traîtres qui lui ſuſcitoient tant d'affaires très-déſagréables, leur impoſa ſilence, & dit à Sarquilles de déclarer ce qu'il avoit entendu.

Toute la Cour fut indignée par le rapport fidèle que fit Sarquilles, qui finit par offrir de ſoutenir ſon accuſation les armes à la main avec ſon oncle Angriotes, contre les trois fils de ces traîtres. Ces trois fils, à ces mots, fendirent la preſſe, & ſe mettant à genoux, devant Liſvard: Sire, dirent-ils, nous ſoutenons au nom de nos deux pères, qu'Angriotes & Sarquilles en ont menti par la gorge, & que toutes fois

qu'ils tiendront pareils propos, ils mentiront lâchement; & voici nos gages.

Lifvard crut ne devoir pas leur refufer le combat, quoique celui de trois contre deux lui parût inégal; mais Angriotes, avec un air de mépris, s'écria: Je defirerois que cette lâche & mauvaife race fut encore plus nombreufe pour la détruire tout-à-la-fois, & purger la grande Bretagne des traîtres qui déshonorent l'ordre de Chevalerie.

Le vertueux & ancien Grumedan fut chargé par Lifvard de faire préparer les lices pour le combat qui fut décidé pour le lendemain; il eut des paroles fort vives avec les deux pères, & finit par les défier tous les deux: Nous fommes tous les trois de même âge, leur dit-il, acceptez le combat de moi feul contre vous, & procurez-moi le plaifir de vous faire pendre tous les deux au bout de la lice, après vous avoir forcés d'avouer votre trahifon. Les deux vieillards, auffi lâches que méchans, refusèrent de combattre, & dirent à Grumedan de faire fa charge, & qu'ils remettoient à leurs enfans le foin de défendre leur honneur outragé.

Le combat s'exécuta le lendemain en préfence des douze Chevaliers de l'Ifle ferme, & le peu de ceux qui reftoient à la Cour de Lifvard. Ce combat

combat ne fut pas long-tems douteux; dès la première atteinte, Angriotes perça d'outre en outre l'un des deux qui coururent ſur lui; les deux autres tombèrent ſous ſes coups & ceux de Sarquilles, & traînant par les pieds les trois corps hors de la lice, on les pendit aux fourches préparées, tandis que les deux traîtres vieillards ſe dérobèrent à la fureur du peuple pour s'enfuir dans une iſle, où, le reſte de leurs jours, ils cachèrent leur opprobre & leur douleur. Angriotes, Sarquilles & les douze Chevaliers, qui ſe trouvoient très-bleſſés de la réception & des propos de Liſvard, partirent auſſi-tôt ſans prendre congé de ce Prince, qu'ils laiſsèrent preſque ſeul avec les grands officiers qui ne pouvoient le quitter.

Tous ces événemens & toutes ces nouvelles querelles ne pouvoient qu'augmenter la douleur d'Oriane qui connoiſſoit trop le caractère du Roi ſon père, pour conſerver l'eſpoir qu'il ſe réconciliât avec Amadis: mais dans ce moment cette malheureuſe Princeſſe étoit agitée par une inquiétude encore plus vive & plus cruelle. Hélas! l'amour, & cet hymen tel que celui qui ſuffiſoit aux mortels dans le premier âge du monde, avoient précédé les cérémonies devenues en uſage parmi les nations policées: Oriane

fentit qu'elle portoit dans fon fein le gage de l'amour d'Amadis ; forcée par fon état de rompre le filence, elle s'enferma dans fon cabinet, dont elle avoit fermé les fenêtres, avec Mabille & la demoifelle de Danemarck ; c'eft-là que, baignée de larmes & dans une obfcurité qui cachoit fa rougeur, Oriane, la modefte Oriane fut obligée de leur faire un aveu néceffaire autant qu'il étoit douloureux. Ah ! qu'allez-vous penfer, ma chère coufine, dit-elle en cachant fa tête dans le fein de Mabille, & frémiffant de la réponfe qu'elle en alloit recevoir? Ma foi, ma belle & chère coufine, dit Mabille en riant & l'embraffant, je me doutois bien depuis quelque tems *qu'à tel faint viendroit telle offrande* * ; mais ne vous effrayez point, confolez-vous ; Dieu qui connoît la candeur de votre ame, & vos engagemens facrés, faura pourvoir à votre deftinée & à celle de l'enfant que vous portez. Oriane, un peu plus affurée par l'aveu qu'elle avoit fait, & par tout ce que fa coufine venoit de lui dire, la fupplia de l'aider de fes foins & de fes confeils ; elle fit la même prière à la Demoifelle de Danemarck qui lui jura d'expofer mille fois fa vie, & même jufqu'à fon honneur, pour la tirer d'embarras.

* Expreffion du Roman, que j'ai cru devoir conferver.

Elles arrêtèrent entr'elles qu'Oriane demanderoit à retourner à Mirefleur, ſous le prétexte de remettre ſa ſanté : les roſes moins vives de ſon teint, le manque d'appétit, un peu de maigreur même l'autoriſoient à former cette demande; & la Demoiſelle de Danemarck, ſe diſant en elle-même, après avoir été la victime de l'atrocité de Galpan, il m'eſt bien plus doux de l'être d'une Princeſſe que j'adore : Tranquilliſez-vous, lui dit-elle, ſur le ſort de votre enfant; je ſuis amie intime de l'Abbeſſe de Mirefleur; j'irai demain la voir, & lui faiſant une fauſſe confidence, je lui dirai que je me ſuis mariée en ſecret avec Gandalin, que je ſuis groſſe, & que nos intérêts communs m'obligeant à cacher mon mariage, je la prie de me chercher une nourrice pour l'enfant dont je me délivrerai, & que, faiſant porter auſſi-tôt cet enfant à la porte de ſon Egliſe, elle en fera prendre ſoin. Ainſi, Madame, vous pourrez ſans crainte jouir du bonheur de voir élever un enfant ſi cher ſous vos yeux. Oriane embraſſa tendrement celle qui ſe ſacrifioit ſi généreuſement pour ſon ſervice, & lui jura de reconnoître ſon attachement juſqu'au dernier ſoupir. Mabille embraſſa la Demoiſelle à ſon tour : Ah ! ma bonne Demoiſelle, que je t'aime, lui

dit-elle! Ah! que ton projet eſt bien imaginé! Allons, allons, ma chère couſine, prenez courage; tout ira bien, & je me fais d'avance une vraie fête de bercer le petit Amadis.

Fin du ſecond Livre & du premier Volume.

